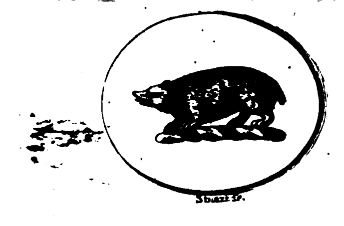




Mere Hall.



CE VOLUME CONTIENT:

La vie & les aventures ſurprenantes de Robinson Crusoé; ſon rétour dans ſon île; ſes autres nouveaux voyages & ſes réflexions. Traduit de l'anglois.

Tome second.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME SECOND.

Première division de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *romaneſques.*



A AMSTERDAM,
Et ſe trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE,

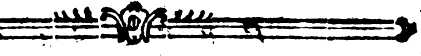
M. DCC. LXXXVII.

LA VIE
ET LES
AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOÉ,
CONTENANT:

SON retour dans ſon iſle, ſes autres nouveaux voyages, & ſes réflexions.

Traduit de l'anglois.

TOME SECOND.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Les deux premières parties des *Aventures de Robinson Crusoé* ont été si généralement goûtées, qu'on ne sauroit douter du succès des autres. Il est bien vrai que c'est assez le sort des derniers volumes de tomber beaucoup. Il est aisé d'en trouver la raison dans le caractère même de l'esprit humain. Si un auteur veut continuer un ouvrage de raisonnement ou de fiction, l'esprit se lasse, la raison s'émousse, le feu se dissipe, l'invention se tarit. S'il compose quelque histoire, les événemens qu'il a arrangés dans son cerveau, lui plaisent infiniment davantage au commencement de son travail, que lorsqu'il l'a déjà poussé fort loin. Le style est d'abord dans toute sa beauté, rien ne le gêne; les expressions naissent en foule sous sa plume. Il faut, dans la suite, décrire des événemens semblables; il s'agit d'épargner au lecteur

l'ennui que la nature même a attaché à la répétition. Il faut donner la torture à son génie, pour chercher des synonymes, & pour varier les portraits. On est peu naturel, on le sent; l'ouvrage commence à plaire moins à l'auteur lui-même, & de degré en degré, plus il devient désagréable à celui qui le compose, plus il baisse & devient médiocre ou mauvais.

Malgré cette vérité incontestable, fondée sur la raison & sur l'expérience, j'ose avancer que les deux dernières parties des *Aventures de Robinson Crusoé*, n'égalent pas seulement les deux premières, mais qu'elles les surpassent de beaucoup. Robinson Crusoé auteur, semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoé qui voyage, & qui d'abord grossier, ignorant, pauvre raisonneur, sent son esprit se mûrir par l'âge & par l'expérience. Dans ces volumes-ci il pense mieux, parle mieux, raisonne plus conséquemment; il écrit d'un style moins embarrassé, plus poli & plus conforme au goût des gens d'esprit. Il acquiert tous

ces avantages sans perdre celui de la naïveté, sans se jeter dans l'ostentation du bel-esprit.

Si l'on trouve dans les premières parties plusieurs tableaux aussi justes que vifs, des sentimens & des réflexions qui doivent répondre aux événemens, l'on en verra dans les dernières d'une justesse & d'une vivacité infiniment plus grandes; on en verra de mieux développés & de moins chargés de circonstances petites & inutiles.

Ce qu'il y a de surprenant & d'extraordinaire dans les premières aventures de notre voyageur, pourroit faire croire qu'il n'est pas possible que dans ses nouveaux voyages il ait été sujet à des révolutions aussi étonnantes & aussi merveilleuses que celles qui ont frappé le lecteur dans les premières parties; & qu'ici par conséquent, des événemens plus communs doivent faire naître des réflexions plus communes & moins susceptibles d'une description pathétique.

Cette apparence est fort trompeuse; les parties suivantes l'emportent encore sur les premières pour la variété, pour le nombre & pour le merveilleux des aventures.

Je connois des personnes sensées qui ont été rebutées par le long séjour de notre voyageur dans son isle. Il leur sembloit qu'elles s'occupoient avec lui des années entières à dresser une hutte, à élargir une caverne & à faire une palissade; elles se sont imaginées qu'elles l'aidoient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, & elles se croyoient aussi emprisonnées dans leur lecture, que le pauvre Robinson l'étoit dans sa solitude. Et elles n'ont commencé à respirer avec notre voyageur, qu'à l'arrivée de Vendredi, qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop uniformes. Quoique je croye que c'est leur faute plutôt que celle de l'auteur, & que ces particularités, petites en elles-mêmes, doivent être intéressantes pour tous ceux qui ont

assez d'imagination & de sentiment pour se mettre à la place de notre aventurier, & pour s'approprier sa situation & ses pensées, j'ose leur promettre qu'elles ne rencontreront pas ici une pareille source d'ennui & de dégoût.

Pour les en convaincre, je placerai ici un sommaire fort abrégé des aventures de Robinson Crusoé, contenues dans cette troisième & dans cette quatrième parties.

Quoiqu'avancé en âge, maître d'un bien considérable & peu chargé de famille, *Robinson Crusoé* ne pouvant s'accommoder d'une vie tranquille & sédentaire, ne respire qu'après de nouvelles courses; il n'exécute son projet cependant qu'après la mort de sa femme; & ayant reçu une visite de son neveu, qui devoit aller aux Indes, en qualité de capitaine de vaisseau marchand, il se détermine à l'accompagner : sachant que le navire doit toucher au Brésil, & lui donner par-là occasion de revoir sa chère Isle, il met une

fomme confidérable à acheter, pour la Colonie, tout ce dont elle pouvoit avoir befoin Il y arrive, après avoir eu par mer deux aventures auffi furprenantes & décrites d'une manière auffi pathétique, qu'il eft poffible de fe l'imaginer. Il y voit les Anglois qu'il y avoit laiffés, & les Efpagnols qui y étoient arrivés depuis. Ces derniers lui font un récit touchant de mille fcélérateffes, & de plufieurs noires confpirations que les Anglois avoient formées contre-eux, & des moyens par lefquels ils avoient été à la fin défarmés, & affujetis au refte de la Colonie. Ils lui font encore l'hiftoire d'une terrible guerre qu'ils avoient foutenue contre les Sauvages, dont à la fin ils avoient pris & rendu tributaires une quarantaine, après avoir vû leurs plantations ruinées par ces barbares. Il trouve dans l'île les anglois accouplés à des femmes fauvages qu'ils avoient été chercher dans une autre île, par une entreprife auffi téméraire qu'heureufe dans fa réuffite. Il leur fait con-

tracter, avec leurs concubines, des mariages légitimes par le miniſtère d'un prêtre catholique romain, homme fort zélé, & d'une dévotion exemplaire; & il a la ſatisfaction de voir ces ſcélérats ſe convertir & faire des proſélytes de leurs femmes.

Le vaiſſeau prend la route des Indes Orientales, & relâche à Madagaſcar, où un des matelots, tué par les Inſulaires, excite tout l'équipage à en tirer vengeance. La plupart de ceux qui le compoſent, débarquent pendant la nuit, & malgré les remontrances de Robinſon, ils ſe jettent ſur une petite ville, y mettent le feu & maſſacrent tous les habitans, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. L'humanité de l'auteur eſt choquée de cette barbarie à un point qu'il la leur reproche dans toutes les occaſions; ce qui les irrite tellement que, parvenus à Bengale, ils le laiſſent à terre malgré le capitaine, qui lui fournit une bonne ſomme d'argent, un valet & un compagnon de voyage.

Robinson y trouve un marchand anglois, s'associe avec lui, & parcourt toutes les côtes des Indes, où il fait un négoce fort avantageux. Ils achetent un vaisseau de certains matelots qui se l'étoient approprié après la mort de leur commandant. Ignorant cette perfidie, ils s'en croient propriétaires de bonne-foi. Ils continuent leur commerce; mais le navire étant reconnu dans un des ports de Siam, des marchands anglois & hollandois les font attaquer par leur chaloupes, dans le dessein de les faire pendre, comme pirates; & ils échappent de ce danger par un coup extraordinaire de la providence. N'osant entrer dans aucun port fréquenté, ils trouvent sur les côtes de la Chine, un pilote Portugais qui les conduit vers le nord de cet empire, dans un petit port presque inconnu : ils y vendent leurs denrées à leur satisfaction, & se défont de leur vaisseau; ils vont voir *Nanquin* & *Pekin*, la cour du monarque de la Chine, & y trouvent une caravane

de marchands Moſcovites, avec laquelle *ils* conviennent d'aller par la grande Tartarie, juſques dans la Moſcovie. Ils sont attaqués dans leur marche, à différentes repriſes, par de petites armées formées de Tartares, & parviennent à la fin après pluſieurs aventures des plus ſurprenantes, & à travers mille difficultés preſque inſurmontables, à *Tobolsky*, capitale de la Sibérie.

Robinſon y lie amitié avec un prince banni dans ce déſert, & étant ſur le point de partir, il lui offre de le ſauver & de le mener avec *lui* parmi ſes domeſtiques. Le prince refuſe ce parti, & fait des diſcours parfaitement beaux ſur le faux bonheur que l'on emprunte du rang & de la richeſſe, ſur le caractère de la véritable félicité, & ſur le ſecours que la ſageſſe tire de la retraite & d'un état médiocre. Il prie pourtant l'auteur de rendre ce ſervice à ſon fils. L'auteur s'y engage, & réſolu de gagner *Archangel*, il prend des

tures qu'on voit dans ces deux premiers volumes (1).

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire de trop creuser ce sujet : cet ouvrage amuse, & il est utile; le public seroit trop heureux, s'il trouvoit le même caractère dans la plupart des livres nouveaux.

---

(1) Il y a encore plusieurs anglois qui portent le nom de *Robinson;* il est à présumer qu'un de ceux-ci a voulu plaisanter en se faisant passer pour le héros du roman.





LA VIE ET LES AVENTURES DE *ROBINSON* CRUSOÉ.

TROISIÈME PARTIE.

L'HISTOIRE de ma vie vérifie parfaitement l'ancien proverbe qui dit, qu'*un vase de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été d'abord imbu.* Après avoir lutté trente-cinq ans avec une variété de malheurs, dont les exemples sont fort rares, j'avois joui pendant sept ans de tout ce que l'abondance & la tranquillité du corps & de l'esprit ont de plus agréable; mon âge étoit déjà fort avancé; & j'avois appris, par une longue expérience, que

tablement des esprits qui apparoissent après avoir été séparés des corps : je ne décide pas non plus que ce ne sont que des vapeurs qui offusquent un cerveau malade : mais je sais fort bien que dans ce tems-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point, & qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même, que quelquefois je pensois être véritablement devant mon château, entouré de toutes mes fortifications, & voir distinctement mon espagnol, le père de Vendredi, & les scélérats anglois que j'avois laissés dans mes domaines. Je dis plus, je parlois souvent à ces personnages chimériques, & quoiqu'éveillé, je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin, que ces images fantastiques me jetoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe que j'eus un jour, l'espagnol & le vieux sauvage me firent une relation si particulière & si vive de plusieurs trahisons des trois rebelles anglois, que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols, & qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler, & qui n'avoient pas une entière réalité ; mais que, sur la foi de ce rêve, je ne pus m'empêcher

pourtant

pourtant de croire absolument véritables, jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé en même tems que, sensible aux accusations des Espagnols, j'examinois ces scélérats, & je les condamnois à être pendus tous trois. On verra en son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision; mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination, elle n'approchoit que trop de la vérité, quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre; & la conduite de ces diables incarnés avoit été tellement abominable que, si à mon retour dans l'île je les avois fait punir de mort, je leur aurois fait justice, sans pouvoir passer pour criminel, ni devant Dieu, ni devant les hommes.

Quoi qu'il en soit, je vécus plusieurs années dans cette situation, sans trouver le moindre agrément, le moindre plaisir en aucune chose, à moins qu'elle n'eût quelque relation à mon bisarre penchant. Mon épouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoient vers des projets si déraisonnables, me dit une nuit, qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la providence, qui avoit déterminé mon retour dans cette île, & qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma tendresse pour elle & pour mes enfans; qu'elle étoit sûre que, si elle venoit à mourir, je prendrois ce parti sans balancer; mais

que, la chose étant résolue dans le ciel, elle seroit au désespoir d'y mettre un obstacle elle seule.. J'étois si attentif à ce discours, & je la regardois si fixement q'elle perdit contenance, & qu'elle s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoit pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus; mais je m'apperçus qu'elle avoit le cœur si plein, que les larmes commençoient à lui couler des yeux. *Parlez donc, ma chere*, lui dis-je, *souhaitez-vous que je m'en aille?* Non, répondit-elle, *il s'en faut de beaucoup; mais si vous y êtes résolu, plutôt que de vous en détourner, je suis prête à vous accompagner; car, quoique je trouve ce parti fort incompatible avec votre âge, & fort mal assorti à l'état de votre fortune, si la chose doit être absolument, je ne suis pas d'humeur à vous abandonner; vous êtes obligé de le faire, si ce desir si violent vous vient du ciel; vous ne sauriez y résister sans manquer à votre devoir, & je manquerois au mien, si je ne prenois le parti de vous suivre.*

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes vapeurs, & me firent réfléchir, d'une manière plus calme, sur la nature de mon dessein; je me mis devant les yeux tout ce qu'il y auroit d'extravagant pour un homme de mon âge, de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausible, dans les hasards dont j'étois sorti si heureusement, & dans des misères qui auroient

été suivies d'une vie parfaitement heureuse, pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pa répandre de l'amertume.

Je considérai, qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse & la pauvreté capables d'inspirer de pareils desseins, j'avois une épouse, & un enfant qui alloit bientôt être suivi par un autre; que j'avois tout ce que je pouvois desirer, & j'étois assez vieux pour songer à me séparer pour jamais de ce que j'avois acquis plutôt qu'à accumuler. Pour ce qui regarde l'*avertissement intérieur du ciel*, auquel ma femme attribuoit mon dessein, je n'en étois pas trop convaincu; & après avoir lutté pendant long-tems avec la force de mon imagination, j'en devins enfin le maître, comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas, pourvu qu'on le veuille sérieusement. Je réussis peu-à-peu à me tranquilliser par les raisonnemens dont je viens de faire mention; mais ce qui y contribua le plus, c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation, & de me chercher quelques affaires propres à ne me pas laisser le loisir de livrer mon imagination à ces idées capricieuses: car je m'étois apperçu que jamais mon cerveau n'en étoit rempli que quand j'étois dans l'oisiveté, & que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment, à cette nouvelle résolution,

j'achetai une métairie dans le comté de Bedford, dans le dessein de m'y retirer : la maison étoit jolie, & les campagnes qui étoient autour, étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux, puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'agriculture & pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs, ma maison de campagne étoit éloignée de la mer ; ce qui m'empêchoit de renouveler mes folies par le commerce de gens de mer, & par le récit de tout ce qui regardoit les pays lointains.

M'y étant établi avec ma famille, j'achetai des charrues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres ; je me fournis de charrettes, d'un charriot, de chevaux, de vaches, de brebis, & me mettant à travailler avec application, je me vis en six mois de tems un véritable gentilhomme campagnard. Je me donnai tout entier à diriger mes laboureurs, à planter, à faire des enclos, & je crus mener la vie la plus fortunée que la nature puisse fournir à un homme qui, après de longs embarras, cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre terre ; je n'avois point de rentes à payer ; j'étois le maître de planter, d'arracher, de bâtir, de jeter bas, comme je le trouvois à propos : tout ce que je recueillois étoit pour moi-même, & toutes mes améliorations

étoient pour le bien de ma postérité. Je ne songeois plus à reprendre le cours de ma vie errante, & me trouvant exempt de tout chagrin, je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité, dont mon père m'avoit si souvent fait l'éloge. Les douceurs que je goûtois alors dans la vie, me rappeloient souvent dans l'esprit ces vers d'un poëte :

Eloigné des cours & des vices,
Ici, du siécle d'or, je trouve le destin.
La jeunesse en nos champs est libre de caprices,
Et la vieillesse est sans chagrin.

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la providence, dont non-seulement le funeste effet étoit irrémédiable, mais dont les conséquences encore me replongèrent dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette funeste disposition à courir le monde ressembloit chez moi à une maladie qui est dans le sang, & qui, retenue pendant quelque tems par les remèdes, s'empare du corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon épouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panégyrique, d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités, & de faire la cour au beau sexe, en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seu-

lement qu'elle étoit le ſoutien de toutes mes affaires, le centre de tous mes projets, l'auteur de toute ma félicité, puiſque par ſa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes deſſeins chimériques. Ses tendres diſcours avoient fait de plus utiles impreſſions ſur moi, qu'autrefois ma propre raiſon, les larmes d'une mère, les ſages préceptes d'un père éclairé, & les prudens conſeils de mes amis n'auroient été capables d'en faire ſur mon eſprit, Je m'étois félicité mille fois de m'être laiſſé gagner par ſa douceur & par ſon attachement pour moi; & par ſa mort je me conſidérois comme un homme déplacé dans le monde, privé de tout ſecours & de toute conſolation.

Dans ce triſte état je me voyois auſſi étranger dans ma patrie que je l'étois dans le Bréſil lorſque j'y abordai; & quoiqu'environné de mes domeſtiques, je me trouvois preſque auſſi ſeul que je l'avois été dans mon île. Je ne ſavois quel parti prendre; je voyois autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres à ſe perdre dans de ridicules vanités, ou à s'abîmer dans les vices les plus honteux, ſans atteindre les uns & les autres à la félicité que tout le monde ſe propoſe pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaiſir par l'habitude de s'y livrer; & s'amaſſer, par leurs débauches, un

trésor fatal de douleur & de remords : je voyois le pauvre, au contraire, employer toutes ses forces pour gagner de quoi se soutenir, & roulant dans un cercle perpétuel de peines & d'inquiétudes, ne travailler que pour vivre, & ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit royaume, où je n'avois semé qu'autant de bled qu'il m'en falloit pour un an, & où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux, parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma nourriture; enfin, où je laissois moisir l'argent sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison & la réflexion me guidoient, j'aurois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie; j'aurois tourné mes idées vers une fin fixe où tend tout ce qui nous arrive sur la terre, & à laquelle la vie présente doit servir de préparatif; en un mot, j'aurois dû songer à un bonheur dont il est de notre intérêt de nous assurer la possession, & dont nous pouvons dès-à-présent goûter les prémices.

Mais avec mon épouse j'avois perdu mon guide; j'étois comme un vaisseau sans gouvernail que les

vents balottent à leur gré ; ma tête s'ouvroit de nouveau aux courſes & aux aventures ; tous mes amuſemens innocens, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avoient donné une occupation ſi ſatisfaiſante, n'avoient plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la muſique pour un homme qui n'avoit point d'oreilles, & des mets pour un malade dégoûté & ſans appétit. Cette triſte inſenſibilité, pour tout ce qui m'avoit procuré quelque tems auparavant les plus doux plaiſirs, me fit prendre le parti d'abandonner la campagne, & de retourner à Londres.

Le même ennui m'y accompagna ; je n'y avois aucune affaire ; j'y courois çà & là, ſans deſſein, comme un homme déſœuvré, de qui on peut dire qu'il eſt abſolument inutile parmi tous les êtres créés, & dont la vie & la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit auſſi, de toutes les ſituations de la vie humaine, celle pour laquelle j'avois le plus d'averſion, accoutumé comme j'étois depuis ma plus tendre jeuneſſe à une vie active. A mon avis, les pareſſeux ſont la lie du genre humain ; auſſi je croyois ma conduite préſente infiniment moins conforme à l'excellence de ma nature, que celle que j'avois tenue dans mon île, en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693, mon

neveu, que j'avois élevé pour la mer, & à qui j'avois donné un vaisseau à commander, revint d'un petit voyage qu'il avoit fait à Bilbao, le premier qu'il eût fait en qualité de maître. M'étant venu voir, il me dit que certains marchands lui avoient proposé de faire, pour eux, un voyage dans les Indes & à la Chine : Eh bien ! mon oncle, continua-t-il, feriez-vous si mal de venir avec moi? je me fais fort de vous faire revoir votre île, car j'ai ordre de toucher au Brésil.

Rien, à mon avis, n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir, & de l'existence d'un monde invisible, qu'un certain concours des causes secondes avec les idées qui nous roulent dans l'esprit, sans que nous les communiquions à personne.

Mon neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde s'étoit ranimé, & je ne savois rien de mon côté de sa nouvelle entreprise. Cependant, le même matin, sans que je m'attendisse à sa visite, je m'étois occupé à comparer mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois, & j'avois pris à la fin la résolution que voici : Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux capitaine portugais sur mes desseins, & s'il les trouvoit sensés & praticables, je voulois m'assurer d'une patente qui me permît de peupler mon

île, & d'y emmener avec moi une Colonie. A peine me fus-je fixé à cette pensée, que voilà précisément mon neveu qui entre, & qui me propose d'y aller avec lui.

Sa proposition me jeta d'abord dans une profonde rêverie, & après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : Quel malin esprit, lui dis-je, vous envoye ici pour me fourrer dans la tête cette malheureuse idée ? Il parut d'abord étonné de ces paroles ; mais s'appercevant cependant que je n'avois pas un fort grand éloignement pour ce projet, il se remit : Comment donc, monsieur, me dit-il : cette proposition est-elle si fort à rejeter ? Il est assez naturel, ce me semble, que vous souhaitiez de revoir vos petits états, où vous avez regné autrefois avec plus de facilité que n'en goûtent vos frères les autres monarques.

En un mot, le projet répondoit avec tant de justesse à la disposition de mon esprit, que j'y consentis, & que je lui dis que, s'il s'accordoit avec ses marchands, par rapport à ces voyages, j'étois résolu à le suivre, pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon île.

Mais, monsieur, me dit-il, je n'espère pas que vous ayez envie d'y être laissé & d'y vivre de nouveau à votre vieille manière. Pour dire tout, répondis-je, ne pouvez-vous pas me reprendre en revenant des Indes ? Il me répliqua qu'il n'y avoit

point d'apparence que ses marchands lui permissent de faire ce détour avec un vaisseau chargé, puisqu'il pouvoit allonger le voyage de plusieurs mois : d'ailleurs, dit-il, si j'avois le malheur de faire naufrage, vous seriez précisément dans la même & triste situation dont vous vous êtes tiré avec tant de bonheur.

Il y avoit beaucoup de bon-sens dans cette objection ; mais nous trouvâmes un moyen pour remédier à cet inconvénient ; ce fut d'embarquer avec nous toutes les pièces formées d'une grande chaloupe, & quelques charpentiers qui pussent, en cas de besoin, les joindre ensemble, & y donner la dernière main dans l'île, ce qui me faciliteroit de passer de-là dans le continent.

Je ne fus pas long-tems à prendre ma dernière résolution, car les importunités de mon neveu s'arrangeoient si bien avec mon inclination, qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contrebalancer. D'un autre côté, ma femme étant morte, il n'y avoit personne qui s'intéressât assez à mes affaires pour me détourner de ce dessein, excepté ma vieille veuve, qui fit tout son possible pour m'arrêter par la considération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage si dangereux, & sur-tout de mes petits enfans. Mais tous ses discours ne servirent de rien ; je lui dis que mon desir de voyager étoit invincible, & que les

impressions qu'il faisoit sur mon esprit étoient si peu communes, que, si je restois chez moi, je croirois désobéir aux ordres de la providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution, elle mit non-seulement fin à ses conseils, mais elle me donna toutes sortes de secours pour faire mes préparatifs & mes provisions, pour régler mes affaires de famille & l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard, je fis mon testament, & laissois mes biens en de si bonnes mains, que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroient rien de ce côté-là, quelque accident qui pût m'arriver ; & pour la manière de les élever, je m'en remis entièrement à ma bonne veuve, à qui je destinai en même-tems un petit revenu suffisant pour vivre à son aise. J'ai vu dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé, qu'une mère ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans, & qu'il n'étoit pas possible de se conduire avec plus de prudence. Cette bonne dame vécut assez long-tems pour me voir de retour, & pour sentir de nouveaux effets de ma reconnoissance.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de Janvier 1694, & je m'embarquai avec mon fidèle Vendredi dans les Dunes, le 18, ayant avec moi, outre ma chaloupe démontée,

une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma colonie, dans le dessein de tout garder dans le vaisseau, si je ne trouvois pas mes sujets dans un état convenable.

Premièrement, j'avois avec moi quelques valets, que j'avois envie de laisser dans mon île; & de les y faire travailler pour mon compte pendant que j'y serois; à eux permis d'y rester, ou de me suivre quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit parmi eux deux charpentiers, un serrurier & un autre garçon fort ingénieux, qui, quoique tonnelier de son métier, étoit un machiniste universel. Il étoit fort adroit à faire des roues, & des moulins à bras pour moudre le bled: de plus, il étoit tourneur & potier, & capable de faire, dans la perfection, toutes sortes d'ouvrages en bois ou en terre; en un mot, il méritoit fort bien le nom de *Factotum*, que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là, je menois avec moi un tailleur qui, s'étant offert d'aller aux Indes avec mon neveu, en qualité de passager, consentit ensuite de s'établir dans ma colonie; c'étoit un garçon fort adroit, & que je trouvai, dans l'occasion, d'un fort grand service, par rapport à plusieurs choses même éloignées de son métier; car, comme

j'ai déjà dit, rien n'enseigne mieux les mécaniques que la nécessité.

Ma cargaison, autant que je puis m'en souvenir, consistoit dans un assez grande quantité de toiles, & de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols, que je m'attendois de trouver dans mon île; & il y en avoit assez, selon mon calcul, pour les tenir propres pour plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas; il y en avoit environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il falloit pour des lits, & la batterie de cuisine, pots, chaudrons, & du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à peu près 500 liv. pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toutes sortes, crochets, gonds, serrures, &c.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, & deux pièces de canon de bronze, & comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma colonie pouvoit être engagée un jour, j'avois encore chargé le vaisseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres, & de plusieurs fers de piques & de hallebardes. Outre cela, je priai mon neveu de prendre avec lui deux petits canons

de tillac, avec le nombre qu'il lui en falloit, afin de *les* laiſſer dans l'île, s'il étoit néceſſaire d'y *bâtir* un fort & de ſe mettre en défenſe contre quelque ennemi. Cette précaution n'étoit pourtant pas inutile, comme j'eus lieu de le penſer en y arrivant, & l'on verra par la ſuite de cette hiſtoire, qu'il n'en falloit pas moins, ſi l'on vouloit ſe maintenir dans la poſſeſſion de l'ile.

Ce voyage réuſſit beaucoup mieux que les autres que j'avois faits par mer, & par conſéquent je ne ſerai pas fort ſouvent obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidens fâcheux, le lecteur impatient apparemment de ſavoir l'état où ſe trouvoit ma *colonie*. Il eſt vrai cependant que nous eûmes d'abord des vents contraires, & quelques autres contre-tems, qui firent durer le voyage plus que je n'avois eſpéré. Mon voyage de Guinée avoit été juſques-là l'unique dont je fuſſe revenu comme je l'avois projeté; ce qui me fit croire que je ſerois toujours malheureux dans mes courſes: ma deſtinée étoit de n'être jamais content à terre, & d'avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires, qui nous pouſsèrent au commencement vers le nord, nous forcèrent à entrer dans le port de Gollowart en Irlande, & nous y retinrent pendant vingt-trois jours; mais nous avions cet agrément dans ce petit déſaſtre,

que les vivres y étoient abondantes, & à bon marché ; en sorte que, bien loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs cochons & veaux, avec deux vaches, que j'avois dessein, si nous avions eu un heureux passage, de débarquer dans mon île : mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le cinq de Février avec un vent frais qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune mauvaise rencontre, excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances. Le soir du vingt Février nous vîmes entrer le matelot qui étoit en sentinelle ; il nous dit qu'il avoit vu de loin un éclat de lumière suivi d'un coup de canon ; & immédiatement après, un mousse vint nous dire que le Bosseman en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac, où, pendant quelques momens, nous n'entendîmes rien ; mais peu de minutes après nous découvrîmes une grande lumière, & nous conjecturâmes de-là que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre estime, qui nous fit convenir unanimement qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté-là aucune terre dans l'espace de cinq cents lieues ; car le feu paroissoit à

l'ouest nord-ouest de nous. Nous conclûmes delà, que le feu devoit avoir pris à quelque vaisseau; les coups de canon qu'on venoit d'entendre nous persuadèrent que nous n'en étions pas loin, & nous étions sûrs qu'en suivant notre cours, nous en approchions, parce que de moment à autre la flâme nous paroissoit plus grande. Cependant, le tems se trouvoit nebuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu: mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoiqu'assez petit, & le tems s'étant un peu éclairci, nous apperçûmes distinctement un grand vaisseau dévoré par le feu, au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'intéressât aux personnes qui étoient en danger, que les liens ordinaires de l'humanité. Ces sentimens de compassion furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois, lorsque le capitaine portugais me prit dans son bord au milieu de l'océan: état qui n'étoit pas, à beaucoup près, aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du vaisseau en question, s'il n'y avoit aucun autre bâtiment qui allât avec eux de conserve. J'ordonnai dans le moment qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur faire savoir qu'il y avoit près de-là un navire prêt à les secourir, & qu'ils fissent leurs efforts pour

se sauver de notre côté dans leur chaloupe ; car quoique nous pussions voir leur vaisseau par le moyen de la flâme, il ne leur étoit pas possible de nous appercevoir à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la cappe pendant quelque tems ; & en attendant le jour, nous laissâmes aller le vaisseau du côté où nous découvrîmes le bâtiment embrasé : mais pendant cette manœuvre nous vîmes, avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le navire sauter en l'air, & quelques momens après le feu s'éteindre, apparemment à cause que le reste du vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible & affligeant, sur-tout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux qui devoient être tous détruits par les flâmes, ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste océan ; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que je supposasse le second cas ; & pour les guider du mieux qu'il me fut possible, je fis descendre des lanternes de tous les côtés du vaisseau, & tirer le canon pendant toute la nuit, afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain, environ à huit heures, nous découvrîmes, par le moyen de nos lunettes d'approche, deux chaloupes accablées de monde, &

nous apperçûmes que ces pauvres gens, ayant le vent contraire, faisoient force de rames, & que nous ayant vus, ils faisoient toutes sortes de signaux pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, & en même tems nous fîmes plus de voiles, pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure, nous les joignîmes & les laissâmes tous entrer dans le vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante, tant hommes que femmes, & petits enfans; & il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le vaisseau sauté en l'air étoit de trois cents tonneaux, allant de Québec *dans* la rivière de Canada, vers la France; & le maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé par l'imprudence du timonier, dans la gésole ou cabinet où l'on met la boussole, les chandelles, &c. Tout le monde étant accouru au secours, on l'avoit cru absolument éteint; mais on s'apperçut dans la suite que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du vaisseau, où il étoit impossible d'atteindre. De-là il avoit gagné la quille, d'où il s'étoit répandu par tout le corps du bâtiment avec une telle violence, que ni le travail ni l'in-

dustrie n'avoient été capables de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre, avoit été d'abandonner le navire : par bonheur ils avoient deux chaloupes assez grandes, & un petit esquif, qui ne leur pouvoit servir qu'à mettre des provisions & de l'eau fraîche. Dans cette situation, toute leur consolation étoit d'être échappés du feu, sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver, étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur, dont ils pouvoient se flatter, étoit de trouver quelque bâtiment en mer qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles, des rames, une boussole, & ils se préparoient à retourner vers Terre-Neuve (1), avec un vent favorable; toute la provision qu'ils avoient, n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours, dans lequel espace de tems, s'ils avoient le vent favorable, ils espéroient de venir jusqu'au banc de ce pays-là, & de s'y soutenir par le moyen de la pêche, jusqu'à ce qu'ils pussent venir à terre; mais ils avoient à craindre tant de hasards, de tempêtes, de vent contraires, de pluies capables de les engloutir, que, s'ils se sauvoient, ce ne pouvoit être que par une espèce de miracle.

---

(1) Les Anglois l'appellent *Newfound-Land*.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout ranimé, &, conformément à mon intention, ils avoient compris par là qu'ils étoient à la portée d'un vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas les mâts & leurs voiles, parce que le vent ne leur permettoit pas de nous approcher, & quelque tems après, leurs espérances avoient été redoublées, par la vue de nos lumières & par nos coups de canon qui se suivoient par intervalles pendant toute la nuit : ils avoient tiré aussi trois coups de mousquet ; mais nous ne les avions point entendus à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau pour s'empêcher du moins d'être emportés par les vents, & afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étoient apperçus avec une satisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes, les extases & les postures variées avec lesquelles ces pauvres gens exprimoient la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction & la crainte peuvent être décrites assez facilement ; des soupirs, des larmes, des cris, quelques mouvemens de la tête

& des mains en font toute la variété; mais un excès de joie, sur-tout d'une joie subite, emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens étoient noyés de larmes; d'autres, furieux, déchiroient leurs habits, comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir; les uns paroissoient fous à lier, ils couroient çà & là, frappoient du pied & se tordoient les mains; les autres dansoient, chantoient, faisoient des éclats de rire, & poussoient des cris de joie; ceux-ci étoient tout stupéfaits, étourdis & incapables de prononcer une parole: ceux-là étoient malades, & sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la croix, & remercioit dieu de sa délivrance.

Je ne rapporte pas cette dernière circonstance pour donner mauvaise opinion d'eux; je ne doute pas que dans la suite ils n'ayent rendu graces au ciel du fond de leur ame: mais ils étoient au commencement si passionnés, qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens & de leurs pensées; ils étoient plongés dans une espèce de frénésie, & il y en avoit peu parmi eux qui eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.

Il se peut bien que leur tempérament contribuât

à l'excès de leurs transports ; c'étoient des François, peuple plus vif, plus passionné, & plus propre que tout autre à aller aux extrémités contraires, à cause du feu qui excite leurs esprits animaux. Je ne suis pas assez philosophe pour raisonner là-dessus à fond : mais je puis dire que je n'avois jamais vu une pareille expression de joie. Rien n'en approche davantage, que les extravagances où se laissa emporter mon fidèle Vendredi en trouvant son père (1) lié dans le canot ; j'avoue encore, qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du capitaine anglois & de ses deux compagnons que je délivrai (2) autrefois des mains des traîtres qui vouloient les abandonner dans mon île ; mais dans le fond, tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore, que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces François, de la manière que je l'ai dépeint. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu ; celui qui dans un moment paroissoit étourdi & stupide comme un homme frappé de la foudre, se mettoit l'instant d'après à danser, à sauter, & à crier comme un fou ; tan-

(1) *Deuxième partie.* (2) *Ibid.*



tôt il s'arrachoit les cheveux, déchiroit ses habits, & les fouloit aux pieds, comme un habitant des petites-maisons; tantôt il versoit un torrent de larmes, le cœur lui manquoit, il tomboit en défaillance; & si on ne l'avoit secouru, la mort auroit suivi la violence de tous ces mouvemens. Il n'en étoit pas ainsi de quelques-uns, ou du moindre nombre, mais de presque tous autant qu'ils étoient; &, si je m'en souviens bien, notre chirurgien fut obligé d'en saigner une trentaine.

Il y avoit deux prêtres parmi eux, l'un encore jeune, l'autre avancé en âge; & ce qu'il y a de plus surprenant, le plus vieux étoit le moins sage. Dès qu'il mit le pied sur le bord de notre vaisseau, il tomba tout roide, comme s'il étoit mort. Notre chirurgien mit d'abord en œuvre des remèdes propres à le faire revenir à lui, étant le seul dans le vaisseau qui lui crût encore un souffle de vie: ensuite lui ayant frotté le bras pour le réchauffer, & pour y faire venir le sang; il le saigna. Le sang ne coula d'abord que goutte à goutte; mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bon-homme ouvrit les yeux, & dans un quart-d'heure de tems il parla, & fut entièrement rétabli. Dès que le sang fut arrêté, il commença à se promener, en nous assurant qu'il se portoit bien, & le chirurgien

trouva bon de lui donner un verre de liqueur cordiale. Après un quart-d'heure d'intervalle, quelques François vinrent dans la chambre où le Chirurgien étoit occupé à faigner une femme, difant que le prêtre avoit abfolument perdu l'efprit; peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention fur le changement fubit de fon état, cette réflexion l'avoit jeté dans une nouvelle extafe de joie, & fes efprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaiffeaux fuffent capables de les conduire comme il faut : là deffus fon fang étoit devenu chaud & fiévreux, & certainement il avoit acquis en moins de rien toutes les qualités requifes pour habiter l'hôpital des fous. Le chirurgien ne trouva pas à propos de redoubler la *faignée*; mais il lui donna quelque chofe pour l'affoupir; ce qui opéra quelque tems après, & le lendemain il s'éveilla également fain de corps & d'efprit.

Le jeune prêtre modéra fes paffions avec une grande fermeté, & nous donna le véritable modèle d'un efprit fenfé, & maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord, il fe profterna pour rendre graces à dieu de fon heureufe délivrance: je fus affez malheureux de le troubler dans cette louable action, le croyant évanouï. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille, qu'il étoit occupé à témoigner fa reconnoiffance à dieu:

Je vous conjure, ajouta-t-il, de me permettre de continuer encore quelques momens, j'aurai l'honneur ensuite de vous remercier comme celui à qui, après le ciel, je suis redevable de la vie.

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu, & non-seulement je le laissai en repos, mais j'empêchai les autres de troubler sa dévotion.

Après être demeuré dans cette posture pendant quelques minutes, il vint me joindre, & d'une manière tendre & grave en même tems, les yeux pleins de larmes, il me remercia, & rendit graces à dieu de s'être servi de moi pour sauver la vie à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnoissance envers dieu, que je n'avois rien fait que ce que la raison & l'humanité devoient inspirer à tous les hommes, & que je croyois devoir de mon côté remercier dieu de ce qu'il s'étoit servi de moi pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation, cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes, par des exhortations, des prières, des raisonnemens, enfin par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes de la modération. Il réussit assez bien avec quelques uns; la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit, parce que le lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur, de la colère & de la rage; & j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur ces mêmes passions, de quelque nature qu'elles puissent être; puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous que les autres mouvemens de cœur, qui passent pour les plus dangereux.

Nous fûmes un peu dérangés le premier jour par l'extravagance de nos hôtes; mais après leur avoir donné des logemens que notre vaisseau étoit en état de fournir, & après qu'ils eurent bien dormi, tout fut tranquille, & nous les vîmes tout autres.

Ils nous donnèrent toutes les marques de reconnoissance, que les sentimens & la politesse sont capables de dicter à un peuple qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le capitaine & un de mes religieux me vinrent voir le lendemain, pour me dire qu'ils souhaitoient fort de me parler, aussi-bien qu'à mon neveu, qui commandoit le vaisseau, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon neveu fut venu, ils commencèrent par nous dire, que tout ce qu'ils avoient au monde n'étoit pas capable de nous récompenser du ser-

vice important que nous leur avions rendu. Le capitaine prit alors la parole, & me dit, qu'ils avoient ſauvé de l'argent, qu'ils avoient dans leurs chaloupes d'autres choſes de prix ſauvées des flames à la hâte, & qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela, ſi nous voulions bien l'accepter; qu'ils nous conjuroient ſeulement de les mettre à terre en quelque endroit d'où il leur fût poſſible de gagner la France.

Mon neveu parut d'abord aſſez porté à accepter leurs préſens, quitte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur; mais j'eus aſſez de pouvoir ſur lui pour l'en détourner, ſachant ce que c'eſt que d'être abandonné dans un pays étranger ſans argent. Je me reſſouvins que, ſi le (1) capitaine portugais en avoit uſé de cette manière avec moi, & m'avoit fait acheter ſon bienfait de tout ce que j'avois au monde, je ſerois mort de faim, à moins que de rentrer dans un eſclavage pareil à celui que j'avois ſouffert en Barbarie, & peut-être pire, puiſqu'il n'eſt pas trop sûr qu'un Portugais ſoit un meilleur maître qu'un Turc.

Je répondis donc au capitaine françois, que, ſi nous l'avions ſecouru lui & ſes gens dans leur

(1) *Première partie.*

malheur, nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit bien que nous fissions pour notre prochain, & que nous souhaitions qu'on nous fît de même en pareille extrémité. » Nous sommes » persuadés, lui dis-je, que vous nous auriez » donné la même assistance, si vous aviez été » dans notre situation, & nous dans la vôtre, & » que vous nous l'auriez donnée sans aucune vue » d'intérêt. Nous vous avons pris sur notre bord, » monsieur, poursuivis-je, pour vous conserver, & » non pas pour jouir de vos dépouilles; & je ne » trouverois rien de plus barbare, que de vous » mettre à terre après vous avoir pris les pauvres » *restes que vous avez arrachés aux flâmes*: ce » seroit vous sauver la vie pour vous tuer ensuite » *nous-mêmes*; ce seroit vous empêcher de vous » noyer, pour vous faire mourir de faim: ne » croyez donc pas que je permette qu'on accepte » la moindre chose de ce que votre reconnois» sance vous porte à nous offrir. Pour ce qui » regarde le parti que vous nous proposez de » vous mettre à terre, la chose est d'une grande » difficulté: notre vaisseau est destiné pour les » Indes Orientales, quoique nous nous soyons » détournés considérablement de notre cours » du côté de l'ouest, dirigés sans doute par la pro» vidence pour vous tirer d'un danger si terri» ble: nous ne sommes pas les maîtres de chan-

» ger notre route de propos délibéré, pour
» l'amour de vous : mon neveu le capitaine n'en
» pourroit jamais répondre devant les propriétai-
» res, à qui il s'est engagé de continuer son
» voyage, après avoir touché au Brésil. Tout ce
» qu'il nous est possible de faire pour vous, c'est
» de prendre notre route du côté où nous pou-
» vons nous attendre à rencontrer des navires
» qui retournent des Indes Occidentales, & de
» vous procurer par-là le moyen de passer en
» Angleterre ou en France.

La première partie de ma réponse étoit si pleine d'humanité, & de générosité même, que ces messieurs ne pouvoient qu'en être extrémement satisfaits : mais il n'en étoit pas ainsi par rapport au reste, & les passagers sur-tout étoient fort consternés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes Orientales. Ils me conjurèrent que, puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'ouest avant que de les rencontrer, j'eusse du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'au banc de Terre-Neuve, où peut-être ils pourroient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette proposition raisonnable, & j'étois fort porté à la leur accorder ; je considérois que de traîner tout cet équipage jusqu'aux Indes, ne seroit pas seulement un parti triste &

insupportable pour ces pauvres gens ; mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre voyage, en faisant une brêche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avoit fait avec ses marchands, en me prêtant à un accident imprévu. Certainement ni les loix de la nature, ni les loix révélées ne pourroient nous permettre d'abandonner à une mort presqu'inévitable un si grand nombre de gens, & puisque nous les avions pris à notre bord, notre propre intérêt, aussi-bien que le leur, nous obligeoit à les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route, comme ils le souhaitoient ; & si les vents rendoient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique, dans les Indes Occidentales.

Le tems cependant continua à être beau avec un vent assez vigoureux qui resta quelque tems entre le nord-est, & le sud-est ; ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs vaisseaux destinés pour l'Europe : mais ils avoient lutté si long tems avec les vents contraires qu'ils n'osèrent se charger de passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette manière nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux bancs de Terre-Neuve. C'est-là que nous

mêmes nos François dans une barque, qu'ils avoient louée en pleine mer, pour les mettre à terre, & pour, de-là, les conduire en France, s'il leur étoit possible de trouver-là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul passager françois qui resta à notre bord, étoit le jeune prêtre, qui ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes, souhaita de faire voyage avec nous, & d'être mis à terre sur la côte de Coromandel. J'y consentis avec plaisir.

Cet homme-là me revenoit extraordinairement, & non sans raison, comme on verra dans la suite. D'ailleurs, quatre matelots s'engagèrent avec nous; c'étoit de braves gens, qui nous furent d'un grand service.

De-là nous prîmes la route des Indes Occidentales, en faisant cours du côté du sud, & du sud-quart à l'est, sans avoir beaucoup de vent, pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation, quand nous rencontrâmes de nouveau de quoi exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de Mars 1695, nous trouvant dans la latitude septentrionale de 27 degrés, 5 minutes, & faisant cours sud-est & sud-est quart au sud, nous découvrîmes un grand vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement; mais en étant plus près, nous apperçûmes qu'il avoit perdu

perdu le perroquet du grand mât, le mât d'artimon, & le beau-pré. Il tira d'abord un coup de canon, pour nous faire ſavoir qu'il étoit en détreſſe. Nous avions un vent frais nord-nord-eſt, & en peu de tems nous fûmes à portée de l'arraiſonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Briſtol, & qu'il revenoit des Barbades ; mais qu'aux Barbades mêmes il avoit été jeté hors de la route, par un furieux ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile ; & dans le tems que le capitaine & le premier contre-maître étoient à terre : de manière qu'outre la violence de la tempête, il avoit manqué au vaiſſeau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un ſecond orage, qui l'avoit abſolument dérouté du côté de l'oueſt, & réduit dans le triſte état où nous le rencontrâmes. L'équipage s'étoit attendu de découvrir les îles de Bahama, mais il s'en étoit vu éloigné & jeté vers le ſud-eſt, par un vent gaillard de nord-nord-eſt, qui étoit préciſément celui que nous avions alors : & n'ayant qu'une voile au grand mât, & une autre quarrée attachée à une eſpèce de mât d'artimon dreſſée à la hâte, il n'avoit pas eu le moyen de ſerrer le vent ; de ſorte, qu'ils avoient fait tous les efforts poſſibles pour atteindre les îles Canaries.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces

gens, c'est qu'outre la fatigue que leur avoient donné ces deux tempêtes, ils mouroient de faim. Il ne leur restoit pas une seule once de pain, ou de viande, depuis plus d'onze jours, & leur seule consolation étoit qu'ils n'avoient pas entièrement consommé leur eau, & qu'ils avoient encore environ un demi-tonneau de farine. Pour du sucre il leur en restoit abondamment; outre sept barils de rum. Ils avoient dévoré une assez grande quantité de confitures.

Il y avoit à bord, comme passagers, un jeune homme avec sa mère, & une servante. Croyant le vaisseau prêt à mettre à la voile, ils s'étoient embarqués par malheur le soir avant ce terrible ouragan, & n'ayant plus rien de leurs provisions particulières, ils s'étoient trouvés dans une situation plus déplorable que les matelots, qui, réduits à la dernière extrémité eux-mêmes, n'avoient pas été susceptibles de compassion. On peut juger s'il est facile de décrire la malheureuse situation où s'étoit trouvée cette infortunée famille.

Peut-être n'aurois-je jamais su cette particularité, si, le tems étant doux & la mer calme, ma curiosité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux navire. Le second contre-maître, qui étoit forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du vaisseau, étant venu à

notre bord, m'avoit parlé de ces passagers, comme de gens qu'il croyoit morts ; il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours, parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misère.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux équipage tout le secours qui nous fut possible, & j'avois assez de pouvoir sur l'esprit de mon neveu pour le porter à les avitailler entièrement, quand même nous aurions été par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie, ou sur quelqu'autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusques-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un nouveau danger ; & il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le contre-maître nous en amena six dans sa chaloupe, qui paroissoient autant de squélettes, & qui avoient à peine la force de remuer leurs rames. Il étoit lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui, & s'étant contenté de la même portion, qui avoit été donnée pour la subsistance du moindre matelot.

En mettant quelques mets devant lui, je l'avertis d'en manger avec lenteur & avec sobriété ; mais

à peine en eut-il mangé trois bouchées qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord, & notre chirurgien lui prépara un bouillon propre à lui servir de remède, & de nourriture en même-tems; il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliois pas cependant ses compagnons, à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils le dévorèrent véritablement, étant si affamés, qu'ils en avoient contracté une espèce de rage, qui les empêchoit d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangèrent avec tant d'avidité que le jour suivant ils en faillirent mourir.

Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi, & me rappeloit dans l'esprit la misère à laquelle je m'attendis autrefois, en mettant le pied sur le rivage de mon île, sans avoir la moindre provision, & sans m'appercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée; exposé d'ailleurs, à ce que je croyois, à servir bientôt moi-même, de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le tems que le contre-maître étoit occupé à me réciter tout le détail de la misère de l'équipage, mes pensées rouloient sans discontinuation sur le sort des trois passagers, la mère, le fils & la servante, dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours, & que la disette

extrême de ses propres gens l'avoit forcé à négliger, selon son propre aveu. Je comptis par-là qu'à *la* fin il ne leur avoit donné aucune nourriture ; & j'en concluois qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-dessus le contre-maître, que nous appellions alors le capitaine, à notre bord, avec ses gens pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens ; & songeant en même-tems à rendre le même service au reste de l'équipage, je fis conduire à leur navire notre contre-maître avec la chaloupe montée de douze hommes, & chargée d'un sac plein de pain, & de six grosses pièces de *bœuf*. Notre chirurgien donna ordre à mes matelots de faire bouillir cette viande en *leur présence*, & de placer des sentinelles dans la chambre du cuisinier, pour détourner ces gens affamés de dévorer la viande toute crûe, ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût cuite comme il faut, & de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'est cette sage précaution qui leur conserva la vie : & si on avoit été négligent à cet égard, ils se seroient tués par le moyen de ces mêmes alimens, qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même-tems à notre contre-maître d'aller dans la chambre des passagers, pour voir dans quel état ils étoient, & pour leur

donner les rafraîchissemens nécessaires, s'ils étoient encore en vie. Le chirurgien l'avoit pourvu pour cet effet d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé, qui avoit fait tant de bien à notre pauvre contre-maître, & qui, selon lui, étoit capable de les rétablir par degrés.

Peu satisfait encore de toutes ces mesures, & ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce vaisseau pouvoit me fournir d'une manière plus vive que ne pourroit jamais le faire aucun récit, je pris avec moi celui que nous appellions alors le capitaine du vaisseau, & je suivis nos gens avec sa chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espèce de sédition, & prêts à arracher la viande du chaudron par force; mais mon contre-maître, faisant son devoir, avoit placé un garde à la porte de la chambre du cuisinier; & voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations, il employa la violence pour faire du bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot, & de leur en faire donner à chacun un, pour appaiser un peu la fureur de leur appétit; les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à la fois. Mais tout cela n'avoit pas été capable de les appaiser; si je n'y étois

pas survenu avec leurs propres officiers, & si à mes exhortations je n'avois pas ajouté la terrible menace de ne leur donner rien, s'ils ne se tenoient en repos, je crois en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du cuisinier, & qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pouvoit voir parfaitement bien dans ce cas que ventre affamé n'a point d'oreilles. Nous les appaisâmes pourtant, & commençant à les nourrir par degrés, nous leur permîmes à la fin de manger tout leur sou, & tout alla mieux que je n'eusse pensé.

Pour la misère des passagers, elle étoit tout autrement terrible que celle de l'équipage. Comme les matelots avoient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes, ils leur avoient donné des portions extrêmement petites; à la fin ils les avoient absolument négligés; de manière que, depuis six ou sept jours, ils n'avoient eu rien du tout à manger, & fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre mère, à ce que l'équipage nous rapporta, étoit une femme de bon-sens & très-bien élevée, qui ayant épargné pour son fils, avec une tendresse véritablement maternelle, tout ce qu'elle pouvoit, avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre contre-maître entra dans sa chambre, il la vit assise à terre, appuyée contre un des côtés du

vaiſſeau, entre deux chaiſes liées enſemble, la tête enfoncée entre ſes épaules, & ſemblable à un cadavre, quoiqu'elle ne fût pas tout-à fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle, & pour lui fortifier le cœur, il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuiller; elle ouvrit les lèvres, & leva une de ſes mains; elle s'efforça enfin de parler. Elle entendit ce qu'il lui diſoit; mais en lui faiſant ſigne que ce ſecours venoit trop tard pour elle, elle lui montra du doigt ſon fils, comme ſi elle vouloit le prier d'en avoir ſoin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mère, il fit tous ſes efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon, &, à ce qu'il crut, il en fit deſcendre dans ſon eſtomac deux ou trois cuillerées : je doute fort qu'il en fut bien ſûr : quoi qu'il en ſoit, il ne prit que des peines inutiles, puiſque la nuit d'après elle mourut.

Le jeune-homme dont elle avoit conſervé la vie aux dépens de la ſienne, n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait auſſi grande; il étoit cependant étendu roide dans un petit lit, & ſembloit à moitié mort. Il avoit dans ſa bouche une piece d'un vieux gant, dont il avoit mangé le reſte. Néanmoins étant jeune, & ayant plus de force que ſa mère, le contre-maître réuſſit à lui faire avaler quelque choſe, & il ſembla ſe ranimer; mais lorſque

quelques momens après il lui en fit avaler trois ou quatre cuillerées, le pauvre garçon en eut mal au cœur, & les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante elle étoit toute étendue auprès de sa maîtresse, comme si elle étoit tombée en apoplexie; elle luttoit avec la mort. Tous ses membres étoient tors; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise, & le tenoit si ferme qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise: son autre bras étoit tout étendu au-dessus de sa tête, & ses deux pieds étoient appuyés avec force contre une table. En un mot, elle sembloit être à l'agonie; mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement affoiblie par la famine, & effrayée par la pensée d'une mort prochaine; mais, comme nous apprîmes encore dans la suite par les gens du vaisseau, elle étoit extrêmement inquiette pour sa maîtresse, qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours, & pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne savions comment faire avec cette malheureuse fille: car lorsque notre chirurgien, homme savant & expérimenté, lui eut rendu, pour ainsi dire, la vie; il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau, qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident, doit son-

ger qu'il n'eſt pas poſſible, quelque humanité que l'on ait, de faire ſur mer ce que l'on auroit pu faire ſur terre, où l'on reſte quelquefois trois ſemaines. Il s'agiſſoit ici de donner du ſecours à ce malheureux équipage, mais non pas de reſter avec lui; & quoiqu'il deſirât fort d'aller de conſerve avec nous pendant quelques jours, cependant nous n'avions pas le loiſir d'attendre un vaiſſeau qui avoit perdu ſes mâts. Néanmoins, lorſque le capitaine nous conjura de l'aider à dreſſer un perroquet au grand mât, & un autre à ſon artimon, nous voulûmes bien mettre à la cappe pendant trois ou quatre jours. Enſuite après lui avoir donné cinq ou ſix tonneaux de bœuf, un de lard, une bonne proviſion de biſcuits, de la farine & des pois, & avoir pris pour paiement trois caiſſes de ſucre, une quantité aſſez grande de rum, & quelques piéces de huit, nous les quittâmes en prenant dans notre bord, à leur inſtante prière, un prêtre, avec le jeune-homme, la ſervante, & tout ce qui leur appartenoit.

Le jeune homme étoit un garçon de dix-ſept ans, bien fait, modeſte, & fort raiſonnable. Il paroiſſoit accablé de la mort de ſa mère, ayant encore depuis peu perdu ſon père dans les Barbades.

Il s'étoit adreſſé au chirurgien pour me prier de le prendre dans mon vaiſſeau, & de le tirer

d'avec ceux qu'il appeloit les meurtriers de sa mère. Aussi peut-on dire qu'ils l'étoient en quelque sorte; car ils auroient pu épargner de leur portion quelque petite chose pour soutenir la vie de cette misérable veuve, quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim : mais la faim ne connoît ni humanité, ni parenté, ni amitié, ni justice. Elle est sans pitié, & incapable de remords.

Le chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur du voyage, qui devoit le séparer de tous ses amis, & qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de sortir; il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il allât, pourvû qu'il se séparât de ce cruel équipage, & que le capitaine (c'est de moi qu'il entendoit parler, ne connoissant pas encore mon neveu), seroit trop honnête homme pour lui donner le moindre chagrin, après lui avoir sauvé la vie; que pour la servante, si elle revenoit dans son bon sens, elle nous suivroit volontiers partout, & qu'elle recevroit comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre navire.

Le chirurgien me fit cette proposition d'une manière si pathétique, que je l'acceptai, & que je les pris tous deux avec tout leur bien, excepté onze pièces de sucre, où il étoit impossible d'at-

teindre : mais comme le jeune-homme en avoit une reconnoissance, je fis signer un billet au commandant, par lequel il s'engageoit d'aller, dès qu'il seroit arrivé à Bristol, chez un certain M. Roger, parent du jeune-homme, & marchand de cette ville, & de lui donner une lettre de ma part, avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est apparent que toutes ces précautions ont été inutiles; car je n'ai jamais appris que ce vaisseau fut arrivé à Bristol. Il est très-probable, qu'étant si fort endommagé, & faisant eau de plusieurs côtés, il ait coulé à fond à la première tempête.

Nous étions d'abord à la latitude de dix-neuf degrés trente-deux minutes, & nous avions eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au tems, excepté qu'au commencement nous avions eu des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le public du récit de quelques incidens peu considérables, comme changement de vents, ouragans, beau-tems & pluies, &c. Pour m'accommoder à l'impatiente curiosité du lecteur, je dirai que je découvris mon île le 10 Avril 1695. Ce ne fut pas sans de fort grandes difficultés que je la trouvai; j'y étois entré autrefois, & j'en étois sorti du côté du sud-est vers le Brésil : mais faisant notre route alors entre l'île & le continent,

& n'ayant point de carte de cette côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnoître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant long-tems de côté & d'autre; nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées à l'embouchure du fleuve Orénoque, mais sans parvenir à notre but; j'appris seulement, en suivant ces côtes que j'avois été autrefois dans l'erreur, en croyant que la terre que je découvrois étoit le continent. C'étoit une île fort longue, ou plutôt une longue suite d'îles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les sauvages qui abordoient de tems en tems à *mon île*, *n'étoient* pas proprement des caraïbes, mais des insulaires, & d'autres barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces îles; j'en trouvai quelques-unes habitées & d'autres désertes. Dans une, entr'autres, je vis quelques espagnols; & je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois fait venir dans mes domaines; mais en leur parlant je sus qu'ils avoient près de là une petite chaloupe dans une petite baie, & qu'ils étoient venus là pour aller chercher du sel, & quelques huitres à perles: en un mot, j'appris qu'ils n'étoient point de mes sujets, & qu'ils appartenoient à l'île de la Trinité, qui est plus

du côté du nord de dix ou onze degrés de latitude.

Enfin allant d'une île à l'autre, tantôt avec le vaisseau, & tantôt avec la chaloupe du vaisseau françois, qui étoit parfaitement bonne, & qu'on nous avoit cédée avec plaisir, je vins au côté méridional de mon île, & d'abord j'en reconnus toute la figure. Je mis aussi-tôt mon vaisseau à l'ancre dans une rade sûre vis-à-vis de la petite baie, près de laquelle étoit mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appellai Vendredi, & je lui demandai s'il savoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque tems, & puis frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria: oui, oui, oh! voilà, oh! voilà! & montrant du doigt mon château, il commença à chanter & à faire des gambades comme un fou: j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer, & d'aller à terre à la nâge.

Eh bien! Vendredi, lui dis-je, qu'en dis-tu? trouverons-nous quelqu'un ou non? ton père y sera-t-il? Au nom de son père, le pauvre garçon, dont le cœur étoit si sensible, parut tout troublé, & je vis les larmes couler de ses yeux en abondance. Qu'y a-t il donc, Vendredi, lui dis-je? es-tu af-

fligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton père? « Non, non, non, non, répondit-il, en » secouant la tête, moi ne le voir plus. Eh! que » sais-tu mon enfant? lui dis je. Oh! répra» tit-il, lui mort long-tems, lui beaucoup vieux » homme ». La chose n'est pas encore sûre, lui dis-je : mais enfin crois tu que nous trouverons quelqu'autre de nos gens? Il avoit sans doute les yeux meilleurs que moi : car quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon château, il s'écria : moi voir, moi voir beaucoup d'hommes, là, là & là. Je tournai les yeux vers cet endroit; mais je ne vis rien, pas même avec ma lunette d'approche, ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne laissoit pas d'avoir raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose : ils avoient été cinq ou six en cet endroit pour voir le vaisseau ne sachant qu'en penser.

Dès que Vendredi m'eut dit qu'il voyoit des gens, je fis mettre pavillon anglois & tirer deux coups de canon, pour leur faire entendre que nous étions amis, & un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée s'élever du côté de la petite baie. J'ordonnai en ce moment qu'on mît la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, & prenant Vendredi avec moi & le jeune prêtre,

je me fis mettre à terre. C'étoit ce prêtre françois dont j'ai déja fait mention plusieurs fois. Je lui avoit fait un récit exact de la manière dont j'avois vécu dans cette île, sans oublier aucune particularité, tant par rapport à moi, qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés, & cette histoire lui avoit donné une fort grande envie de m'accompagner. J'avois de plus seize hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur de rencontrer quelques nouveaux hôtes qui ne fussent pas de mes sujets; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le tems que la marée étoit presque haute, nous entrâmes tout droit dans une petite baie, & le premier homme sur lequel je fixai mes yeux, étoit l'espagnol à qui j'avois sauvé la vie: j'en reconnus parfaitement bien les traits; pour son habit, j'en ferai la description dans la suite. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, & que personne ne me suivît à terre; mais il n'y eut pas moyen de retenir Vendredi. Ce tendre fils avoit découvert son père à une si grande distance des autres espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir; & il est certain que, si on avoit voulu l'empêcher d'aller à terre, il se seroit jetté dans la mer, pour y aller à la nâge. A peine y avoit-il mis le pied, qu'il vola du côté du sauvage avec

la

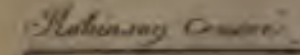
la vîtesse d'une flèche qu'un bras vigoureux fait sortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pas pu s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les transports de joie où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son père. Il l'embrassa, le baisa, le prit entre ses bras pour le mettre à terre sur le tronc d'un arbre, le regarda fixement pendant plus d'un quart d'heure, comme un homme qui considère avec étonnement un tableau extraordinaire; ensuite il se mit près de lui, le baisa de nouveau, se remit sur ses pieds, & continua à le regarder avec attention, comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ses tendres extravagances prirent un autre cours. Il se promena avec lui plusieurs heures sur le rivage, en le tenant par la main, comme si c'étoit une demoiselle, & de tems en tems il lui alloit chercher quelque chose dans la chaloupe, tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de liqueur, & tantôt un biscuit; enfin tout ce qu'il croyoit capable de faire plaisir au bon vieillard.

L'après-dînée il s'y prit encore d'une nouvelle manière : il mit le bon-homme à terre, & commença à danser autour de lui avec mille postures, plus burlesques les unes que les autres, & en même tems il lui parloit, & lui racontoit, pour le divertir, quelques particularités de ses voyages.

En un mot, si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les chrétiens, on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le quatrième commandement.

Mais laissant là toute digression, j'en viens à la manière dont je fus reçu par les habitans de l'île. Je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les espagnols. Le premier, que je reconnoissois parfaitement bien, comme j'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe portant un drapeau de paix, & accompagné d'un de ses compatriotes. Non seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avoit pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. Comment! Signor, lui dis-je d'abord en portugais, vous ne me reconnoissez pas? Il ne me répondit pas un mot; mais donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, & vint m'embrasser, en disant plusieurs choses en espagnol dont je n'entendois qu'une partie. Il me serra entre ses bras, & me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses, que la politesse espagnole fournissoit à son cœur véritablement reconnoissant; & ensuite se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de





Comment! Signor, vous ne me reconnoissez pas?

Marillier. del. — Delignon. Sculp.

faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon château, afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession, sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations & les embelissemens où je devois naturellement m'attendre.

Je le voulus bien; mais il me fut aussi impossible de trouver ma demeure, que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avoient arrangés d'une manière si bisarre, & les avoient placés si près l'un de l'autre, qu'étant extrêmement crûs pendant les dix années de mon absence, ils rendoient mon château absolument inaccessible. On n'en pouvoit approcher que par des chemins si tortueux, que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitans.

Quand je lui demandai, quelle raison l'avoit porté à faire tant de fortifications; il me dit que j'en verrois assez la nécessité, quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des espagnols dans mon île. « Quoi-» qu'alors, poursuivit-il, je fusse dans une grande » consternation de votre départ, je ne laissai pas » d'être charmé de votre bonheur, qui vous avoit » procuré si à propos un bon navire pour vous » tirer de ce désert. J'ai eu fort souvent, continua-» t-il, certains mouvemens dans l'esprit qui me

» persuadoient que vous y reviendriez un jour.
» Mais je dois avouer, que rien ne m'est jamais
» arrivé dans le cours de ma vie de plus triste &
» de plus mortifiant, que d'apprendre votre
« départ, quand j'ai conduit ici mes compa-
» triotes ».

Il me dit encore, qu'il avoit une longue histoire à nous conter, touchant les trois barbares que j'avois laissés dans l'île. Il entendoit par-là les trois matelots séditieux, & il m'assura que les espagnols s'étoient trouvés moins à leur aise avec eux, qu'avec les sauvages parmi lesquels ils avoient mené une si triste vie, excepté que les premiers étoient moins à craindre à cause de leur petit nombre. « Mais dit-il, en faisant le signe de
» la croix, s'ils avoient été plus nombreux, il
» y a du tems que nous serions dans le purgatoire.
» J'espère, monsieur, ajouta-t-il, que vous ap-
» prendrez sans chagrin, qu'une nécessité absolue,
» & le soin de notre propre conservation, nous a
» forcés de les désarmer, & de nous les assujettir.
» Vous nous pardonnerez cette action assuré-
» ment, quand vous saurez que non seulement
» ils ont voulu être nos maîtres, mais encore
» nos meurtriers ». Je lui répondis, que j'avois déjà craint tout, de la scélératasse de ces drôles, en quittant l'île, & que j'aurois fort souhaité de le voir auparavant de retour avec ses com-

pagnons, & de les mettre en possession de l'île, en leur soumettant les anglois, comme ils ne l'avoient que trop mérité; que j'étois ravi qu'ils y eussent songé pour moi, bien loin d'y trouver à redire, & que je ne savois que trop que c'étoient des coquins opiniâtres, incorrigibles, & capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce discours nous vîmes approcher l'homme qu'il avoit envoyé pour avertir ses compagnons, de mon arrivée. Il étoit suivi de onze espagnols, qu'à leur habillement il étoit impossible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connoître les uns aux autres; il se tourna d'abord de mon mon côté en me disant: Monsieur, voilà quelques-uns de ces gentilshommes qui vous sont redevables de la vie, & ensuite il leur dit qui j'étois, & quelle obligation ils m'avoient. Là-dessus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de simples matelots qui voudroient faire connoissance avec un homme de mer comme eux, mais comme des ambassadeurs pour haranguer un monarque, ou un conquérant. Toutes leurs manières étoient obligeantes & polies, avec un noble mélange de gravité majestueuse, qui donnoit un air de bienséance & de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils savoient beaucoup mieux

leur monde que moi, & que j'étois fort embarrassé sur la manière de recevoir leurs complimens, bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée & de leur conduite dans l'île est tellement remarquable; il y a tant d'incidens qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans ma première partie, que je ne saurois m'empêcher de la donner ici toute entière avec toutes les particularités, qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier tous les faits autant que ma mémoire me le permettra, d'une manière historique, sans troubler davantage la tête du lecteur d'un nombre infini de *dis-je*, *dit-il*, *repartis-je*, *répondit-il*, qui ne servent qu'à faire languir la narration.

Pour le faire succinctement & clairement, il faut que je fasse quelques pas en arrière, & que je rappelle au souvenir du lecteur les circonstances dans lesquelles se trouvèrent ces gens à mon départ de l'île. On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un espagnol, & le père de Vendredi, que j'avois sauvés tous deux des dents des cannibales, pour aller dans un grand canot chercher dans le continent les autres espagnols, & pour les transporter dans l'île, afin de les

tirer du triste état où ils étoient, & de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les chrétiens.

Dans ce tems-là je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance, que je n'en avois vingt ans auparavant, de voir la moindre apparence de l'arrivée d'un vaisseau anglois, par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent, lorsque mes gens revinrent, ils ne purent qu'être extraordinairement étonnés en voyant que je m'en étois allé, & que j'avois laissé dans l'île trois étrangers en possession de tout ce qui m'appartenoit: leur surprise fut d'autant plus grande, qu'ils s'attendoient à le partager avec moi.

Pour le voyage qu'avoit fait mon espagnol avec le pere de Vendredi, il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier, le tems s'étant trouvé fort doux & la mer calme. Ses compagnons, comme il est aisé de croire, furent charmés de le revoir; aussi étoit-il le principal d'entr'eux, & leur commandant, depuis que le capitaine du vaisseau dans lequel ils avoient fait naufrage, étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir, qu'ils savoient qu'il étoit tombé entre les mains des sauvages, & qu'ils supposoient qu'il en avoit été dévoré, selon leur affreuse coutume.

L'hiſtoire qu'il leur fit de ſa délivrance, & de la manière dont je l'avois pourvu, pour le tranſporter commodément, leur parut un ſonge : leur étonnement étoit ſemblable, à ce qu'il m'ont dit enſuite, à celui des fils de Jacob, quand Joſeph ſe fit connoître à eux, & leur raconta ſon élévation dans la cour du roi d'Egypte. Mais lorſqu'il leur montra les proviſions qu'il leur apportoit pour le voyage, les armes, la poudre & le plomb, ils furent tirés de leur ſurpriſe; ils ſe formèrent une idée juſte de leur ſort, & firent tous les préparatifs néceſſaires pour paſſer dans mon île.

Leur premier ſoin fut d'avoir des canots, & étant obligés de paſſer les bornes de la probité, en trompant leurs amis les ſauvages, ils leur empruntèrent deux grandes barques, ſous prétexte d'aller ſe divertir en mer, ou d'aller à la pêche.

C'eſt dans ces canots qu'ils s'embarquèrent le lendemain. Il ne leur falloit pas beaucoup de tems pour emballer leurs richeſſes, n'ayant ni bagage, ni habits, ni vivres, ni rien en un mot que ce qu'ils avoient ſur le corps, & quelques racines dont ils étoient accoutumés de ſe ſervir au lieu de pain.

Mes deux envoyés ne furent abſens en tout que pendant trois ſemaines, & dans cet intervalle je trouvai l'occaſion de me tirer de l'île,

comme j'ai rapporté au long dans ma première partie, laiſſant mon domaine en proie à trois ſcélérats, les plus effrontés, les plus déterminés, & les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes eſpagnols ne s'en apperçurent que trop à leurs dépens.

La ſeule choſe équitable que firent ces coquins, ce fut de donner d'abord ma lettre aux eſpagnols, & de leur mettre mes proviſions entre les mains, comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonſtancié, contenant mes directions ſur la manière dont j'avois ſongé à ma ſubſiſtance & à mes commodités, pendant mon ſéjour dans l'île. Il contenoit la manière dont j'avois fait mon pain, élevé mes *chêvres apprivoiſées*, ſemé mon bled, ſeché mes raiſins, fait mes pots; en un mot, toute ma conduite dans cette déplorable ſituation.

Non ſeulement ils livrèrent cet écrit aux eſpagnols, dont deux ſavoient aſſez d'anglois pour en profiter, mais ils leur donnèrent toutes ſortes de ſecours; & dans le commencement il regna entre mes deux peuples une aſſez grande union. Ils partagèrent d'abord avec eux mon château, & vivoient en frères avec les eſpagnols, dont le chef avoit déjà une idée de ma manière de vivre; ce qui le rendoit capable de ménager toutes les af-

faires de la colonie avec le fecours du père de Vendredi.

Pour les anglois, ils étoient trop grands feigneurs pour fe mêler d'une occupation fi baffe; ils ne fongeoient qu'à parcourir l'île, à tuer des perroquets, & à tourner des tortues; & quand le foir ils revenoient au logis, ils trouvoient le fouper tout prêt, graces aux foins des efpagnols.

Ceux-ci s'en feroient fort confolés, fi les autres avoient feulement voulu les laiffer en repos; mais ils n'étoient pas gens à vivre long-tems en paix : ils n'avoient pas la moindre envie de fonger au bien de cette petite république, & ils ne vouloient pas fonffrir que les autres les déchargeaffent de ce foin; femblables au chien du jardinier qui ne vouloit pas manger lui-même, ni permettre que les autres mangeaffent.

Leurs différens, d'abord peu confidérables, ne valent pas la peine d'être rapportés; mais tout d'un coup la fcélérateffe de mes coquins éclata le plus extraordinairement qu'il eft poffible d'imaginer. Ils fe mirent à faire une guerre ouverte aux efpagnols avec toute l'infolence imaginable, d'une manière contraire à la raifon, à leurs intérêts, à la juftice & même au fens commun, n'ayant pas feulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite.

Il est vrai que je n'en ai su d'abord toutes les particularités que des espagnols, qui étoient, pour ainsi dire, leurs accusateurs, & dont le témoignage pouvoit être suspect; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation, ils n'en osèrent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je supplée ici à une négligence, dont j'ai été coupable dans ma première partie, en oubliant d'instruire le lecteur d'une particularité qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon île, il arriva une petite querelle dans le vaisseau anglois, & il étoit fort à craindre que l'équipage n'en vînt à une seconde sédition.

La chose en seroit venue là peut-être, si le capitaine, s'animant de tout son courage, & assisté de moi & de ses autres amis, n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres, & s'il ne les avoit fait mettre dans les fers, en les menaçant, comme des rébelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime, & qui excitoient les autres par leurs discours séditieux, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fît pendre en Angleterre.

Quoique le capitaine n'eût pas cette intention,

il effraya par-là plusieurs matelots coupables de la première mutinerie, & ils persuadèrent à tout le reste qu'on les amusoit seulement par de bonnes paroles, mais qu'on les mettroit entre les mains de la justice dans le premier port d'Angleterre où le vaisseau entreroit.

Le contre-maître en eut vent, & nous en avertit; sur quoi il fut résolu, que moi qui passois toujours pour un homme de conséquence, j'irois leur parler avec le contre-maître, & que je les assurerois que, s'ils se comportoient bien pendant le reste du voyage, il ne seroit jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission, & je leur donnai ma parole d'honneur, qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment du capitaine. Ce procédé les appaisa, sur-tout quand ils virent relâchés à mon intercession les deux mutins à qui on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit, & le vent s'étant abbattu, nous sumes le lendemain que les prisonniers qu'on avoit relâchés avoient volé chacun un mousquet, & quelques autres armes, comme aussi apparemment de quoi tirer, & que s'étant glissés dans la pinace, ils s'étoient sauvés à terre pour se joindre aux autres mutins, leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je

fis mettre la chaloupe en mer, avec le contre-maître & douze hommes, pour chercher ces coquins ; mais ils ne se trouvèrent pas non plus que les trois autres ; car ils avoient tous fui ensemble dans les bois, dès qu'ils avoient vu approcher la chaloupe.

Le contre-maître étoit sur le point de les punir, une fois pour toutes, de leurs mavaises actions, en détruisant la plantation, & en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister ; mais n'osant pas le faire sans ordre, il laissa tout dans l'état où il l'avoit trouvé, & se contenta de revenir au vaisseau en ramenant la pinace.

Par cette nouvelle recrue, le nombre des anglois dans l'île montoit jusqu'à cinq : mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'après avoir vécu deux jours avec eux, ils les chassèrent de la maison pour aller pourvoir à leur propre subsistance, & pendant quelque tems ils poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'île, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, & à les reprendre dans leur demeure, pour faire une seule famille ensemble ; mais ces scélérats ne voulurent pas seulement en entendre parler.

Ainsi les deux malheureux furent forcés de faire bande à part; & voyant qu'il n'y avoit que l'industrie & l'application qui fussent capables de les faire subsister à leur aise, ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'île, mais un peu du côté de l'ouest, de peur des sauvages, qui d'ordinaire débarquoient dans l'île du côté de l'est.

C'est là qu'ils construisirent deux cabanes, l'une pour eux, & l'autre pour leur magasin; & les espagnols leur ayant donné du bled pour semer, & une partie des pots que je leur avois laissés, ils se mirent à creuser, à planter, & à faire des enclos, d'après le modèle que je leur avois prescrit; & dans peu de tems ils se trouvèrent dans une condition assez supportable. Quoiqu'ils n'eussent d'abord ensemencé qu'une très-petite portion de terre, ils eurent assez de bled pour avoir du pain; & comme un des deux avoit été second cuisinier dans le vaisseau, il étoit fort habile à faire des soupes, des puddings, & d'autres mets, autant que leur riz, leur lait & leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette situation, quand les trois coquins, dont j'ai parlé, les vinrent insulter, uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'île appartenoit, & que le gouverneur leur en avoit donné la possession; que personne n'y avoit le moindre droit qu'eux, & qu'ils ne

bâtiroient point de maiſon ſur leur terrein à moins que de leur en payer les rentes, ou que le diable y auroit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler; ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer, pour voir à leur aiſe les beaux palais qu'ils avoient bâtis, & pour s'expliquer ſur les rentes qu'ils demandoient. L'un, voulant badiner à ſon tour, leur dit que, s'ils étoient *les maîtres du* terrein, il eſpéroit que, s'ils faiſoient valoir leurs terres comme il faut, ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchiſe, à l'exemple des autres ſeigneurs, & il *les pria de faire* venir un notaire pour dreſſer un contrat. Un de mes trois marauds, en jurant & en blaſphêmant, répondit qu'ils alloient voir ſi *tout ceci n'étoit qu*'une raillerie, & s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour apprêter leur dîner, il prend un tiſon, le jette dans une des cabanes, & y met le feu. Elle auroit été conſumée, ſi un des propriétaires n'avoit couru à ce coquin, ne l'avoit éloigné par force de ſa pauvre hutte, & n'avoit éteint le feu en marchant deſſus : encore eut-il bien de la peine à réuſſir.

Ce ſcélérat étoit dans une telle rage, en voyant le mauvais ſuccès de ſa barbarie, qu'il s'avança ſur celui qui en étoit la cauſe, avec une perche

qu'il tenoit dans la main, & il l'auroit assommé, si celui-ci n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit, vint d'abord à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, & celui qui avoit été attaqué le premier jeta son ennemi à terre d'un coup de crosse, avant que les deux autres scélérats fussent à portée, & voyant les deux autres se préparer à les insulter, ils se joignirent, & leur présentant les bouts de leurs fusils, ils les menacèrent de leur mettre la bourre dans le ventre, s'ils ne se retiroient.

Les autres avoient des armes à feu : mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade, & désespéré par le danger où il se trouvoit, leur dit, que, s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue, ils étoient morts, & leur commanda, avec fermeté, de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien; mais voyant les autres si déterminés, ils en vintent à une capitulation, & consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement & dangereusement même; mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués, voyant leur avantage, avoient eu tort de ne les pas désarmer réellement, comme ils étoient les maîtres de le faire, & de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux espagnols. Car dans la suite les trois malheureux ne songèrent qu'à avoir leur

revanche, & ils le dissimulèrent si peu, qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécutèrent nuit & jour, & à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur bled, tuèrent à coups de fusil trois boucs & une chèvre que ces pauvres gens élevoient pour leur subsistance; en un mot, ils les traitèrent avec tant de cruauté & de barbarie, que ceux-ci, poussés à bout, prirent la résolution désespérée de les combattre à la première occasion. Dans ce dessein, ils prirent le parti d'aller au château où les trois coquins demeuroient avec les espagnols, & de leur livrer le combat en honnêtes gens, en présence des étrangers.

Pour exécuter cette entreprise, ils se levèrent le matin avant le jour, & s'étant approchés du château, ils se mirent à appeller les trois scélérats par leurs noms, & dirent à un espagnol, qui leur répondit, qu'ils avoient à leur parler en particulier,

Il étoit arrivé justement, le jour d'auparavant, que les deux espagnols avoient rencontré dans le bois un de ces anglois honnêtes gens, & qu'ils avoient entendu de terribles plaintes sur les affronts & les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes, qui avoient ruiné leur plantation, détruit leur moisson, & tué leur

bétail ; ce qui étoit capable de les faire mourir de faim, si les espagnols ne les secouroient.

Ces derniers étant de retour au logis, & se trouvant à table avec les scélérats, prirent la liberté de les censurer, quoique d'une manière douce & honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvoient être si cruels & si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes, qui ne les avoient jamais offensés, & qui ne songeoient qu'à trouver de quoi subsister ; quelle raison ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens qui leur avoient coûté des travaux si fatigans ?

Un des anglois répliqua brusquement que ces gens n'avoient rien à faire dans l'île, qu'ils y étoient venus sans permission ; que la terre ne leur appartenoit pas, & qu'il ne souffriroit absolument pas qu'ils y bâtissent, ni qu'ils y fissent des plantations. Mais, seigneur anglois, dit l'espagnol d'un ton fort modéré, ils ne doivent pas mourir de faim. « Qu'ils meurent de faim, & „ qu'ils aillent à tous les diables, répondit l'an- „ glois, comme un vrai barbare. Ils ne bâtiront „ ni ne planteront point ici ». Que voulez vous donc qu'ils fassent, seigneur anglois, répliqua cet honnête homme ? „ Ce que je veux qu'ils fas- „ sent, dit l'autre animal féroce, qu'ils soient „ nos esclaves, & qu'ils travaillent pour nous ».

Mais quelle raiſon avez vous pour attendre cette ſoumiſſion d'eux ? Vous ne les avez pas achetés de votre argent, & vous n'avez pas le moindre droit de les réduire à l'eſclavage. Le même coquin lui répondit que l'île leur appartenoit à eux trois ; que le gouverneur la leur avoit laiſſée, & que perſonne n'y avoit la moindre choſe à dire qu'eux : que, pour le faire voir, ils alloient brûler les huttes de leurs ennemis, & que, quelque choſe qu'il pût arriver, ils n'y ſouffriroient ni leurs cabanes, ni leurs plantations.

S'il eſt ainſi, ſeigneur, dit l'eſpagnol, nous devrions être vos eſclaves auſſi. » Vous avez » raiſon, répliqua l'impudent coquin ; nous » comptons bien là-deſſus, & vous vous en » appercevrez bientôt ». Cet inſolent diſcours étoit relevé par une centaine d'imprécations placées éloquemment dans les endroits les plus convenables. L'eſpagnol ſe contenta d'y répondre par un ſouris moqueur, & ne daigna pas ſeulement lui dire le moindre mot.

Cette converſation cependant avoit échauffé la bile à ces coquins, & ſe levant avec fureur, l'un d'entr'eux (nommé Guillaume Atkins) dit aux autres : allons, morbleu, finiſſons avec ces chiens-là ; démoliſſons leur château, & ne ſouffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos domaines.

Là-dessus ils s'en allèrent tous trois, chacun armé d'un fusil, d'un pistolet, & d'un sabre, en disant à demi-bas mille choses insolentes sur la manière dont ils espéroient de traiter les espagnols à leur tour, dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement : ils parurent juger seulement qu'il les menaçoient pour avoir pris le parti des anglois honnêtes gens.

On ne sait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit ; mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, & qu'enfin fatigués, ils s'étoient mis à dormir dans l'endroit que j'appelois autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On sut après que leur but avoit été de surprendre les deux anglois dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y seroient couchés, & de les y brûler, ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir pour éviter le feu. La malignité dort rarement d'un profond sommeil, & je m'étonne qu'ils n'eurent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant les autres ayant en même-tems résolu une entreprise contr'eux, mais plus digne de braves gens que l'incendie & le meurtre, il

arriva fort heureusement pour les uns & pour les autres, que ceux de la cabane étoient déjà en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent la hutte vide. Atkins, qui étoit le plus déterminé, cria à ses camarades : voici le nid, mais les oiseaux s'en sont envolés ; que le diable les emporte. *Là-dessus ils* s'arrêtèrent pendant quelques instans pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis de sortir de si bonne heure, & ils convinrent tous que les espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés. Après cette conjecture, ils se donnèrent la main tous trois, & s'engagèrent *par des sermens* horribles, à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après, ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres anglois, ils les abattirent toutes deux, & n'en laissèrent pas une pièce entière ; de manière qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été ; ils en réduisirent, pour ainsi dire, en poussière tous les meubles, & en répandirent tellement les débris au long & au large, qu'ensuite ces bonnes gens trouvèrent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur habitation.

Après cette expédition, ils arrachèrent tous

les arbres que leurs ennemis avoient plantés; l'enclos dans lequel ils tenoient leur bétail & leur blé; en un mot, ils saccagèrent tout aussi parfaitement qu'auroit pu le faire une horde de tartares.

Pendant ce bel exploit les deux anglois étoient allés pour les chercher & pour les combattre par-tout où ils les trouveroient; & quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y auroit eu du sang répandu; car ils étoient tous également déterminés, & incapables de s'épargner en aucune manière.

Mais la providence fut plus soigneuse de les séparer, qu'ils n'étoient ardens à se joindre; car comme ils avoient voulu se croiser à dessein, lorsque les trois étoient allés du côté des huttes, les deux marchoient du côté du château; & lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher, les trois étoient revenus du côté de ma vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns & des autres.

Les trois revinrent vers les espagnols la fureur peinte sur le visage, & échauffés de l'expédition qu'ils avoient faite avec tant d'animosité: ils se vantèrent hautement de leur action, comme si elle avoit été la plus héroïque du monde, & l'un d'entr'eux avançant sur un des espagnols

d'un air arrogant, il lui saisit le chapeau, & le lui faisant pirouetter sur la tête, il lui dit insolemment, en lui riant au nez ; Et vous, seigneur, nous vous donnerons la même sauce, si vous n'avez pas soin d'avoir du respect pour nous.

L'Espagnol, quoique doux & fort honnête, étoit un homme aussi courageux qu'on puisse l'être ; d'ailleurs il étoit adroit & robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, & du premier coup de poing il le jeta à terre, comme un bœuf qu'on assomme; sur quoi un autre anglois, aussi insolent que le premier, lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pourtant pas, les balles passèrent au travers de ses cheveux, mais l'une lui toucha le bout de l'oreille & le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol voyant couler son sang abondamment, crut être blessé plus dangereusement qu'il ne l'étoit ; & quoique jusques-là il eût agi avec toute la modération possible, il commença à s'échauffer, & crut qu'il étoit tenu de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi braves gens qu'eux : il arracha le fusil à celui qu'il avoit jeté à terre, & il alloit faire sauter la cervelle au coquin qui l'avoit voulu

tuer, quand les autres eſpagnols ſe montrant, le prièrent de ne point tirer ſur lui, & ſe jetant ſur mes drôles, les déſarmèrent, & les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ces marauds ſe virent ſans armes, & les eſpagnols autant animés contr'eux que les anglois, ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur vin, & à les prier avec aſſez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais conſidérant l'inimitié qu'il y avoit entr'eux & les deux habitans des huttes, & perſuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinſſent aux mains enſemble, étoit de laiſſer ceux-ci déſarmés, ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal, & qu'ils continueroient à leur donner toute ſorte d'aſſiſtance, s'ils vouloient vivre paiſiblement; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes, pendant qu'ils étoient animés contre leurs propres compatriotes, & qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur deſſein de faire eſclaves tous les eſpagnols.

Ces gens abominables, hors d'état d'entendre raiſon & d'agir raiſonnablement, voyant qu'on leur refuſoit leurs armes, ſortirent de cet endroit, la rage dans le cœur, & menaçant qu'ils ſauroient bien ſe venger des eſpagnols, quoiqu'on leur eût ôté leurs armes à feu. Mais

ceux-ci méprisant leurs bravades, leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations & contre leur bétail ; que s'ils étoient assez hardis pour le faire, ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient ; & que, si après une telle hostilité, ils tomboient vifs entre leurs mains, ils les pendroient sans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur, & ils s'en allèrent jetant feu & flâmes, & jurant de la manière du monde la plus terrible.

A peine les avoit-on perdus de vue, que voilà nos deux autres, tout aussi enragés qu'eux, mais à bien plus juste titre ; car ayant été à leur plantation, & la voyant détruite de fond-en-comble, ils avoient de justes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouvèrent que difficilement le tems de raconter leur malheur aux espagnols, tant ceux-ci s'empressoient de les informer de leur propre aventure. Il faut avouer que c'étoit une chose très-extraordinaire de voir ainsi trois insolens insulter dix-neuf braves gens, sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les espagnols les méprisoient, sur-tout après les avoir désarmés, & rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les anglois étoient

plus animés, & résolurent d'en tirer vengeance, quoiqu'il en pût arriver.

Cependant les espagnols les appaisèrent en leur disant que, puisqu'ils leur avoient ôté leurs armes, ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaquât & qu'on les tuât à coups de fusil. De plus, l'espagnol qui étoit alors comme gouverneur de l'île, les assura qu'il leur procureroit une satisfaction entière. Car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur aura eu le tems de se ralentir, puisqu'ils ne sauroient subsister sans notre secours, & nous vous promettons en ce cas qu'ils vous satisferont, à condition que, de votre côté, vous vous engagiez à n'exercer aucune violence contr'eux, que pour votre propre défense.

Les deux anglois s'y accordèrent, mais avec beaucoup de peine : les espagnols leur protestèrent qu'ils n'avoient point d'autre but que d'empêcher l'effusion du sang parmi eux, & de les rendre tous plus heureux. » Car, dirent-ils, » nous ne sommes pas si nombreux, qu'il n'y » ait de la place ici pour nous tous, & c'est » une grande pitié que nous ne puissions être » tous amis ». Ces paroles les adoucirent à la fin entièrement ; ils s'engagèrent à tout ce que les espagnols voulurent, & restèrent quelques

jours avec eux à cauſe que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de ſe promener & à moitié morts de faim, ne s'étant ſoutenus que par quelques œufs de tourterelles, revinrent vers le château, & voyant le commandant eſpagnol avec deux autres ſe promener ſur le bord de la petite baie, ils s'en approchèrent d'une manière aſſez ſoumiſe, & lui demandèrent en grace & avec humilité, d'être reçus de nouveau dans la famille. Mon honnête homme d'eſpagnol les reçut gracieuſement : *mais il leur dit qu'ils* avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière ſi groſ*ſière*, & avec ſes gens à lui d'une manière ſi *brutale*, *qu'il lui étoit* impoſſible d'accorder leur demande, ſans délibérer là deſſus auparavant avec les anglois & avec les autres eſpagnols; qu'il alloit dans le moment leur en faire la propoſition, & qu'il leur donneroit réponſe dans une demi-heure. La faim leur fit paroître la condition d'attendre une demi-heure hors du château, extrêmement dure ; & n'en pouvant plus, ils ſupplièrent le gouverneur de leur faire apporter un peu de pain, ce qu'il fit : il leur envoya en même tems une groſſe pièce de chevreau & un perroquet rôti, & ils mangèrent le tout avec un très-grand appétit.

Après avoir attendu le résultat de la délibération pendant la demi-heure stipulée, on les fit entrer, & il y eut une grande dispute entr'eux & leurs compatriotes qui les accusoient de la ruine totale de leur plantation, & du dessein de les assassiner. Comme ils s'en étoient vantés auparavant, ils ne purent pas le nier alors. Le chef des espagnols fit le médiateur, & comme il avoit porté les deux anglois à ne point attaquer les trois autres pendant qu'ils seroient désarmés & hors d'état de leur nuire, aussi il obligea les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées, l'une précisément comme elle avoit été, & l'autre plus spacieuse; à faire de nouveaux enclos, à planter de nouveaux arbres, à semer du blé pour remplir celui qu'ils avoient ruiné : en un mot, à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé, autant qu'il leur étoit possible; car il n'étoit pas faisable de suppléer exactement au blé qui étoit déjà fort avancé, & aux arbres qui avoient déjà commencé à croître considérablement.

Ils se soumirent à toutes ces conditions; & comme on leur donnoit des vivres en abondance, ils commencèrent à vivre paisiblement, & toute la colonie étoit fort unie. Il n'y manquoit rien, sinon qu'il étoit impossible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les espagnols furent assez obligeans pour leur déclarer que, pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la société, & qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la plantation, ils travailleroient pour eux avec plaisir, & qu'ils leur permettroient de se promener à leur fantaisie, d'être aussi fainéans qu'ils le trouveroient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux; après quoi les espagnols furent assez bons de leur rendre leurs armes, & de leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité de la part des espagnols, ces scélérats, incapables de la moindre reconnoissance, recommencèrent leurs insolences, & se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécutèrent pourtant pas alors, à cause d'un accident qui mit toute la colonie également en danger, & força les uns & les autres à renoncer à tout ressentiment particulier, pour songer à leur propre conservation.

Il arriva pendant une nuit que le gouverneur ou le chef des espagnols ne put fermer les yeux, de quelque côté qu'il se tournât. Il se portoit très-bien par rapport au corps, comme il m'a dit; mais il se sentoit agité par des pensées tumultueuses, quoique parfaitement éveillé;

son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient & qui se tuoient les uns les autres. En un mot étant resté quelque tems au lit dans cette inquiétude, & sentant son agitation redoubler de plus en plus, il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chèvres, placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes, & non pas dans des branles comme moi, ils avoient peu de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds, & mettre un juste-au-corps & leurs escarpins, & ils étoient en état de sortir & de vaquer à leurs affaires.

S'étant donc ainsi levés, l'espagnol sortit; mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir d'une manière distincte; d'ailleurs il étoit empêché par les arbres que j'avois plantés, & qui, étant parvenus à une grande hauteur, lui bornoient la vue; de sorte qu'il ne pouvoit que regarder en haut & remarquer que le ciel étoit serein & parsemé d'étoiles. Il n'entendoit point le moindre bruit, & là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même chose; il ne pouvoit ni dormir, ni se tranquiliser l'esprit; il sentoit toujours son ame également troublée sans en appercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant & en se couchant, en sortant & en rentrant, un de ses

gens s'éveilla, & demanda qui étoit celui qui faisoit du bruit : sur quoi le gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvoit. Ecoutez donc, lui dit l'espagnol ; de tels mouvemens ne sont pas à négliger, je vous en assure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pend sur la tête. Où sont les anglois ? poursuivit-il. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit le gouverneur; ils sont dans leurs huttes. Il est apparent que depuis leur dernière mutinerie les espagnols s'étoient réservé mon château, & qu'ils avoient logé les anglois dans un quartier à part d'où ils ne pouvoient pas venir à eux sans qu'ils y consentissent.

N'importe, répondit l'espagnol ; il y a ici quelque chose qui ne va pas bien, j'en suis sûr par ma propre expérience. Je suis très-convaincu, ajouta-t-il, que nos esprits ont de la communication avec des esprits dégagés de la matière ; qui habitent le monde invisible, & qu'ils en reçoivent des avertissemens avantageux ; pourvu qu'ils s'en veuillent servir. Allons, dit-il, sortons d'ici, examinons tout ; & si nous n'y trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions ; je vous conterai une histoire fort convenable au sujet, & qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot, ils allèrent ensemble sur la col-

line, d'où j'avois autrefois reconnu le pays en pareil cas en y montant par le moyen d'une échelle que je tirois après moi, afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'île, ils ne s'avisèrent pas de toutes ces précautions; ils s'y en furent tout droit par le bois; mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumière venant de quelque feu, & en entendant la voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les sauvages débarquer dans mon île, j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île étoit habitée; & quand ils venoient à le découvrir, je le leur faisois sentir d'une manière assez rude, que ceux qui s'en échappoient n'en pouvoient pas donner un récit fort exact, & que les seuls qui m'avoient vu, & qui s'en étoient allés en état de le raconter, étoient les trois sauvages qui, dans notre dernière rencontre, s'étoient sauvés dans un des trois canots, & dont la fuite m'avoit fort allarmé.

Il n'étoit pas possible à ma colonie de savoir si les sauvages étoient abordés à l'île dans un si grand nombre, & s'ils avoient quelque dessein contre elle sur le rapport de ces trois, ou si c'étoit par la même raison qui les y avoit fait venir autrefois. Mais quoi qu'il en soit, il n'y avoit pour

elle que deux partis à prendre, ou de se cacher soigneusement & de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces cannibales que l'île étoit habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il n'en échappât pas un seul: ce qui ne se pouvoit faire qu'en coupant le chemin à leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit; ce qui troubla leur tranquillité pendant un tems considérable.

On croira facilement que le gouverneur & les deux hommes, surpris de ce qu'ils voyoient, *s'en retournèrent* dans le moment pour éveiller leurs camarades, & pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'allarme; *mais il fut impossible* de leur persuader de se tenir clos & couverts. Ils sortirent d'abord pour voir de leurs propres yeux ce dont il s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand tant qu'il faisoit obscur, & ils eurent tout le loisir pendant quelques heures de considérer les sauvages, par le moyen de la lumière répandue de trois feux qu'ils avoient faits sur le rivage à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, & ils ne savoient à quoi se résoudre eux-mêmes. Les ennemis étoient en grand nombre; & ce qu'il y avoit de plus chagrinant, c'est que, bien loin d'être ensemble,

ils étoient séparés en plusieurs bandes assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jeta les Espagnols dans une terrible consternation ; ils les voyoient roder par-tout, & appréhendoient fort que par quelque accident, ils ne vinssent à découvrir leur habitation, ou qu'ils ne fussent assurés par quelque marque que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau, qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols & trois Anglois, avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où étoit ma grotte, & de le faire entrer dans la grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent en même tems, s'il arrivoit que les sauvages s'assemblassent tous en une seule troupe, & s'éloignassent de leurs canots, de tomber sur eux quand ils seroient une centaine. Mais c'est à quoi il ne falloit pas s'attendre ; il y avoit entre leurs petites bandes la distance d'une grande demi-lieue ; &, comme il parut ensuite, elles étoient de deux nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque tems pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture, il résolurent d'envoyer le vieux sauvage, père de Vendredi, pour reconnoître pendant qu'il faisoit encore obscur,

& pour se mêler avec eux, afin de savoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers; & s'étant mis aussi comme la main, il partit dans le moment. Après deux heures d'absence, il vint rapporter qu'il avoit trouvé que c'étoient deux partis différens de deux nations qui étoient en guerre l'une contre l'autre; qu'ils avoient donné une grande bataille dans leur pays, & qu'ayant fait quelques prisonniers de côté & d'autre, ils étoient venus par hasard dans la même île pour faire leur festin, & pour se divertir; que dès qu'ils s'étoient découverts mutuellement, leur joie avoit été extrêmement troublée, & qu'ils paroissoient dans une si grande rage, qu'il ne falloit pas douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'approche du jour. Il n'avoit pas vu d'ailleurs la moindre apparence qu'ils soupçonnassent l'île d'être habitée, & qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bon-homme eut-il fini son rapport, qu'un terrible bruit fit comprendre à nos gens que les deux armées en étoient aux mains, & que le combat devoit être furieux.

Le père de Vendredi employa toute son éloquence à persuader à nos gens de se tenir en repos, & de ne pas se montrer. Il leur dit que c'étoit en cela seul que consistoit leur sûreté, que les sauvages ne manqueroient pas de se

tuer les uns les autres, & que ceux qui échappéroient du combat, s'embarqueroient tout aussitôt. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ses circonstances.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raison, particulièrement les Anglois, qui sacrifiant leur prudence à leur curiosité, sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laissèrent pas néanmoins de se servir de quelque précaution; & au lieu d'avancer à découvert pardevant leur habitation, ils prirent un détour par le bois & se placèrent avantageusement dans un endroit où ils pouvoient voir tout ce qui se passoit sans être apperçus, à ce qu'ils pensoient. Mais la suite fit croire qu'ils avoient été découverts par les sauvages.

La bataille cependant étoit aussi terrible qu'opiniâtre, & si je puis ajoûter foi aux Anglois, il paroissoit dans un des partis une bravoure extraordinaire, une fermeté invincible, & beaucoup d'adresse à ménager le combat. Il dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté se déclareroit la victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglois commença à s'affoiblir, à se mettre en désordre, & à s'enfuir peu de tems après.

Nos gens craignoient fort que quelques-uns des fuyards ne se jetassent, pour se dérober à la

fureur de leurs ennemis, dans la caverne qui étoit devant leur habitation, & qu'ainsi ils ne découvrissent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les victorieux ne les y suivissent, & là-dessus ils résolurent de se tenir avec leurs armes au-dedans du retranchement, de faire une sortie sur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne, dans l'intention de les tuer tous; & de les empêcher de donner des nouvelles de leurs découvertes. Leur dessein étoit de ne se servir pour cet effet que de leurs sabres, ou des crosses de leurs fusils, de peur de faire du bruit & d'en attirer par-là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étoient attendus; trois d'entre les vaincus s'en fuyant de toutes leurs forces, & traversant la baie, vinrent directement vers cet endroit, ne songeant à autre chose qu'à chercher un asyle dans ce qui leur paroissoit un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussi-tôt les avertir, en ajoûtant, à leur grande satisfaction, que les vainqueurs ne les poursuivoient pas, & sembloient ignorer de quel côté ils s'étoient sauvés, sur quoi le gouverneur Espagnol, trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces pauvres fugitifs, ordonna à trois de nos gens de passer par-dessus la colline, de se glisser derrière eux, de les

surprendre, & de les faire prisonniers ; ce qui fut fait.

Le reste du peuple s'enfuit du côté de leurs canots, & se mit en mer. Pour les victorieux, ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur, & s'étant tous mis ensemble, ils jetèrent deux grands cris pour célébrer leur triomphe, selon toutes les apparences. Le même jour, à peu près à trois heures de l'après-dînée, ils rentrèrent dans leurs barques ; & de cette manière ma colonie s'en vit délivrée, & ne revit pas ces hôtes incommodes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés, les Espagnols sortirent de leur embuscade pour aller examiner le champ de bataille. Ils y trouvèrent à-peu-près une trentaine de morts, dont quelques-uns avoient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyoit encore dans le corps ; mais la plupart avoient perdu la vie par des coups terribles de certains sabres de bois, dont mes gens trouvèrent seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs & de javelots. Ces sabres étoient d'une grosseur & d'une pesanteur terrible, & il falloit avoir une force extraordinaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par ces instrumens avoient la tête brisée, &, comme l'on dit, en marmelade. D'autres avoient les jambes & les bras cassés ; ce qui marque clairement

qu'ils se battent avec la dernière animosité. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût roide mort. Car la coutume est parmi eux de faire tête à l'ennemi, quoique blessé, jusqu'à la dernière goutte de leur sang; & les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés, & ceux d'entre les ennemis que leurs blessures empêchent de prendre la fuite.

Cet accident apprivoisa mes Anglois, pendant quelque tems; ce spectacle leur avoit donné de l'horreur; & ils trembloient à la seule idée de ces cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber sans être tués comme ennemis, & sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent ensuite que la pensée d'être *mangés* en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après leur mort, avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient horreur; & que pendant plusieurs semaines, les images affreuses qui leur rouloient dans l'esprit, les avoient presque rendus malades.

Ils furent quelque tems de suite fort traitables, & vaquèrent aux affaires communes de la colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson, comme s'ils avoient vécu dès leur enfance dans ce lieu: mais cette bonne conduite n'eut point de durée, & ils prirent bientôt de nouvel-

les mesures pour se venger de leurs compatriotes, & se précipitèrent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois prisonniers, comme j'ai dit : c'étoient de jeunes gens, alertes & robustes, qui les servirent en qualité d'esclaves, & qui leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas, pour gagner leur cœur, de la même manière dont j'avois usé avec Vendredi. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien loin de leur donner quelques principes de religion, ils ne songèrent pas seulement à les civiliser, & à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages & accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient, mais en récompense ils les employoient au travail le plus rude, & ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette manière ils ne pouvoient pas compter sur eux quand il s'agiroit de hazarder leur vie pour leurs maîtres ; au lieu que Vendredi étoit homme à se précipiter dans une mort certaine, pour me tirer du danger.

Quoi qu'il en soit, toute la colonie paroissoit liée alors par une sincère amitié ; le péril commun en ayant banni pour un tems toute animosité particulière. Dans cette situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts, & la

première chose qui leur parut digne d'attention, ce fut d'examiner, si, instruits par l'expérience que le côté de l'île qu'ils occupoient étoit le plus fréquenté par les sauvages, ils ne feroient pas bien de se retirer dans un endroit plus éloigné, tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre, & infiniment plus capable de mettre en sûreté leur bled & leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour & contre ce projet, on résolut de ne point changer de demeure, parce qu'il pourroit arriver un jour que le vieux gouverneur leur envoyât quelqu'un *de sa part*, qui ne pourroit que les chercher en vain, s'ils s'éloignoient de son ancienne demeure; & qui les croiroit tous péris, s'il voyoit *son château* détruit: ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'avois la bonté de leur donner. Mais pour leur bled & leur bétail, il tombèrent d'accord de les reculer dans la vallée où étoit ma grotte, & où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant après y avoir pensé plus mûrement, ils changèrent de dessein, & prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail, & de n'y semer que la moitié de leur bled, afin que, si par quelque désastre une partie en étoit détruite, le reste pût être hors d'insulte, & leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs ils prirent un parti fort prudent à mon avis, par rapport à leurs prisonniers. Ce fut de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette vallée, & la plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Surtout ils ne les laissèrent jamais approcher de la grotte, qu'ils considéroient comme un asyle sûr, en cas d'extrême nécessité, & où ils avoient caché les deux barils de poudre que je leur avois laissés en partant.

Comme j'avois mis mon château à couvert par un retranchement, & par un bois assez épais, ils virent aussi-bien que moi que toute la sûreté consistoit à n'être pas découverts, & conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invisible de plus en plus. Pour cet effet, voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure, ils suivirent le même plan, & en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon bocage & le côté de la baie où autrefois j'avois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leur plantation jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit, sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer, ni la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que les arbres de cette espèce croissent en fort peu de tems, & comme ils les

plantoient beaucoup plus grands & plus avancés que je ne l'avois fait, n'ayant que le dessein de mettre des pallissades devant ma fortification ; à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans, qu'étant fort près l'un de l'autre, ils firent une haie impénétrable à la vue même. A l'égard de ceux que j'avois plantés, & dont le tronc étoit de la grosseur d'une cuisse d'homme, ils en mirent un si grand nombre de jeunes, & les placèrent si serrés, que pour pénétrer par force dans le château il auroit fallu une armée entière pour s'y faire une entrée à coups de hache; car à peine un petit chien auroit-il pu passer au travers.

Ils firent la même chose des deux côtés de mon habitation, & par derrière; & ils couvrirent d'arbres toute la colline, ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie, sinon par le moyen de mon échelle qu'ils tiroient après eux pour monter sur le second étage de cette hauteur, précisément comme je m'y étois pris autrefois moi-même. Ainsi, quand l'échelle n'y étoit pas, il falloit des ailes ou du sortilège pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé ; & ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là que, comme la prudence humaine

est autorisée par la providence divine, ainsi c'est la direction de la providence qui la met à travailler; & si nous voulions bien en écouter la voix, je suis sûr que ce feroit le moyen d'éviter un grand nombre de désastres, auxquels notre négligence est accoutumée d'assujettir notre vie.

Ils vécurent de cette manière deux années de suite dans une parfaite tranquillité, sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Il est vrai qu'un matin ils eurent une allarme bien chaude. Elle leur fut donnée par quelque Espagnols, qui ayant été de fort bonne heure du côté occidental de l'île, où je n'avois jamais mis le pied, de peur d'être découvert, avoient été surpris par la vue d'une vingtaine de canots, qui paroissoient sur le point d'aborder; ils étoient revenus au logis à toutes jambes dans une grande consternation, & ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroissoit les menacer.

Là-dessus ils se tinrent clos & couverts, pendant tout ce jour, & le jour suivant, ne sortant que la nuit pour aller à la découverte; mais heureusement pour eux l'allarme étoit fausse, les sauvages n'étoient pas débarqués, ils avoient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelqu'autre entreprise.

Peu de tems après, ces Espagnols eurent avec les trois Anglois une nouvelle querelle, dont

voici la cause. Un d'entr'eux, le plus violent de tous les hommes, enragé contre un esclave, de ce qu'il n'avoit pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné, & qu'il avoit marqué quelque dépit, lorsqu'il avoit voulu le redresser, saisit une hache, non pas pour le punir, mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête; mais la rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, il tomba sur l'épaule du pauvre homme; sur quoi un des Espagnols, croyant qu'il lui avoit coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas *massacrer ce malheureux*, & pour l'en empêcher par force, s'il étoit nécessaire. Ce furieux là-dessus se jeta sur l'Espagnol lui-même *en jurant qu'il le tueroit* en la place du sauvage; mais l'autre évita le coup, & avec une pelle qu'il avoit à la main, (car ils étoient tous occupés au labourage,) il le terrassa. Un autre Anglois voyant son compagnon à terre, se rua sur l'Espagnol, & le terrassa à son tour. Deux autres Espagnols vinrent au secours de celui-ci, & le troisième Anglois se rangea du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu, ni les uns ni les autres, mais assez de haches, & d'autres outils propres à s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglois avoit un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols, qui

étoient venus pour seconder leurs compagnons. Là-dessus toute la colonie fut en confusion, & les Anglois furent faits prisonniers tous trois. On délibéra d'abord sur ce qu'on en feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles, ils étoient si furieux, & de plus de si grands fainéans, qu'ils étoient pernicieux à cette petite société, sans lui être en aucune maniere utiles; d'ailleurs c'étoient des traîtres & des perfides, à qui le crime ne coûtoit rien.

Le gouverneur leur déclara ouvertement, que s'ils étoient de son pays, ils les feroit tous pendre sans quartier, puisque les loix de tous les gouvernemens tendent à la conservation de la société, & qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire; mais qu'étant Anglois, il vouloit les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur nation, à qui ils devoient tous la vie, & qu'ils les abandonneroient au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva, & pria qu'on le dispensât de cette commission, puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il conta comment Guillaume Atkins leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq, pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le gouverneur entendant une entreprise si horrible, se tourna vers le scélérat qu'on venoit d'accuser; comment donc, seigneur Atkins, lui dit-il, vous nous avez voulu assassiner tous tant que nous sommes? Qu'avez-vous à répondre à celà? Ce malheureux étoit si éloigné de le nier, qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

Mais, Atkins, reprit l'Espagnol, qu'est-ce que nous vous avons fait pour mériter un pareil traitement, & que gagneriez-vous en nous massacrant? Que faut-il que nous fassions pour vous en empêcher? Pourquoi faut-il que vous nous mettiez dans la nécessité, ou de vous tuer, ou d'être tués par vous? Vous avez grand tort de nous mettre dans cette cruelle situation.

La manière calme & douce dont l'Espagnol prononça ces paroles, fit croire à Atkins qu'il se mocquoit de lui; sur quoi il se mit dans une telle fureur, que, s'il avoit eu des armes, & s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes, il est à croire qu'il auroit tué le gouverneur au milieu de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel [illegible] ils prendroient à l'égard de ces furieux. Les deux Anglois, & l'Espagnol qui avoit empêché la mort de l'esclave, opinèrent qu'il en falloit pendre un, pour servir

d'exemple aux autres ; & que ce devoit être celui qui dans le moment avoit voulu faire deux meurtres avec sa hache. Il est effectivement apparent qu'il avoit eu ce dessein là ; car il avoit si cruellement blessé le pauvre sauvage, qu'on croyoit impossible qu'il en réchappât.

Le gouverneur néanmoins ne fut pas de cet avis là ; il répéta encore que c'étoit à un Anglois qu'ils étoient tous redevables de la vie, & qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul, quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajoûta que, s'il étoit assassiné lui-même par un Anglois, il emploieroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grace.

Il insista là-dessus avec tant de force, qu'il fut inutile de l'en dissuader ; & comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence, prévaut dans un conseil, quand elle est soutenue avec vigueur, ils entrèrent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, & de délivrer une fois pour toutes cette petite société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention, & l'on convint à la fin unanimement de ces articles.

» Qu'ils seroient désarmés, & qu'on ne leur
» permettroit pas d'avoir ni fusil, ni poudre,
» ni

» ni plomb, ni sabre, ni aucune chose capable
» de nuire.

» Qu'il seroit défendu, tant aux Espagnols
» qu'aux Anglois, de leur parler, ou d'avoir le
» moindre commerce avec eux.

» Qu'ils seroient chassés pour toujours de la
» société; permis à eux de vivre, où, & de
» quelle manière ils le trouveroient à propos.

» Qu'ils se tiendroient toujours à une certaine
» distance du château, & que, s'ils commet-
» toient le moindre désordre dans la plantation,
» le bled, ou le bétail appartenant à la société,
» il seroit permis de les tuer comme des chiens,
» par-tout où on les trouveroit ».

Le gouverneur, dont l'humanité étoit au-dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur le contenu de leur sentence, se tourna du côté des deux Anglois, & les pria de considérer que ces malheureux ne pouvoient pas avoir d'abord du grain & du bétail; que par conséquent il falloit leur donner quelques provisions pour ne les pas réduire à mourir de faim. On en convint, & on résolut de leur donner suffisamment du bled pour subsister pendant huit mois, & pour avoir de quoi semer, afin qu'ils en eussent après ce tems-là de leur crû. On y ajoûta six chèvres, qui donnoient du lait, quatre boucs, & six chevreaux destinés en partie à leur nourriture, &

en partie à servir de commencement à un nouveau troupeau. On y ajoûta encore tous les outils nécessaires, six haches, un maillet & une scie; mais à condition qu'ils s'engageroient par un serment solemnel, à ne les employer jamais contre leurs compatriotes, ni contre les Espagnols, & qu'ils ne songeroient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société, pour aller s'établir à part. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exîgeoit d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir, & pour y faire une plantation; & on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des provisions, & ils indiquèrent au gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer, & pour y planter. C'étoit un lieu fort convenable, dans l'endroit le plus éloigné de l'île, du côté du nord-est, peu éloigné de la côte où j'avois abordé dans mon premier voyage, après avoir été emporté par les courans en pleine mer.

C'est-là qu'ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modèle de mon château, au pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres de

plusieurs côtés ; de manière qu'en y plantant un petit nombre d'autres, ils se mettoient entièrement à couvert, à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils demandèrent quelques peaux de chèvres pour leur servir de lits & de couvertures, & elles leur furent données. Etant alors d'une humeur plus pacifique, ils s'engagèrent solemnellement à ne rien entreprendre contre la colonie ; & à cette condition, on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajoûta des pois, du millet, & du riz, pour semer ; en un mot, tout ce dont ils pouvoient avoir besoin, excepté seulement des armes & des munitions..

Ils vécurent dans cet état environ six mois, & ils firent leur moisson, qui étoit peu considérable, parce qu'ayant tant d'autres choses à faire, ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrein.

Quand ils se mirent à faire des planches & des pots, ils furent terriblement embarrassés, & ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux, quand la saison pluvieuse vint, n'ayant point de cave pour mettre leur grain à couvert & pour le tenir sec ; ce qui faillit à le gâter absolument. Cet inconvénient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols, qui le leur accordèrent très-volontiers. Dans

l'eſpace de quatre jours ils en creusèrent une dans un des côtés de la colline, ſuffiſamment grande pour mettre leur grain & leurs autres proviſions à l'abri; mais c'étoit peu de choſe comparée à la mienne, ſur-tout dans l'état où elle fut, lorſque les Eſpagnols l'eurent élargie conſidérablement, & qu'ils y eurent ajouté pluſieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette ſéparation, il prit un nouveau caprice à ces coquins dont les ſuites jointes à celles de leurs crimes paſſés, les mirent dans un grand danger, auſſi bien que toute la colonie. Fatignés de leur vie laborieuſe, ſans la moindre eſpérance d'une plus heureuſe ſituation pour l'avenir, ils ſe mirent en tête de faire un voyage dans le continent d'où les ſauvages étoient venus: & cela pour eſſayer de faire quelques priſonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas ſi mauvais, s'ils s'y étoient pris avec modération; mais ces malheureux ne faiſoient rien ſans qu'il y eût quelque crime, ou dans le projet, ou dans l'exécution. A mon avis, ils étoient ſous une eſpèce de malédiction du ciel, qui, pour les punir de leurs crimes, leur en laiſſoit faire de nouveaux, dont il les châtioit par de nouvelles cataſtrophes. Du moins mon ſentiment eſt que, ſi l'on ne veut pas admettre que des crimes viſibles s'attirent dans le monde des châtimens viſibles, il eſt difficile d'accorder ce qui

arrive dans le monde, avec la justice divine. Dans l'occasion dont il s'agit ici, la chose parut évidemment; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits; & les réduisit dans le triste état où ils se trouvèrent dans la suite. Au lieu d'avoir quelques remords du premier crime, ils y en ajoûtèrent d'autres, comme, par exemple, la monstrueuse cruauté de blesser un pauvre esclave, qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné, parce que la chose lui étoit impossible, & de le blesser de manière à l'estropier pour toute sa vie. Je ne parle pas de l'intention de le tuer, dont il est difficile de douter quand on considère leur affreux projet de tuer de sang-froid tous les Espagnols, pendant qu'ils seroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon histoire, ces trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon château, en demandant, avec beaucoup d'humilité, qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ceux-ci le voulant bien, les trois Anglois leur dirent qu'ils étoient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils n'étoient pas assez adroits pour faire les choses qui leur étoient nécessaires, & que n'ayant aucun secours, pour en venir à bout, ils mourroient de faim indubitablement; que si les Espagnols leur vouloient permettre de

prendre un des canots qui avoient servi à les transporter, & leur donner des armes & des munitions pour pouvoir se défendre, ils iroient chercher fortune dans le continent, & qu'ainsi ils les délivreroient de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits; mais ils ne laissèrent pas de leur représenter charitablement qu'ils alloient se perdre de propos délibéré, & qu'ils savoient par leur propre expérience, sans avoir besoin d'un esprit de prophétie, qu'ils devoient s'attendre à mourir de misère dans le continent.

Ils répondirent, d'une manière déterminée, qu'ils périroient tous dans l'île: car ils ne pouvoient, ni ne vouloient travailler; & que s'ils avoient le malheur d'être massacrés, ils mettroient par-là fin à toutes leurs misères; que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdissent quelque chose par leur mort; en un mot, qu'ils étoient résolus de partir, quand on leur refuseroit des armes.

Les Espagnols leur répliquèrent avec beaucoup d'honnêteté, que, s'il vouloient suivre ce dessein absolument, ils ne permettroient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre; & que, malgré la disette d'armes à feu où ils

étoient eux-mêmes, ils leur donneroient deux mousquets, un pistolet, un sabre & trois haches; ce qui étoit tout ce qu'il leur falloit.

Les trois aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois; autant de chevreau frais qu'ils en pouvoient manger, pendant qu'il seroit bon; un grand pannier rempli de raisins secs, un pot rempli d'eau fraîche, & un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions ils se mirent hardiment dans un canot, quoique le passage fût au moins large de quarante milles d'Angleterre.

Il est vrai que la barque étoit assez grande pour porter une vingtaine d'hommes; & par conséquent, elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion, que trop petite; mais comme ils avoient un vent frais & la marée favorable, ils la manièrent assez bien. Ils avoient mis, en guise de mât, une grande perche, avec une voile de quatre peaux de chèvres sechées & cousues ensemble. De cette sorte ils quittèrent le rivage de fort bonne grace, & les Espagnols leurs souhaitèrent un bon voyage sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'île, Anglois & Espagnols, ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de tems en tems, de la manière paisible dont ils vivoient ensemble, depuis que ces gens

intraitables s'en étoient allés ; & leur retour étoit la chose du monde où ils s'attendoient le moins ; quand, après une absence de vingt-deux jours, un des Anglois, s'occupant dans sa plantation, apperçut tout d'un coup trois étrangers avançant de leur côté, avec des armes à feu.

D'abord l'Anglois se mit à fuir comme le vent, & tout effrayé il fut dire au gouverneur Espagnol que c'en étoit fait d'eux, & qu'il y avoit des étrangers qui étoient débarqués dans l'île, sans qu'il pût dire quels gens c'étoient. L'Espagnol après avoir réfléchi pendant quelques momens, lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là ; qu'il ne savoit pas quels gens c'étoient, & que ce devoient être assurément des sauvages. Non, non, répondit l'Anglois ; ce sont des gens habillés, avec des armes à feu. » Eh bien ! dit l'Espagnol, de quoi » vous troublez vous donc, si ce ne sont pas des » sauvages ? Ils sont donc nos amis ; car il n'y » a point de nation chrétienne au monde qui ne » soit plutôt portée à nous faire du bien que du » mal.

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation, voilà les Anglois qui, se tenant derrière les arbres nouvellement plantés, se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnut d'abord leur voix, & la première surprise fit aussi-tôt place à une autre.

On commença à s'étonner d'un si prompt retour, dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant de les faire entrer, on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été & sur ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots, qu'ils avoient fait le passage en deux jours de tems; qu'ils avoient vu sur le rivage où ils avoient dessein d'aborder, une prodigieuse quantité d'hommes qui paroissoient allarmés de les voir, & qui se préparoient à les recevoir à coups de flèches & de javelots, s'ils avoient osé mettre pied-à-terre; qu'ils avoient rasé les côtes du côté du nord, l'espace de six ou sept lieues, & qu'ils s'étoient apperçus que ce que nous prenions pour le continent, étoit une île; que bientôt après ils avoient découvert une autre île à main droite du côté du nord, & beaucoup d'autres du côté de l'ouest; & qu'étant résolus d'aller à terre à quelque prix que ce fût, ils étoient passés du côté d'une de ces îles occidentales, & y avoient débarqué hardiment; qu'ils avoient trouvé le peuple fort honnête & fort sociable, & qu'ils en avoient reçu plusieurs racines & quelques poissons secs; les femmes paroissoient disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres, qu'elles étoient obligées de porter sur leur tête pendant un assez long chemin.

Ils restèrent là quatre jours, & demandèrent

par signes, du mieux qu'ils purent, qu'elles nations il y avoit là aux environs. On leur fit entendre que c'étoient des peuples cruels, habitués à manger les hommes; mais que pour eux, ils ne mangeoient ni hommes ni femmes; excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur fournissoit un festin de triomphe.

Les Anglois leur demandèrent de la même manière quand ils avoient eu un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois, en étendant la main du côté de la lune, & montrant deux de leurs doigts. Ils y ajoutèrent que leur grand roi avoit deux cens prisonniers qu'il avoit faits dans une bataille, & qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglois parurent là-dessus fort curieux de voir ces prisonniers; mais les sauvages les entendant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitoient d'en avoir quelques-uns pour les manger; & montrant du doigt le couchant & ensuite l'orient, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent leur parole, & leur amenèrent cinq femmes & onze hommes, dont ils leur firent présent; de la même manière que nous amenons vers quelque port de mer, des bœufs & des vaches, pour avitailler un vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre île les plus grandes marques de barbarie, l'idée

seule de manger ces prisonniers leur fit horreur. Le grand nombre de ces pauvres gens étoit embarrassant : cependant ils n'osèrent refuser un présent de cette valeur ; ç'auroit été faire un cruel affront à cette nation sauvage. Ils se déterminèrent enfin à l'accepter, & donnèrent en récompense à ceux qui le leur avoient fait, une de leurs haches, une vieille clef, un couteau & cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage. Ensuite les sauvages liant les pauvres captifs les mains derrière le dos, les portèrent eux-mêmes dans le canot.

Les Anglois furent obligés de quitter le rivage dans le moment, de peur que, s'ils fussent restés à terre la bienséance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens, à les mettre à la broche, & à prier à dîner ceux qui avoient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

Ayant donc pris congé des gens de l'île, avec toutes les marques de reconnoissance qu'il est possible de faire par signes, ils remirent en mer, & s'en retournèrent vers la première île, où ils donnèrent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre qu'ils en avoient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage, ils firent de leur mieux pour lier quelque commerce avec leurs sauvages ; mais il fut impossible de leur faire comprendre

quelque chose. Ces gens s'étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bientôt servir de pâture à leurs possesseurs, qu'ils croyoient que tout ce qu'on leur disoit, & tout ce qu'on leur donnoit, tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier; ce qui leur fit pousser des cris terribles, sur-tout aux femmes, comme si elles avoient déjà le couteau sous la gorge. Car, à s'en rapporter aux coutumes de leur pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient guères moindres quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglois fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'une de ces misérables créatures, celui sur qui ces regards tomboient s'imaginoit tout aussi-tôt qu'on le trouvoit le plus gras & le plus propre à être mis en pièces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre île, & qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur, ils s'attendoient tous les jours, pendant quelque tems, à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois aventuriers eurent fini le merveilleux journal de leur voyage, le gouverneur leur demanda où étoient leurs nouveaux domestiques. Et ayant appris qu'ils les avoient amenés

dans une de leurs cabanes, & qu'ils venoient exprès pour demander des vivres pour eux, il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols, & les deux Anglois honnêtes, en un mot avec toute la colonie, sans oublier le père de Vendredi.

Ils les trouvèrent dans la hutte, tous liés; car leurs maîtres avoient jugé nécessaire d'user de précaution, de peur que, pendant leur absence, ils ne prissent le parti de se sauver avec le canot. Ils étoient assis à terre, tout nuds comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans, tous bien tournés, & ayant la mine d'être adroits & robustes. Le reste consistoit en cinq femmes, parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six ans, & une grande fille bien faite de seize ou dix sept ans: elles étoient toutes bien proportionnées pour la taille & pour les traits, mais d'une couleur un peu tannée: il y en avoit deux, qui, si elles avoient été parfaitement blanches, auroient pu passer pour de belles femmes à Londres même: elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage, & toute leur contenance étoit fort modeste: ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eût habillées, quoique dans le fond leurs habits ne

fussent guères propres à relever les agrémens du beau sexe.

La vue de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance, particulièrement aux Espagnols, qui, outre leur modération, leur intégrité & la douceur de leur naturel, se distinguoient encore par leur modestie; d'ailleurs ils avoient toute la pitié possible de ces pauvres gens, les voyant dans la plus triste situation, & dans la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer, puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traînés hors de la cabane pour être assommés, & pour servir d'un mets délicat à leurs maîtres.

Pour tâcher de les tranquilliser, ils ordonnèrent au vieux sauvage, père de Vendredi, d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un, & s'il entendoit quelque chose à leur langage. Le bon-homme le fit, les regarda fort attentivement, mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau parler, personne ne comprit rien à ses paroles ni à ses signes, excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols, & pour les assurer que leurs maîtres étoient chrétiens, qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine, & qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès-qu'ils en furent instruits, ils marquèrent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes; ce qui faisoit voir qu'ils étoient de différentes nations.

La femme qui faisoit l'office d'interprète eut ordre de leur demander s'ils vouloient bien être esclaves, & travailler pour les hommes qui les avoient amenés pour leur sauver la vie: sur quoi ils se mirent tous à danser, & à prendre l'un une chose, l'autre une autre, & à les porter vers la cabane, pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le gouverneur, craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles, & peut être à quelque effusion de sang, demanda aux trois Anglois ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes, & s'ils avoient intention de les employer comme servantes ou comme femmes; l'un & l'autre, répondit un d'eux : » Je ne prétends pas vous en empêcher, répartit l'Espagnol; » vous en êtes les maîtres : mais je crois qu'il est » juste, pour éviter des désordres, que vous » n'en preniez chacun qu'une seule, & que vous » vous y teniez sans avoir aucun commerce avec » les autres. Je sais bien que je ne suis pas qua- » lifié pour vous marier légitimement; mais il » me paroît raisonnable que, pendant que vous » serez ici, vous viviez avec la femme qui vous

» ſera tombée en partage, comme ſi elle étoit » réellement votre épouſe, & que vous la main- » teniez comme telle, en l'empêchant de ſon » côté d'avoir aucun commerce ſcandaleux avec » tout autre homme. » Cette propoſition leur parut à tous ſi juſte & ſi équitable, qu'ils l'acceptèrent ſans la moindre difficulté.

Les trois Anglois ſe trouvèrent même d'une humeur aſſez douce alors; ils demandèrent aux Eſpagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour eux. Ils répondirent tous que non. Les uns dirent qu'ils avoient des femmes en Eſpagne; & les autres, qu'ils n'avoient pas envie de ſe joindre à des femmes qui n'étoient pas chrétiennes: en un mot, ils déclarèrent tous qu'ils avoient la conſcience trop délicate pour avoir le moindre commerce avec elles: ce qui eſt un exemple d'une vertu ſi rigide, que je n'en ai pas rencontré un pareil dans tous mes voyages.

Enfin, les cinq Anglois convinrent d'en prendre chacun une, & ainſi ils vécurent d'une manière toute nouvelle. Les Eſpagnols & le père de Vendredi continuèrent à demeurer dans ma vieille habitation, qu'ils avoient élargie conſidérablement en dedans. Ils avoient avec eux les trois eſclaves qui avoient été pris, lorſque les ſauvages s'étoient donné bataille: c'étoit-là, pour ainſi dire la capitale de la colonie, dont les autres tiroient

tiroient des vivres, & toutes sortes de secours, selon que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveilleux dans toute cette histoire, que la facilité avec laquelle se fit le choix des femmes dont j'ai parlé, parmi ces cinq compagnons presque tous également insolens, & difficiles à gouverner. Il est étonnant sur tout qu'il n'arrivât pas que deux s'attachassent à la même personne, puisqu'il y en avoit deux beaucoup plus aimables que les autres. Il est vrai qu'ils trouvèrent un assez bon biais pour éviter les querelles; car, ayant mis les cinq femmes ensemble dans une des huttes, ils s'en furent tous dans l'autre, & tirèrent au sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est que celui à qui il échut de choisir avant tous les autres, étant entré dans la cabane où se trouvoient ces femmes toutes nues, il prit celle qui passoit avec raison pour la moins agréable de toutes, puisqu'elle étoit la plus laide & la plus vieille, ce qui excita de grands éclats de rire parmi les quatre aussi-bien que parmi les Espagnols. Mais il raisonnoit mieux qu'eux tous, & comprit que dans ce choix il ne falloit pas seulement avoir égard à l'agrément, mais encore au secours qu'ils pouvoient tirer de leurs femmes dans l'économie de leurs affaires; & effective-

ment le succès le justifia, & sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure, & la plus utile de toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à-fait aussi divertissante pour les pauvres prisonnières; car lorsqu'elles se virent de cette manière toutes ensemble, & qu'on les venoit chercher une à une, leurs anciennes frayeurs se renouvellèrent avec plus de force, & elles crurent fermement que le moment d'être dévorées étoit venu alors. Conformément à cette terrible prévention, lorsque le premier matelot entra pour emmener la plus vieille, les autres poussèrent les cris les plus lamentables, & environnèrent leur pauvre compagne pour l'embrasser, & prendre congé d'elle. Elles le firent avec de si grands transports de douleur, qu'elles auroient touché le cœur le plus dur, & il fut impossible aux Anglois de les tirer de l'opinion qu'on les alloit tuer sans délai, jusqu'à ce qu'on eût fait venir le père de Vendredi, qui leur apprit que les cinq hommes avoient volonté d'en prendre chacun une pour en faire sa femme.

Lorsque cette cérémonie fut faite, & que la frayeur des nouvelles mariées fut un peu appaisée, les Anglois se mirent à travailler; & aidés par les Espagnols, ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles cabanes pour y loger, les autres

étant, pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils, & de leurs provisions. Les trois vauriens avoient choisi l'endroit le plus éloigné, & les deux autres le plus voisin de mon château; mais les uns & les autres vers le nord de l'île; de manière qu'ils continuèrent à faire bande à part, & qu'il y avoit dans mon île le commencement de trois villes différentes.

Pour remarquer ici combien il est difficile aux hommes de pénétrer les secrets de la providence divine, il arriva justement que les deux honnêtes gens eurent en partage les femmes qui avoient le moins de mérite : au lieu que les trois scélérats, qui n'étoient bons à rien, incapables de faire du bien aux autres, & à eux mêmes; en un mot, qui ne valoient presque pas la peine d'être pendus, échurent à des femmes adroites, diligentes, industrieuses, & parfaitement bonnes ménagères, je ne veux pas dire par-là que les autres fussent d'un mauvais naturel; elles étoient toutes cinq également douces, patientes, tranquilles & soumises, plutôt comme esclaves, que comme femmes. Je veux seulement faire entendre que les deux dont il s'agit ici, étoient moins habiles que les autres, moins laborieuses & moins propres.

Je dois faire ici encore une remarque à l'honneur d'un esprit appliqué, & à la honte d'un naturel paresseux & négligent. Lorsque j'allai voir

les différentes plantations, & la manière dont chaque petite colonie les ménageoit, je trouvai que celle des Anglois, honnêtes gens, surpassoit tellement celle des trois vauriens, qu'il n'y avoit pas la moindre comparaison à faire. Il est vrai que les uns & les autres avoient cultivé autant de terre qu'il étoit nécessaire pour y semer du bled suffisamment; mais d'ailleurs, rien n'étoit plus aisé que de remarquer une très-grande différence dans la manière dont chaque petite colonie s'y étoit prise pour rendre les terres fertiles, & pour les enfermer dans des enclos.

Les deux honnêtes gens avoient planté autour de leur cabane une quantité prodigieuse d'arbres qui la rendoient inaccessible, & qui en cachoient la vue, & quoique leur plantation eût été deux fois ruinée, la première fois par leurs propres compatriotes, & la seconde par les sauvages, comme on va le voir, tout étoit rétabli déjà & aussi florissant que jamais. Leurs vignes étoient arrangées comme si elles étoient nées dans le pays où elles sont d'ordinaire, & les raisins en étoient aussi bons que ceux de l'île, quoique leurs vignes fussent beaucoup plus jeunes que celles des autres pour les raisons que je viens d'alléguer. De plus, ils s'étoient fait une retraite dans le plus épais du bois, ou par un travail assidu ils s'étoient creusé une cave qui leur servit extrêmemnt dans la suite

pour y cacher leur famille, quand ils furent attaqués par les barbares. Ils avoient planté tout autour un si grand nombre d'arbres, qu'elle étoit inaccessible, sinon par de petits chemins qu'ils étoient seuls capables de trouver.

Pour les trois vauriens, quoique leur nouvel établissement les eût fort civilisés, en comparaison de leur brutalité passée, & qu'ils ne donnassent plus de si fortes marques de leur humeur mutine & querelleuse, il leur restoit toujours un des caractères d'un cœur vicieux, je veux dire la paresse. Il est vrai qu'ils avoient semé du bled, & qu'ils avoient fait des enclos; mais ils avoient parfaitement vérifié ces paroles de Salomon: *Je passai dans la vigne du paresseux, & elle étoit toute couverte d'épines.* Quand les Espagnols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglois, ils ne la purent découvrir qu'à peine, à travers les mauvaises herbes. Il y avoit dans leur haie plusieurs trous, que les boucs sauvages y avoient faits pour manger les épis, & quoiqu'ils les eussent bouchés comme ils l'avoient pu, cela s'appeloit fermer l'écurie après que le cheval a été volé.

La plantation des deux autres, au contraire, avoit par-tout un air d'application & de succès. On ne découvroit pas une mauvaise herbe entre leurs épis, ni la moindre ouverture dans leur haie. Ils vérifioient cet autre passage de Salomon:

La main diligente enrichit : tout germoit, tout croissoit chez eux : ils jouissoient d'une pleine abondance ; ils avoient plus de bétail que les autres, plus de meubles, plus d'ustensiles, & en même tems plus de moyens de se divertir.

Il est vrai que les femmes des trois premiers étoient très-propres, très-adroites, qu'elles ménageoient parfaitement tout ce qui regardoit l'économie intérieure, & qu'ayant appris la manière Angloise de faire la cuisine, d'un des deux autres Anglois qui avoit été second cuisinier du vaisseau, elles donnoient fort proprement à manger à leurs maris ; au lieu qu'il avoit été impossible d'y dresser les deux autres femmes ; mais en récompense, le second cuisinier s'en acquittoit très-bien lui-même, sans négliger aucune de ses autres occupations. Celle des trois autres n'étoit que d'aller roder par toute l'île, de chercher des œufs de tourterelles, de pêcher & de chasser ; en un mot, ils s'occupoient à tout, excepté à ce qui étoit nécessaire. En récompense, ils vivoient comme des gueux ; au lieu que la manière de vivre des autres étoit agréable & aisée.

J'en viens à présent à une scène tragique différente de tout ce qui étoit arrivé auparavant à la colonie & à moi-même ; en voici le récit fidèle & circonstancié.

Il arriva un jour, de fort bon matin, que cinq

ou six canots pleins de sauvages abordèrent sans doute dans la vue ordinaire de faire quelque festin. Cet accident étoit devenu si familier à la colonie, qu'elle ne s'en mettoit plus en peine, & qu'elle ne songeoit qu'à se tenir cachée, persuadée que, si elle n'étoit pas découverte par les sauvages, ils se rembarqueroient dès qu'ils auroient mangé leurs provisions, puisqu'ils n'avoient pas la moindre idée des habitans de l'île. Celui qui avoit fait une pareille découverte se contentoit d'en donner avis à toutes les différentes plantations, afin qu'on se tînt clos & couvert en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des sauvages.

Ces mesures étoient justes, sans doute : mais un désastre imprévu les rendit inutiles, & faillit être la ruine de toute la colonie, en la découvrant aux barbares. Dès que les canots des sauvages eurent remis en mer, les Espagnols sortirent de leurs niches, & quelques-uns d'entre eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement, ils y trouvèrent trois sauvages étendus à terre, & ensevelis dans un profond sommeil; apparemment ils s'étoient tellement remplis de leurs mets horribles, qu'ils s'étoient mis à dormir comme des bêtes, sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons avoient

été prêts à partir : ou bien ils s'étoient peut-être égarés dans les bois, & ils n'étoient pas venus assez à tems pour se rembarquer avec les autres.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols en étoient fort embarrassés, & le gouverneur, consulté sur cet accident, étoit tout aussi embarrassé que les autres. Ils avoient des esclaves autant qu'il leur en falloit, & ils n'étoient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid. Les pauvres gens ne leur avoient pas fait le moindre tort, & ils n'avoient aucun sujet de guerre légitime contre eux qui pût les autoriser à les traiter en ennemis.

Je dois rendre ici cette justice à ces Espagnols, que, malgré tout ce qu'on raconte des cruautés que cette nation a exercées dans le Mexique & dans le Pérou, je n'ai de ma vie vu, dans aucun pays, dix-sept hommes, de quelque nation que ce fût, si modestes, si modérés, si vertueux, si civils & d'un si bon naturel. Ils n'étoient pas susceptibles de la moindre inhumanité, ni d'aucune passion violente, & cependant ils avoient tous une valeur extraordinaire, & une noble fierté.

La douceur de leur tempérament, & l'empire qu'ils avoient sur leurs passions, avoient suffisamment paru dans la manière dont ils s'étoient conduits avec les trois Anglois ; & dans ce cas-ci, ils donnèrent la plus belle preuve

imaginable de leur humanité & de leur justice.

Le parti le plus naturel qu'il y avoit à prendre, c'étoit de se retirer, & de donner par-là le tems à ces Indiens de s'éveiller & de sortir de l'île; mais une circonstance rendoit ce parti inutile. Ces pauvres gens n'avoient point de barque, & s'ils se mettoient à roder par l'île, ils pouvoient découvrir les plantations, & par-là, causer la ruine de la colonie.

Là-dessus, voyant que ces malheureux sauvages continuoient toujours à dormir, ils résolurent de les éveiller & de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement surpris quand ils se virent saisis & liés, & ils furent agités d'abord par les mêmes craintes qu'on avoit remarquées dans les femmes de nos Anglois, car il semble que ces peuples s'imaginent que leur coutume de manger les hommes est généralement répandue par toutes les nations. Mais on les délivra bientôt de ces frayeurs, & on les mena, dans le moment même, à une des plantations.

Par bonheur on ne les conduisit pas à mon château; ils furent d'abord menés à ma maison de campagne, qui étoit la ferme principale, & ensuite on les transporta à l'habitation des deux Anglois.

Là, on les fit travailler, quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à faire pour eux : & n'y prenant pas garde de si près, parce qu'ils n'en avoient guères besoin, ou qu'ils les trouvoient incapables de bien apprendre le labourage, ils s'apperçurent un jour qu'un des trois s'étoit échappé, & quelque recherche qu'on en fît, on n'en entendit plus parler dans la suite.

Tout ce qu'ils purent croire quelque tems après, c'est qu'il avoit trouvé le moyen de revenir chez lui avec les canots de quelques sauvages qui, par les motifs ordinaires, avoient fait deux mois après quelque séjour dans l'île.

Cette pensée les effraya extrêmement; ils en conclurent, avec beaucoup de raison que, si ce drôle revenoit parmi ses compatriotes, il ne manqueroit pas de les informer que l'île étoit habitée. Par bonheur il n'avoit jamais été instruit du nombre des habitans, & de leurs différentes plantations. Il n'avoit jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu, & ils n'avoient eu garde de lui découvrir aucune de leurs retraites, telle que ma grotte dans la vallée, & la cave que les Anglois s'étoient creusée eux-mêmes.

La première certitude qu'ils eurent de n'avoir que trop bien conjecturé, c'est que deux mois après, six canots remplis chacun de sept, huit, ou dix sauvages, vinrent raser la côte septen-

trionale de l'île, où ils n'étoient jamais venus auparavant, & qu'ils y débarquèrent une heure après le lever du soleil, à un mille de distance de l'habitation des deux Anglois, où avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la colonie s'étoit trouvée de ce côté-là, le mal n'auroit pas été grand; &, selon toutes les apparences, aucun des ennemis n'auroit échappé. Mais il n'étoit pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, & de les combattre avec succès.

Les deux Anglois les avoient découverts en mer à une lieue de distance, & par conséquent il se passa une grosse heure avant qu'ils fussent à terre; & comme ils avoient débarqué à un mille de leur habitation, il leur falloit du tems pour revenir jusques-là. Nos pauvres Anglois, ayant toute la raison imaginable de se croire trahis, prirent d'abord le parti de garotter les deux qui leur restoient, & d'ordonner à deux des trois autres qui avoient été emmenés avec les femmes, & qui avoient donné à leurs maîtres des marques de leur fidélité; de conduire dans la cave susdite les deux nouveaux venus avec les femmes, & tous les meubles dont ils pouvoient se charger. Ils leur commandèrent encore de tenir là ces deux sauvages pieds & poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite voyant tous les sauvages débarqués

venir droit du côté de leurs huttes, ils ouvrirent leur enclos, où leurs chèvres apprivoisées étoient gardées : ils les chassèrent toutes dans les bois, aussi bien que les chevreaux, afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avoient été toujours sauvages. Mais l'esclave qui étoit leur guide, les avoit trop bien instruits pour en être les dupes ; car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglois.

Après que ceux-ci eurent mis de cette manière en sûreté leurs femmes & leurs ustensiles, ils envoyèrent le troisième esclave qui étoit venu dans l'île avec les femmes, vers les Espagnols ; pour les aller avertir au plus vîte du danger qui les menaçoit ; & pour leur demander un prompt secours. En même tems ils prirent leurs armes & leurs munitions, & se retirèrent dans le même bois où étoit la cave qui servoit d'asyle à leurs femmes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de-là, pour voir, s'il étoit possible, le chemin que prendroient les sauvages.

Au milieu de leur retraite, ils virent d'une colline un peu élevée toute la petite armée de leurs ennemis approcher de leurs cabanes, & un moment après ils les virent dévorées des flâmes de tous côtés, ce qui leur donna la plus cruelle mortification. C'étoit pour eux une perte irréparable, du moins pour fort long-tems.

Ils s'arrêtèrent pendant quelque-tems sur cette petite colline, jusqu'à ce qu'ils virent les sauvages se répandre par-tout comme une troupe de bêtes féroces, & rodant pour trouver quelque butin, sur-tout pour déterrer les habitans, dont il étoit aisé de voir qu'ils avoient connoissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglois qu'ils n'étoient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvoient, parce qu'il étoit fort naturel de penser que quelques-uns des ennemis enfileroient cette route; & dans ce cas, ils auroient pu y venir en trop grand nombre pour pouvoir leur résister.

Pour cette raison, ils trouvèrent à propos de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin; s'imaginant que plus les sauvages se répandroient au long & au large, & plus leurs pelotons seroient petits.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie du bois fort épaisse, où se trouvoit le tronc d'un vieux arbre fort touffu & entièrement creux. Ils s'y mirent l'un & l'autre, résolus d'attendre là l'événement de toute cette triste aventure.

Ils ne s'y étoient pas tenus long-tems, quand ils apperçurent deux sauvages s'avancer tout droit de ce côté-là, comme s'ils les avoient découverts & les alloient attaquer; & à quelque distance ils en virent trois autres, suivis de cinq autres en-

core, & tenant tous la même route. Outre ceux-là, ils virent à une plus grande distance sept autres sauvages qui prenoient un chemin différent, car toute la troupe s'étoit répandue dans l'île, comme des chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les pauvres Anglois se trouvèrent alors dans un grand embarras, ne sachant pas s'il valoit mieux s'enfuir, ou garder leur poste; mais après une courte délibération, ils considérèrent que si les ennemis continuoient à roder par-tout de cette manière, avant l'arrivée du secours, ils pourroient bien découvrir la cave, ce qu'ils regardoient comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre; & s'ils étoient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'au haut de l'arbre, d'où ils pouvoient se défendre tant que leurs munitions dureroient, quand même ils se trouveroient environnés de tous les sauvages qui étoient débarqués, à moins qu'ils ne s'avisassent de mettre le feu à l'arbre.

Ayant pris ce parti, ils considérèrent encore s'il seroit bon de faire d'abord feu sur les deux premiers, ou s'ils attendroient la venue des trois pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui suivoient les trois du milieu. Ce parti leur parut le meilleur, & ils résolurent de laisser passer les deux premiers, à moins qu'ils ne vinssent les at-

taquer. Ils furent confirmés dans cette résolution par le procédé de ces deux ſauvages qui prirent un peu du côté de l'arbre, en avançant vers une autre partie du bois; mais les trois & les cinq qui les ſuivoient, continuèrent leur chemin directement vers eux, comme s'ils avoient été inſtruits du lieu de leur retraite.

Comme ils ſe ſuivoient tous l'un après l'autre, les Anglois qui trouvoient bon de ne tirer qu'un à un, crurent qu'il n'étoit pas impoſſible d'abattre les trois premiers d'un ſeul coup. Là-deſſus celui qui devoit tirer le premier, mit trois ou quatre balles dans ſon mouſquet, & le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à aſſurer le coup, il attendit qu'ils fuſſent venus à trente verges de diſtance pour ne les pas manquer.

Pendant que l'ennemi avançoit, ils virent diſtinctement, parmi les trois premiers, leur eſclave fugitif, & ils réſolurent qu'il n'échapperoit pas, quand ils devroient tirer l'un immédiatement après l'autre. Ainſi, l'un ſe tint prêt pour ne le pas manquer, ſi par haſard il ne tomboit pas du premier coup.

Mais le premier ſavoit viſer trop juſte pour perdre ſa poudre; il fit feu, & en toucha deux de la bonne manière. Le premier tomba roide mort, la balle lui ayant paſſé tout au travers de la tête. Le ſecond, qui étoit l'eſclave fugitif,

avoit la poitrine percée d'outre en outre, & tomba par terre, quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait mort; pour le troisième, il n'avoit qu'une légère blessure à l'épaule, causée appatemment par la même balle qui étoit passée par le corps du second. Cependant, effrayé mortellement, il s'étoit jeté à terre, en poussant des cris & des hurlemens épouventables.

Les cinq qui les suivoient, plus étonnés du bruit, qu'instruits du danger, s'arrêtèrent au commencement. Les bois avoient rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le rendoient de toutes parts, & les oiseaux se levant de tous côtés, y mêloient toutes sortes de cris, chacun selon sa différente espèce. En un mot, c'étoit précisément la même chose que lorsque la première fois de ma vie j'avois tiré un coup de fusil dans l'île.

Cependant, voyant que tout étoit rentré dans le silence, & ne sachant pas de quoi il s'agissoit, ils s'avancèrent sans doute sans donner la moindre marque de crainte; mais quand ils furent venus à l'endroit où leurs pauvres compagnons avoient été si maltraités, ils se presserent tous autour du sauvage blessé, & lui parloient apparemment, en le questionnant touchant la cause de son malheur, sans savoir qu'ils étoient exposés au même danger.

Il leur répondit, sans doute, qu'un éclat de feu, suivi d'un affreux coup de tonnerre, descendu du ciel, avoit tué deux de ses camarades, & l'avoit blessé lui-même. Cette réponse du moins étoit fort naturelle; car, comme il n'avoit vu aucun homme près de lui, & qu'il n'avoit jamais entendu un coup de fusil, bien loin d'en connoître les terribles effets, il lui étoit difficile de faire quelque autre conjecture là-dessus. Ceux qui le questionnoient étoient certainement aussi ignorans que lui; sans cela, ils ne se seroient pas amusés à examiner, d'une manière si tranquille, la destinée de leurs compagnons, sans s'attendre à un sort pareil.

Nos deux Anglois étoient bien fâchés, comme ils m'ont dit, de se voir obligés de tuer tant de pauvres créatures humaines, qui n'avoient pas la moindre idée du péril qui les menaçoit de si près; cependant, y étant forcés par le soin de leur propre conservation, & les voyant tous, pour ainsi dire, sous leur pouvoir, ils résolurent de leur lâcher une décharge générale; car le premier avoit tout le tems nécessaire pour recharger son fusil. Ils convinrent ensemble des différens côtés où ils viseroient pour rendre l'exécution plus terrible, & faisant feu en même tems, ils tuèrent & blessèrent quatre de leur troupe, & le cinquième, quoiqu'il ne fût touché en aucune ma-

nière, tomba à terre, avec le reste, comme mort de peur; de manière que nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé, ce qui étoit une démarche fort imprudente; & ils furent bien étonnés, en approchant de l'endroit, d'en voir quatre en vie, parmi lesquels il y en avoit deux blessés assez légèrement, & un autre sain & sauf. Cette découverte les obligea à donner dessus avec la crosse du fusil. Ils dépêchèrent d'abord l'esclave qui étoit la cause de tout ce désastre, & un autre qui étoit blessé au genou. Ensuite le sauvage qui n'avoit pas reçu la moindre blessure, se mit à genoux devant eux, tendant ses mains vers le ciel, & par un murmure lamentable, & d'autres signes aisés à comprendre, il demanda la vie; pour les paroles qu'il prononçoit, elles leur étoient absolument inintelligibles.

Ils lui répondirent par signes, de s'asseoir au pied d'un arbre, & un des Anglois ayant par hasard sur lui une corde, lui lia les pieds & les mains, & le laissant là dans cette situation, ils se mirent l'un & l'autre aux trousses des deux premiers, avec toute la vivacité possible, craignant qu'ils ne découvrissent la cave qui cachoit leurs femmes, & tout le bien qui leur restoit. Ils les eurent en vue une fois, mais à une grande dis-

tancé. Ce qui leur plaisoit fort pourtant, c'étoit de les voir traverser une vallée du côté de la mer, par un chemin qui étoit tout à-fait à l'opposite de la cachette pour laquelle ils craignoient si fort. Satisfaits de cette découverte, ils s'en retournèrent vers l'arbre où ils avoient laissé leur prisonnier; mais ils ne l'y trouvèrent point. Les cordes dont il avoit été lié, étoient à terre au pied du même arbre, & ils crurent qu'il avoit été trouvé & délié par les autres sauvages.

Ils étoient alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant, ne fachant quelle route prendre ni où étoit l'ennemi, ni en quel nombre. Là-dessus ils prirent le parti de s'en aller vers la cave, pour voir si tout y étoit en bon état, & pour calmer la frayeur de leurs femmes qui, quoique sauvages elles-mêmes, craignoient mortellement leurs compatriotes, parce qu'elles connoissoient parfaitement leur naturel.

Y étant arrivés, ils virent que les Indiens avoient été dans le bois, & fort près de l'endroit en question, mais qu'ils ne l'avoient pas déterré. Il ne faut pas s'en étonner; les arbres y étoient si touffus & si serrés, qu'il n'étoit pas possible d'y pénétrer sans un guide qui connût les chemins; &, comme nous l'avons vu, celui qui conduisoit les Indiens étoit là-dessus aussi ignorant qu'eux.

Nos Anglois trouvèrent donc toutes choses comme ils le souhaitoient ; mais leurs femmes étoient dans une terrible frayeur : dans le même tems ils virent arriver à leur secours sept Espagnols : les dix autres, avec leurs esclaves & le père de Vendredi, avoient fait un petit corps pour défendre la ferme, que j'appelle ma maison de campagne, & où ils avoient leur bled & leur bétail ; mais les sauvages ne s'étoient pas étendus jusques-là. Ces sept Espagnols étoient accompagnés de l'esclave que les Anglois leur avoient envoyé, & du sauvage qu'ils avoient laissé lié au pied de l'arbre. Ils virent alors qu'il n'avoit pas été délié par ses compagnons, mais bien par les Espagnols, qui avoient été dans cet endroit, où ils avoient vu sept cadavres, & ce pauvre malheureux, qu'ils avoient trouvé bon d'emmener avec eux. Il fut pourtant nécessaire de le lier de nouveau, & de lui faire tenir compagnie aux deux qui étoient restés, lorsque le troisième, auteur de tout le mal, avoit fait son escapade.

Les prisonniers commencèrent alors à leur être à charge, & ils craignoient si fort qu'ils n'échappassent, qu'ils résolurent une fois de les tuer tous, persuadés qu'ils y étoient contraints par l'amour qu'ils se devoient à eux-mêmes. Le gouverneur espagnol ne voulut pourtant pas y consentir, & ordonna, en attendant mieux, qu'on

les envoyât à ma vieille grotte, dans la vallée, avec deux Espagnols pour les garder & pour leur donner la nourriture nécessaire. On le fit, & ils restèrent-là toute la nuit suivante, liés & garottés.

Les deux Anglois voyant les troupes auxiliaires des Espagnols, en furent si fort encouragés, qu'ils ne voulurent pas en rester-là; ils prirent avec eux cinq Espagnols; & ayant à eux tous, cinq mousquets, un pistolet, & deux bâtons à deux bouts, ils partirent aussi-tôt pour aller à la chasse des sauvages. Ils s'en furent du côté de l'arbre, où ils avoient d'abord fait tête aux sauvages, & ils virent sans peine qu'il en étoit venu d'autres depuis ce tems-là, & qu'ils avoient faits quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avoient perdu la vie, puisqu'en ayant traîné deux assez loin de-là, ils avoient été obligés de se désister de leur entreprise. De là ils avancèrent vers la colline qui avoit été leur premier poste, & d'où ils avoient eu la mortification de voir leurs maisons en feu. Ils eurent le déplaisir de les voir encore toutes fumantes, mais ils ne découvrirent aucun de leurs ennemis.

Ils résolurent alors d'aller, avec toute la précaution possible, vers leurs plantations ruinées; mais en chemin faisant, étant à portée de voir le

rivage de la mer, ils virent distinctement les sauvages empressés à se jeter dans leurs canots pour se retirer de cette île, qui leur avoit été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge; mais en examinant la chose avec pl froid, ils furent ravis d'en être quit

Ces pauvres Anglois étant ruinés seconde fois, & privés de tout le fr travail, les autres s'accordèrent tous à relever leurs habitations, & à leur do les secours possibles. Leurs trois com mêmes, qui, jusques-là, n'avoient pas la moindre inclination pour eux; & qui n'av rien su de toute cette affaire, parce qu'ils s'éto établis du côté de l'est, vinrent offrir leur assistance, & travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle. De cette manière, en fort peu de tems, ces pauvres Anglois furent de nouveau en état de subsister par eux-mêmes.

Deux jours après, la colonie eut la satisfaction de voir trois canots des Indiens portés sur le rivage, & près de-là, deux hommes noyés; ce qui fit croire, avec beaucoup de fondement, que les ennemis avoient eu une tempête en mer; & que quelques-unes de leurs barques avoient

été renversées ; cela étoit confirmé par un vent violent qu'on avoit senti dans l'île, la nuit même d'après le départ des ennemis.

Cependant, si quelques-uns étoient péris par la tempête, il en restoit assez pour informer leurs compatriotes de ce qu'ils avoient fait, & de ce qui leur étoit arrivé, & pour les porter à une seconde entreprise, où ils pourroient employer assez de forces pour n'en avoir pas le démenti.

Il est vrai qu'ils n'étoient pas en état d'ajouter des particularités fort essentielles, au récit que leur guide avoit fait des habitans. Ils n'avoient vu eux-mêmes aucun homme ; & leur guide étant mort, il n'étoit pas impossible qu'ils ne commençassent à révoquer en doute la fidélité de son rapport. Du moins rien ne s'étoit offert à eux, capable d'en confirmer la vérité.

Cinq ou six mois se passèrent avant qu'on entendît parler dans l'île de quelque nouvelle entreprise des sauvages ; & mes gens commençoient à espérer que les Indiens avoient oublié leurs malheureux succès, ou bien qu'ils désespéroient de les réparer, quand tout à coup ils furent attaqués par une flotte formidable de tout au moins vingt-huit canots remplis de sauvages armés d'arcs & de flèches, de massues, de sabres de bois, & d'autres pareilles armes. Leur nombre étoit si grand, qu'il jeta toute

la colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquèrent vers le soir dans la partie orientale de l'île, nos gens eurent toute cette nuit pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Sachant que leur sûreté avoit consisté entièrement à n'être pas découverts, ils crurent qu'ils y étoient portés alors par des motifs d'autant plus forts, que le nombre de leurs ennemis étoit plus grand.

Conformément à cette opinion, ils résolurent d'abord d'abattre les cabanes des deux Anglois, & de renfermer le bétail dans la vieille grotte; car ils supposoient que les sauvages tireroient tout droit de ce côté-là, pour jouer encore le même jeu, quoiqu'ils fussent abordés à plus de deux lieues de l'habitation de ces deux Anglois infortunés.

Ensuite ils emmenèrent tout le bétail qui étoit dans ma vieille maison de campagne, & qui appartenoit aux Espagnols; en un mot, ils ôtèrent, autant qu'il fut possible, tout ce qui étoit capable de faire croire l'île habitée. Le jour d'après ils se postèrent de bon matin, avec toutes leurs forces, devant la plantation des deux Anglois, pour y attendre l'ennemi de pied ferme.

La chose arriva précisément comme ils l'avoient conjecturé. Les sauvages laissant leurs

canots près de la côte orientale de l'île, s'avancèrent sur le rivage, directement vers le lieu en question, au nombre d'environ deux cent cinquante, selon que nos gens en pouvoient juger.

Notre armée étoit fort petite en comparaison; &, ce qui étoit le plus fâcheux, il n'y avoit pas de quoi lui fournir suffisamment d'armes.

Voici le compte des hommes :

Dix-sept espagnols,	17
Cinq anglois,	5
Le père de Vendredi,	1
Trois esclaves venus dans l'île avec les femmes sauvages, & qui s'étoient montrés fort fidèles,	3
Trois autres esclaves qui servoient les espagnols,	3
Nombre total,	29

Pour armer ces combattans, il y avoit :

Onze mousquets,	11
Cinq pistolets,	5
Trois fusils de chasse,	3
Cinq fusils que j'avois ôtés aux matelots mutins en les désarmant,	5
Deux sabres,	2
Trois vielles hallebardes,	3
Nombre total,	29

Pour en tirer tout l'usage possible, ils ne don-

nèrent point d'armes à feu aux esclaves ; mais ils les armèrent chacun d'une hallebarde, ou d'un bâton à deux bouts, avec une hache. Chaque combattant européen en prit une aussi. Il y avoit encore deux femmes qu'il ne fut pas possible de détourner d'accompagner leurs maris au combat. On leur donna les arcs & les flèches que les Espagnols avoient prises des sauvages à la bataille qui s'étoit donnée dans l'île, il y avoit quelque têms, entre deux différentes troupes d'Indiens. On donna encore une hache à chacune de ces amazones.

Le gouverneur espagnol, dont j'ai déjà parlé si souvent, étoit généralissime ; & Guillaume Atkins, qui, quoiqu'un terrible homme quand il s'agissoit de commettre quelque crime, étoit cependant plein de valeur, commandoit sous lui. Les sauvages avancèrent sur les nôtres comme des lions ; & ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que nos gens ne pouvoient pas tirer le moindre secours du lieu où ils étoient postés, excepté que Guillaume Atkins, qui, dans cette occasion rendit de grands services, étoit caché avec six hommes derrière quelques broussailles, comme d'une garde avancée, avec ordre de laisser passer les premiers des ennemis, de faire feu ensuite au beau milieu de la troupe, & de se retirer après, avec toute la promptitude

possible, en faisant un détour dans le bois pour se placer derrière les Espagnols, qui avoient une rangée d'arbres devant eux.

Les sauvages s'avançant par petits pelotons sans aucun ordre, Atkins en laissa passer une cinquantaine, & voyant que le reste faisoit une troupe aussi épaisse que dérangée, il fit faire feu à trois de ses gens qui avoient chargé tous leurs fusils de six ou sept balles, à peu près du calibre d'un pistolet. Il n'est pas possible de dire combien ils en tuèrent & blessèrent; mais leur surprise & leur consternation n'est pas exprimable. Ils étoient dans un étonnement & dans une frayeur terrible d'entendre un bruit si inouï, & de voir leurs gens tués & blessés, sans en pouvoir découvrir la cause; quand Atkins lui-même & les trois autres firent une nouvelle décharge dans le plus épais de leur bataillon; & en moins d'une minute, les trois premiers ayant eu le tems de charger de nouveau leurs fusils, leur donnèrent une troisième décharge.

Si alors Atkins & ses gens s'étoient retirés immédiatement, comme on le leur avoit ordonné, ou si les autres avoient été à portée de continuer le feu, les sauvages étoient défaits indubitablement; car la consternation dans laquelle ils étoient, venoit principalement de ce qu'ils

s'imaginoient que c'étoient les dieux qui les tuoient par le tonnerre & par la foudre. Mais Guillaume Atkins s'arrêtant-là pour recharger de nouveau, les tira d'erreur. Quelques-uns des ennemis les plus éloignés, le découvrirent, & le vinrent prendre par derriere, & quoiqu'Atkins fît encore feu sur ceux-là deux ou trois fois, & qu'il en tuât une vingtaine, il fut cependant blessé lui-même; un de ses gens anglois fut tué à coup de flèches, & le même malheur arriva quelque tems après à un Espagnol, & à un des esclaves qui étoient venus dans l'île avec les épouses des Anglois. C'étoit un garçon d'une bravoure étonnante; il s'étoit battu en désespéré, & il avoit dépêché lui seul cinq ennemis, quoiqu'il n'eût d'autres armes qu'un bâton à deux bouts & une hache.

Nos gens étant pressés de cette manière-là, & ayant souffert une perte si considérable, se retirèrent vers une colline dans le bois, & les Espagnols, après avoir fait trois décharges, firent la retraite aussi.

Le nombre des ennemis étoit terrible, & ils se battoient tellement en désespérés, que, quoiqu'il y en eût une cinquantaine de tués & autant de blessés au moins, ils ne laissoient pas d'enfoncer nos gens sans se mettre en peine du danger, & leur envoyoient continuellement des nuées de flèches. On observa même que leurs

blessés, qui étoient encore en état de combattre, en devenoient plus furieux, & qu'ils étoient plus à craindre que les autres.

Lorsque nos gens commencèrent leur retraite, ils laissèrent leurs morts sur le champ de bataille, & les sauvages maltraitèrent ces cadavres de la manière du monde la plus cruelle, leur cassant les bras, les jambes & la tête, avec leurs massues & leurs sabres de bois, comme de vrais barbares qu'ils étoient.

Voyant que nos gens s'étoient retirés, ils ne songèrent pas à les suivre; mais s'étant rangés en cercle, selon leur coutume, ils poussèrent deux grands cris en signe de victoire. Leur joie fut pourtant modérée, peu après, par plusieurs de leurs blessés, qui tombèrent à terre, & qui perdirent la vie à force de perdre du sang.

Le gouverneur ayant retiré sa petite armée sur un tertre un peu élevé, Atkins, tout blessé qu'il étoit, fut d'avis qu'on marchât, & qu'on donnât de nouveau avec toutes les forces unies. Mais le gouverneur lui répliqua : « Seigneur Atkins, » vous voyez de quelle manière désespérée leurs » blessés combattent; laissons-les en repos jus- » qu'à demain; tous ces malheureux seront tous » roides de leurs blessures, ils seront trop af- » foiblis par la perte de leur sang, pour en venir

» aux mains de nouveau, & nous aurons meil-
» leur marché du reste ».

C'est fort bien dit à vous, seigneur, répliqua Atkins, avec une gaiété brusque ; mais parbleu il il en sera de moi précisément comme des sauvages ; je ne serai bon à rien demain, & c'est pour cela que je voudrois recommencer la danse pendant que je suis encore échauffé. « Vous parlez » en brave homme, seigneur Atkins, répartit » l'Espagnol, & vous avez agi de même ; vous » avez fait votre devoir, & nous nous battrons » pour vous demain, si vous n'êtes pas en état » d'être de la partie. Attendons jusqu'à demain, » je crois que ce sera le parti le plus sage. »

Néanmoins, comme il faisoit un fort beau clair de lune, & que nos gens savoient que les sauvages étoient dans un grand désordre, courant confusément de côté & d'autre, près de l'endroit où étoient leurs morts & leurs blessés, ils résolurent de tomber sur eux pendant la nuit, persuadés que s'ils pouvoient donner une seule décharge avant que d'être découverts, leurs affaires iroient bien. L'occasion étoit très-favorable, car un des Anglois, près de l'habitation duquel le combat avoit commencé, savoit un moyen sûr pour les surprendre. Il fit faire à nos gens un détour dans le bois, du côté

de l'oueſt, puis tournant du côté du ſud, il les mena ſi près du lieu où étoit le plus grand nombre des ſauvages, qu'avant d'avoir été vus, ou entendus, huit d'entre eux firent une décharge ſur les ennemis avec un ſuccès terrible. Une demi-minute après, huit autres les saluèrent de la même manière, & répandirent parmi eux une ſi grande quantité de groſſe dragée, qu'il y en eut un grand nombre de tués & de bleſſés; &, pendant tout ce tems-là, il ne leur fut pas poſſible de découvrir d'où venoit ce carnage, & de quel côté ils devoient fuir.

Les nôtres ayant chargé leurs armes de nouveau, avec toute la promptitude poſſible, ſe partagèrent en trois troupes, réſolus de tomber ſur les ennemis tous à la fois. Dans chaque petite troupe il y avoit huit perſonnes, car ils étoient en tout vingt-quatre, ſi l'on compte les deux femmes qui, pour le dire en paſſant, combattirent avec toute la fureur imaginable.

Ils partagèrent les armes à feu également à toutes les troupes, comme auſſi les hallebardes & les bâtons à deux bouts. Ils vouloient laiſſer les femmes derrière; mais elles dirent qu'elles étoient réſolues de mourir avec leurs maris. S'étant mis ainſi en bataille, ils ſortirent du bois en pouſſant un cri de toutes leurs forces. Les ſauvages tinrent tous ferme; mais ils étoient

dans la dernière consternation, en entendant nos gens pousser leurs cris de trois différens côtés. Ils étoient assez courageux pour nous combattre s'ils nous avoient vus, & effectivement, dès que nous approchâmes, ils tirèrent plusieurs flèches, dont l'une blessa le pauvre père de Vendredi, mais pas dangereusement. Nos gens ne leur donnèrent guère de tems, & se ruant sur eux, après avoir fait feu de trois côtés différens, ils se mêlèrent avec eux, & à coups de crosses, de sabres, de haches & de bâtons à deux bouts, ils remuèrent si bien les mains, que les ennemis se mirent à hurler affreusement & à s'enfuir, l'un d'un côté & l'autre de l'autre, ne songeant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nos gens étoient fatigués de les assommer, & il ne faut pas en être surpris, puisque dans les deux actions ils en avoient tué ou blessé mortellement cent quatre-vingt tout au moins. Les autres saisis d'une frayeur inexprimable, couroient par les collines & les vallées avec toute la rapidité que la peur pouvoit ajouter à leur vitesse naturelle.

Comme nous ne nous mettions guère en peine de les poursuivre, ils gagnèrent tous le rivage sur lequel ils avoient débarqué ; mais ce n'étoit pas là encore la fin de leur malheur ; car il faisoit cette nuit un terrible vent qui, venant du

côté

côté de la mer, les empêchoit de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit, & quand la marée monta, leurs canots furent poussés si avant sur le rivage, qu'il auroit fallu une peine infinie pour les remetttre à flot, & quelques-uns en heurtant contre le sable, ou les uns contre les autres, avoient été mis en pièces.

Nos gens, quoique charmés de leur victoire, eurent peu de repos tout le reste de la nuit; mais s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur étoit possible, ils prirent le parti de marcher vers cette partie de l'île où les sauvages s'étoient retirés. Ce dessein les força de passer au travers du champ de bataille, où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore en vie, mais hors d'espérance d'en revenir : spectacle désagréable pour des cœurs bien placés, car une ame véritablement grande, quoique forcée par les loix naturelles à détruire ses ennemis, est fort éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'inquiéter à l'égard de ces pauvres sauvages, car leurs esclaves eurent soin d'en finir les misères à grands coups de haches.

Ils parvinrent enfin à un endroit où ils virent les restes de l'armée des sauvages qui consistoit encore dans une centaine d'hommes. Ils étoient

assis à terre, le menton appuyé sur les genoux, & la tête soutenue par les deux mains.

Dès que nos gens furent éloignés d'eux de la distance de deux portées de mousquet, le gouverneur ordonna qu'on tirât deux mousquets sans balles pour leur donner l'allarme, & pour voir leur contenance. Il avoit envie de découvrir par-là s'ils étoient d'humeur à se battre encore, ou s'ils étoient entièrement découragés par leur défaite. C'est selon ce qu'il découvriroit qu'il vouloit prendre ses mesures.

Ce stratagême réussit; car dès que les sauvages eurent entendu le premier coup, & qu'ils virent le feu du second, ils se levèrent sur leurs pieds avec toute la frayeur imaginable, & ils s'enfuirent vers le bois, en faisant une sorte de hurlement que nos gens n'avoient pas encore entendu jusques-là, & dont ils ne purent pas deviner le sens. D'abord nos gens auroient mieux aimé que le tems eût été tranquille, & que leurs ennemis eussent pu se rembarquer; mais ils ne considéroient pas alors que leur retraite pût être la cause d'une nouvelle expédition, & qu'ils seroient peut-être revenus avec des forces auxquelles il n'auroit pas été possible de résister, ou bien qu'ils auroient pu revenir si souvent, que la colonie, uniquement occupée à les repousser, auroit été obligée de périr de faim.

Guillaume Atkins qui, malgré sa blessure, n'avoit pas voulu quitter la partie, donna le meilleur conseil de tous; il étoit d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les couper d'avec leurs barques, & pour les empêcher de regagner jamais leur patrie.

Ils consultèrent long-tems là-dessus; quelques uns s'opposoient à cette opinion, craignant que l'exécution de ce projet ne poussât les barbares déseſpérés à se cacher dans le bois, ce qui forceroit les nôtres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces, les empêcheroit de travailler, pour ne s'occuper qu'à garder leur bétail & leurs plantations, & les feroit vivre dans des inquiétudes continuelles.

Atkins répondit qu'il valoit mieux avoir affaire à cent hommes qu'à cent nations, & qu'il falloit absolument détruire, & les canots, & les ennemis, s'ils vouloient n'être pas détruits eux-mêmes; en un mot, il leur montra si bien l'utilité de son sentiment, qu'ils y entrèrent tous. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & ayant ramassé du bois sec, ils essayèrent de mettre quelques-uns des canots en feu; mais ils étoient trop mouillés. Néanmoins le feu en gâta tellement les parties supérieures, qu'il n'étoit plus possible de s'en servir.

Quand les Indiens eurent remarqué le dessein

de nos gens, quelques-uns d'entr'eux sortirent du bois, & s'approchant, ils se mirent à genoux, en criant : *Oa*, *Oa*, *Waramoka*, & en prononçant quelques autres paroles, dont les nôtres ne purent rien entendre ; mais comme ils étoient dans une posture suppliante, les cris qu'ils poussoient étoient destinés, sans doute, à prier que l'on épargnât leurs canots, & qu'on leur permît de s'en retourner.

Mais nos gens étoient alors absolument persuadés que l'unique moyen de conserver la colonie étoit d'empêcher qu'aucun des sauvages ne retournât chez lui ; persuadés que s'il en échappoit un seul, pour aller raconter la triste aventure de ses camarades, c'étoit fait d'eux. Ainsi, faisant signe aux barbares qu'il n'y avoit point de quartier pour eux, ils poussèrent leur pointe, en détruisant toutes les barques que les tempêtes avoient épargnées. A la vue de ce spectacle, les sauvages qui étoient dans le bois firent des hurlemens épouvantables, que les nôtres entendirent distinctement, & ensuite ils se mirent à courir dans l'île comme des hommes qui avoient perdu l'esprit. Ce qui troubla beaucoup nos gens, indéterminés sur ce qu'ils devoient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols même, malgré toute leur prudence, ne considéroient pas qu'en portant ces

ſauvages au déſeſpoir, ils devoient placer des gardes auprès de leurs plantations. Il eſt vrai qu'ils avoient mis leurs troupeaux en ſûreté, & qu'il étoit impoſſible aux Indiens de trouver la capitale de l'île; je veux dire mon vieux château, non plus que ma grotte dans la vallée; mais malheureuſement ils déterrèrent la grande ferme, la mirent toute en pièces, ruinèrent l'enclos & la plantation qui étoit à l'entour, foulèrent le bled aux pieds, arrachèrent les vignes, & gâtèrent les raiſins qui étoient en maturité; en un mot, ils firent des dommages ineſtimables, quoiqu'ils n'en profitaſſent pas eux-mêmes.

Nos gens étoient, à la vérité, en état de les combattre par-tout où ils les trouveroient; mais ils étoient fort embarraſſés ſur la manière de leur donner la chaſſe. Quand ils les trouvoient un à un, ils les pourſuivoient en vain; ils trouvoient aiſément leur ſûreté dans la viteſſe extraordinaire de leur pieds; & d'un autre côté, nos gens n'oſoient pas aller un à un pour les ſurprendre, de peur d'être environnés & accablés par le nombre.

Ce qu'il y avoit de meilleur, c'eſt que les ſauvages n'avoient point d'armes; leurs arcs leur étoient inutiles, faute de flèches & de matériaux, pour en faire de nouvelles; & ils n'avoient aucune arme tranchante parmi toute leur troupe.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits étoit certainement déplorable ; mais la situation dans laquelle ils avoient mis la colonie, n'étoit guères meilleure. Car quoique nos retraites fussent conservées, nos provisions étoient ruinées pour la plupart ; notre moisson étoit détruite, & la seule ressource qui restoit étoit le bétail qui étoit dans la vallée, près de la grotte, un petit champ de bled qui étoit aussi de ce côté là, & les plantations de Guillaume Atkins & de son camarade ; car l'autre avoit perdu la vie dans la première action, par une flèche qui lui avoit percé la tête sous la temple. Il est à remarquer que c'étoit le même scélérat inhumain qui avoit donné cet affreux coup de hache au pauvre esclave, & qui avoit projeté ensuite de faire main-basse sur tous les Espagnols.

A mon avis, ces gens furent alors dans un cas plus triste que je n'avois été depuis que je m'avisai de semer du millet & du riz, & que je commençai à réussir à apprivoiser des chèvres. Ils avoient dans les indiens une centaine de loups dans l'île, qui dévoroient tout ce qu'ils pouvoient trouver, & qu'il étoit impossible d'atteindre.

La première chose dont ils purent convenir dans cet embarras, c'étoit de pousser les ennemis vers le sud-ouest, dans l'endroit le plus reculé de l'île, afin que si d'autres sauvages abordoient

dans ces entrefaites, ils ne puffent pas découvrir ceux-ci. Ils résolurent encore de les harasser continuellement, d'en tuer autant qu'ils pourroient pour en diminuer le nombre, & s'ils pouvoient réussir à la fin, de les apprivoiser, de leur enseigner à semer, & de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces résolutions, il les poursuivirent avec tant de chaleur, & les effrayerent tellement par leurs armes à feu, dont le seul bruit faisoit tomber les indiens à terre, qu'ils s'éloignoient de plus en plus; leur nombre diminuoit de jour en jour, & enfin ils furent réduits à se cacher dans les bois & dans les cavernes, où plusieurs périrent misérablement de faim, comme il parut dans la suite, par leurs cadavres qu'on trouva.

La misere de ces pauvres gens remplit les nôtres d'une généreuse compassion, surtout le gouverneur espagnol, qui étoit l'homme du monde qui avoit le cœur le mieux placé & le plus digne d'un homme de naissance. Il proposa aux autres de tâcher de prendre un des sauvages pour lui faire entendre l'intention de la colonie, & pour l'envoyer parmi les siens, afin de les faire venir à une capitulation, qui assurât les sauvages de la vie, & la colonie du repos qu'ils avoient perdu depuis la derniere invasion.

Ils furent assez long-tems avant de pouvoir parvenir à leur but; mais enfin la disette les ayant affoiblis, on en saisit un. Il étoit au commencement tellement accablé de son malheur, qu'il ne voulut ni manger ni boire ; mais voyant qu'on le traitoit avec douceur, & qu'on avoit l'humanité de lui donner ce qu'il falloit pour sa subsistance, sans lui faire le moindre chagrin, il revint de ses frayeurs, & se tranquillisa peu-à-peu.

On lui amena le père de Vendredi, qui entroit souvent en conversation avec lui, & qui l'assuroit de l'intention qu'on avoit, non-seulement de sauver la vie à lui & à tous ses compagnons, mais encore de leur donner une partie de l'île, à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites, sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la colonie. Il lui promit aussi qu'on leur donneroit du grain pour ensemencer des terres, & qu'on leur fourniroit du pain, en attendant qu'ils fussent en état d'en faire pour eux-mêmes. De plus, il lui ordonna d'aller parler à ses compatriotes, & de leur déclarer que, s'ils ne vouloient pas accepter des conditions si avantageuses, ils seroient tous détruits.

Les malheureux sauvages, extrêmement humiliés par leur misère, & réduits au nombre d'environ trente-sept, reçurent cette proposition sans balancer, & demandèrent qu'on leur donnât quel-

ques alimens. Là-dessus douze espagnols & deux anglois bien armés, marchèrent vers l'endroit où les indiens se trouvoient alors, avec trois esclaves & le père de Vendredi. Ces derniers leur portoient une bonne quantité de pain, quelques gâteaux de riz séché au soleil & trois chevreaux en vie. On leur ordonna de se placer au pied d'une colline pour manger ensemble; ce qu'ils firent avec toutes les marques possibles de reconnoissance, & dans la suite ils se montrèrent les observateurs les plus religieux de leur parole, qu'il est possible de trouver parmi les hommes. Ils ne sortoient jamais de leur territoire que quand ils étoient obligés de venir demander des vivres & des conseils pour diriger leur plantation.

C'est encore dans ce même endroit qu'ils vivoient quand je suis rentré dans l'île, & que je leur ai rendu une visite.

On leur avoit enseigné à semer du bled, à faire du pain, à traire des chèvres, &c. &c. rien ne leur manquoit que des femmes pour faire bientôt un peuple dans les formes. On leur avoit assigné une partie de l'île bordée de rochers par derrière, & de la mer par-devant. Elle étoit située du côté du sud-est, & ils avoient autant de terres fertiles qu'il leur en falloit; elles étoient étendues d'un mille & demi en largeur, & d'environ quatre en longueur.

Nos gens leur enseignèrent ensuite à faire des pelles de bois, comme j'en faisois autrefois pour moi-même, & firent présent à toute la troupe de douze haches & de trois couteaux; avec ces outils ils facilitoient leur travail & vivoient avec toute la tranquillité & avec toute l'innocence qu'on pouvoit désirer.

Après la fin de cette guerre, la colonie jouit d'une tranquillité parfaite, par rapport aux sauvages, jusqu'à ce que je revins la voir deux années après. Les canots des sauvages ne laissoient pas d'y aborder de tems en tems pour faire leurs repas inhumains; mais comme ils étoient de différentes nations, & qu'ils n'avoient apparemment jamais entendu parler de ce qui étoit arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver nos sauvages; & quand ils l'auroient fait, ç'auroit été un grand hasard s'ils les avoient trouvés.

C'est ainsi que j'ai donné un récit fidèle & complet de tout ce qui étoit arrivé de considérable à ma colonie pendant mon absence. Elle avoit extrêmement civilisé les indiens, & leur rendoit de fréquentes visites; mais elle leur défendoit, sous peine de la vie, de la venir voir à leur tour de peur d'en être trahie.

Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que nos gens avoient enseigné aux sauvages à faire

des paniers & d'autres ouvrages d'osier : mais bientôt ils avoient surpassé leurs maîtres. Ils savoient faire, en ce genre, les choses du monde les plus curieuses, des tamis, des cages, des tables, des gardes-mangers, des chaises, des lits, &c. étant extrêmement ingénieux dès qu'on leur avoit une fois donné l'idée de quelque chose.

Mon arrivée fut d'un grand secours à ces pauvres gens, puisque je les pourvus abondamment de couteaux, de ciseaux, de pelles, de bêches, de pioches; en un mot de tous les outils dont ils pouvoient avoir besoin. Ils s'en servirent bientôt avec beaucoup d'adresse, & ils eurent assez d'industrie pour se faire des maisons entières d'un tissu d'osier; ce qui, malgré son air comique, étoit d'une grande utilité contre la chaleur & contre toutes sortes de vermines.

Cette invention plut tant à mes gens, qu'ils firent venir les sauvages, pour faire la même chose pour eux; & quand je fus voir la colonie des deux anglois, leurs huttes parurent de loin à mes yeux être de grandes ruches. Pour Guillaume Atkins, qui commençoit à devenir sobre, industrieux, appliqué, il s'étoit fait une tente d'ouvrage de vanier, qui passoit l'imagination. Elle avoit cent vingt pas de circuit; les murailles en étoient aussi serrées que le meilleur panier; elles consistoient en trente deux compartimens fort épais,

& de la hauteur de sept pieds. Il y avoit au milieu une autre hutte qui n'avoit pas au-delà de vingt-deux pas de contour. Elle étoit beaucoup plus forte & plus épaisse que la tente extérieure; la figure en étoit octogone, & chacun des huit coins étoit soutenu d'un bon poteau. Sur le haut de ces poteaux, il avoit posé de grandes pièces de même ouvrage, jointes ensemble par des chevilles de bois; ces pièces servoient de base à huit solives qui faisoient le dôme de tout le bâtiment, & qui étoient parfaitement bien unies, quoiqu'au lieu de clous, il n'eût que quelques chevilles de fer qu'il avoit trouvé moyen de faire avec de la vieille ferraille que j'avois laissée dans l'île.

Certainement ce drôle faisoit voir une grande industrie dans plusieurs choses où il n'avoit jamais eu occasion de s'appliquer. Il se fit non seulement une forge, avec deux soufflets de bois & de fort bon charbon, mais encore une enclume de médiocre grandeur, dont il avoit trouvé la matière dans un levier de fer, ce qui lui donna le moyen de forger des crochets, des gâches de ferrure, des chevilles de fer, des verroux & des gonds.

J'en reviens à son bâtiment: après avoir dressé le dôme de sa tente intérieure, il remplit les vides entre les solives, d'ouvrages de vanier

aussi bien tissus qu'il fût possible. Il le couvrit d'un second tissu de paille de riz ; & sur le tout il mit encore des feuilles d'un certain arbre, fort larges ; ce qui rendoit tout le toît aussi impénétrable à la pluie, que s'il avoit été couvert de tuiles, ou d'ardoises : il fit tout cela lui-même, hormis l'ouvrage de vanier, que les sauvages avoient tissu pour lui.

La tente extérieure formoit comme une espèce de galerie couverte, & de ses trente-deux angles de solives s'étendoient les poteaux qui soutenoient le dôme, & qui étoient éloignés du circuit, de l'espace de vingt pieds ; de manière qu'il y avoit entre les murailles extérieures & intérieures, une promenade large de vingt pieds à peu près.

Il partagea tout l'intérieur en six appartemens par le moyen de ce même ouvrage de vanier, mais plus proprement tissu & plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plain-pied, il y avoit une porte, par laquelle on entroit par la tente du milieu, & une autre qui donnoit dans la galerie extérieure, qui étoit aussi partagée en six pièces égales, non-seulement propres à servir de retraite, mais encore de décharge. Ces six espaces n'emportoient pas toute la circonférence, & les autres appartemens qu'il y avoit dans la tente extérieure, étoient arrangés de la manière que voici. Dès qu'on étoit entré

par la porte de dehors, on avoit tout droit devant soi un petit passage qui menoit à la porte de la maison intérieure ; à chaque côté du passage il y avoit une muraille d'ouvrage de vanier, avec une porte par où l'on entroit dans une espèce de magasin large de vingt pieds & long de quarante, & de là dans un autre un peu moins long. De manière que dans la tente extérieure il y avoit dix belles chambres, dans six desquelles on ne pouvoit entrer que par les appartemens de la tente intérieure, dont elles étoient, pour ainsi dire, les cabinets. Les autres quatre, comme je viens de dire, étoient de grands magasins, deux d'un côté, & deux de l'autre du passage qui menoit de la porte de dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil ouvrage de vanier, ni d'une hutte faite avec autant de propreté & d'arrangement. Cette grande ruche servoit de demeure à trois familles ; savoir, à celle d'Atkins, de son compagnon, & de la femme du troisième Anglois qui avoit perdu la vie dans la dernière guerre, & qui avoit laissé sa veuve avec trois enfans sur les bras.

Les autres en usèrent parfaitement bien avec cette famille, & lui fournirent, avec une charité libérale, tout ce dont elle avoit besoin ; dit

grain, du lait, des raisins secs, &c. S'ils tuoient un chevreau, ou s'ils trouvoient une tortue, elle en avoit toujours sa part; de manière que tous ensemble ils vivoient assez bien, quoique, comme j'ai déjà dit, il s'en fallût de beaucoup qu'ils n'eussent la même application que les Anglois qui faisoient une colonie à part.

Il y avoit une particularité dans la conduite de tous les Anglois, que je ne dois pas passer sous silence. La religion étoit une chose absolument inconnue parmi eux. Il est vrai qu'ils se faisoient souvenir assez souvent les uns les autres, qu'il y avoit un Dieu, en jurant à la manière des gens de mer; mais cette espèce d'hommage qu'ils rendoient à la divinité, étoit fort éloigné d'être un acte de dévotion, & leurs femmes, pour être mariées à des chrétiens, n'en étoient pas plus éclairées. Ils étoient eux-mêmes fort ignorans dans la religion, & par conséquent fort incapables d'en donner quelque idée à leurs femmes. Toutes les lumières qu'elles avoient acquises par le mariage, c'est que leurs maris leur avoient enseigné à parler l'Anglois passablement, comme aussi à leurs enfans, qui étoient environ au nombre de vingt, & qui apprenoient à s'énoncer en Anglois, dès qu'ils étoient en état de former des sons articulés, quoiqu'ils s'en acquitassent d'abord d'une

manière assez burlesque, aussi-bien que leurs mères.

Parmi tous ces enfans, il n'y en avoit pas un qui passât l'âge de six ans quand j'arrivai. A peine y en avoit-il sept que les Anglois avoient mené ces dames sauvages dans l'île. Elles étoient toutes fécondes, l'une plus, l'autre moins; celle qui étoit tombée en partage au second cuisinier du vaisseau, étoit grosse alors pour la sixième fois; il n'y en avoit pas une qui ne fut douce, modérée, laborieuse, modeste & prompte à secourir ses compagnes; elles étoient sur-tout extrêmement soumises à leurs maîtres, que je ne puis appeler leurs maris que très-improprement. Il ne leur manquoit plus rien que d'être instruites dans le christianisme, & mariées légitimement: elles y parvinrent bientôt par mes soins, ou du moins par une conséquence de mon arrivée dans l'île.

Ayant donné ainsi l'histoire générale de la colonie, & pareillement des cinq rebelles Anglois, il me reste à entrer en quelque détail touchant les Espagnols, qui constituoient le corps le plus puissant de mes sujets, & dont l'histoire est remarquable par des particularités dignes d'attention.

Ils m'informèrent, dans plusieurs de nos conversations, de la situation où ils s'étoient trouvés parmi

parmi les ſauvages. Ils me dirent naturellement qu'ils n'avoient pas ſongé ſeulement à chercher dans l'induſtrie quelque ſecours contre la misère ; & que, quand même, ils auroient été ſi fort accablés par le fardeau de leurs infortunes, ſi abîmés dans le déſeſpoir, qu'ils s'étoient abandonnés nonchalamment à la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim.

Un homme fort grave & fort ſenſé d'entre eux, me dit qu'il ſentoit bien qu'ils avoient eu tort; puiſqu'un homme ſage, au lieu de ſe laiſſer entraîner à ſa misère, doit tirer du ſecours de tous les moyens que lui offre la raiſon, pour adoucir le malheur préſent, & pour ſe préparer une délivrance entière pour l'avenir. La douleur, continua-t il, eſt la paſſion du monde la plus inſenſée & la plus inutile ; elle ne roule que ſur des choſes paſſées, qu'on ne peut rappeler, & qui, d'ordinaire, ſont ſans remède ; elle ne ſe tourne preſque jamais du côté de l'avenir ; & bien loin de nous faire réfléchir ſur les moyens de finir nos malheurs, elle y met le comble, au lieu de les rendre ſupportables. Là-deſſus il m'allégua un proverbe eſpagnol qu'il m'eſt impoſſible de citer mot à mot, mais dont j'ai fait le proverbe que voici :

Etre troublé dans le trouble,
C'eſt rendre le trouble double.

Il porta ensuite ses réflexions sur toutes les commodités que je m'étois autrefois procurées dans ma solitude, & sur les soins infatigables par lesquels, d'un état plus triste que le leur n'avoit jamais été, j'en avois su faire un plus heureux que n'étoit le leur dans le tems même qu'ils se trouvoient tous ensemble dans l'île.

Il me dit encore qu'il avoit remarqué avec étonnement que les Anglois avoient plus de présence d'esprit dans l'infortune, que tout autre peuple qu'il eût jamais rencontré; & que sa nation, & la Portugaise, étoient les gens du monde les plus malheureux quand il s'agissoit de lutter contre l'adversité; puisqu'après avoir fait inutilement les efforts ordinaires pour se tirer du malheur, leur premier pas étoit toujours le désespoir, sous lequel ils restoient affaissés, sans avoir la force d'esprit de former le moindre dessein propre à mettre fin à leurs calamités.

Je lui répondis qu'il y avoit une grande différence entre leur cas & le mien, puisqu'ils avoient été jetés à terre sans aucune chose nécessaire pour subsister. Qu'en effet, mon malheur avoit été accompagné de ce désavantage, que j'étois seul; mais qu'en récompense, les secours que la providence m'avoit mis entre les mains en poussant les débris du vaisseau si près du rivage, auroient été capables de ranimer le courage de l'homme

du monde le plus foible. Seigneur, répartit l'Espagnol, si nous avions été dans votre situation, nous n'aurions jamais tiré du vaisseau la moitié des choses utiles que vous sûtes en tirer; nous n'aurions jamais eu l'esprit de faire un radeau pour les porter à terre, ou de le faire aborder à l'île sans voiles & sans rames. Nous ne nous en serions pas avisés tous ensemble, bien loin qu'un seul d'entre nous eût été capable de l'entreprendre & de l'exécuter. Je le conjurai là-dessus de mettre des bornes à ses complimens, & de continuer le récit de leur embarquement dans l'endroit où ils avoient si mal passé leur tems. Il me dit que malheureusement ils étoient abordés dans une île où il y avoit du monde sans provisions, & que s'ils avoient été assez sensés pour remettre en mer, & aller vers une île peu éloignée de-là, ils auroient trouvé des provisions sans habitans. Que les Espagnols de l'île de la Trinité y ayant été fréquemment, n'avoient rien négligé pour la remplir de boucs & de cochons; que d'ailleurs, les tourterelles & les oiseaux de mer y étoient dans une si grande abondance, que s'ils n'y avoient pas trouvé du pain, du moins ils n'auroient jamais pu manquer de viande. Dans l'endroit où ils avoient abordé, au contraire, ils n'avoient eu que quelques herbes & quelques racines sans goût & sans suc, dont la charité des sauvages

les avoit pourvus, encore fort ſobrement, parce que ces bonnes gens n'étoient pas en état de les nourrir mieux ; à moins qu'ils n'euſſent voulu avoir part à leurs feſtins de chair humaine.

Les Eſpagnols me firent encore le récit de tous les moyens qu'ils avoient employés pour civiliſer les ſauvages, leurs bienfaiteurs, & pour leur donner des ſentimens & des coutumes plus raiſonnables que ceux qu'ils avoient hérités de leurs ancêtres ; mais tous leurs ſoins avoient été inutiles. Les ſauvages avoient trouvé fort étrange que des gens qui étoient venus là, pour chercher de quoi vivre, vouluſſent ſe donner les airs d'inſtruire ceux qui leur procuroient de quoi ſubſiſter ; ſelon eux, il ne falloit ſe mêler de donner ſes idées aux gens, que quand on pouvoit ſe paſſer d'eux.

Les Eſpagnols avoient été expoſés ſouvent à de terribles extrémités, étant quelquefois abſolument ſans vivres. L'île où le malheur les avoit portés, étoit habitée par des ſauvages indolens, & par conſéquent plus pauvres & plus miſérables que d'autres peuples de cette même partie du monde. En récompenſe, ceux-ci étoient moins barbares & moins cruels que ceux qui étoient plus à leur aiſe.

Mes Eſpagnols trouvoient pourtant dans la triſte ſituation où ils avoient été, une démonſ-

tration évidente de la sagesse & de la bonté de la providence qui dirige les événemens. Car si, animés par la misère & par la disette qui les accabloient, ils avoient cherché un pays plus abondant, cette précaution même les auroit détournés de la route de se délivrer par mon moyen.

Les sauvages, à ce qu'ils me racontèrent encore, avoient voulu, pour prix de leur hospitalité, les conduire avec eux à la guerre. Il est vrai qu'ils avoient des armes à feu, & s'ils n'avoient pas eu le malheur de perdre leurs munitions, non-seulement ils auroient été en état de rendre des services considérables à leurs hôtes, mais encore de se faire respecter par leurs amis & par leurs ennemis. Mais n'ayant ni poudre ni plomb, obligés pourtant de suivre leurs bienfaiteurs dans les combats, ils y étoient plus exposés que les sauvages eux-mêmes. Ils n'avoient ni arcs, ni flèches, & ils ne savoient pas faire usage de ces sortes d'armes que leurs amis auroient pu leur fournir. Ainsi, ils étoient forcés à rester dans l'inaction, en butte aux dards des ennemis, jusqu'à ce que les deux armées se serrassent de près. Alors, effectivement ils étoient d'un grand service. Avec trois hallebardes qu'ils avoient, & avec leurs mousquets, dans le canon desquels ils mettoient des morceaux de bois pointus au lieu de bayonnettes, ils rompoient quelquefois des bataillons

entiers. Il ne laiſſoit pas d'arriver fort ſouvent, qu'environnés par une grande multitude d'ennemis, ils ne ſe ſauvoient d'une grêle de flèches que par une eſpèce de miracle. Mais enfin, ils avoient ſu ſe garantir de ce danger, en ſe couvrant tout le corps de larges boucliers de bois couverts de peaux de certains animaux ſauvages dont ils ne ſavoient pas le nom. Un jour cependant le malheur avoit voulu que cinq d'entr'eux fuſſent jetés à terre par les maſſues des ſauvages, ce qui avoit donné occaſion à l'ennemi d'en faire un priſonnier; c'étoit préciſément l'Eſpagnol que j'avois eu la ſatisfaction d'arracher à la cruauté de ſes vainqueurs. Ses compagnons l'avoient cru mort dans le commencement; mais en apprenant qu'il avoit été pris, ils auroient haſardé volontiers leur vie tous, tant qu'ils étoient, pour le délivrer.

Dans le tems que ces Eſpagnols avoient été terraſſés, les autres les avoient renfermés au milieu d'eux ſans les abandonner, juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus à eux-mêmes. Alors, faiſant tous enſemble un petit bataillon, ils s'étoient fait jour au travers de plus de mille ſauvages renverſant tout ce qui s'oppoſoit à eux, & procurant à leurs amis une victoire entière, mais peu ſatisfaiſante pour eux-mêmes par la perte de leur compagnon.

On peut juger par-là, quelle avoit été leur joie en revoyant leur ami qu'ils avoient cru dévoré par les ſauvages, la plus mauvaiſe eſpèce d'animaux féroces. Cette joie étoit parvenue au plus haut degré, par la nouvelle qu'il y avoit près de-là un chrétien aſſez humain pour former le deſſein de finir leurs malheurs, & capable de l'exécuter.

Ils me firent encore la deſcription la plus pathétique de la ſurpriſe que leur avoit donnée le ſecours que je leur avois envoyé; le pain, ſur toute choſe, qu'ils n'avoient pas vu depuis tant d'années. Ils l'avoient béni mille & mille fois, comme un aliment deſcendu du ciel, & en le goûtant ils y avoient trouvé le plus reſtaurant de tous les cordiaux. Pluſieurs autres choſes que je leur avois envoyées pour leur ſubſiſtance, leur avoient cauſé à-peu-près le même raviſſement.

Mes Eſpagnols, en me faiſant ce récit, trouvoient des termes pour exprimer leurs ſentimens; mais ils n'en avoient point pour donner une idée de la joie qu'avoit excitée dans leur ame la vue d'une barque & de pilotes tout prêts à les tirer de cette île malheureuſe, & à leur faire voir le lieu & la perſonne deſquels ce ſecours leur étoit venu. Ils me dirent ſeulement que les extravagances où les avoit portés une délivrance ſi peu

attendue, n'avoient été guères éloignées d'une véritable frénéfie ; que leur paffion, qui étouffoit prefque toutes les facultés de leur ame, s'étoit frayé plufieurs routes différentes, pour éclater dans l'un d'une telle manière, dans l'autre d'une manière toute oppofée ; que les uns s'étoient évanouis, que les autres avoient pleuré, & que quelques-uns étoient devenus pour un tems abfolument fous.

Ce portrait me toucha beaucoup, & me rappela les tranfports de Vendredi en rencontrant fon père ; ceux des François qui s'étoient fauvés à bord de leur navire embrâfé ; ceux de cet équipage que mon fecours avoit empêchés de mourir de faim, & fur-tout la manière dont j'avois été faifi moi-même, en quittant le défert dans lequel j'avois vécu pendant vingt-huit ans. C'eft ainfi que d'ordinaire nous nous intéreffons aux fentimens d'autrui, à proportion que nous y reconnoiffons nos propres fentimens.

Ayant donné ainfi une idée de l'état où je trouvai ma colonie, il eft tems que j'entre dans le détail de ce que je fis pour elle, & de la fituation où je la laiffai en fortant de l'île. Ces gens étoient perfuadés, auffi bien que moi, qu'ils ne feroient plus importunés par les vifites des fauvages, & que s'ils revenoient, ils étoient en état de les repouffer, quand ils feroient deux fois plus

nombreux qu'auparavant. Ainsi, il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important que je traitai avec l'Espagnol, que j'appele gouverneur, c'étoit leur demeure dans l'île. Mon intention n'étoit pas d'en emmener un seul avec moi : aussi n'étoit-il pas juste de faire cette grace à quelques-uns, & de laisser là les autres, qui auroient été au désespoir d'y rester, si j'eusse diminué leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étois venu pour les établir dans l'île, & non pour les en faire sortir ; que dans ce dessein, j'avois fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance, & pour leur sûreté : que de plus, je leur amenois des personnes non-seulement propres à augmenter avantageusement leur nombre, mais encore à leur rendre de grands services, étant artisans, & capables de faire pour la colonie mille choses nécessaires qui lui avoient manqué jusqu'à présent.

Avant de leur livrer tout ce que j'avois apporté pour eux, je leur demandai à chacun, l'un après l'autre, s'ils avoient absolument banni de leur cœur leurs anciennes animosités, & s'ils vouloient bien se toucher dans la main les uns aux autres, pour se promettre une amitié étroite,

& un attachement ſincère pour l'intérêt commun de toute la ſociété.

Guillaume Atkins répondit d'une manière gaie & cordiale, qu'ils avoient eu aſſez de malheurs pour devenir modérés, & aſſez de diſcordes pour devenir amis ; que pour ſa part il promettoit de vivre & de mourir avec les autres ; que, bien loin de nourrir quelque haine contre les Eſpagnols, il avouoit qu'il avoit mérité de reſte tout ce qu'ils avoient fait à ſon égard, & que s'il avoit été à leur place, & eux dans la ſienne, ils n'en auroient pas été quittes à ſi bon marché ; qu'il étoit prêt à leur demander pardon, s'ils le vouloient, de ſes folies & de ſes brutalités ; qu'il ſouhaitoit leur amitié de tout ſon cœur, & qu'il ne négligeroit aucune occaſion de les en convaincre ; qu'au reſte, il étoit content de ne pas revoir encore ſa patrie de vingt ans.

Pour les Eſpagnols, ils dirent qu'en effet ils avoient dans le commencement déſarmé & exilé Atkins & ſes compagnons, à cauſe de leur mauvaiſe conduite, & qu'ils s'en rapportoient à moi, s'ils l'avoient fait ſans raiſon : mais qu'Atkins avoit marqué tant de bravoure dans la grande bataille contre les ſauvages, & qu'enſuite il avoit donné tant de marques de l'intérêt qu'il prenoit dans toute la ſociété, qu'ils avoient oublié tout

le passé, & qu'ils le croyoient aussi digne d'être fourni d'armes & de tout ce qui lui étoit nécessaire que tout autre; qu'ils avoient déjà fait voir jusqu'à quel point ils étoient satisfaits de lui, en lui confiant le commandement sous leur gouverneur; qu'ils avoient parfaitement, lui & ses compagnons, mérité leur confiance par tout ce qui peut porter les hommes à se fier les uns aux autres; enfin, qu'ils embrassoient avec plaisir l'occasion de m'assurer qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la colonie.

Sur ces déclarations qui paroissoient pleines de franchise & d'amitié, je les priai tous à dîner pour le lendemain; & véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer, je fis venir à terre le cuisinier du vaisseau & son compagnon, & je leur donnai pour aide le second cuisinier qui étoit dans l'île. On apporta du vaisseau six pièces de bœuf, & quatre de porc, une grande jatte de porcelaine pour y faire du punch, avec les ingrédiens nécessaires; dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux, & dix bouteilles de bière d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à mes convives, qu'ils n'avoient tâté de rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajoutèrent à nos mets cinq chevreaux entiers, que les cuisiniers firent rôtir, & dont on envoya trois bien couverts dans le

vaisseau, afin que l'équipage se régalât de viande fraîche dans le tems que mes insulaires faisoient bonne chère des provisions salées du vaisseau.

Après avoir goûté avec eux tous les plaisirs innocens de la table, je fis porter à terre toute la cargaison que j'avois destinée à mes gens; & pour empêcher qu'il y eût des disputes sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devoit servir à les vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour avoir quatre chemises, & j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six, à l'instante prière des Espagnols. Rien au monde n'étoit capable de leur faire plus de plaisir; il y avoit si long-tems qu'ils n'en avoient porté, que l'idée même leur en étoit presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre, dont j'ai parlé ci-dessus, à leur faire faire à chacun un habit en forme de fourreau; croyant cet habillement libre & peu serré, le plus propre pour la chaleur du climat. J'ordonnai en même tems qu'on leur en fît de nouveaux dès que ceux-ci seroient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardoit les escarpins, les souliers, les bas, & les chapeaux.

Il m'est impossible d'exprimer la joie & la sa-

tisfaction qui éclatoient dans l'air de tous ces pauvres gens, en voyant le soin que j'avois pris de leur fournir tant de choses utiles & commodes. Ils me dirent que j'étois leur véritable père, & que, tant que, dans un endroit si éloigné de leur patrie, ils auroient un correspondant comme moi, ils oublieroient qu'ils étoient dans un désert. Là-dessus ils déclarèrent tous qu'ils s'engageoient à ne jamais abandonner l'île sans mon consentement.

Je leur présentai ensuite les gens que j'avois amenés avec moi, sur tout le tailleur, le serrurier, les deux charpentiers, & mon artisan universel qui leur étoit d'une plus grande utilité qu'aucune chose au monde. Le tailleur, pour leur marquer le zèle qu'il avoit pour eux, se mit d'abord à travailler, & avec ma permission, il commença par leur faire à chacun une chemise. En même tems il enseigna aux femmes la manière de manier l'aiguille, de coudre & de piquer, & les employa même sous lui à faire les chemises de leurs maris & de tous les autres.

Pour les charpentiers, il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma colonie. Ils mirent d'abord en pièces tout mes meubles grossiers, & firent en leur place, en moins de rien, des tables fort propres, des chaises, des chalits, des buffets, &c.

Pour leur faire voir de quelle manière la nature avoit produit mes artisans, je menai mes charpentiers voir la maison d'Atkins. Ils m'avouèrent tous deux qu'ils n'avoient jamais vu un pareil exemple de l'industrie humaine : l'un des deux, même après avoir rêvé pendant quelques momens, se tournant de mon côté : En vérité, dit-il, cette homme n'a pas besoin de nous, il ne lui manque rien que des outils.

Ce mot me fit souvenir de produire ceux que j'avois apportés ; je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle & un rateau, afin de suppléer par là à la charrue & à la herse. Je donnai encore à chaque petite colonie à part, une pioche, un lévier, une grande hache, & une scie, en leur permettant d'en prendre de nouveaux du magasin général, dès qu'ils seroient usés ou rompus.

J'avois mené avec moi à terre le jeune homme dont la mère étoit morte de faim, & la servante aussi. C'étoit une jeune fille douce, bien élevée & pieuse, & sa conduite charmoit tout le monde. Elle avoit vécu sans beaucoup d'agrément dans le vaisseau où il n'y avoit point d'autre femme qu'elle ; mais elle s'étoit soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnoit dans mon île, & l'air florissant qui y éclatoit par-tout, considérant qu'elle n'avoit aucune affaire dans les Indes orientales, elle me

pria de la laisser dans l'île, & de l'agréger comme un membre de ma famille. Le jeune homme me fit la même prière, & j'y consentis avec plaisir. Je leur donnai un petit terrein, où on leur fit trois tentes, entourées d'ouvrages de vanier, construites à la manière de la maison d'Atkins.

Ces tentes étoient liées ensemble d'une telle manière, que chacun avoit son appartement, & que celle du milieu pouvoit servir de magasin & de salle à manger pour l'usage de l'un & de l'autre. Les deux Anglois trouvèrent à propos de changer de demeure, & d'approcher davantage de ces nouveaux venus. C'est ainsi que l'île resta toujours partagée en trois colonies.

Les Espagnols, avec le père de Vendredi & les premiers esclaves, étoient toujours dans mon vieux château sous la colline, lequel devoit passer pour la capitale de mon empire à fort juste titre. Ils l'avoient tellement étendu, qu'ils y pouvoient vivre fort au large, quoiqu'entièrement cachés, & je suis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite ville dans un bois si parfaitement à l'abri de toute insulte. Mille hommes auroient parcouru toute l'île pendant un mois entier sans la trouver, à moins que d'être avertis qu'elle y étoit réellement. Les arbres qui l'entouroient étoient si serrés, & leurs branches étoient tellement entrelacées les unes dans les autres,

qu'il auroit fallu les abattre pour voir le château : d'ailleurs, il étoit presque impossible de découvrir les deux petits chemins par lesquels les habitans eux mêmes entroient & sortoient. L'un étoit tout au haut de la petite baie, à plus de deux cens verges derrière l'habitation; l'autre, encore plus caché, menoit par-dessus la colline, par le moyen d'une échelle, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Ils avoient planté encore au-dessus de la colline un bois fort épais d'un acre d'étendue, où il n'y avoit pas la moindre ouverture, excepté une fort petite entre deux arbres, par laquelle on entroit de ce côté-là.

La seconde colonie étoit celle de Guillaume Atkins, de son compagnon, & de la famille de leur camarade défunt, du jeune homme & de la servante. Dans celle-là demeuroient encore les deux charpentiers, & le serrurier qui étoit d'autant plus utile à tous les habitans, qu'il étoit encore bon armurier, & capable par conséquent de tenir toujours en bon état les armes à feu. Ils avoient avec eux mon artisan universel qui valoit vingt autres ouvriers lui seul. Ce n'étoit pas seulement un garçon fort industrieux, mais encore fort gai & divertissant, en sorte qu'on trouvoit chez lui l'agréable & l'utile. Avant que de sortir de mon royaume j'eus la satisfaction de le marier avec la servante qui étoit une fille de

mérite.

mérite. Enfin, la troisième colonie étoit celle des deux Anglois honnêtes gens.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici les conversations que j'eus dans l'île avec mon religieux françois sur les mariages des Anglois.

Il est certain que c'étoit un catholique romain, & il est à craindre que je ne choque les protestans en parlant avantageusement de son caractère & de sa piété. Non-seulement c'étoit un papiste, mais un prêtre, & un prêtre françois. Ces qualités pourtant ne doivent pas m'empêcher de lui rendre justice; c'étoit un homme sobre, grave, &, du côté de la morale, véritablement chrétien. Sa charité étoit exemplaire, & toute sa conduite propre à servir de modèle aux gens de bien. Personne ne doit trouver à redire, je crois, aux éloges que je lui donne malgré sa profession, & ses principes, sur lesquels il se trompoit à mon avis, & peut-être encore au sentiment de plusieurs de mes lecteurs.

La première conversation que j'eus avec lui, après qu'il eut consenti à me suivre dans les Indes, me plut extraordinairement. La religion en étoit le sujet, & il m'en parla avec toute la modération & la politesse imaginables.

Monsieur, me dit il, en faisant le signe de la croix, vous ne m'avez pas seulement sauvé la

vie par la bénédiction du ciel, mais vous m'avez permis encore de faire ce voyage avec vous. Vous avez été assez obligeant pour me considérer comme votre ami, & pour me permettre de vous parler avec franchise. Vous voyez par mon habit de quelle religion je suis, & je puis deviner la vôtre par votre patrie. Mon devoir est sans doute de faire, en toute occasion, tous les efforts possibles pour porter les hommes dans le sein de l'église catholique, & de leur donner la connoissance de la religion que je crois la seule véritable. Mais comme je me considère ici comme un de vos domestiques; vos bienfaits, les règles de la civilité & de la justice même me forcent à ne rien faire sans votre permission. Ainsi, monsieur, je ne prendrai jamais la liberté d'entrer en dispute sur quelque point de religion, touchant lequel nous n'avons pas les mêmes sentimens, à moins que vous ne le trouviez à propos.

Je lui répondis que je trouvois dans sa conduite autant de prudence que de modération; qu'il étoit vrai que j'étois de ceux qu'on traite d'hérétiques dans son église, mais qu'il n'étoit pas le premier catholique romain avec lequel j'avois lié conversation, sans m'emporter à ces transports de zèle qui ne peuvent que rendre ces sortes d'entretiens grossiers & inutiles: qu'il pouvoit être persuadé que ses sentimens n'altéreroient

jamais rien dans l'eſtime que ſes bonnes qualités m'avoient donnée pour lui, & que, s'il arrivoit que nos converſations ſur ces ſortes de matières, produiſiſſent quelque mécontentement, j'aurois ſoin que ce ne fût pas ma faute.

Il me répartit que, ſelon lui, il étoit aiſé de bannir la diſpute de toutes nos converſations; que ce n'étoit pas ſon affaire de vouloir convertir ceux avec qui il parloit, & qu'il me prioit de le conſidérer dans nos entretiens plutôt comme un honnête-homme, que comme un religieux; que ſi je voulois lui permettre quelquefois de parler avec moi ſur des matières de religion, il le feroit très-volontiers, & qu'alors il étoit perſuadé que je ſouffrirois avec plaiſir qu'il défendît ſes opinions le mieux qu'il lui ſeroit poſſible; mais que ſans mon conſentement il ne tourneroit jamais la converſation de ce côté-là.

Il me dit encore qu'il étoit réſolu de ne rien négliger, & en qualité de prêtre, & en qualité de ſimple chrétien, de tout ce en quoi il pourroit contribuer à l'utilité de l'équipage, & à l'intérêt général du vaiſſeau; & que s'il ne pouvoit pas prier peut-être avec nous, ni nous avec lui, il auroit du moins la conſolation de prier pour nous dans toutes ſortes d'occaſions.

C'étoit là le tour de nos entretiens ordinaires,

je trouvois dans ce religieux non-seulement un homme bien élevé, mais encore un cœur bien placé, &, si j'ose le dire, du bon-sens, & une grande érudition.

Il me fit un récit très-divertissant de sa vie, & des événemens extraordinaires dont elle avoit été comme tissue. Parmi les aventures nombreuses qu'il avoit eues pendant les deux années qu'il avoit employées à voyager, la plus remarquable, à mon avis, étoit sa dernière course, dans laquelle il avoit été forcé cinq fois de changer de vaisseau; sans que jamais aucun des cinq fût parvenu à l'endroit pour lequel il avoit été destiné.

Son premier dessein avoit été d'aller à Saint-Malo, dans un vaisseau prêt à faire ce voyage: mais forcé par les mauvais tems d'entrer dans le Tage, le navire avoit donné contre un banc, & l'on avoit été obligé d'en ôter toute la cargaison. Dans cet embarras il avoit trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour les îles Madères. Il s'y étoit embarqué, mais le maître n'étant pas un fort excellent marinier, & s'étant trompé dans son estime, avoit laissé dériver son navire jusqu'à Fial, où, par un heureux hasard, il avoit trouvé une bonne occasion de se défaire de sa marchandise qui consistoit en grains. Ce bon-

heur l'avoit fait résoudre à ne point aller aux Madères, mais à charger du sel dans l'île de Mai, & à s'en aller de-là vers Terre-Neuve.

Dans cette conjoncture mon religieux n'avoit pu que suivre la destinée du vaisseau, & le voyage avoit été heureux jusqu'aux bancs, où l'on prend le poisson. Rencontrant là un vaisseau françois, destiné pour Québec, dans la rivière du Canada, & de-là pour la Martinique, pour y apporter des vivres, il avoit cru trouver l'occasion d'exécuter son premier dessein. Mais après être arrivé à Québec, le maître du vaisseau étoit mort, & le vaisseau n'étoit pas allé plus loin. Se voyant traversé de cette manière, il s'étoit mis dans le vaisseau destiné pour la France, qui avoit été consumé en pleine mer, & nous l'avions reçu à bord d'un vaisseau destiné pour les Indes orientales. C'est ainsi qu'il avoit échoué tout-de suite en cinq voyages, qui étoient, pour ainsi dire, les parties d'une seule course, sans parler de ce qui lui arriva dans la suite.

Pour ne pas faire de trop longues digressions sur les aventures d'autrui, qui n'ont point de relation avec les miennes, je reviens à ce qui se passa dans mon île, par le moyen de mon religieux. Comme il étoit logé avec nous pendant tout le tems que je fus dans l'île, il me vint voir un matin

que j'avois résolu d'aller visiter la colonie des Anglois, qui étoit dans l'endroit le plus éloigné de l'île. Il me dit avec beaucoup de gravité, que depuis quelques jours il avoit attendu avec impatience l'occasion de m'entretenir, espérant que ce qu'il avoit à me dire ne me déplairoit pas, parce qu'il tendoit à mon dessein général, la prospérité de ma colonie, & pour y attirer les bénédictions du ciel, dont jusqu'ici elle ne jouissoit pas autant qu'il l'auroit souhaité.

Surpris de la fin de son discours, je lui répondis d'une manière assez précipitée : « comment » pouvez-vous avancer, monsieur, que nous ne » jouissons pas des bénédictions du ciel, nous à » qui il a accordé des secours si merveilleux, & » une délivrance si peu attendue, comme vous » avez pu voir, par le récit que je vous en ai » fait » ?

S'il vous avoit plu me répliqua-t-il d'une manière aussi prompte que modeste, d'attendre la fin de mon discours, vous n'auriez point eu lieu de vous fâcher contre moi, & de me croire assez dépourvu de sens, pour douter de l'assistance miraculeuse dont Dieu vous a favorisé. J'espère, par rapport à vous, que vous êtes en état de jouir des faveurs du ciel, parce qu'effectivement votre dessein est extrêmement bon; mais

quand il seroit encore meilleur, il peut y en avoir parmi vos gens dont les actions n'ont pas la même pureté. Vous savez que dans l'histoire des enfans d'Israël, un seul Achan, éloigna la bénédiction de dieu de tout le peuple, & l'irrita tellement, que trente-six israélites, quoiqu'ils n'eussent point de part dans le crime, furent l'objet de sa colère & de sa vengeance.

Son discours me toucha fort, & je lui dis que son raisonnement étoit juste, & que son dessein me paroissoit si sincère, & si plein de piété, que, mortifié de l'avoir interrompu, je ne pouvois que le prier de vouloir bien continuer. Persuadé que ce qu'il avoit à me dire demandoit quelque tems, je l'avertis de mon intention d'aller voir les plantations des Anglois, & je lui proposai de m'y accompagner, & de m'expliquer ses vues en chemin faisant. Il me répondit qu'il y consentoit avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il avoit à me dire regardoit ces mêmes Anglois. Là-dessus nous nous mîmes en chemin, & je le conjurai de me parler avec toute la franchise possible.

Avant que d'en venir à mon sujet, me dit-il, vous me permettrez bien, monsieur, de poser ici quelques principes, comme la base de tout mon discours. Quoique nous différions dans quelques sentimens particuliers, tout ce que j'ai à

vous dire, seroit sans fruit, si nous ne nous accordions point dans les principes généraux. Je sais bien que malheureusement nous n'admettons pas tous les mêmes dogmes, dans le cas même dont il s'agit; mais il est certain que nous ne pouvons que tomber d'accord de certaines vérités primitives. Nous croyons l'un & l'autre qu'il y a un dieu, & que ce dieu nous ayant donné des regles pour y conformer notre culte & notre conduite, nous ne devons pas nous hasarder de propos délibéré à l'offenser, en négligeant ce qu'il nous commande, ou en faisant ce qu'il nous défend. D'ailleurs, quels que soient les points particuliers de nos religions, nous admettons tous comme une vérité incontestable, que d'ordinaire la bénédiction du ciel ne suit point la transgression volontaire & audacieuse de ses loix. Tout bon chrétien, par conséquent, est obligé de faire tous ses efforts pour tirer de leur léthargie criminelle tous ceux qui vivent sans se mettre en peine de connoître dieu & ses loix. Vos Anglois sont protestans; mais quoique je sois catholique, leurs opinions différentes des miennes ne me déchargent pas du soin que je dois avoir de leurs ames, & je suis obligé en conscience de ne rien épargner pour les faire vivre aussi éloignés qu'il est possible d'une inimitié ouverte avec leur

créateur, sur-tout si vous me permettez de me mêler d'une affaire qui vous regarde directement.

Il me fut impossible jusques-là de déviner son but; je ne laissai pas pourtant de lui accorder ses principes, de le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui nous regardoit, & de le prier d'entrer dans un plus grand détail, afin que je pusse comme un autre Josué, éloigner de nous la chose maudite.

Eh bien! monsieur, dit-il, je prendrai donc la liberté que vous voulez bien me donner. Il y a ici trois choses, ce me semble, qui doivent mettre une barrière entre vos efforts, & les bénédictions du ciel, & que je voudrois voir éloignées pour l'amour de vous & de vos sujets. Je suis sûr, monsieur, que vous serez de mon sentiment dès que je les aurai nommées, sur-tout quand je vous aurai convaincu qu'il est aisé de venir à bout de tous ces obstacles, à votre grande satisfaction. Premièrement, monsieur, continua-t-il, vous avez ici quatre Anglois qui se sont cherché des femmes parmi les sauvages, & qui en ont eu plusieurs enfans, sans s'être mariés selon les loix de dieu & des hommes: par conséquent ils doivent être considérés comme vivant jusqu'ici dans l'impureté. Vous me répondrez, monsieur, que dans cette occasion, il n'y avoit aucun ecclésiastique

pour présider à la cérémonie requise pour un mariage légitime, & qu'il n'y avoit pas même de l'encre, du papier & des plumes pour dresser un contrat de mariage & pour le signer; je suis instruit même de ce que le gouverneur Espagnol vous a raconté des conditions sous lesquelles il a permis que cette liaison se fît. Mais la précaution qu'il a prise de les faire choisir & de les obliger à s'en tenir chacun à une seule & même femme, n'établit point un mariage légitime, puisque le consentement des femmes n'y est point entré, & que les hommes se sont accordés seulement pour éviter les inimitiés & les querelles.

D'ailleurs, l'essence du mariage, poursuivit-il, ne consiste pas seulement dans le consentement mutuel de l'homme & de la femme, mais encore dans une obligation formelle & légale, qui force l'une & l'autre des parties contractantes à se reconnoître toujours dans les qualités d'époux & d'épouse. Elle engage l'homme à s'abstenir de toute autre femme, tandis que le premier contrat subsiste, & de pourvoir la sienne, aussi-bien que ses enfans, de tout ce qui leur est nécessaire autant que ses facultés peuvent le lui permettre. Ce contrat oblige la femme à remplir de son côté les mêmes ou de semblables conditions.

Pour les hommes en question, rien ne les empêche de se servir de la première occasion

pour abandonner leurs femmes & leurs enfans, pour les laisser dans la misère, & pour en épouser d'autres. Peut-on dire, monsieur, continua-t-il, avec une grande chaleur, que la gloire de dieu ne souffre pas d'une liberté si peu légitime? Croyez-vous, que tant que cette licence subsistera, la bénédiction du ciel accompagnera vos efforts, quelque bons qu'ils puissent être en eux-mêmes, & dans votre intention? N'est-il pas toujours certain, que ces gens qui sont vos sujets, & entièrement soumis à votre volonté, vivent par votre permission dans une fornication ouverte?

J'avoue que je fus frappé de la chose, dès que les argumens de mon religieux m'eurent ouvert les yeux sur son énormité; je compris d'abord qu'il auroit été aisé de la prévenir, malgré l'absence de toute personne ecclésiastique. Il ne s'agissoit que de faire de vive voix un contrat, devant des témoins, de le confirmer par quelque signe, dont on auroit pu convenir unanimement, & d'engager & les hommes & les femmes à ne s'abandonner jamais, & à veiller conjointement sur leurs enfans communs: & aux yeux de dieu, ç'auroit été sans doute un mariage légitime; par conséquent il y avoit eu une négligence impardonnable, à ne pas songer à un expédient si facile.

Je crus fermer la bouche à mon prêtre, en

lui disant que tout cela s'étoit passé pendant mon absence, & que ces gens avoient déjà vécu si longtems ensemble, que si leur liaison mutuelle ne méritoit que le nom de fornication, la chose étoit sans remède.

Je vous demande pardon de ma franchise, me répliqua-t-il ; je vois bien que vous avez raison de soutenir que vous ne sauriez être coupable de tout ce qui s'est fait ici pendant votre absence ; mais ne vous flattez pas, je vous prie, de ne point être dans une obligation absolue de réformer tout ce qu'il y a d'indécent & d'illégitime. Que le passé soit imputé à qui il vous plaira : tout ce qu'il y aura de défectueux pour le futur sera à votre charge, parce que vous êtes le maître vous seul de mettre fin à tout ce qu'il y a de criminel dans cette affaire.

J'avoue à ma honte que je fus assez stupide pour ne pas encore comprendre mon religieux, & pour m'imaginer que son dessein étoit de m'obliger à les séparer ; & je lui répondis, que si je prenois de pareilles mesures, ce seroit le vrai moyen de bouleverser toute la colonie.

Non, non, monsieur, me repartit-il, étonné de ma méprise ; mon dessein n'est pas que vous sépariez ces couples, mais que vous les fassiez épouser légitimement ; & puisqu'il seroit difficile de leur faire goûter ma manière de les marier,

quoique valable ſelon les loix de votre patrie, je vous crois qualifié devant dieu & devant les hommes pour vous en acquitter vous-même, par un contrat écrit, ſigné par les hommes & par les femmes, devant tous les témoins qui peuvent ſe trouver dans l'île. Je ne doute pas qu'un pareil mariage ne paſſât pour légitime chez tous les peuples de l'Europe.

J'étois ſurpris de trouver dans ſon diſcours tant de véritable piété, un zèle ſi ſincère, & une impartialité ſi généreuſe pour les intérêts de ſon égliſe, enfin une ſi grande ardeur pour le ſalut de ces perſonnes, qu'il ne connoiſſoit pas ſeulement, bien loin d'avoir la moindre relation avec elles. Je puis dire que je n'ai jamais vu une charité plus grande & plus délicate. Prêtant ſur-tout attention à ce qu'il avoit dit touchant l'expédient de les marier moi-même, dont je connoiſſois toute la validité, je lui dis que je tombois d'accord de tout ce qu'il venoit de dire, que je le remercois de ſa charité généreuſe, & que je ferois la propoſition de cette affaire à mes Anglois : mais que je ne voyois pas qu'ils duſſent trouver le moindre ſcrupule à ſe faire marier par lui-même, ſachant que la choſe ſeroit auſſi valable en Angleterre, que s'ils étoient mariés par un prêtre Anglican. On verra dans la ſuite comment ſe paſſa toute cette affaire.

Je le preſſai enſuite de m'expliquer ſon ſecond grief, en le remerciant de mon mieux ſur les lumières qu'il m'avoit données ſur le premier article.

Il me dit qu'il le feroit avec la même candeur, perſuadé que je ne le trouverois pas mauvais.

Cette ſeconde cenſure avoit pour objet la négligence inexcuſable des Anglois, qui ayant vécu avec leurs femmes l'eſpace de ſept années, leur ayant enſeigné à parler & à lire l'anglois, & leur voyant de la pénétration & du jugement, n'avoient pas ſongé à leur toucher un mot de la religion chrétienne, de l'exiſtence d'un ſeul dieu, & de la manière de le ſervir, bien loin de les en inſtruire à fond, & de les déſabuſer de la groſſière abſurdité de leur idolâtrie.

Il traita cette négligence de crime atroce, dont non-ſeulement ils auroient à rendre compte devant le tribunal de dieu; mais que peut-être par une juſte punition, ils ne trouveroient plus occaſion de réparer; dieu leur pouvant arracher ces femmes, dont, pour ainſi dire, il leur avoit commis le ſalut.

Je ſuis perſuadé, continua-t-il, avec beaucoup de ferveur, que s'ils avoient été obligés de vivre parmi les ſauvages, d'entre leſquels ils ont tiré leurs femmes, ces idolâtres auroient pris plus de peines pour les engager dans le culte du diable,

qu'ils n'en ont pris pour donner à leurs prisonniers la connoissance de dieu. Quoique nous ne soyons pas de la même religion, monsieur, poursuivit-il, cependant en qualité de chrétien, nous devons être ravis de voir les esclaves du démon instruits des principes généraux du christianisme, de les voir admettre un dieu, un rédempteur, une résurrection, & une vie à venir; dogme où nous souscrivons tous. Ils seroient du moins alors plus près de la véritable église, qu'à présent, qu'ils font une profession ouverte de l'idolâtrie & du culte du diable.

Ne pouvant plus résister à la tendresse que la vertu éclairée de cet honnête homme m'inspiroit pour lui, je le serrai entre mes bras avec passion. « Combien n'ai-je pas été éloigné, lui » dis-je, de bien connoître ce qu'il y a de plus » essentiel dans les vertus chrétiennes, qui con- » sistent à aimer l'église de Jésus-Christ, & le salut » du prochain! En vérité j'ai ignoré jusqu'ici le » caractère d'un vrai chrétien ». Ne parlez pas ainsi, mon cher monsieur, me répondit-il, vous n'êtes point coupable de toutes ces négligences. « Il est vrai, répliquai-je, mais je n'ai pas pris ces » sortes de choses à cœur, comme vous ». Il est tems encore de remédier à tous ces inconvéniens, repartit-il; ne soyez pas si prompt à vous condamner vous-même. « Mais que ferai-je, lui

» dis-je ? vous savez que mon départ ne sauroit » être différé ». Hé bien! me repondit il, voulez-vous me permettre de parler à ces pauvres gens? « De tout mon cœur, lui dis-je, & » je ne négligerai rien pour appuyer de mon auto- » rité tout ce que vous leur direz ». Par rapport à cela, répliqua-t-il, nous devons les abandonner à la grâce de Jésus-Christ. Notre devoir se borne à les instruire, à les exhorter, à les encourager; si vous voulez bien me laisser faire, & si le ciel daigne bénir mes foibles efforts, je ne désespère pas de porter ces ames ignorantes dans le sein du christianisme, & de leur faire embrasser les articles fondamentaux, dont nous convenons tous; j'espère même d'y réussir, pendant que vous serez encore dans l'île.

Je le priai alors de passer au troisième article, sur lequel il s'étoit offert de m'éclaircir. Cet article est de la même nature, me dit-il. Il s'agit de vos pauvres sauvages, qui sont devenus vos sujets, pour ainsi dire, par le droit de la guerre. C'est une maxime qui devroit être reçue de tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils puissent être, que la connoissance de notre sainte religion doit être étendue par tous les moyens possibles, & dans toutes les occasions imaginables.

C'est sur ce principe que notre église envoye des missionnaires dans la Perse, les Indes, la

Chine,

Chine, & que nos prélats même s'engagent à des voyages dangereux, & à demeurer parmi des barbares & des meurtriers, pour leur donner la connoissance de dieu, & pour les porter dans le sein de l'église chrétienne. Vous avez ici toute prête l'occasion d'une pareille charité; vous pouvez détourner de l'idolâtrie trente-six ou trente-sept pauvres sauvages, & les conduire à la connoissance de dieu, leur créateur & leur rédempteur. Pourriez-vous négliger un pareil moyen d'exercer votre piété, & de faire une bonne œuvre, qui vaut la peine qu'un chrétien y employe tout le tems de sa vie?

Ces paroles me rendoient muet d'étonnement, & j'étois charmé de voir devant mes yeux un véritable modèle du zèle chrétien, quels que pussent être les sentimens particuliers de cet homme de bien. J'avoue que jamais pareille pensée ne m'étoit venue dans l'esprit, & sans lui j'aurois été peut-être incapable toute ma vie d'en avoir de semblables. Je regardois ces sauvages comme de vils esclaves, dont nous aurions pu nous servir en cette qualité, si nous avions eu de quoi les employer; & dont, faute de cela, nous ne devions songer qu'à nous défaire, en les transportant ailleurs, quand ils n'auroient jamais revu leur patrie.

La confusion de mes pensées dura longtems

ſans que je fuſſe en état de répondre un mot à ſon diſcours; il remarqua mon déſordre, & me regardant d'un air ſérieux : Je ſerois au déſeſpoir, me dit-il, d'avoir lâché la moindre expreſſion qui pût vous offenſer. « Effectivement, lui » répondis-je, je ſuis en colère, mais c'eſt contre » moi-même. Je ſuis confus de n'avoir jamais » formé quelqu'idée là-deſſus, & de ne ſavoir » pas à quoi pourra ſervir la notion que vous » m'en donnez à préſent.

» Vous ſavez, continuai je, dans quelles cir» conſtances je me trouve. Le vaiſſeau, dans » lequel je ſuis, eſt deſtiné pour les Indes : » il eſt équipé par des marchands particuliers, » & ce ſeroit une injuſtice criante de l'arrêter » plus long-tems ici, ſachant que les proviſions » que conſomme l'équipage, & les gages qu'il » tire, jettent les marchands dans des dépenſes » inutiles. Il eſt vrai que j'ai accordé de pouvoir » demeurer douze jours ici, & ſi j'y demeure plus » longtems, de payer trois livres ſterling par jour. » Il ne m'eſt permis même d'allonger de cette » manière-là mon ſéjour dans l'île, que de huit » jours. Il m'eſt impoſſible par conſéquent d'en» treprendre un deſſein ſi louable, à moins que » de ſouffrir qu'on me laiſſe de nouveau dans » l'ile ; & de m'expoſer, ſi le vaiſſeau réuſſit mal » dans le voyage, à reſter ici toute ma vie, à peu

» près dans le même état dont la providence m'a
» tiré d'une manière si miraculeuse ».

Il m'avoua qu'il m'en coûteroit beaucoup si je voulois exécuter cette entreprise; mais il s'en rapportoit à ma conscience, si le salut d'un si grand nombre d'ames ne valoit pas la peine que je hasardasse tout ce que j'avois dans le monde. N'ayant pas le cœur aussi touché de cette vérité que lui; « je conviens, monsieur, lui dis-je, que
» c'est quelque chose de très-glorieux que d'être
» un instrument dans la main de dieu, pour
» convertir trente-sept payens à la connoissance
» de Jesus-Christ. Mais vous êtes un ecclésias-
» tique, votre vocation particulière vous porte
» naturellement de ce côté-là; & je m'étonne
» qu'au lieu de m'y exhorter, vous ne songiez
» pas vous-même à l'entreprendre.

A ce discours il s'arrêta tout court, se plaça devant moi, & me faisant une profonde révérence; je rends grâces à dieu & à vous, monsieur, me dit-il, de me donner pour une œuvre si excellente, une vocation si manifeste. Si vous croyez être dispensé d'y mettre la main par la situation où vous vous trouvez, & si vous voulez bien vous en fier à moi, je m'y mettrai avec la plus grande satisfaction, & je me croirai dédommagé de tous les malheurs de mon triste voyage, en me voyant employé dans un dessein si glorieux.

Pendant qu'il disoit ces choses, je découvrois dans l'air de son visage une espèce d'extase ; ses yeux brilloient d'un feu nouveau, ses joues étoient rouges, & cette couleur alloit & venoit, comme on le voit arriver à un homme agité par différentes passions. Je me tus pendant quelque tems, faute de trouver des termes propres à exprimer mes sentimens ; j'étois extraordinairement surpris de voir dans un homme tant de zèle & tant de candeur, & un zèle qui s'élevoit si fort au-dessus de la sphère du zèle ordinaire des gens de sa profession, & même de tous les autres chrétiens.

Arès avoir rêvé quelque tems, je lui demandai sérieusement s'il parloit tout de bon, & s'il étoit réellement résolu de s'enfermer dans ce désert pour le reste de sa vie, peut-être uniquement pour entreprendre la conversion de ces gens, & s'il étoit capable de s'y hasarder, sans aucune espérance certaine de réussir dans cette entreprise.

Qu'appellez-vous se hasarder, me répliqua-t-il vivement ? dites-moi, je vous prie, dans quelle vue croyez-vous que j'aye pris la résolution de vous suivre dans les Indes ? « Je n'en sais rien, » lui dis-je ; à moins que ce ne soit pour aller » prêcher l'évangile aux Indiens ». Vous devinez juste, me répondit-il ; & si je puis convertir ces trente-sept hommes à la foi de Jésus-Christ,

penſez-vous que je n'aurai pas bien employé mon tems quand je devrois être enterré ici ? Le ſalut de tant d'ames ne vaut pas ſeulement toute ma vie, mais encore celle de vingt autres de ma profeſſion. Oui, oui, monſieur, je bénirois toujours Jéſus-Chriſt & la ſainte Vierge, ſi je pouvois être le moindre inſtrument du ſalut de tant d'ames, quand je ne devrois jamais revoir ma patrie. Mais puiſque vous voulez me faire l'honneur de m'employer à ce ſaint ouvrage, ce qui me portera à prier pour vous tous les jours de ma vie ; j'eſpère que vous ne me refuſerez pas une ſeule grâce que je vous demanderai ; c'eſt de me laiſſer Vendredi, afin de me ſeconder, & de me ſervir d'interprète ; car vous ſavez que ſans un pareil ſecours il m'eſt impoſſible d'entrer en converſation avec ces pauvres gens.

Je fus fort troublé à cette demande, ne pouvant pas me réſoudre à me ſéparer de ce fidèle domeſtique, pour pluſieurs raiſons. Il avoit été mon compagnon dans tous mes voyages, non-ſeulement il étoit plein de franchiſe, mais il m'aimoit avec toute la tendreſſe poſſible, & j'avois réſolu de faire quelque choſe de conſidérable pour ſa fortune, s'il me ſurvivoit, ce qui étoit très-préſumable. D'ailleurs, comme je lui avois fait embraſſer la religion proteſtante, il auroit couru

risque de ne savoir plus à quoi s'en tenir, si l'on avoit tâché de lui donner d'autres idées; bien persuadé que, quelque chose qu'on pût lui dire, il ne se mettroit jamais dans l'esprit, que son bon maître étoit un hérétique, & devoit être damné. De nouvelles instructions auroient pu être le vrai moyen de le faire renoncer à ses principes, & de le rejeter dans l'idolâtrie.

Une pensée, qui me vint tout d'un coup, me tranquillisa; je déclarai à mon religieux que je ne pouvois pas dire avec sincérité, que j'étois prêt à me défaire de Vendredi, par quelque motif que ce pût être, quoique naturellement je ne dusse pas me faire une affaire de sacrifier un domestique à cette charité à laquelle il sacrifioit sa vie même; que ce qui m'en détournoit le plus étoit la persuasion où j'étois que Vendredi ne consentiroit jamais à me quitter, & que je ne pouvois pas l'y forcer sans une injustice criante, puisqu'il y auroit une dureté affreuse à éloigner de moi un homme qui avoit bien voulu s'engager solemnellement à ne m'abandonner jamais.

Cette réponse l'embarrassa fort; il lui étoit impossible de communiquer ses pensées à ces pauvres sauvages, pour qui son langage étoit aussi barbare que le leur l'étoit pour lui. Pour remédier à cet inconvénient, je lui dis que le père de Vendredi avoit appris l'espagnol, qu'il

l'entendoit aussi lui-même, & que par conséquent ce vieillard pouvoit lui servir d'interprète.

Il fut fort satisfait de cette ouverture; & rien n'étoit désormais capable de le détourner de ce dessein; mais la Providence donna un autre tour à cette affaire, & la fit réussir par un autre moyen.

Quand nous fûmes venus à l'habitation des Anglois, je les fis tous assembler, & après leur avoir mis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour leur rendre la vie agréable, dont ils témoignèrent une grande reconnoissance, je commençai à leur parler de la vie scandaleuse qu'ils menoient; je leur dis qu'un ecclésiastique de mes amis y avoit déjà fait réflexion, & qu'il traitoit leur conduite de criminelle & d'impie. Je leur demandai ensuite, si en contractant ces infâmes liaisons, ils étoient déjà mariés, ou non? Ils me répondirent que deux d'entr'eux étoient veufs, & que les trois autres étoient encore garçons. Je continuai à leur demander, s'ils avoient pu en conscience avoir un commerce avec ces femmes, les appeller leurs épouses, & procréer des enfans d'elles, sans être mariés légitimement?

Ils me répondirent, comme je m'y étois bien attendu, qu'il n'y avoit eu personne pour les marier; mais qu'ils s'étoient engagés devant le gouverneur, à les prendre en qualité d'épouses

légitimes; & que, selon eux, dans les circonstances où ils se trouvoient alors, ce mariage étoit aussi légitime que s'il avoit été contracté devant un prêtre, & avec toutes les formalités requises.

Je leur répliquai que, sans doute, ils étoient mariés réellement par rapport à Dieu, & qu'ils étoient obligés en conscience, de regarder leurs prisonnières comme leurs légitimes épouses: mais que n'étant pas mariés selon les loix humaines, ils pouvoient, s'ils vouloient, se moquer d'un pareil mariage, & abandonner leurs femmes & leurs enfans; ce qui mettroit leurs malheureuses familles dans un état déplorable, destituées de bien & d'amis: que pour cette raison, je ne pouvois rien faire pour eux, à moins que d'être convaincu de la bonté de leurs intentions; que je serois obligé de tourner toute ma charité du côté de leurs enfans. Je leur dis encore, que s'ils ne m'assuroient pas qu'ils étoient prêts à épouser ces femmes, je ne pouvois pas les laisser ensemble dans une liaison criminelle & scandaleuse, qui devoit indubitablement éloigner d'eux la bénédiction de Dieu.

Atkins, prenant alors la parole pour tous les autres, me répondit, qu'ils avoient autant d'amour pour leurs femmes, que si elles étoient nées dans leur patrie, & que rien ne les porteroit jamais à les abandonner; que pour lui en

particulier, ſi on lui offroit de le ramener en Angleterre, & de lui donner le commandement du plus beau vaiſſeau de guerre de l'armée navale, il le refuſeroit, à moins qu'on ne lui permît de prendre ſa famille avec lui; & que s'il y avoit un eccléſiaſtique dans le vaiſſeau, il ſe marieroit dans le moment de tout ſon cœur.

C'étoit-là juſtement où je l'attendois; le prêtre n'étoit pas avec moi alors, mais il n'étoit pas loin. Je répondis à Arkins, qu'effectivement j'avois un homme d'égliſe avec moi, que je les voulois faire marier le lendemain, & qu'il n'avoit qu'à délibérer là-deſſus avec ſes camarades. Pour moi, je n'ai que faire de délibération, je ſuis prêt, ſi le miniſtre eſt prêt de ſon côté; & je ſuis ſûr que tous mes compagnons ſont de mon ſentiment. Je lui dis que mon ami, le miniſtre, étoit françois, & qu'il ne ſavoit pas un mot de la langue angloiſe; mais que je m'offrois à lui ſervir d'interprète. Il ne ſongea pas ſeulement à me demander s'il étoit papiſte ou proteſtant; ce que j'avois extrêmement craint. Là-deſſus nous ſéparâmes, je fus rejoindre mon prêtre, & Atkins alla délibérer ſur cette affaire avec ſes camarades.

Je communiquai au religieux la réponſe que mes gens m'avoient donnée, & je le priai de ne

leur en parler que quand l'affaire feroit en état d'être conclue.

Avant que je puffe encore m'éloigner de leur plantation, ils vinrent me trouver tous en corps, & me dirent qu'ils avoient mûrement confidéré ma propofition ; qu'ils étoient ravis que j'euffe un homme d'églife avec moi ; & qu'ils étoient prêts, dès que je le trouverois bon, à me donner la fatisfaction de fe marier formellement : car ils étoient fort éloignés d'avoir la moindre envie de quitter leurs femmes, & ils n'avoient eu que des intentions droites, en les choififfant. Là-deffus je leur ordonnai de me venir trouver tous le lendemain, & d'inftruire leurs femmes, en attendant, de la nature d'un mariage légitime, qui devoit les affurer de leurs maris, & leur ôter la crainte d'en être abandonnées, quelque chofe qui pût arriver.

Il ne fut pas difficile de faire comprendre cette affaire aux femmes, & de la leur faire goûter. Ils ne manquèrent pas de venir le lendemain à mon appartement ; & je trouvai à propos alors, de produire mon homme d'églife. Il n'avoit ni l'habit d'un miniftre Anglican, ni celui d'un prêtre françois. Il étoit habillé d'une foutane noire, liée d'une efpèce d'écharpe, ce qui lui donnoit affez l'air d'un miniftre habillé à la légère.

D'ailleurs, ils n'en doutèrent point dès qu'ils virent sa gravité, & le scrupule qu'il se faisoit de marier ces femmes avant qu'elles fussent baptisées, & qu'elles eussent embrassé la religion chrétienne. Cette délicatesse de conscience leur donna un respect extraordinaire pour lui.

Pour moi, je commençai à craindre qu'il ne poussât ses scrupules assez loin, pour ne les pas marier du tout; j'avois beau l'en vouloir détourner, il me résista avec fermeté, quoiqu'avec modestie; & enfin il refusa absolument d'aller plus loin, avant d'avoir pressé là-dessus les hommes & les femmes. J'avois peine d'abord à y consentir; mais enfin j'en tombai d'accord, parce que je voyois la sincérité de son intention.

Il leur dit d'abord que je l'avois instruit de leur situation & de leur dessein, qu'il desiroit fort de l'accomplir, & de les marier, comme ils le souhaitoient; mais qu'avant de le faire, il devoit absolument avoir une conversation sérieuse avec eux. Selon les loix formelles de la société, leur dit-il, vous avez vécu jusqu'ici dans un commerce illicite, & il n'y a qu'un mariage légitime, ou une séparation qui puisse mettre fin à votre conduite criminelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui regarde les loix du christianisme; & il ne m'est pas permis de marier des chrétiens à des sauvages, à des

idolâtres, à des payennes qui n'ont point reçu le baptême : je ne vois pas que vous ayez le tems de persuader vos femmes de se faire baptiser, & d'embrasser le christianisme, dont elles n'ont jamais peut-être entendu parler ; ce qui rend leur baptême impossible.

Je crois, continua-t-il, que vous êtes d'assez mauvais chrétiens vous-mêmes, que vous avez peu de connoissance de Dieu, & de ses voies : par conséquent, je crains fort que vous n'ayez pas dit grand'chose là-dessus à vos pauvres femmes. Il m'est impossible, cela étant, de vous marier, si vous ne me promettez de faire tous vos efforts pour persuader vos femmes d'embrasser notre sainte religion, & de les instruire selon votre pouvoir ; car il est absolument contraire aux principes de l'évangile, de lier des chrétiens à des sauvages ; & je serois au désespoir de me charger la conscience d'une pareille affaire.

Bon Dieu ! dit Guillaume Atkins, comment enseignerions-nous la religion à nos femmes ? Nous n'y entendons rien nous mêmes ; d'ailleurs si nous leur allions parler de Dieu, de J. C. du Ciel & de l'Enfer, nous les ferions rire seulement, & elles nous demanderoient si nous croyons tout cela nous-mêmes ? Si nous leurs répondions que nous sommes persuadés que le ciel est pour les

gens de bien, & que l'enfer doit être le partage des méchans, elles nous demanderoient quel seroit notre sort, de nous qui croyons toutes ces choses, & qui sommes de si grands vauriens. Eh! Monsieur, en voilà plus qu'il n'en faut pour les dégoûter de notre religion, aussi tôt qu'elles en entendront parler. Il faut avoir de la religion, si l'on veut instruire là-dessus les autres. » Atkins, lui répondis-je » je crains bien que tout ce que » vous venez de dire ne soit que trop vrai; » mais cela n'empêche pas que vous ne puis- » siez donner quelques idées de religion à » votre femme; vous pouvez lui dire, qu'il » y a un Dieu & une religion meilleure que la » sienne; qu'il y a un Être souverain, qui a fait » tout & qui peut détruire tout; qu'il récompense » les bons, qu'il punit les méchans, & qu'il nous » jugera tous selon notre conduite. Quelque » ignorant que vous soyez, la nature elle-même » doit vous avoir enseigné ces vérités, & je suis » sûr que vous en êtes pleinement convaincu.

Vous avez raison, dit Atkins; mais de quel front dirai-je tout cela à ma femme? Elle me dira d'abord qu'il n'y a pas un mot de vérité en tout cela.

» Pas un mot de vérité! lui répliquai-je brus- » quement »; que prétendez-vous dire par-là? Oui, monsieur, répliqua-t-il, elle me

dira que tout cela ne sauroit être, & qu'il est impossible que dieu soit juste dans ses récompenses, & dans ses punitions, puisque je ne suis pas puni & livré au diable depuis long-tems, moi qui ai donné tant de marques de méchanceté à ma femme même, & à toutes les personnes avec qui j'ai eu quelque commerce. Elle ne comprendra jamais comment dieu peut me laisser vivre encore, après avoir toujours agi d'une manière directement opposée à ce que je lui dois représenter, comme la vertu, & comme la règle de mes actions.

» Certainement, Atkins, lui dis-je, je crains » bien que vous n'ayez raison »; & en me tournant alors du côté de mon ecclésiastique, fort impatient de savoir le résultat de notre entretien, je lui communiquai les réponses de Guillaume.

Ecoutez donc, monsieur, me dit-il, dites à Atkins que je sais un moyen sûr de le rendre un excellent prédicateur pour sa femme, c'est de se convertir lui-même; car il faut être véritablement repentant pour prêcher avec fruit la repentance. S'il peut regarder ses péchés passés avec une véritable contrition, il sera mieux qualifié pour convertir sa femme que qui que ce puisse être. Il sera propre alors à lui persuader, que dieu est un juste juge, par rapport au bien & au mal; mais que c'est un Etre miséricordieux, dont la bonté & la

patience infinie diffèrent la punition du coupable, pour lui donner le tems d'avoir recours à sa grace; qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente & qu'il vive; qu'il souffre même que les scélérats les plus abominables prospèrent longtems dans leurs mauvais desseins, & qu'il en réserve le châtiment jusqu'à la vie à venir; que c'est une preuve évidente d'une vie future, que souvent les gens vertueux ne reçoivent leur récompense, ni les méchans leur punition, que dans l'autre monde. Cette réflexion lui donnera une occasion naturelle d'enseigner à sa femme le dogme de la résurrection & du dernier jugement. Encore un coup; qu'il se repente lui-même, & je lui suis garant de la conversion de sa femme.

J'expliquai tout ce discours à Atkins, qui l'écouta d'un air fort sérieux, & qui en parut extrêmement touché, ne pouvant souffrir qu'avec peine que j'allasse jusqu'à la fin. Je sais tout cela, monsieur, me dit-il, & je sais plus encore; mais je n'ai pas l'effronterie de parler là-dessus à ma femme, sachant que dieu, ma conscience, & ma femme même, témoigneront que j'ai vécu jusqu'ici, comme si je n'avois jamais entendu parler de dieu, d'une vie future, ou de quelqu'autre matière semblable. Pour ce que vous dites touchant ma conversion, hélas!.... Là-

dessus il poussa de profonds soupirs, & je voyois ses yeux se remplir de larmes.

Ah! monsieur, reprit-il, c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. » Une affaire faite, » Atkins, lui dis je! Qu'entendez-vous par là »? Je sais bien ce que j'entends par-là, me répondit-il; je veux dire qu'il n'en est plus tems, & cela n'est que trop vrai.

Je traduisis au prêtre mot-à-mot ce qu'Atkins venoit de dire, & ce religieux zélé, qui malgré les opinions particulières de son église, avoit tant de soin du salut d'autrui, qu'il seroit absurde de croire qu'il fût indifférent sur le sien propre, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Mais s'étant remis, il me pria de demander à Atkins, s'il étoit bien aise que le tems de sa conversion fût passé, ou bien s'il en étoit touché, & s'il souhaitoit sincèrement de se tromper là-dessus. Quelle demande, dit Atkins avec beaucoup de passion! Comment est-il possible qu'un homme soit content de se trouver dans un état qui ne peut finir que par des peines éternelles? Je suis si éloigné d'en avoir de la joie, que je crains bien que le désespoir ne me porte un jour à me couper la gorge pour mettre fin à la crainte qui me donne de si mortelles inquiétudes.

Le religieux, à qui je rapportai les tristes paroles

roles du pauvre Atkins, demeura pensif pendant quelques momens : mais revenant bientôt de sa méditation ; s'il se trouve véritablement dans cette situation, me dit-il, assurez-le qu'il a encore le tems de se convertir, & que Jesus-Christ répandra la repentance dans son ame. Dites-lui en même tems, que personne n'est sauvé que par le mérite, & par la mort de Jesus-Christ, qui lui donne accès au trône de la grace, & que par conséquent il n'est jamais trop tard pour ceux qui y recourent sincèrement. Pense-t-il qu'un pécheur soit jamais capable de se mettre, par ses crimes, hors de la portée de la miséricorde divine ? Dites-lui encore, je vous prie, que quand il seroit vrai que la grâce de dieu lassée, pour ainsi-dire, de s'offrir si souvent en vain, se retire quelquefois entièrement d'un pécheur obstiné, il n'est jamais tard pourtant pour l'implorer ; & que les ministres de l'évangile ont un ordre général de prêcher la grace au nom de Jesus-Christ, à tous ceux qui se repentent sincèrement.

Atkins m'ayant écouté avec attention, & d'une manière très-sérieuse, ne répondit rien ; mais il me dit qu'il alloit parler à sa femme ; & il se retira dans le moment même. J'adressai cependant les mêmes discours aux autres, & je remarquai qu'ils étoient tous ignorans, jusqu'à la stupidité, dans les matières de la religion, comme je

j'étois lorsque je quittai mon père pour aller courir le monde. Cependant, ils m'écoutèrent tous d'un air très-attentif, & ils me promirent fortement de parler à leurs femmes, & de ne négliger rien pour leur faire embrasser le christianisme.

Quand je rapportai leur réponse au prêtre, il me regarda en souriant, & en secouant la tête : Nous qui sommes les serviteurs de J. C. dit-il, nous ne pouvons qu'instruire, & exhorter ; & quand les gens reçoivent nos instructions & promettent de les suivre, nous avons fait tout ce que nous sommes capables de faire, & nous sommes obligés de nous contenter de leurs promesses. Mais croyez-moi, monsieur, continua-t-il, quels que puissent être les crimes passés de cet Atkins, je pense que c'est le seul de la troupe qui se repent sincèrement. Je ne désespère pas des autres, mais je crois cet homme-là véritablement touché des égaremens de sa vie passée. Je suis sûr que quand il parlera de religion à sa femme, il commencera par se convertir lui-même ; car on n'apprend jamais mieux, que quand on s'efforce d'enseigner aux autres ; & j'ai connu un homme d'une très-mauvaise conduite, & qui n'avoit qu'une notion très superficielle de la religion, qui devint un parfaitement bon chrétien, en s'attachant à la conversion d'un Juif. Si ce pauvre Atkins commence une fois à parler à sa femme,

de Jesus-Christ, je parierois ma vie, qu'il sera sensiblement touché de ses propres discours, & se repentira réellement ; ce qui pourroit avoir de très-bonnes suites.

Cependant sur la promesse que les autres Anglois lui firent, de travailler à la conversion de leurs femmes, il les maria, en attendant qu'Atkins vînt avec la sienne. Il étoit fort curieux de savoir où ce dernier s'en étoit allé ; & se tournant vers moi ; Je vous conjure, me dit-il, sortons de votre labyrinthe, pour nous promener ; je suis persuadé, que nous trouverons quelque part ce pauvre Atkins en conversation avec sa femme, & occupé à lui enseigner quelques dogmes de la religion. Je le voulus bien, je le menai par un chemin qui n'étoit connu que de moi, où les arbres étoient tellement épais qu'il étoit difficile de voir de dehors ce qui se passoit où nous étions. Quand nous fûmes venus au coin du bois, nous vîmes Atkins & sa femme assis à l'ombre, & engagés dans la conversation la plus sérieuse. J'en avertis mon religieux, & nous les considérâmes pendant quelque tems avec attention, pour juger de leurs discours par leurs attitudes.

Nous vîmes qu'il lui montroit du doigt successivement le soleil, tous les côtés du ciel, la terre, la mer, les bois, lui-même & sa femme;

Vous le voyez, me dit le prêtre, il lui fait un sermon, il lui dit, selon toutes les apparences, que notre dieu a fait le ciel, la terre, la mer, &c.

Immédiatement après, nous le vîmes se lever, se jeter à genoux, & tendre ses deux mains vers le ciel; nous supposâmes qu'il parloit tout haut; mais nous étions trop loin pour en rien entendre. Après avoir resté dans cette posture une demi-minute, il se remit auprès de sa femme, & recommença à l'entretenir. Nous la vîmes fort attentive, sans savoir si elle parloit à son tour, ou non. Pendant que son mari avoit été à genoux, j'avois vu de grosses larmes couler sur les joues du prêtre, & moi-même j'avois eu toutes les peines du monde à m'empêcher de pleurer. Ce qui nous chagrina beaucoup, c'étoit l'impossibilité d'entendre quelques expressions de sa prière.

Néanmoins nous ne voulûmes pas approcher davantage, de peur de l'interrompre, & nous nous contentâmes de certains gestes qui nous faisoient assez comprendre le sens de la conversation. S'étant assis de nouveau auprès d'elle, comme j'ai déjà dit, il continua de lui parler d'une manière très-pathétique; il l'embrassoit de tems en tems avec passion. D'autres fois nous le voyions tirer son mouchoir, essuyer les yeux de sa femme, & la baiser de nouveau avec un transport extra-

ordinaire. Nous le vîmes ensuite se lever tout d'un coup, lui donner la main, pour se lever aussi; & l'ayant menée à quelques pas de-là, se mettre à genoux avec elle, & y demeurer pendant quelques minutes.

A ce spectacle, mon ami ne fut plus le maître de son zèle. Il s'écria à haute voix: O saint-Paul, saint-Paul, les voilà qui prient Dieu ensemble! J'eus peur qu'Atkins ne l'entendît, & je le conjurai de se modérer pendant quelques momens, afin que nous pussions voir la fin d'une scène si touchante. Jamais je n'en avois vu de plus propre à émouvoir le cœur, & en même tems de plus agréable. Mon prêtre se retint en effet; mais il marqua par son air, une extase de joie, de voir cette pauvre payenne, prête à entrer dans notre sainte religion. Tantôt il pleuroit, tantôt il faisoit des prières jaculatoires pour rendre graces à Dieu d'une preuve si manifeste du succès merveilleux de nos desseins; quelquefois il levoit les mains vers le ciel, tantôt il faisoit le signe de la croix, tantôt il parloit tout doucement, & quelquefois haut, & ses actions de graces étoient tantôt en latin, & tantôt en françois, & souvent les pleurs étouffoient sa voix, de manière que ce qu'il disoit, ne ressembloit pas à des sons articulés.

Je le conjurai de nouveau de se tranquilliser

afin que nous puissions examiner ensemble avec attention tout ce qui se passoit sous nos yeux. La scène n'étoit pas encore finie, & après qu'ils se furent relevés, nous vîmes encore Atkins adresser la parole à sa femme, avec toutes les marques d'une très-grande ferveur.

Nous conjecturâmes par ses gestes, qu'elle étoit fort touchée de ses discours; elle levoit les mains, les croisoit sur sa poitrine, & se mettoit dans plusieurs autres attitudes convenables à un cœur touché, & à un esprit attentif. Tout cela continua pendant un demi-quart d'heure, & ensuite ils s'en allèrent, de sorte qu'il fallut mettre-là des bornes à notre curiosité.

Je me servis de cet intervalle pour parler à mon religieux, & pour lui dire que j'étois charmé de ce que nous venions de voir; que bien que je ne fusse pas fort crédule sur ces conversions subites, je croyois pourtant qu'il n'y avoit ici que de la sincérité, quelle que pût être l'ignorance & de l'homme, & de la femme; & que j'attendois une heureuse fin d'un si heureux commencement.
« Que sait-on, dis-je, si ces deux sauvages, par la
» voie de l'instruction & de l'exemple, n'influe-
» ront pas sur la conversion de quelques autres »?
« De quelques autres! me répondit-il précipitamment : oui, de tout autant qu'il y en a. Fiez-vous-en à moi; si ces deux sauvages (car le

mari ne l'a été guères moins que la femme,) se rendent à Jesus-Christ, ils ne cesseront jamais de s'attacher à la conversion des autres. Car la véritable religion est communicative, & celui qui est devenu réellement chrétien, ne laissera pas un seul payen dans l'erreur, s'il espère l'en pouvoir tirer. Je lui avouai que son sentiment étoit fondé sur un principe très-chrétien, & que c'étoit une preuve d'un grand zèle, & d'un cœur fort généreux ». Mais, mon cher ami, lui dis-je, voulez-vous bien me permettre de vous faire ici » une seule difficulté? Je ne trouve rien à dire » contre la ferveur que vous marquez, pour » transporter ces gens du sein du paganisme, » dans celui de la religion chrétienne: mais quelle » consolation en pouvez-vous tirer, puisque, » selon vous, ils seront toujours hors des limites » de l'église catholique, sans laquelle vous » croyez qu'il n'y a point de salut? Convertis » à la religion protestante, ils passeront chez » vous pour hérétiques, aussi damnables que les » payens eux-mêmes.

Il me répondit ainsi avec beaucoup de candeur & de charité chrétienne: monsieur, je suis catholique, prêtre de l'Ordre de saint-Benoît, & j'admets tous les dogmes de l'Eglise Romaine; mais je vous dis, sans la moindre envie de vous complimenter, & sans considérer la situation dans

laquelle je me trouve ici, que je ne vous regarde pas comme un homme abſolument exclus de la grace de Dieu. Je ne dirai jamais, quoique je ſache qu'on le croit généralement parmi nous, que vous ne ſauriez être ſauvé; je n'ai garde de borner aſſez la miſéricorde de Jeſus-Chriſt, pour m'imaginer que vous ne ſauriez être porté dans le ſein de l'égliſe par des voies qui nous ſont inconnues, & je ſuis sûr que vous avez la même charité pour nous: Je prie continuellement que vous puiſſiez rentrer dans l'égliſe par des chemins dont je laiſſe le choix à l'Être infiniment ſage. En attendant vous confeſſerez, je crois, qu'en qualité de catholique, je puis faire une différence conſidérable entre un proteſtant & un payen; entre quelqu'un qui invoque le nom de Jeſus, quoique d'une manière que je ne juge pas conforme à la véritable foi, & un ſauvage, un barbare, qui ne connoît ni dieu, ni chriſt, ni rédempteur. Si vous n'êtes pas dans les limites de l'égliſe, vous en êtes plus près, du moins, que ceux qui n'en ont jamais entendu parler. C'eſt par cette raiſon que je me réjouis en voyant cet homme qui s'étoit livré à toutes ſortes de crimes, adreſſer ſes prières au ſauveur, quoique je ne le croie pas parfaitement éclairé; perſuadé que dieu, dont toute bonne œuvre procède, achevera celle-ci en le menant un jour à la connoiſſance

entière de la vérité; & s'il réussit à inspirer la religion chrétienne à sa pauvre femme, je ne saurois jamais croire qu'il périra lui-même. Ma joie est donc fondée quand je vois quelqu'un approcher de la véritable église, quoiqu'il n'y entre pas aussi-tôt que je le souhaiterois. Il faut s'en fier, pour la perfection de cet ouvrage, à Dieu qui l'achevera lorsqu'il le trouvera à propos. Je serois charmé, je vous proteste, si tous les sauvages ressembloient à cette bonne femme, dussent-ils être d'abord tous protestans; & je croirois fermement que Dieu, ayant commencé à illuminer leur esprit, leur accorderoit de plus en plus les lumières d'en haut, & les feroit entrer à la fin dans le sein de son église.

J'étois surpris de la sincérité de ce pieux papiste, à mesure que j'étois convaincu par la force de son raisonnement; & je me mis d'abord dans l'esprit, que si une pareille modération étoit générale parmi les hommes, nous pourrions être tous chrétiens catholiques, quelle que pût être la différence de nos sentimens particuliers, & que cet esprit de charité nous conduiroit bientôt tous aux mêmes principes. Comme il croyoit qu'une pareille tolérance nous rendroit tous catholiques, je lui dis que je m'imaginois que si tous les membres de son église étoient capables d'une charité pareille, ils seroient bientôt tous protes-

tans : nous brisâmes-là, car nous n'entrions jamais dans la controverse.

Je voulus pourtant l'embarrasser un peu sur la tolérance ; & le prenant par la main : » Mon cher » ami, lui dis-je, j'approuve fort ce que vous » venez de dire ; mais certainement si vous » prêchiez une pareille doctrine en Espagne ou » en Italie, vous n'éviteriez jamais les griffes de » l'inquisition ».

Cela pourroit bien être, me dit-il ; mais je ne crois pas qu'une pareille sévérité rende ces peuples meilleurs chrétiens : un excès de charité ne passera jamais chez moi pour hérésie.

Comme Atkins & sa femme n'étoient plus dans cet endroit, nous n'avions aucune raison pour nous y arrêter. Nous revînmes donc sur nos pas, & nous les trouvâmes déjà qui nous attendoient. Quand je les vis, je demandai au prêtre s'il trouvoit à propos que nous leur découvrissions que nous les avions vus dans le bosquet? Ce n'étoit pas-là son avis ; il vouloit lier conversation avec Atkins, pour voir ce qu'il nous diroit de son propre mouvement. Là-dessus nous les fimes entrer, sans permettre que personne y fût que nous trois, & voici quel fut notre entretien :

Robinson Crusoé. Je vous prie, Atkins,

dites-moi quelle éducation avez-vous eue ? de quelle profession étoit votre père ?

Guillaume Atkins. Un plus honnête homme que je ne serai de ma vie ; c'étoit un ecclésiastique, monsieur.

R. Cr. Quelle éducation vous a-t-il donnée ?

G. At. Il n'a rien négligé pour me porter à la vertu ; mais j'ai méprisé ses préceptes & ses réprimandes, comme une véritable bête féroce que j'étois.

R. Cr. Salomon dit effectivement, que celui qui méprise la correction est semblable aux bêtes.

G. At. Hélas ! monsieur, je n'ai été que trop semblable aux bêtes les plus cruelles, puisque j'ai assassiné mon propre père. Ah ! mon Dieu ! monsieur, ne parlons plus de cela ; j'ai tué mon propre père.

Le prêtre, à qui j'interprétois tout mot-à-mot, recula à ces dernières paroles, & devenant pâle comme la mort, s'écria tout haut : O ciel ! un parricide !

R. Cr. J'espère, Atkins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que vous venez de dire : auriez-vous tué votre père réellement ?

G. At. Il est bien vrai que je ne lui ai pas

plongé un poignard dans le sein ; mais j'ai abrégé ses jours en lui ôtant toute sa consolation, & en empoisonnant tous ses plaisirs. Je l'ai tué, monsieur, par la plus noire ingratitude, par laquelle j'ai répondu à la tendresse la plus forte que jamais père eut pour son fils.

R. Cr. Tranquillisez-vous, Atkins, je ne vous ai pas fait cette question pour vous arracher l'aveu que vous venez de faire ; je prie Dieu de vous en donner un sincère repentir, comme aussi de tous vos autres péchés. Je vous l'ai faite seulement parce que je m'apperçois que quoique vous ne soyez pas extrêmement éclairé, vous ne laissez pas d'avoir une idée de la religion & de la morale, & que vous en savez plus que vous n'en avez pratiqué.

G. At. Ce n'est pas vous qui m'avez arraché cet aveu, monsieur ; c'est ma conscience. Quand nous commençons à jeter la vue sur nos péchés passés, il n'y en a point qui nous touchent plus sensiblement que ceux que nous avons commis contre des parens pleins d'indulgence pour nous. Il n'y en a point qui fassent des impressions si profondes, & qui nous accablent davantage.

R. Cr. Il y a dans votre discours quelque chose de si pathétique, Atkins, que je ne saurois l'entendre sans me troubler.

G. At. Et pourquoi vous troubleriez-vous, monsieur? des sentimens comme les miens vous doivent être absolument étrangers.

R. Cr. Non, non, Atkins, tout ce rivage, chaque arbre, chaque colline de toute cette île, est un témoin des inquiétudes affreuses que m'a causé le souvenir de l'ingratitude que j'ai eue dans ma première jeunesse, pour les soins d'un père aussi tendre que paroît avoir été le vôtre. J'ai tué mon père aussi-bien que vous, mon pauvre Atkins; mais je crains fort que votre repentir ne surpasse beaucoup le mien.

J'en aurois dit d'avantage si j'avois été le maître de ma douleur; le repentir d'Atkins me paroissoit si fort l'emporter sur le mien, que je n'étois plus en état de soutenir cette conversation. Je voyois que cet homme, que j'avois appelé pour lui donner des leçons, m'en donnoit à moi de fort touchantes, auxquelles naturellement je ne devois pas m'attendre.

Le jeune prêtre, à qui je communiquai tout ce discours, en fut fort ému. Eh bien! me dit-il, ne vous ai-je pas averti d'avance, que, dès que cet homme-là seroit converti, il deviendroit notre prédicateur? Je vous assure, monsieur, que s'il persévère dans sa repentance, je serai inutile ici, & qu'il fera des chrétiens de tous les habitans de l'île.

Me tournant alors de nouveau du côté d'Atkins: » mais, Guillaume, lui dis-je, d'où vient que, » précisément dans ce moment-ci, vos péchés » vous touchent d'une si grande force?

G. At. Hélas! monsieur, vous m'avez mis à un ouvrage qui m'a percé le cœur. Je viens de parler avec ma femme, de Dieu, & de la religion, afin de lui faire goûter le christianisme; & elle m'a fait un sermon elle-même, qui ne me sortira jamais de l'esprit, tant que je vivrai.

R. Cr. Ce n'est pas votre femme qui vous a prêché, mon cher Atkins; mais votre conscience vous a inspiré à vous-même les argumens dont vous vous êtes servi.

G. At. Il est vrai, monsieur, ma conscience me les a inspirés avec une force à laquelle il m'a été impossible de résister.

R. Cr. Informez-nous, Guillaume, de ce qui vient de se passer entre vous & votre femme; j'en sais déjà quelque chose.

G. At. Ah! monsieur, il ne m'est pas possible de vous en rendre un compte exact; quoique j'en sois pénétré, je ne saurois pourtant trouver des termes pour m'expliquer comme il faut; mais qu'importe, dans le fond? il suffit que j'en sois touché, & que j'aie pris une ferme résolution de réformer ma vie.

R. Cr. Mais encore, Atkins, dites-nous;

en quelque chose; par où avez-vous entamé la conversation? Le cas est tout-à-fait extraordinaire certainement; si votre femme vous a porté à une résolution si louable, elle vous a fait effectivement un excellent sermon.

G. At. J'ai débuté par la nature de nos loix sur le mariage, qui tendent à lier l'homme & la femme par des nœuds indissolubles. Je lui ai fait entendre que sans de pareilles loix, l'ordre ne pourroit pas être maintenu dans la société; que les hommes abandonneroient leurs familles, & qu'ils se mêleroient confusément avec d'autres femmes; ce qui embrouilleroit toutes les successions, & rendroit tous les héritages incertains.

R. Cr. Comment! Guillaume, vous parlez comme un docteur en droit. Mais avez-vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'héritages & familles? Les sauvages n'en ont pas seulement une idée, à ce qu'on dit, & se marient sans aucun égard pour l'alliance. On m'a assuré même que parmi eux les frères se marient avec leurs sœurs, les pères avec leurs filles, & les fils avec leurs mères.

G. At. Je crois, monsieur, que vous êtes mal informé; ma femme m'a dit au moins, que sa nation abhorre de pareils mariages; & que dans les degrés de parenté, dont vous venez de faire mention, ils ne se marient jamais, quoiqu'ils ne soient pas aussi scrupuleux que nous, peut-être, par rapport aux degrés plus éloignés.

R. Cr. Eh bien ! que vous répondit-elle ?

G. At. Elle me dit, qu'elle trouvoit ces loix fort bonnes, qu'elles étoient meilleures que celles de son pays.

R. Cr. Mais lui avez-vous expliqué ce que c'étoit proprement que le mariage ?

G. At. Oui, & c'est par-là qu'a commencé notre dialogue. Je lui ai demandé si elle vouloit être mariée avec moi à notre manière ? Quelle manière, me dit-elle ? Je veux dire, répliquai-je, la manière que Dieu a établie pour le mariage. Cette réplique donna lieu à la conversation la plus particulière que jamais mari eut avec sa femme.

* *Voici le dialogue d'Atkins & de sa femme, précisément de la manière que je l'ai écrit sur le champ, à mesure qu'il me le communiquoit.*

La Femme. Établie par Dieu ? Comment ? vous avez donc aussi un Dieu dans votre pays ?

Guillaume Atkins. Sans doute, ma chère, Dieu est dans tous les pays.

La F. Point du tout, votre Dieu n'est pas

---

* Tout ce que dit la femme dans ce dialogue, est en fort mauvais anglois ; j'aurois pu l'imiter en françois, comme j'ai fait dans le premier volume, en pareil cas ; mais je ne l'ai pas trouvé à propos, par ce que la matière est sérieuse, & que ce mauvais langage y répandroit quelque chose de trop badin.

dans mon pays ; nous n'avons que le grand vieux Dieu Benamuchée.

G. At. Hélas ! ma pauvre enfant, je ne ſuis pas aſſez habile pour vous expliquer ce que c'eſt que Dieu. Il eſt dans le ciel, il a fait le ciel & la terre, & tout ce qui s'y trouve.

La F. Comment ! vous avez le grand Dieu dans votre pays, & vous ne le connoiſſez pas ? vous ne l'adorez pas ? Cela n'eſt pas poſſible.

G. At. Cela eſt pourtant certain, quoique nous vivions ſouvent comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le ciel, & que ſon pouvoir ne s'étendît point juſqu'à la terre.

La F. Mais pourquoi Dieu le permet-il ? Pourquoi ne vous fait-il pas vivre mieux ?

G. At. C'eſt notre propre faute.

La F. Mais vous dites qu'il eſt grand, qu'il a un grand pouvoir, qu'il peut vous tuer, s'il veut ; pourquoi ne vous tue-t-il pas, quand vous ne le ſervez pas, & que vous faites du mal ?

G. At. Il eſt vrai qu'il auroit pu me tuer il y a long-tems, & que je devrois m'y attendre ; car j'ai été un homme indigne de vivre ; mais il eſt miſéricordieux, & il ne nous punit pas toujours quand nous le méritons.

La F. Eh bien ! n'avez-vous pas remercié votre Dieu de ſa bonté pour vous ?

G. At. Hélas ! je l'ai remercié auſſi peu

de ſa miſéricorde, que je l'ai craint pour ſon pouvoir.

LA F. Si cela eſt, votre Dieu n'eſt pas Dieu ; je ne ſaurois le croire. Il eſt grand, il a du pouvoir, & il ne vous tue pas quand vous le fâchez ?

G. AT. Faut-il donc, ma chère, que ma mauvaiſe conduite vous empêche de croire en Dieu ? Que je ſuis malheureux ! Je ſuis chrétien, & mes crimes empêchent les payens de le devenir !

LA F. Mais comment puis-je croire que vous ayez là-haut un Dieu grand & fort, & que cependant vous ne faites point de bien ? Il faut donc qu'il ne ſache pas ce que vous faites.

G. AT. Vous vous trompez : il ſait tout, il nous entend, il voit ce que nous faiſons, il connoît nos penſées, quoique nous ne parlions pas.

LA F. Cela ne ſe peut pas, il ne vous entend pas jurer, & dire à tout moment, Dieu me damne.

G. AT. Il entend tout cela aſſurément.

LA F. Mais où eſt donc ſon grand pouvoir ?

G. AT. Il eſt miſéricordieux ; c'eſt tout ce que je puis vous dire, & c'eſt cela qui prouve qu'il eſt le véritable Dieu. Il n'a point de paſſion comme les hommes, & c'eſt pour cette ſeule raiſon que ſa colère ne nous conſume pas, dès que nous péchons contre lui.

QUATRIÈME PARTIE.

ATKINS nous dit qu'il étoit rempli d'horreur, en disant à sa femme que dieu voit & entend tout, & qu'il connoît nos pensées les plus secrettes ; en songeant que, malgré cette vérité, il avoit osé faire un si grand nombre de mauvaises actions.

LA F. Miséricordieux! que voulez-vous dire par là?

G. AT. Il est notre créateur & notre père. Il a pitié de nous & nous épargne.

LA F. Quoi! il n'est pas en colère contre vous; il ne vous tue pas quand vous faites du mal? Il n'est donc pas bon lui-même; ou il n'a pas beaucoup de force.

G. AT. Il est infiniment bon, ma chère femme, infiniment grand & capable de nous punir. Fort souvent même il donne des exemples de sa justice & de sa vengeance, en faisant périr les pécheurs au milieu de leurs crimes.

LA F. Il ne vous a pas tué pourtant; il faut donc qu'il vous ait averti qu'il ne vous tueroit pas, & que vous ayez fait un accord avec lui, de pouvoir faire du mal, sans qu'il soit en co-

tère contre vous, comme contre les autres hommes.

G. AT. Bien loin-de-là, mon cœur, j'ai péché hardiment par une fausse confiance en sa bonté; & il auroit été infiniment juste, en me détruisant, comme il a souvent détruit d'autres pécheurs.

LA F. Il est donc bien bon à votre égard: qu'est-ce que vous lui avez dit pour l'en remercier?

G. AT. Rien, ma pauvre femme; je suis un indigne scélérat, rempli de la plus noire ingratitude.

LA F. Mais vous dites qu'il vous a fait: que ne vous a-t-il fait meilleur?

G. AT. Il m'a fait comme il a fait tous les autres hommes; mais je me suis corrompu moi-même; j'ai abusé de sa bonté; & je suis parvenu à ce comble de scélératesse par ma propre faute.

LA F. Je voudrois que vous fissiez en sorte que Dieu me connût: je ne le fâcherois pas, je ne ferois point de mauvaises choses.

G. AT. Vous voulez dire, ma chère, que vous souhaiteriez que je vous fisse connoître Dieu, car Dieu vous connoît déjà, & il n'y a pas une seule de vos pensées qui lui soit inconnue.

LA F. Il sait donc aussi ce que je vous dis

à préfent? Il fait que je fouhaite de le connoître? Hélas! qui pourra faire en forte que je connoiffe celui qui m'a faite?

G. At. Ma chère, je fuis au défefpoir de n'être pas en état de vous éclairer là-deffus: c'eft lui feul qui doit fe faire connoître à vous: je m'en vais le prier de vous enfeigner lui-même, & de me pardonner de m'être rendu indigne & incapable de vous inftruire.

C'eft là-deffus qu'Atkins, pénétré de douleur de ne pouvoir pas fatisfaire la defir ardent qu'avoit fa femme de connoître Dieu, s'étoit jeté à genoux, pour prier l'efprit faint d'illuminer cet efprit ténébreux par la connoiffance falutaire de l'évangile; de lui pardonner fes péchés à lui-même; & de vouloir bien fe fervir d'un auffi indigne inftrument pour la converfion de cette malheureufe payenne. Après avoir été profterné en terre pendant quelques momens, il s'étoit remis auprès de fa femme, & la converfation recommença de la manière fuivante.

La F. Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux? Pourquoi avez-vous parlé? Que fignifie tout cela?

G. At. Je me fuis mis à genoux, ma chère femme, pour m'humilier devant celui qui m'a fait: je lui ai dit *Oh!* comme vos vieillards

font au faux dieu Benamuchée; je veux dire que, je lui ai adressé mes prières.

LA F. Et pourquoi avez-vous dit : *Oh?*

G. AT. Je l'ai prié d'ouvrir les yeux de votre entendement, afin que vous puissiez le connoître & lui être agréable.

LA F. Peut-il faire cela encore?

G. AT. Sans doute, il peut faire tout; rien ne lui est impossible.

LA F. Et il entend tout ce que vous lui dites?

G. AT. Certainement. Il nous a ordonné de le prier, avec promesse de nous écouter, & de nous accorder ce que nous lui demanderions.

LA F. Il vous a ordonné de le prier! Quand vous l'a-t-il ordonné? Où vous l'a-t-il ordonné? Il vous a donc parlé lui-même?

G. AT. Non, ma chère, il ne nous a point parlé lui-même; mais il s'est révélé à nous de différentes manières. Il a parlé autrefois à quelques saints hommes, en termes fort clairs; & il les a dirigés par son esprit, pour rassembler toutes ses loix dans un livre.

LA F. Je ne vous comprends pas. Où est ce livre?

G. AT. Hélas! ma pauvre femme, je n'ai pas ce livre; mais j'espère que je le trouverai un jour, & que je vous enseignerai à le lire.

(C'est dans cette occasion que nous l'avions vu embrasser sa femme avec beaucoup de tendresse, mais en même tems avec beaucoup de chagrin de se voir sans bible).

LA F. Mais comment me ferez-vous comprendre que Dieu lui-même a enseigné à ces hommes à faire ce livre?

G. AT. Par la même règle par laquelle nous savons qu'il est Dieu.

LA F. Hé bien! par quelle règle, par quel moyen savez-vous qu'il est Dieu?

G. AT. Parce qu'il ne nous ordonne & ne nous commande rien qui ne soit bon & juste, rien qui ne tende à nous rendre parfaitement bons & parfaitement heureux, & par ce qu'il nous défend tout ce qui est mauvais en soi-même, ou mauvais dans ses conséquences.

LA F. Ah! je voudrois bien comprendre tout cela; je voudrois bien voir tout ce que vous venez de dire. Il enseigne tout ce qui est bon, il défend tout ce qui est mauvais, il récompense le bien & il punit le mal; il a fait tout, il donne tout, il m'entend quand je lui dis *Oh*, il ne me tuera pas si je souhaite d'être bonne : si je veux faire du mal il peut me tuer, mais il peut m'épargner aussi, & il est pourtant le grand Dieu. Eh bien! je crois qu'il est le grand Dieu; je veux lui dire *Oh* avec vous, mon cher.

C'eſt ce diſcours qui ſur-tout avoit touché le cœur d'Atkins. Il s'étoit mis à genoux avec ſa femme pour prier Dieu tout haut de l'illuminer de ſon ſaint-eſprit; & de faire en ſorte par ſa providence, qu'il pût trouver une bible, afin de la lire avec ſa femme, & de la faire parvenir par-là à la connoiſſance de la véritable religion.

Parmi les autres diſcours qu'ils tinrent enſuite de cette prière, ſa femme lui fit promettre, puiſque, de ſon propre aveu, toute ſa vie n'avoit été qu'une ſuite de péchés propres à provoquer la colère de Dieu, de la réformer, & de ne plus irriter Dieu de peur qu'il ne fût ôté du monde, & qu'elle ne perdît par-là le moyen de connoître mieux la Divinité; enfin de peur qu'il ne fût éternellement miſérable lui-même, comme il lui avoit dit que les méchans ſeroient après leur mort.

Ce récit nous toucha beaucoup l'un & l'autre, mais ſur-tout le jeune religieux. D'un côté il étoit extaſié de joie; mais de l'autre, il étoit cruellement mortifié de n'entendre pas l'anglois, pour pouvoir parler lui-même à cette femme qui avoit de ſi excellentes diſpoſitions. Revenu de ſes réflexions, il ſe tourna vers moi en me diſant qu'il y avoit plus à faire avec cette femme que de la marier. Je ne le compris pas d'abord; mais il s'expliqua, en me diſant qu'il croyoit qu'il falloit la baptiſer.

J'y consentis, & lui, voyant que je me hâtois d'en ordonner les préparatifs : Patience, monsieur, me dit-il, mon sentiment est qu'il faut la baptiser absolument; son mari l'a fait résoudre à embrasser le christianisme, il lui a donné des idées justes de l'existence d'un Dieu, de son pouvoir, de sa justice & de sa clémence; mais il faut que je sache, avant que d'aller plus loin, s'il lui a dit quelque chose de Jesus-Christ, du salut qu'il nous a procuré par sa mort, de la foi, du saint-esprit, de sa résurrection, du jugement dernier & de la vie à venir.

J'appelai là-dessus Atkins, & je le lui demandai. Il se mit à pleurer en disant qu'il en avoit dit quelque chose, mais fort superficiellement; qu'il étoit un homme si criminel, & que sa conscience lui reprochoit avec tant de force sa conduite impie, qu'il trembloit à la seule idée que la connoissance que sa femme avoit de sa mauvaise vie ne lui donnât du mépris pour tous ces dogmes sacrés & importans; mais qu'il étoit sûr que son esprit étoit tellement disposé à recevoir les impressions de toutes ces vérités, que si je voulois bien lui en parler, je viendrois facilement à bout de l'en persuader, & que je n'y perdrois pas mon tems ni mes peines.

Là-dessus je la fis venir, & m'étant placé entr'elle & le prêtre, pour servir de truchement, je le priai d'entrer en matière. Il le fit, & je suis persuadé que dans ces derniers siecles, jamais prêtre papiste ne fit un pareil sermon: aussi lui dis-je que je lui trouvois toutes les lumières, tout le zèle, & toute la sincérité d'un vrai chrétien, sans aucun mélange des erreurs de son église, & qu'il me paroissoit semblable aux évêques de Rome, avant que l'église Romaine eût usurpé la souveraineté sur les consciences.

Pour abréger, il réussit à porter cette pauvre femme à embrasser la connoissance du sauveur, & de la rédemption, non-seulement avec surprise & avec étonnement, comme elle avoit reçu d'abord les notions de Dieu, & de ses attributs; mais encore avec joie, avec foi, & avec un degré de lumière qu'on auroit de la peine à s'imaginer, bien loin de pouvoir en donner une idée juste.

Quand il se prépara à la baptiser, je le priai de s'acquitter de cette cérémonie avec quelques précautions, afin qu'on ne remarquât pas qu'il fût catholique; ce qui auroit pu avoir de mauvaises conséquences, & causer des divisions parmi tous ces gens, qui n'avoient encore que de foibles idées sur ces sortes de matières. Il me répondit que, comme il n'avoit point là de chapelle con-



Marie, je te baptise au nom du Pere, d
et du St. Esprit.

C. P. Marillier del. Le Villain Sc.

facrée, ni les autres chofes néceffaires aux formalités de fon églife, il s'y prendroit d'une telle manière que je ne remarquerois pas moimême qu'il étoit catholique, fi je n'en avois pas été inftruit auparavant. Il tint fa parole, & après avoir prononcé affez bas quelques paroles latines, il jeta tout un plat d'eau fur la tête de la femme, en difant tout haut, en françois: Marie, (car en qualité de fon parrain je lui donnai ce nom-là, à la prière de fon mari,) je te baptife au nom du Père, du Fils & du Saint-Efprit.

Il n'étoit pas poffible de deviner par-là de quelle religion il étoit. Il eft vrai qu'il lui donna enfuite la bénédiction en latin; mais Atkins s'imagina que c'étoit du françois, ou bien il n'y prit pas garde du tout.

Cette cérémonie étant achevée, il la maria, & fe tournant enfuite du côté d'Atkins, il l'exhorta d'une manière très-pathétique, non-feulement à perfévérer dans fes bonnes difpofitions, mais encore à répondre par une fainte vie, aux lumières qui venoient d'être répandues dans fa confcience. Il lui dit qu'il feroit en vain profeffion de fe repentir, fi actuellement il ne renonçoit à tous fes crimes. Il lui repréfenta que, puifque Dieu lui avoit fait la grace de fe fervir de lui, comme d'un inftrument pour la converfion de fa femme, il

devoit bien prendre garde de ne pas deshonorer cette faveur du ciel ; & que s'il se négligeoit là-dessus , il pourroit voir une payenne se sauver , & l'instrument de son salut rejeté.

Il y ajouta un grand nombre d'autres excellentes leçons , & les recommandant l'un & l'autre à la bonté divine , il leur donna sa bénédiction de nouveau ; se servant toujours de moi comme de son interprète ; c'est ainsi que finit toute la cérémonie. Je puis dire que ce jour-là a été le plus agréable que j'aie passé de ma vie.

Pour mon religieux , il n'étoit pas encore à bout de tous ses pieux desseins ; ses pensées continuoient toujours à rouler sur la conversion des trente-sept sauvages , & il seroit resté de tout son cœur dans l'île pour y travailler ; mais je lui fis voir que son entreprise étoit impraticable , & que je trouverois peut-être un moyen de la faire réussir sans qu'il fût besoin qu'il s'en mêlât.

Ayant ainsi réglé les affaires de mon île, je me préparois à retourner à bord du vaisseau , quand le jeune Anglois que j'avois tiré du bâtiment affamé , vint me dire qu'il avoit appris que j'avois un ecclésiastique avec moi ; que, par son moyen, j'avois marié les Anglois formellement avec les femmes sauvages ; il ajouta qu'il savoit un autre mariage à faire entre deux chrétiens , qui pourroit bien ne m'être pas désagréable.

Je vis d'abord qu'il s'agissoit de la servante de sa défunte mère, qui étoit la seule femme chrétienne qui fût dans l'île. Là-dessus je l'exhortai à ne pas faire une chose de cette importance précipitamment, & seulement pour adoucir la solitude où il se devoit trouver dans l'île. Je lui dis que j'avois su de lui-même, & de la servante, qu'il avoit du bien considérablement, & des amis capables de le pousser dans le monde; que d'ailleurs cette fille n'étoit pas seulement une pauvre servante, mais que son âge n'étoit pas proportionné au sien, puisqu'elle pouvoit bien avoir vingt-sept à vingt-huit ans, au lieu qu'il en avoit à peine dix-huit; que par mes soins il pouvoit bien-tôt sortir de ce désert, & revenir dans sa patrie; où certainement il se repentiroit de son choix précipité; ce qui les rendroit dans la suite malheureux l'un & l'autre.

J'allois en dire d'avantage, quand il m'interrompit en souriant, pour me dire avec modestie, que je me trompois dans ma conjecture, & qu'il n'avoit rien de tel dans l'esprit, se trouvant dans des circonstances assez tristes, pour n'y pas mettre encore le comble par un mariage mal assorti; qu'il étoit charmé de mon dessein de le faire retourner dans sa patrie; mais que mon voyage devant être de longue haleine, selon toutes les apparences, & très-hasardeux, il ne me

demandoit, pour toute grace, par rapport à lui, que de lui donner quelques esclaves, & tout ce qui étoit nécessaire pour établir une plantation; que de cette manière-là il attendroit avec patience l'occasion de retourner en Angleterre, persuadé que, quand j'y serois revenu, je ne l'oublierois pas. Enfin il me dit qu'il avoit envie de me donner des lettres pour ses parens, afin de les informer des bontés que j'avois eues pour lui, & de l'endroit où je l'avois laissé, & il me promit que dès que je le ferois sortir de l'île, il me céderoit sa plantation, de quelque valeur qu'elle pût être.

Ce petit discours étoit fort bien arrangé, pour un garçon de cet âge, & il m'étoit d'autant plus agréable qu'il m'assuroit positivement que le mariage en question ne le regardoit pas lui-même. Je lui donnai toutes les assurances possibles de rendre ses lettres, si je revenois sain & sauf en Angleterre, de n'oublier jamais la fâcheuse situation dans laquelle je le laissois, & d'employer tous les moyens possibles pour l'en tirer.

J'étois fort impatient cependant de savoir de quel mariage il avoit voulu parler, & il m'apprit qu'il s'agissoit de Susanne, (c'étoit le nom de la servante) & de mon artisan universel. . . .

J'en fus charmé au pied de la lettre, parce que le parti me paroissoit très-bon de côté & d'autre. J'ai déjà donné le caractère du jeune homme.

Pour la fille, elle étoit modeste, douce & pieuse; elle avoit du bon sens, & assez d'agrément; elle parloit bien, & à propos, d'une manière décente & polie, toujours prête à répondre quand il falloit, & jamais elle n'étoit précipitée à se mêler de ce qui ne la regardoit pas; elle avoit beaucoup d'adresse pour faire toutes sortes d'ouvrages, & elle étoit si bonne ménagère, qu'elle auroit pu être la femme de charge de toute la colonie. Elle savoit parfaitement bien se conduire avec des personnes d'un certain rang, & par conséquent il ne lui étoit pas mal-aisé de plaire à tous les habitans de l'île.

Nous les mariâmes ce même jour, & comme je lui tenois lieu de père dans cette cérémonie, je lui donnai aussi sa dot; car je lui assignai à elle-même & à son époux un espace de terre assez considérable pour en faire une plantation. Ce mariage, & la proposition que le jeune homme m'avoit faite de lui donner en propre une petite étendue de terrein, me firent penser à partager toute l'île aux habitans, afin de leur ôter toute occasion de querelles.

J'en donnai la commission à Atkins, qui étoit devenu grave, modéré, bon ménager; en un mot qui étoit alors un parfaitement honnête-homme, très-pieux, fort attaché à la religion,

& , si j'ose décider d'une affaire de cette nature, véritablement converti.

Il s'acquitta de cette commission avec tant de prudence, que tout le monde en fut satisfait, & qu'ils me prièrent tous de ratifier le partage par un écrit de ma main. Je le fis dresser tout aussitôt, & en spécifiant les limites de chaque plantation, je leur donnai à chacun un droit de possession pour eux, & pour leurs héritiers, ne me réservant que le haut domaine de toute l'île, & une redevance pour chaque plantation, payable en onze ans, à moi, ou à celui de mes héritiers qui, venant la demander, produiroit une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du gouvernement & des loix, je leur dis qu'ils étoient aussi capables que moi de prendre des mesures utiles là-dessus, & que je souhaitois seulement qu'ils me promissent de nouveau de vivre ensemble comme bons amis & bons voisins.

Il y a encore une particularité que j'aurois tort de passer sous silence. Comme tous les habitans de mon île vivoient dans une espèce de république, & qu'ils avoient beaucoup à faire, il paroissoit ridicule qu'il y eût trente-sept sauvages relégués dans un coin de l'île, à peine capables de gagner leur vie, bien loin de contribuer

buer à l'utilité générale. Cette considération me fit proposer au gouverneur Espagnol, d'y aller avec le père de Vendredi, & de leur offrir de se joindre aux autres habitans, afin de planter pour eux-mêmes, ou bien de servir les autres, pour la nourriture & l'entretien, en qualité de domestiques, & non pas en qualité d'esclaves. Car je ne voulois pas absolument permettre qu'on les réduisît à l'esclavage ; ce qui auroit été contraire à la capitulation qu'ils avoient faite en se rendant.

Ils acceptèrent la proposition de grand cœur, & quittèrent leurs habitations dans le moment même. Il n'y en eut que trois ou quatre qui prirent le parti de cultiver leurs propres terres ; tous les autres aimèrent mieux être distribués dans les différentes familles que nous avions établies.

Toutes les colonies se réduisoient alors à deux. Il y avoit celle des Espagnols qui demeuroient dans mon château, & qui étendoient leur plantation, du côté de l'est, tout le long de la petite baie, jusqu'à ma maison de campagne. Les Anglois vivoient dans le nord-est de l'île, où Atkins & ses camarades s'étoient établis dès le commencement, & ils s'étendoient du côté du sud & sud-ouest, derrière la plantation des Espagnols. Chaque colonie avoit encore à sa disposition une assez grande étendue de terre en

friche, qu'elle pouvoit cultiver en cas de beſoin; en ſorte que, de ce côté, il n'y avoit aucun ſujet de jalouſie & de diſcorde.

On avoit laiſſé déſerte la partie orientale de l'île, afin que les ſauvages puſſent y aller & venir à leur ordinaire; & on avoit réſolu de ne ſe point mêler de leurs affaires, s'ils ne ſe mêloient pas de celles des habitans. Il ne faut pas douter qu'ils n'y vinſſent ſouvent, comme ils avoient fait autrefois; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient entrepris la moindre choſe contre mes colonies.

Il me vint alors dans l'eſprit, que j'avois fait eſpérer à mon religieux que la converſion des trente-ſept Sauvages pouvoit ſe faire ſans lui, d'une manière dont il ſeroit ſatisfait. Je lui fis ſentir que cette affaire étoit en bon train, & que ces gens étant ainſi diſtribués parmi les chrétiens, il ſeroit facile de leur faire goûter les principes de notre religion, pourvu que chacun de leurs maîtres voulût bien faire tous ſes efforts pour y réuſſir.

Il en convint; mais, dit-il, comment les porterons-nous à y travailler avec application? Je lui répondis qu'il falloit les y engager, en les aſſemblant tous, ou bien en leur allant parler à chacun en particulier. Ce ſecond parti lui parut le plus convenable; & là-deſſus nous partageâmes

l'ouvrage entre nous. Il entreprit d'aller voir les Espagnols, qui étoient tous papistes, dans le tems que j'irois adresser mes exhortations aux Anglois, qui étoient tous protestans. Nous leur recommandâmes aux uns & aux autres, très-fort, de ne point faire entrer, dans les instructions qu'ils donneroient aux sauvages, aucune distinction entre les catholiques & les protestans, & de se contenter de leur apprendre les principes généraux de la religion chrétienne, comme l'existence de Dieu, le mérite de Jésus-Christ, &c. Ils nous le promirent, & ils s'engagèrent même à ne parler jamais ensemble de controverse.

En venant à la maison, ou à la ruche d'Atkins, je vis, avec plaisir, que la jeune femme de mon machiniste, & l'épouse d'Atkins, étoient devenues amies intimes, & que cette personne pieuse avoit perfectionné l'ouvrage que l'époux avoit commencé. Quoiqu'il n'y eût que quatre jours d'écoulés depuis le baptême de la femme d'Atkins, elle étoit déjà devenue si bonne chrétienne, que je n'ai de ma vie entendu parler d'une conversion si subite, & poussée si loin en si peu de tems.

Il m'étoit venu justement dans l'esprit, le même matin que je méditois cette visite, qu'en leur laissant tout ce qui leur étoit nécessaire, j'avois oublié de leur donner une bible; en quoi je confesse que j'avois moins de soins pour eux,

que ma bonne veuve n'avoit eu autrefois pour moi, en m'envoyant trois bibles & un livre de communes prières, avec la cargaison de cent livres sterling, qu'elle eut le soin de me faire tenir dans le Brésil.

La charité de cette pauvre femme eut un effet plus étendu qu'elle n'avoit prévu ; car ces bibles servirent alors d'instruction & de consolation à des gens qui en faisoient un meilleur usage que je n'en avois fait alors moi-même.

J'avois une de ces bibles dans ma poche, en arrivant à la maison d'Atkins, où je remarquai que les deux femmes venoient de parler ensemble, sur des matières de religion. Ah ! monsieur, dit Atkins dès qu'il me vit, quand dieu veut se réconcilier avec des pécheurs, il en sait bien trouver les moyens. Voilà ma femme qui a trouvé un prédicateur nouveau ; je sais que j'étois aussi indigne qu'incapable de mettre la main à un pareil ouvrage ; & voilà cette jeune femme qui paroît nous être envoyée du ciel. Elle est en état de convertir toute une île pleine de sauvages.

La jeune femme rougit à ces mots, & se leva pour s'en aller ; mais en la priant de demeurer, je lui dis qu'elle avoit entrepris un dessein excellent, & que je souhaitois de tout mon cœur que le ciel voulût bénir ses soins.

Nous continuâmes sur ce sujet, pendant quel-

que tems, & ne voyant pas qu'ils eussent aucun livre, je tirai ma bible de ma poche. » Voici du » secours que je vous apporte, Atkins, dis-je, » & je ne doute point que vous ne le receviez » avec plaisir ». Le pauvre homme étoit si surpris de ce présent, que, pendant quelques minutes, il fut incapable de prononcer un seul mot. Mais s'étant remis de son trouble, il prit le livre avec respect, & se tournant du côté de sa femme: Ne vous ai-je pas dit, ma chère, lui dit-il, que, quoique dieu soit là-haut, dans le ciel, il peut entendre nos prières? Voici le livre que je lui ai demandé, quand nous nous sommes mis à genoux ensemble dans le bosquet; dieu nous a entendus, il nous l'a envoyé. Après avoir fini ce discours, il tomba dans de si grands transports de joie, qu'au milieu des actions de graces qu'il adressoit au ciel, il versoit un ruisseau de larmes.

Sa femme étoit dans une surprise extraordinaire, & elle étoit prête à tomber dans une erreur, où personne de nous ne s'étoit attendu. Elle croyoit fermement que dieu avoit envoyé ce livre directement du ciel, à la prière de son mari, & elle prenoit pour un présent immédiat ce qui n'étoit qu'un effet équivalent de la providence. Il ne tenoit qu'à nous de la confirmer dans cette pensée; mais la matière me parut trop sérieuse pour permettre que la bonne personne

tombât dans une illusion semblable. Je m'adressai donc à la jeune femme, en lui disant, qu'il n'en falloit point imposer là-dessus à notre nouvelle convertie, & je la priai de faire sentir à son amie, qu'on peut dire avec vérité que dieu répond à nos prières, quand nous recevons de sa providence, d'une manière naturelle, ce que nous lui avons demandé, & que nos prières ne tendent jamais à exiger de dieu des miracles.

La jeune femme s'acquitta parfaitement bien, & avec un heureux succès, de cette commission; par conséquent il n'y eut aucune fraude pieuse dans toute cette affaire; & dans le fond, en employer dans une telle occasion, me paroîtroit la chose du monde la plus inexcusable.

J'en reviens à la joie d'Atkins, qui étoit inexprimable; certainement jamais homme ne fut plus reconnoissant de quelque présent que ce puisse être, qu'il l'étoit du don que je lui fis de cette bible, & jamais homme ne se réjouit d'un don pareil, par un meilleur principe. Après avoir été un des plus grands scélérats de l'univers, il établit par son changement cette maxime certaine; que les pères ne doivent jamais désespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs enfans, quelqu'insensibles qu'ils y paroissent être. Si jamais dieu trouve bon dans la suite de toucher le cœur de ces sortes de gens, la

force de l'éducation se saisit de nouveau de leur ame, & les instructions qu'ils ont reçues dans leur première jeunesse, opèrent sur eux avec tout le succès imaginable. Les préceptes qui ont été endormis, pour ainsi dire, pendant longtems se réveillent alors, & produisent des effets merveilleux.

Il en étoit ainsi du pauvre Atkins. Il n'étoit pas des plus éclairés; mais voyant qu'il étoit appelé à instruire une personne plus ignorante que lui, il ramassoit toutes les leçons de son père qu'il pouvoit se rappeler, & il s'en servoit avec beaucoup de fruit.

Il se ressouvenoit sur-tout avec force de ce que son père lui avoit dit sur l'excellence de la bible, qui répandit sur des familles & sur des nations entières les bénédictions du ciel; vérité dont il n'avoit jamais compris l'évidence que dans cette occasion, où voulant instruire des payens & des sauvages, il ne pouvoit se passer du secours des oracles divins.

La jeune femme étoit bien aise aussi de voir cette bible, pour le grand besoin qu'elle en avoit alors. Elle en avoit une, comme aussi son jeune maître, à bord du vaisseau, parmi les autres hardes qu'on n'avoit pas encore portées à terre; mais il lui en falloit une pour s'en servir d'abord.

J'ai déjà tant dit de choses touchant cette jeune

femme, que je ne faurois mempêcher d'en rapporter encore une particularité fort remarquable & fort inftructive.

J'ai raconté ci-deffus à quelle extrémité elle avoit été réduite quand fa maîtreffe mourut de faim, dans le malheureux vaiffeau que nous avions rencontré en pleine mer.

Caufant un jour avec elle fur la fâcheufe fituation où elle s'étoit trouvée alors, je lui demandai fi elle pouvoit me donner une idée de ce qu'elle avoit fenti dans cette occafion, & me faire comprendre ce que c'eft que mourir de faim. Elle me dit qu'elle croyoit qu'oui; & voici comme elle me détailla toute cette defcription.

Après avoir fouffert beaucoup pendant prefque tout le voyage, par la difette des vivres, il ne nous refta rien à la fin qu'un peu de fucre, un peu de vin & un peu d'eau. Le premier jour que je n'avois pris aucune nourriture, je me trouvai, vers le foir, un grand vide dans l'eftomach, avec de grandes douleurs; & à l'approche de la nuit, je me fentis fort endormie, & je ne ceffai de bâiller; ayant pris un verre de vin, je me mis fur un lit, & ayant dormi environ trois heures, je me trouvai un peu rafraîchie. Après avoir veillé trois autres heures, environ les cinq heures du matin, je fentis les mêmes

douleurs d'estomach, & je voulus dormir de nouveau : mais il me fut impossible de fermer les yeux, étant fort foible & ayant de grands maux de cœur; ce qui continua pendant le second jour avec beaucoup de variété; tantôt j'avois faim, & tantôt j'avois mal au cœur, avec des nausées, comme une personne qui a pris un vomitif. Je me remis sur le lit vers le soir, ayant pris un verre d'eau pour toute nourriture; m'étant endormie, je rêvois que j'étois dans les Barbades, que j'y trouvois le marché rempli de toutes sortes de vivres, que j'en achetois copieusement, & que je dînois avec ma maîtresse avec un très-grand appétit. A la fin de ce rêve, je crus mon estomach aussi rempli que si j'avois dîné réellement; mais quand je fus reveillée, je me trouvai dans une extrême inanition, & comme sur le point de rendre l'ame. Je pris alors notre dernier verre de vin, j'y mis du sucre, parce qu'il y a quelque chose de nourrissant; mais n'ayant rien dans mon estomach sur quoi le vin pût opérer, tout l'effet que j'en tirois consistoit dans quelques fumées désagréables, qu'il m'envoyoit au cerveau; & l'on m'a dit qu'après avoir vidé ce verre, j'avois été pendant long-tems comme une personne qui ne sent rien, par un excès d'ivresse.

Le troisieme jour, après avoir passé toute la nuit dans des songes sans liaison, en sommeil-

lant, plutôt qu'en dormant, je m'éveillai, en sentant une faim enragée; & je ne sais pas, si j'avois été mère, & que j'eusse eu un de mes enfans avec moi, si j'aurois eu assez de force d'esprit pour n'y pas mettre les dents.

Cette rage dura environ trois heures, pendant lesquelles j'étois aussi furieuse, à ce que m'a dit ensuite mon jeune maître, que ceux qui le sont le plus dans l'hôpital des fous.

Dans un de ces accès de frénésie, soit par un mouvement extraordinaire du vaisseau, ou que le pied me glissât, je tombai à terre, & je me heurtai le visage contre le lit de ma maîtresse, ce qui me fit sortir le sang abondamment du nez; à mesure que le sang couloit, ma rage diminuoit, aussi-bien que la faim qui en étoit la cause.

Mes maux de cœur & mes nausées revinrent ensuite; mais il me fut impossible de rendre, puisque je n'avois rien du tout dans l'estomach. Affoiblie par la perte du sang, je m'évanouis, & l'on me crut morte; mais je revins bientôt à moi, souffrant des douleurs d'estomach, dont il m'est impossible de vous donner une idée. A l'approche de la nuit je ne sentis qu'une faim terrible, avec des desirs de manger, que je m'imagine avoir été semblables aux envies d'une femme grosse.

Je pris encore un verre d'eau avec du fucre ; mais mon eftomach incapable de retenir cette douceur, rendit le tout dans le moment même ; ce qui me fit prendre de l'eau pure qui me refta dans le corps. Là-deffus je me mis au lit, en priant dieu de toute mon ame, qu'il lui plût de me délivrer d'une vie fi malheureufe ; & me tranquillifant par l'efpérance d'être bientôt exaucée, je parvins à fommeiller pendant quelque tems. M'étant réveillée, je me crus mourante ; ayant la tête toute accablée par les vapeurs qui s'élevoient de mon eftomach vide. Je recommandai alors mon ame à dieu, en fouhaitant fort que quelqu'un abrégeât mes fouffrances, & me jetât dans la mer.

Pendant tout ce tems, ma maîtreffe étoit couchée auprès de moi, comme une perfonne expirante ; mais elle foutint fa misère avec plus de courage & de patience que moi ; &, dans cet état, elle donna fa dernière bouchée de pain à fon fils, qui ne voulut la prendre qu'après des ordres redoublés de fa mère, & je fuis perfuadée que ce peu de nourriture lui a fauvé la vie.

Vers le matin, je me rendormis, & mon fommeil étant diffipé de nouveau, je fentis une envie extraordinaire de pleurer, qui fut fuivie par un autre violent accès de faim. Je me levai toute furieufe, & dans le plus déplorable état qu'on

puisse s'imaginer : si j'avois trouvé ma maîtresse morte, je crois fort que j'aurois mangé un morceau de sa chair avec autant d'appetit que la viande de quelque animal destiné à nous servir de nourriture. Deux ou trois fois je voulus arracher un morceau de mon propre bras ; & voyant le bassin dans lequel j'avois saigné le jour d'auparavant, je me jetai dessus, & j'avalai le sang avec précipitation, comme si j'avois craint qu'on ne me l'arrachât des mains.

Cependant dès que je l'eus dans l'estomach, la seule pensée m'en remplit d'horreur, & elle bannit ma faim pour quelques momens. Je pris alors un autre verre d'eau qui me rafraîchit & me tranquillisa pendant quelques heures. C'étoit là le quatrième jour, & je restai dans cet état jusques à la nuit ; alors dans l'espace de quatre heures je fus sujette successivement à tous le différens accès que la faim m'avoit déja causés ; j'étois tantôt foible, tantôt accablée d'envie de dormir, tantôt tourmentée de violents maux d'estomach, tantôt pleurant, tantôt enragée, & mes forces diminuèrent cependant d'une manière extraordinaire. Je me couchai de nouveau, n'ayant d'autre espérance que de mourir avant la la fin de la nuit.

Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette nuit, & ma faim étoit changée en une maladie conti-

nuelle ; c'étoit une affreuse colique causée par les vents, qui s'étoient fait un passage dans mes boyaux vides, & qui me donnoient des tranchées insupportables. Je demeurai dans ce triste état jusqu'au lendemain matin, que je fus surprise & troublée par les cris & les lamentations de mon jeune maître, qui m'apprit que sa mère étoit morte. N'ayant pas la force de sortir du lit, je levai un peu la tête, & je m'apperçus que madame respiroit encore, quoiqu'elle donnât fort peu de signes de vie.

J'avois alors des convulsions d'estomach épouvantables, avec un appetit furieux, & des douleurs que celles de la mort seule peuvent égaler. Dans cette affreuse situation j'entendis les matelots crier de toutes leurs forces, *une voile*, *une voile!* Ils sautoient, & couroient partout le vaisseau comme des gens qui avoient perdu l'esprit.

J'étois incapable de me lever du lit : ma pauvre maîtresse l'étoit encore plus, & mon jeune maître étoit si malade, que je m'attendois à le voir expirer dans le moment. Ainsi il nous fut impossible d'ouvrir la porte de notre chambre, & de nous informer au juste ce que vouloit dire tout ce vacarme. Il y avoit deux jours que nous n'avions parlé à qui que ce fût de l'équipage. La dernière fois qu'on nous étoit venu voir, on nous avoit dit qu'il n'y avoit plus un morceau de pain

dans tout le vaiſſeau, & les matelots nous ont avoué dans la ſuite qu'ils nous avoient crus tous morts.

Nous étions dans cet état affreux, quand vous nous envoyâtes des gens pour nous ſauver la vie, & vous ſavez mieux que moi-même quelle étoit notre ſituation quand vous vîntes nous voir.

C'étoient là à-peu-près les propres paroles de cette femme, & il me ſemble qu'il n'eſt pas poſſible de donner une deſcription plus exacte de toutes les circonſtances où ſe trouve une perſonne prête à mourir de faim. J'en ſuis d'autant plus perſuadé, que le jeune homme me rapporta à-peu-près les mêmes particularités de l'état où il s'étoit trouvé. Il eſt vrai que ſon récit étoit moins détaillé & moins touchant; auſſi y a-t-il de l'apparence qu'il avoit moins ſouffert, puiſque ſa bonne mère avoit prolongé ſa vie aux dépens de de la ſienne, & que tout ce que la ſervante avoit eu de plus que ſa dame pour ſoutenir une misère ſi affreuſe, avoit été la force de ſon âge & de ſa conſtitution.

De la manière que ce fait me fut rapporté, il eſt certain que ſi ces pauvres gens n'avoient pas rencontré notre vaiſſeau; ou quelqu'autre, ils auroient tous péri en peu de jours, à moins que de s'être mangés les uns les autres. Ce triſte expédient même n'auroit pas ſervi de grand'choſe,

puisqu'ils étoient éloignés de terre de plus de cinq cents lieues. Il est tems de finir cette digression, & d'en revenir à la manière dont je réglois toutes les affaires dans mon île.

Il faut observer ici que, pour plusieurs raisons, je ne jugeai point à propos de parler à mes gens de la chaloupe que j'avois eu soin d'embarquer par piéces détachées, dans l'intention de les faire joindre ensemble dans l'île.

J'en fus détourné d'abord en y arrivant, par les semences de discorde qui étoient répandues parmi les différentes colonies, persuadé qu'au moindre mécontentement on se serviroit de la chaloupe pour se séparer les uns des autres; peut-être aussi en auroient-ils fait usage pour pirater, & de cette manière, mon île seroit devenue un nid de brigands, au lieu que j'en voulois faire une colonie de gens modérés & pieux. Je ne voulus pas leur laisser non plus les deux pièces de canon de bronze, ni les deux petites pièces de tillac, dont mon neveu avoit chargé le vaisseau, outre le nombre ordinaire. Je les crus sans cela assez forts & assez bien armés pour soutenir une guerre défensive, & mon but n'étoit nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes; ce qui ne pouvoit que les précipiter à la fin dans les derniers malheurs. Pour toutes ces raisons, je laissai dans

le vaisseau, & la chaloupe, & l'artillerie; dans le dessein de les leur rendre utiles d'une autre manière.

Voilà tout ce que j'avois à dire de mes colonies que je quittai dans un état florissant, & je revins à bord le . . . . de . . . . après avoir été vingt-cinq jours dans l'île, & promis à mes gens, qui avoient pris la résolution d'y rester jusqu'à ce que je les en tirasse, de leur envoyer du Brésil de nouveaux secours, si j'en trouvois quelque occasion. Je m'étois engagé sur-tout à leur faire avoir quelque bétail, vaches, moutons, cochons, &c.; car pour les deux vaches & le veau que j'avois fait embarquer en Angleterre, la longueur de notre voyage nous avoit obligés de les tuer au milieu de la mer, n'ayant plus de quoi les nourrir.

Le jour suivant nous fîmes voile après avoir salué les colonies de cinq coups de canon, & nous vînmes dans la Baye de Tous-les-Saints, dans le Brésil, en vingt-deux jours de tems, sans rencontrer rien qui fût digne de remarque, excepté une seule particularité.

Le troisième jour, après avoir mis à la voile, la mer étant calme, & le courant allant avec force vers l'est-nord-est, nous fûmes quelque peu entraînés hors de notre cours, & nos gens crièrent jusqu'à trois fois: Terre du côté de

de l'est ; sans qu'il nous fût possible de savoir si c'étoit le continent ou des îles. Vers le soir nous vîmes la mer, du côté de la terre, toute couverte de quelque chose de noir, que nous ne pûmes pas distinguer ; mais notre contre-maître étant monté dans le grand mât, avec une lunette d'approche, se mit à crier que c'étoit toute une armée. Je ne savois pas ce qu'il vouloit dire avec son armée, & je le traitai d'extravagant. « Ne vous fâchez pas, Monsieur, » dit-il, c'est une armée navale, je vous » en réponds. Il y a plus de mille canots, & » je les vois distinctement venir tout droit » à nous. «

Je fus un peu surpris de cette nouvelle, aussi-bien que mon neveu le capitaine, qui avoit entendu raconter dans l'île de si terribles choses de ces sauvages, & qui n'ayant jamais été dans ces mers, ne savoit qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois, que nous devions nous attendre à être dévorés. J'avoue que voyant la mer calme, & le courant qui nous portoit vers le rivage, je n'étois pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conseillant de laisser tomber l'ancre aussi-tôt qu'il verroit inévitable d'en venir aux mains avec ces Barbares.

Le calme continuant, & cette flotte étant

fort proche de nous, je commandai qu'on jetât l'ancre, & qu'on ferlât les voiles; j'assurai en même tems l'équipage qu'on ne devoit rien craindre, sinon qu'ils ne missent le feu au vaisseau, & que pour les en empêcher, il falloit remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés, & les attacher de bien près, l'une à la poupe, & l'autre à la proue. Cet expédient ayant été approuvé, je fis prendre à ceux des chaloupes un bon nombre de seaux, pour éteindre le feu que les Barbares pourroient s'efforcer de mettre au-dehors du navire.

Nous attendîmes les ennemis dans cette posture, & bientôt nous les vîmes de près; je ne crois pas que jamais un plus terrible spectacle se soit offert aux yeux d'un chrétien. Il est vrai que le contre-maître s'étoit fort trompé dans son calcul: au lieu de mille canots, il n'y en avoit à-peu-près que cent vingt-six; mais ils étoient tellement chargés, que quelques-uns contenoient jusqu'à dix-sept personnes, & que les plus petits étoient montés de sept hommes tout au moins.

Ils s'avançoient hardiment, & paroissoient avoir le dessein d'environner le vaisseau de tous côtés: mais nous ordonnâmes à nos chaloupes de ne pas permettre qu'ils approchassent trop.

Cet ordre même nous engagea, contre notre intention, dans un combat avec ces Sauvages. Cinq ou six de leur plus grands canots approchèrent tellement de la plus grande de nos chaloupes, que nos gens leur firent signe de la main de se retirer, ils le comprirent fort bien, & ils le firent; mais tout en se retirant, ils lancèrent une cinquantaine de javelots contre nous & blessèrent dangereusement un de nos hommes.

Je criai pourtant à ceux des chaloupes de ne point faire feu, & je leur fis jeter un bon nombre de planches pour se couvrir contre les flèches des sauvages, en cas qu'ils vinssent à en tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après, ils avancèrent sur nous en corps du côté de la poupe, sans que nous pussions d'abord deviner leur dessein. Ils approchèrent assez pour que je visse sans peine que c'étoient de mes vieux amis, je veux dire de ces Sauvages avec lesquels j'avois été souvent aux mains.

Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau, jusqu'à ce qu'ils fussent tous ensemble directement opposés à un des côtés de notre Navire, & alors ils firent force de rames pour venir à nous. Ils approchèrent si fort, effectivement, qu'ils pouvoient nous entendre parler; & là-dessus je commandai à tout l'équipage de se tenir en repos, jusqu'à ce qu'ils tirassent

leurs flèches une seconde fois ; mais qu'on tînt le canon tout prêt.

En même-tems j'ordonnai à Vendredi de se mettre sur le tillac, pour les arraisonner, & pour demander quel étoit leur dessein. Je ne sais pas s'ils l'entendirent ; mais je sais bien que cinq ou six de ceux qui étoient dans les canots les plus avancés, nous montrèrent leur derrière tout nud, comme s'ils nous vouloient prier gracieusement de le leur baiser. Si c'étoit seulement une marque de mépris, ou si par-là ils nous défioient, & donnoient le signal aux autres, c'est ce que j'ignore ; mais immédiatement après, Vendredi s'écria qu'ils alloient tirer ; & malheureusement pour le pauvre garçon, ils firent voler dans le vaisseau plus de trois cent flèches, dont personne ne fut blessé que mon fidèle valet lui-même, qui à mes yeux eut le corps percé de trois flèches, ayant été le seul qui fût exposé à leur vue.

La douleur que me causoit la perte de ce vieux compagnon de tous mes travaux, me porta à un violent desir de vengeance. J'ordonnai d'abord qu'on chargeât cinq canons à cartouche & quatre à boulets, & nous leur donnâmes une telle bordée, que le souvenir leur en est resté certainement pendant toute leur vie.

Ils n'étoient éloignés de nous que de la

moitié de la longueur d'un cable, & nos canonniers visèrent si juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul & même coup de canon.

Ce n'étoit pas le sot compliment qu'ils nous avoient fait, qui avoit excité ma colère & mon ressentiment, nous n'en comprenions pas le sens, & tout ce que j'avois résolu de faire, pour les punir de leur impolitesse, c'étoit de les effrayer, en tirant quatre ou cinq canons chargés seulement de poudre. Mais voyant la décharge furieuse qu'ils nous faisoient sans raison, & la mort du pauvre Vendredi, qui méritoit si bien toute mon estime & toute ma tendresse, je crus être en droit devant Dieu & devant les hommes, de répousser la force par la force, & j'aurois été charmé même d'abîmer tous leurs canots.

Quoi qu'il en soit, notre bordée fit une exécution terrible; je ne saurois dire précisément combien nous en tuâmes; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur & une consternation semblable. Il y avoit treize ou quatorze de leurs canots tant brisés que renversés, & coulés à fond, & ceux qui les avoient montés étoient tués en partie, & en partie ils tâchoient de se sauver à la nage.

Les autres étoient hors de sens, à force d'être effrayés, & ne songeoient qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades, dont les canots avoient été coulés à fond, ou ruinés par notre canon. Leur perte, par conséquent, doit avoir été considérable. Nous n'en prîmes qu'un seul, qui nâgeoit encore dans la mer une heure après le combat.

Leur fuite fut si précipitée, que dans trois heures ils furent absolument hors de la portée de nos yeux, excepté trois ou quatre canots qui faisoient eau, selon toute apparence, & qui ne pouvoient pas suivre le gros avec la même rapidité.

Notre prisonnier étoit tellement étourdi de son malheur, qu'il ne vouloit ni parler, ni manger, & nous crûmes tous qu'il se vouloit laisser mourir de faim. Je trouvai pourtant un moyen de lui faire revenir la parole, en faisant semblant de le faire rejeter dans la mer, & de le remettre dans l'état où on l'avoit trouvé, s'il vouloit s'obstiner à garder le silence. On fit plus, on le jeta effectivement dans la mer, & l'on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe en nageant, & y étant rentré à la fin, il devint plus traitable, & commença à parler, mais dans un langage dont personne de nous ne pouvoit pas entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant levé, nous remîmes à la voile, tout le monde étant charmé de s'être tiré de cette affaire, hormis moi, qui étois au désespoir de la perte de Vendredi, & qui aurois souhaité de retourner à l'île pour en tirer quelqu'autre propre à me servir; mais c'étoit une chose impossible, & il falloit suivre notre route. Notre prisonnier cependant commençoit à comprendre quelques mots anglois, & à s'apprivoiser avec nous. Nous lui demandâmes alors de quel pays il étoit venu avec ses compagnons; mais il nous fut impossible d'entendre un mot de sa réponse. Il parloit du gosier d'une manière si creuse & si étrange, qu'il ne paroissoit pas seulement former de sons articulés, & nous crûmes tous qu'on pouvoit parfaitement bien parler cette langue là avec un bâillon dans la bouche. Nous ne pûmes pas remarquer qu'il se servît des dents, des lévres, de la langue, ni du palais: ses paroles ressembloient aux différens tons qui sortent d'un cor de chasse. Il ne laissa pas à quelque tems de-là d'apprendre un peu d'anglois, & alors il nous fit entendre que la flotte qui nous avoit attaqués, avoit été destinée par leurs rois pour donner une grande bataille. Nous lui demandâmes combien de rois ils avoient donc? Il dit qu'ils étoient

cinq nations, qu'ils avoient cinq rois, & que leur dessein avoit été d'aller combattre deux nations ennemies. Nous lui demandâmes encore par quelle raison ils s'étoient approchés de nous? Et nous sûmes de lui que leur intention n'avoit été d'abord que de contempler une chose aussi merveilleuse que notre vaisseau le leur avoit paru. Tout cela fut exprimé dans un langage plus mauvais encore que ne l'avoit été celui de Vendredi, quand il commença à s'énoncer en anglois.

Il faut que je dise encore un mot ici du pauvre garçon, du fidèle Vendredi. Nous lui rendîmes les derniers honneurs, avec toute la solemnité possible; nous le mîmes dans un cercueil, & après l'avoir jeté dans la mer, nous prîmes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainsi que finit la vie du meilleur & du plus estimable de tous les domestiques.

Continuant notre voyage avec un bon vent, nous découvrîmes la terre, le douzième jour après cette aventure, au cinquième degré de latitude méridionale: c'étoit la partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le nord-est. Nous fîmes cours vers le sud quart à l'est, en ne perdant point le rivage de vue pendant quatre jours, à la fin desquels nous doublâmes le cap Saint-Augustin, & trois jours après

nous laissâmes tomber l'ancre dans la baye de Tous-les-Saints, l'endroit d'où étoit venue toute ma bonne & ma mauvaise fortune.

Jamais il n'y étoit venu de vaisseau qui y eût moins d'affaires, & cependant nous n'obtînmes qu'avec beaucoup de peine d'avoir la moindre correspondance avec les habitans du pays; ni mon associé, qui faisoit dans ce pays une très-belle figure, ni mes deux facteurs, ni le bruit de la manière miraculeuse dont j'avois été tiré de mon désert, ne me purent obtenir cette faveur. Mon associé, à la fin, se souvenant que j'avois donné autrefois cinq-cents moidores au prieur du monastère des Augustins, & deux cents aux pauvres, obligea ce religieux d'aller parler au gouverneur, & de lui demander la permission d'aller à terre, pour moi, le capitaine, & huit autres hommes. On nous l'accorda, mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée, & que nous n'emmenerions personne de-là, sans une permission expresse.

Ils nous firent observer ces conditions avec tant de sévérité, que j'eus toutes les peines du monde à faire venir à terre trois balles de draps fins, d'étoffes & de toiles que j'avois apportés exprès pour en faire présent à mon associé.

C'étoit un homme très-généreux, & qui

avoit de fort beaux ſentimens, quoique, tout comme moi, il eût d'abord peu de choſe. Sans ſavoir que j'euſſe le moindre deſſein de lui faire un préſent, il m'envoya à bord, du vin & des confitures, pour plus de trente moidores, & il y ajouta du tabac, & quelques belles médailles d'or. Mon préſent n'étoit pas de moindre valeur que le ſien, & lui devoit être très-agréable; j'y joignis la valeur de cent livres ſterling en mêmes marchandiſes; mais dans une autre vue, & je le priai de faire dreſſer ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma colonie ce que je lui avois promis.

L'affaire fut faite en fort peu de jours, & quand ma barque fut toute équipée, je donnai au pilote de telles inſtructions pour trouver mon île, qu'il étoit abſolument impoſſible qu'il la manquât; auſſi la trouva-t-il, comme j'ai appris dans la ſuite, par les lettres de mon aſſocié.

En moins de rien, elle fut chargée de la cargaiſon que je deſtinois à mes gens, & un de nos matelots, qui avoit été à terre avec moi dans l'île, s'offrit d'aller avec la chaloupe, & de s'établir dans ma colonie, pourvu que j'ordonnaſſe, par une lettre, au gouverneur Eſpagnol, de lui donner des habits, du terrein,

& des outils néceſſaires pour commencer une plantation : ce qu'il entendoit fort bien, ayant été planteur autrefois à Mary-Land, & auſſi boucanier.

Je l'encourageai dans ce deſſein, en lui accordant tout ce qu'il me demandoit, & en lui faiſant préſent de l'eſclave que nous avions pris dans la dernière rencontre ; & je donnai ordre au gouverneur Eſpagnol de lui donner une portion de tout ce qui lui étoit néceſſaire, égale à celle qui avoit été diſtribuée aux autres.

Quand la chaloupe fut prête à mettre en mer, mon aſſocié me dit, qu'il y avoit là un planteur de ſa connoiſſance, fort brave homme, mais qui avoit eu le malheur de s'attirer la diſgrace de l'égliſe. Je n'en ſais pas trop bien la raiſon, me dit-il; mais je le crois hérétique dans le fond du cœur, & il a été obligé de ſe cacher pour ne pas tomber entre les mains de l'inquiſition. Il ſeroit charmé de trouver cette occaſion d'échapper avec ſa femme & avec ſes deux filles, & ſi vous voulez lui donner le moyen de ſe faire une plantation dans votre île, je lui donnerai quelque argent pour la commencer ; car les officiers de l'inquiſition ont ſaiſi tous ſes effets, & il ne lui reſte rien, que quelques meubles & deux

esclaves. Quoique je haïsse ses principes, ajouta-t-il, je serois fâché qu'il tombât entre leurs mains; car il est certain qu'il seroit brûlé tout vif.

J'y consentis dans le moment, & nous cachâmes ce pauvre homme avec toute sa famille dans notre vaisseau, jusqu'à ce que la chaloupe fût prête à partir, & alors nous y mîmes toutes ses hardes, & nous l'y menâmes lui-même dès qu'elle fut sortie de la baye.

Le matelot qui avoit pris le même parti, fut charmé de se voir un pareil compagnon. Ils étoient à-peu-près également riches, ils avoient les principaux outils nécessaires pour commencer une plantation, & voilà tout. Néanmoins ils avoient avec eux quelques plantes de cannes de sucre, avec les matériaux pour en tirer de l'utilité, & l'on m'assuroit que le planteur Portugais, prétendu hérétique, entendoit parfaitement tout ce qui concerne cette sorte de plantation.

Ce que j'envoyois de plus considérable à mes sujets, consistoit en trois vaches à lait, cinq veaux, vingt-deux porcs, trois truies pleines, deux cavales, & un cheval entier.

Outre cela, pour faire plaisir à mes Espagnols, je leur envoyois trois femmes Portugaises, en les priant de leur donner des époux, &

de les traiter avec douceur. J'aurois pu leur en faire avoir un plus grand nombre; mais je savois que mon Portugais persécuté avoit avec lui deux filles en état de se marier, puisque les autres avoient des femmes dans leur patrie.

Toute cette cargaison arriva en bon état dans l'île, & l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes sujets, qui, avec cette addition, se trouvoient alors au nombre de soixante ou soixante-dix, sans les petits enfans, qui étoient en grande quantité, comme j'appris ensuite au retour de mes voyages, par des lettres que je reçus à Londres, par la voie du Portugal.

Il ne me reste pas un mot à dire à présent de mon île, & quiconque lira le reste de mes mémoires fera fort bien de n'y songer plus, & de s'attacher entièrement aux folies d'un vieillard qui ne devient pas plus sage, ni par ses propres malheurs, ni par les malheurs mêmes d'autrui; d'un vieux imbécille, dont les passions ne sont pas amorties par quarante ans de misère & de disgraces, ni satisfaites par une prospérité qui surpasse ses espérances mêmes.

Je n'étois non plus obligé d'aller aux Indes, qu'un homme qui est en liberté, & qui n'est

pas coupable d'un crime, n'est obligé d'aller au géolier de Neuwgate, pour le prier de l'enfermer parmi les autres prisonniers, & de le laisser mourir de faim.

Puisque j'avois une si grande tendresse pour mon île, j'aurois pu prendre un petit vaisseau pour y aller directement ; j'aurois pu encore le charger de tout ce que j'avois embarqué dans le vaisseau de mon neveu le capitaine, & j'aurois pu prendre avec moi une patente du gouvernement, pour m'assurer la propriété de mon île, en la soumettant au haut-domaine de la Grande-Bretagne. J'aurois pû y transporter du canon, des munitions, des esclaves, des planteurs ; j'aurois pu y faire une citadelle au nom de l'Angleterre, & y établir une colonie stable & florissante. Ensuite, pour agir par principe, & en homme sage, je devois m'y fixer moi-même, renvoyer mon petit navire bien chargé de bon riz, comme il m'étoit aisé de le faire en six mois de tems, & prier mes correspondans de le charger de nouveau de tout ce qui pourroit être utile & agréable à mes sujets. Malheureusement je n'avois pas des vues si raisonnables, je n'étois pas touché des avantages considérables que j'aurois pu trouver dans un pareil établissement ; j'étois possédé seulement par un

démon aventurier, qui me forçoit à courir le monde, simplement pour courir. Il est vrai que je me plaisois fort à être le bienfaiteur de mes sujets, à leur faire du bien par ma propre autorité, sans dépendre d'aucun souverain; enfin à représenter ces anciens patriarches, qui étoient les rois de leurs familles. Je n'avois pas des desseins plus étendus; je ne songeois pas même à donner un nom à l'île; mais je l'abandonnai comme je l'avois trouvée, n'appartenant proprement à personne, & sans établir aucune forme de gouvernement parmi mes gens. Quoique, en qualité de père & de bienfaiteur, j'eusse quelque influence sur leur conduite, je n'avois pourtant sur eux qu'une autorité précaire, & ils n'étoient obligés de m'obéir que par les règles de la bienséance. Passe encore, si j'étois resté avec eux; les affaires auroient pu prendre un bon train: mais comme je les plantois-là pour reverdir, sans remettre jamais le pied dans l'île, tout devoit tomber nécessairement dans le désordre. C'est ce qui arriva précisément, à ce que j'appris dans la suite, par une lettre de mon associé, qui y avoit envoyé de nouveau une chaloupe. Je ne reçus cette lettre que cinq ans après qu'elle avoit été écrite, & je vis

que les affaires de ma colonie ne faiſoient que des progrès très-chétifs; que mes gens étoient fort las de reſter dans cet endroit; qu'Atkins étoit mort; que cinq Eſpagnols s'en étoient allés; que quoiqu'ils n'euſſent pas reçu de grandes inſultes de la part des Sauvages, ils ne laiſſoient pas d'avoir eu quelques petits combats avec eux. Enfin, qu'ils l'avoient conjuré de m'écrire que je me ſouvinſſe de ma promeſſe de les tirer de là, & de leur procurer le plaiſir d'aller mourir dans leur patrie.

Mes courſes & mes nouvelles diſgraces ne me laiſſèrent pas le loiſir de me ſouvenir de cet engagement, ni de toute autre choſe qui concernât l'île; & ceux qui veulent ſavoir le reſte de mes aventures, n'ont qu'à me ſuivre dans un nouvelle carrière de folies & de malheurs: ils pourront du moins apprendre par-là, que bien ſouvent le ciel nous punit en exauçant nos deſirs, & qu'il nous fait trouver les plus grandes afflictions en ſatisfaiſant nos vœux les plus ardens.

Que par conſéquent aucun homme ſage ne ſe flatte de la force de la raiſon, quand il s'agit de choiſir un genre de vie. L'homme eſt un animal qui a la vue bien courte. Les paſſions

passions ne sont pas ses meilleurs amis, & ses penchans les plus vifs sont d'ordinaire ses plus mauvais conseillers.

Je dis tout ceci en réfléchissant sur le desir impétueux que je m'étois senti dès ma plus tendre jeunesse, de courir tout le monde, & sur les malheurs où m'a précipité ce penchant si naturel qui paroissoit être né avec moi. Il m'est aisé de vous rapporter d'une manière historique, & de vous faire comprendre les effets de ce penchant avec les circonstances qui l'ont, pour ainsi dire, animé & fait agir; mais les vues secrètes de la providence, en permettant de suivre aveuglément des penchans si bizarres, ne sauroient être comprises que par ceux qui ont pris l'habitude de considérer avec attention les voies de cette providence, & de tirer des conséquences pieuses de la justice de Dieu, & de nos propres égaremens.

Mais je me suis assez étendu sur le ridicule de ma conduite; il est tems d'en revenir à mon histoire. Je m'étois embarqué pour les Indes, & j'y fus. Il faut pourtant que j'avertisse ici, qu'avant de continuer ma course, je fus obligé de me séparer de mon jeune ecclésiastique, qui m'avoit donné de si fortes preuves de sa piété. Trouvant là un navire prêt à faire voile pour Lisbonne, il me demanda permission de s'y em-

barquer; c'est ainsi qu'il paroissoit prédestiné à n'achever jamais ses voyages. J'y consentis, & j'aurois fait sagement, de prendre le même parti.

Mais j'en avois pris un autre, & le ciel fait tout pour le mieux. Si j'avois suivi ce prêtre, je n'aurois pas eu un si grand nombre de sujets d'être reconnoissant envers Dieu, & l'on n'auroit jamais entendu parler de la seconde partie des *Voyages & Aventures de Robinson Crusoé.*

Du Brésil, nous allâmes tout droit, par la mer Atlantique, au cap de Bonne-Espérance: notre voyage, jusques-là, fut passablement heureux, quoique de tems en tems nous eussions les vents contraires, & quelques tempêtes; mais mes grands malheurs sur mer étoient finis; mes disgraces futures devoient m'arriver par terre, afin qu'il parût qu'elle peut nous servir de châtiment aussi-bien que la mer, quand il plaît ainsi au ciel, qui dirige à ses fins les circonstances de toutes les choses.

Comme notre vaisseau étoit uniquement destiné au commerce, nous avions à bord un *Inspecteur*, ou *Super-Cargo*, qui en devoit régler tous les mouvemens, après que nous serions arrivés au cap de Bonne-Espérance. Tout avoit été confié à ses soins & à sa prudence, & il n'étoit limité que dans le nombre de jours qu'il

falloit rester dans chaque port. Ainsi je n'avois que faire de m'en mêler ; ce *Super-Cargo* & mon neveu, le capitaine, délibéroient entr'eux sur les différens partis qu'il y avoit à prendre.

Nous ne nous arrêtâmes pas plus long-tems au cap, qu'il le falloit pour prendre de l'eau fraîche & les autres choses qui nous étoient nécessaires, & nous nous hâtâmes, autant qu'il fut possible, pour arriver à la côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un vaisseau de guerre françois de cinquante pièces, avec deux grands vaisseaux marchands, avoient pris la route des Indes. Je savois que nous étions en guerre avec les François, & par conséquent je n'étois pas sans appréhension : heureusement ils allèrent leur chemin, sans que nous en ayions entendu parler dans la suite.

Je n'embarrasserai pas ma narration de la description des lieux, du journal du voyage, des variations de la boussole, des latitudes, des moussons, de la situation des ports, & d'autres particularités qui rendent si ennuyeuses les relations des voyages de long cours, & qui sont si inutiles à ceux qui n'ont pas dessein de faire les mêmes courses.

Il suffira de nommer le pays & les ports où nous nous sommes arrêtés, & de dire ce qui nous y est arrivé de remarquable. Nous tou-

châmes d'abord à l'île de Madagascar; le peuple y étoit féroce & traître, très-bien armé d'arcs & de lances, dont il se sert avec beaucoup de dextérité. Cependant nous y fûmes fort bien; pendant quelque tems les habitans nous traitèrent avec civilité, & pour des babioles que nous leur donnâmes, comme des coûteaux, des ciseaux, &c. ils nous apportèrent onze jeunes bœufs, assez petits, mais gras & bons : nous en destinâmes une partie pour notre nourriture, pendant le tems que nous devions nous arrêter-là, & nous fîmes saler le reste pour la provision du vaisseau.

Nous fûmes obligés de demeurer là quelque tems, après nous être fournis de vivres; & moi, qui étois curieux de voir de mes propres yeux ce qui se passoit dans tous les coins de l'univers où la providence me menoit, je vins à terre aussi-tôt qu'il me fut possible. Un soir nous débarquâmes dans la partie orientale de l'île, & les habitans, qui y sont en grand nombre, se pressèrent autour de nous, & d'une certaine distance ils nous considérèrent avec attention. Toutefois, étant traités d'eux jusques-là fort honnêtement, nous ne nous crûmes pas en danger : nous coupâmes seulement trois branches d'arbres que nous plantâmes en terre à quelques pas de nous; ce qui non-seulement dans ce pays-là est une marque de paix &

d'amitié, mais qui porte encore les insulaires à faire la même chose de leur côté, pour indiquer qu'ils acceptent la paix. Dès que cette cérémonie est faite, il ne leur est pas permis de passer vos branches, & vous ne sauriez passer les leurs, sans leur déclarer la guerre. De cette manière, chacun est en sûreté derrière ses limites, & la place qui est entre deux sert de marché, & de côté & d'autre on y trafique librement. En y allant, il n'est pas permis de porter des armes, & les gens du pays même, avant que d'avancer jusques-là, fichent leurs lances en terre; mais si on rompt la convention, en leur faisant quelque violence, ils sautent d'abord sur leurs armes, & tâchent de repousser la force par la force.

Il arriva un soir que nous étions venus à terre, que les insulaires s'assemblèrent en plus grand nombre que de coutume; mais tout se passa avec la civilité ordinaire. Ils nous apportèrent plusieurs provisions qu'ils troquèrent contre quelques bagatelles, & leurs femmes mêmes nous fournirent du lait & quelques racines, que nous reçumes avec plaisir; en un mot tout étoit paisible, & nous résolûmes même de passer la nuit à terre dans une hutte que nous nous étions faite de quelques rameaux.

Je ne sais par quel pressentiment je n'étois pas si content que les autres de rester toute la nuit

à terre; & ſachant que notre chaloupe étoit à l'ancre à un jet de pierre du rivage, avec deux hommes pour la garder, j'en fis venir un à terre pour couper quelques branches, pour nous en couvrir dans la chaloupe; & ayant étendu la voile, je me couchai deſſus, à l'abri de cette verdure.

Environ à deux heures après minuit, nous entendîmes des cris terribles d'un des mariniers, qui nous prioit au nom de Dieu de faire approcher la chaloupe, ſi nous ne voulions pas que tous nos gens fuſſent maſſacrés; en même tems j'entendis cinq coups de fuſil, qui furent répétés deux fois immédiatement après; je dis cinq coups, car c'étoit-là le nombre de toutes les armes à feu qu'ils avoient. On voit aſſez, par la néceſſité où ils furent de tirer ſi ſouvent, que ces barbares ne ſont pas ſi effrayés de ce bruit, que ceux avec qui j'avois eu affaire dans mon île.

M'étant réveillé en ſurſaut par tout ce tumulte, je fis avancer la chaloupe, & voyant trois fuſils devant moi, je pris la réſolution d'aller à terre avec mes deux matelots, & d'aſſiſter nos gens attaqués.

Nous fûmes près du rivage en moins de rien, mais il nous fut impoſſible d'exécuter notre deſſein; car nos matelots, pourſuivis par trois ou quatre cents de ces barbares, ſe jetèrent dans

la mer avec précipitation pour venir a nous. Ils n'étoient que neuf en tout, n'ayant que cinq fusils; il est vrai que les autres étoient armés de pistolets & de sabres, mais ces armes leur avoient été d'un fort petit usage.

Nous en sauvâmes sept avec bien de la peine, parmi lesquels il y en avoit trois bien blessés. Pendant que nous étions occupés à les faire entrer, nous étions tout aussi exposés qu'eux; car ils nous jetèrent une grêle de dards; & nous fûmes obligés de barricader ce côté de la chaloupe avec nos bancs & quelques planches qui s'y trouvoient par un pur hasard, ou, pour mieux dire, par un effet de la providence divine.

Cependant, si l'affaire étoit arrivée en plein jour, ces gens visent si juste, qu'ils nous auroient percés de leurs flèches, à moins de nous tenir entièrement à couvert. La lumière de la lune nous les faisoit voir peu distinctement, pendant qu'ils faisoient voler une quantité de dards dans notre barque. Cependant, ayant tous rechargé nos fusils, nous fîmes feu dessus, & leurs cris nous firent assez comprendre que nous en avions blessé plusieurs. Cela ne les empêcha pas de rester sur le rivage en ordre de bataille jusqu'au matin, sans doute dans la vue d'avoir meilleur marché de nous, dès qu'ils pourroient nous voir.

Pour nous, nous fûmes forcés de rester dans

cet état, sans savoir comment faire pour lever l'ancre & pour faire voile, ne pouvant pas y réussir sans nous tenir debout; ce qui leur auroit donné autant de facilité pour nous tuer, que nous en avons d'abattre un oiseau qui est sur une branche.

Tout ce que nous pûmes faire, ce fut de donner au vaisseau des signaux que nous étions en danger, & quoiqu'il fût à une lieue de-là, mon neveu entendant nos coups de fusil, & voyant par sa lunette d'approche que nous faisions feu du côté du rivage, comprit d'abord toute l'affaire, & levant l'ancre au plus vîte, il vint aussi près de nous qu'il fut possible. Il nous envoya de-là l'autre chaloupe, avec dix hommes; mais nous leur criâmes de ne pas approcher, en leur apprenant notre situation. Alors un de nos matelots prenant le bout d'une corde, & nageant entre les deux chaloupes, de manière qu'il étoit difficile aux Sauvages de l'appercevoir, vint à bord de ceux qui étoient envoyés pour nous tirer de ce danger. Là-dessus nous coupâmes notre petit cable, & laissant l'ancre, nous fûmes tirés par l'autre chaloupe, jusqu'à ce que nous fussions hors de la portée des flèches. Pendant tout ce tems nous nous étions tenus couchés derrière notre barricade.

Dès que nous ne fûmes plus entre le vaisseau

& le rivage, le capitaine donna une bordée terrible aux barbares, ayant fait charger plusieurs canons à cartouche, & l'exécution en fut affreuse.

Quand nous fûmes revenus à bord, & hors de danger, nous eûmes tout le loisir nécessaire pour examiner la cause de tout ce tintamarre, & de cette rupture subite de la part des sauvages. Notre *Super-Cargo*, qui avoit été souvent de ce côté-là, nous assura qu'il falloit absolument qu'on eût fait quelque chose pour irriter les Sauvages, qui, sans cela, ne nous auroient jamais attaqués, après nous avoir reçûs comme amis. La méche fut à la fin découverte; & l'on apprit qu'une vieille femme s'étant avancée au-delà de nos branches, pour nous vendre du lait, avoit eu avec elle une jeune fille qui nous apportoit aussi des herbes & des racines; un des matelots avoit voulu faire quelque violence à la jeune fille; ce qui avoit fait faire un terrible bruit à la vieille, qui en étoit peut-être la mère, ou la parente. Le matelot néanmoins n'avoit pas voulu lâcher prise; mais il avoit tâché de mener la fille au milieu d'un bocage, hors de la vue de la vieille; celle-là s'étoit retirée là-dessus, pour aller instruire de cet affront ses compatriotes, qui dans l'espace de trois heures avoient assemblé toute cette armée.

Un de nos gens avoit été tué d'un coup de javelot dès le commencement, dans le tems

qu'il sortoit de la hutte faite de branches. Tous les autres s'étoient tirés d'affaire, excepté celui qui avoit été la cause de tout ce malheur, & qui paya bien cher le plaisir qu'il avoit goûté avec sa noire maîtresse.

Nous fûmes assez long-tems à savoir ce qu'il étoit devenu; cependant nous voguâmes deux jours le long du rivage avec notre chaloupe, quoique le vent nous exhortât à partir, & nous fîmes toutes sortes de signaux pour lui faire connoître que nous l'attendions; mais toute cette peine fut inutile; nous le crûmes perdu; & s'il avoit souffert lui seul de sa sottise, le mal n'auroit pas été fort considérable.

Je ne pus cependant me satisfaire là-dessus, sans hasarder d'aller une seconde fois à terre, pour voir si je ne pourrois rien découvrir touchant le sort de ce malheureux. Je résolus de le faire pendant la nuit, de peur d'essuyer une seconde attaque des noirs. Mais je fus fort imprudent en me hasardant de mener avec moi une troupe de mariniers féroces, sans m'en être fait donner le commandement; ce qui m'engagea, malgré moi, dans une entreprise aussi malheureuse que criminelle.

Nous choisîmes, le *Super-Cargo* & moi, vingt des plus déterminés garçons de tout l'équipage, & nous débarquâmes dans le même endroit où

les Indiens s'étoient assemblés, quand ils nous avoient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein étoit de voir s'ils avoient quitté le champ de bataille, & d'en surprendre quelques-uns, s'il étoit possible, afin de les échanger contre le matelot en question, si par hasard il vivoit encore.

Etant venus à terre, sans aucun bruit, à dix heures du soir, nous partageâmes nos gens en deux pelotons, dont je commandai l'un, & le bosseman l'autre. Nous ne vîmes ni n'entendîmes personne d'abord, & nous nous avançâmes, en laissant quelque distance entre nos deux petits corps. Vers l'endroit où l'action s'étoit passée nous ne découvrîmes rien, à cause des ténèbres; mais quelques momens après notre bosseman tomba à terre, ayant donné du pied contre un cadavre. Là-dessus il fit halte jusqu'à ce que je l'eusse joint, & nous résolûmes de nous arrêter-là en attendant le lever de la lune qui devoit venir sur l'horison en moins d'une heure de tems. C'est alors que nous découvrîmes distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens; nous en vîmes trente-deux à terre, parmi lesquels il y en avoit deux qui respiroient encore. Les uns avoient le bras emporté, les autres la jambe, & les autres la tête, & nous supposâmes qu'on

avoit emporté ceux qui avoient été bleſſés, & qu'on avoit eſpéré de pouvoir guérir.

Après avoir fait cette découverte, j'étois d'avis de retourner à bord; mais le boſſeman me fit dire qu'il étoit réſolu, avec ſes gens, d'aller rendre une viſite à la ville où ces chiens d'Indiens demeuroient, & me fit prier de l'y accompagner, ne doutant point que nous n'y puſſions faire un butin conſidérable, & avoir des nouvelles de *Thomas Jeffery;* c'étoit-là le nom du matelot que nous avions perdu.

S'ils m'avoient demandé permiſſion de tenter cette entrepriſe, je ſais bien que je leur aurois ordonné poſitivement de ſe rembarquer; mais ils ſe contentèrent de me faire ſavoir leur intention, & de me prier d'être de la partie. Quoique je ſuſſe combien un tel deſſein, où l'on pouvoit perdre beaucoup de monde, étoit préjudiciable à un vaiſſeau dont l'unique but étoit d'aller négocier, je n'avois pas l'autorité néceſſaire pour détourner le coup; je me contentai de leur refuſer de les accompagner, & j'ordonnai à ceux qui me ſuivoient de rentrer dans la chaloupe. Deux ou trois de ces derniers commencèrent d'abord à murmurer contre cet ordre, à dire qu'ils vouloient y aller, en dépit de moi, & que je n'avois aucun commandement ſur eux.

Allons Jean, s'écria l'un, veux-tu y venir? pour moi j'y vais certainement. Jean répondit qu'il le vouloit bien. Il fut suivi d'un autre, & celui-là d'un autre encore; en sorte qu'ils m'abandonnèrent tous, hormis un seul que je priai instamment de rester. Il n'étoit demeuré dans la chaloupe qu'un seul mousse; ainsi il n'y avoit que ce matelot, le *Super-Cargo* & moi, qui retournâmes vers la chaloupe, où nous avertîmes les autres, que nous resterions pour la garder, & pour en sauver autant qu'il nous seroit possible. Je leur répétai encore, qu'ils entreprenoient le dessein du monde le plus extravagant, & qu'ils pourroient bien avoir la même destinée que Jeffery.

Ils me répondirent en vrais mariniers, qu'ils agiroient prudemment, & qu'ils me garantissoient qu'ils en viendroient à bout à leur honneur. J'avois beau leur mettre devant les yeux les intérêts du vaisseau, & que leur conduite étoit inexcusable devant Dieu & devant les hommes, c'étoit comme si j'avois parlé au grand mât du navire; ils me donnèrent seulement de bonnes paroles, & m'assurèrent qu'ils seroient de retour dans une heure au plus tard. La ville des Indiens n'étoit, à ce qu'ils me dirent, qu'à un demi-mille du rivage; mais ils trouvèrent qu'elle étoit éloignée de plus de deux grands milles.

C'eſt ainſi qu'ils s'en allèrent tous, & quoique leur entrepriſe fût extravagante au ſuprême degré, il faut avouer pourtant qu'ils s'y prirent avec toute la précaution poſſible. Ils étoient tous parfaitement bien armés ; car, outre un fuſil ou un mouſquet, ils avoient chacun un piſtolet & une baïonnette : quelques-uns s'étoient munis avec cela de ſabres, & le boſſeman & deux autres avoient des haches d'armes. D'ailleurs ils étoient pourvus tous enſemble de treize grenades ; en un mot jamais gens plus hardis & mieux armés n'entreprirent un deſſein plus abominable & plus extravagant,

Quand ils s'en allèrent, ils n'étoient animés que par le deſir du butin, & par l'eſpérance de trouver de l'or ; mais une circonſtance où ils ne s'attendoient pas, les remplit de l'eſprit de vengeance, & les changea tous en autant de diables incarnés. Etant arrivés à un petit nombre de maiſons indiennes, qu'ils avoient priſes pour la ville même, ils ſe virent fort éloignés de leur compte, puiſqu'il n'y avoit-là que treize huttes, & qu'il leur étoit impoſſible de ſavoir la ſituation & la grandeur de la ville qu'ils avoient deſſein de ſaccager.

Ils délibérèrent long-tems ſans ſavoir quel parti prendre. S'ils attaquoient ce hameau, il falloit égorger tous les habitans ſans qu'il en

échappât un ſeul, pour donner l'alarme à la ville, ce qui leur attireroit toute une armée; & s'ils laiſſoient ces gens-là en repos, il étoit abſolument impoſſible de trouver le chemin de la ville, & d'exécuter leur beau projet.

Ils choiſirent pourtant ce dernier parti, réſolus de chercher la ville le mieux qu'il leur ſeroit poſſible. Après avoir marché quelques momens, ils trouvèrent une vache attachée à un arbre, & ils réſolurent d'abord de s'en faire un guide. Voici comme ils raiſonnèrent; la vache appartient ou au hameau, ou à la ville. Si elle eſt déliée, elle cherchera ſon étable ſans doute. Si elle retourne en arrière, nous n'avons rien à lui dire, elle nous eſt inutile abſolument; mais ſi elle va en avant, nous n'avons qu'à la ſuivre; elle nous menera indubitablement où nous voulons être. Là-deſſus ils coupèrent la corde, & virent avec plaiſir la vache marcher devant eux. Pour abréger, elle les mena tout droit vers la ville, qu'ils virent compoſée à-peu-près de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenoient pluſieurs familles.

Ils y trouvèrent un profond ſilence, & tout le monde endormi tranquillement comme dans un endroit qui n'avoit jamais été expoſé aux attaques de quelques ennemis. Ils tinrent alors un nouveau conſeil de guerre, & ils réſolurent de

se partager en trois corps, de mettre le feu à trois maisons, dans les trois différentes parties du bourg, & de saisir & garotter les gens à mesure qu'ils sortiroient de leurs maisons embrasées. Si quelqu'un leur résistoit, leur parti étoit tout pris. Au reste le pillage étoit leur grand but, & ils étoient bien résolus de s'en acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Ils trouvèrent bon cependant de commencer par visiter toute la ville, sans faire le moindre bruit, afin d'en examiner l'étendue, & de juger de-là si leur dessein étoit praticable ou non.

Après cette précaution, ils se déterminèrent hardiment à tenter fortune; mais tandis qu'ils s'animoient les uns & les autres, les trois qui s'étoient le plus avancés, se mirent à crier tout haut, qu'ils avoient trouvé Thomas Jeffery; ce qui fit courir tous les autres de ce côté-là. Ils trouvèrent effectivement ce malheureux, à qui on avoit coupé la gorge; il étoit nud & pendu par un bras. Il y avoit près de-là une maison indienne, où se trouvoient plusieurs des principaux de la ville, qui avoient été dans le combat, & dont quelques-uns avoient été blessés. Nos gens virent qu'ils étoient éveillés, puisqu'ils parloient ensemble; mais il étoit impossible d'en savoir le nombre.

Le spectacle de leur camarade égorgé donna

aux

aux Anglois une telle fureur, qu'ils jurèrent de ſe venger, & de ne donner quartier à aucun Indien qui tomberoit entre leurs mains: dans le moment même ils mirent la main à l'œuvre. Comme les maiſons étoient baſſes & toutes couvertes de chaume, il ne leur fut pas difficile d'y mettre le feu, & en moins d'un quart d'heure toute la ville brûloit en quatre ou cinq différens endroits. Ils n'oublièrent pas ſur-tout la cabane où ſe trouvoient les Indiens éveillés, dont je viens de faire mention. Dès que le feu commença à y prendre, ces pauvres gens effrayés cherchèrent la porte pour ſe ſauver; mais ils y rencontrèrent un danger qui n'étoit pas moindre, & le boſſeman en tua deux de ſa propre main avec ſa hache d'armes. La maiſon étant grande, & remplie de gens, il ne voulut pas y entrer pour en achever le maſſacre; mais il y jeta une grenade, qui les effraya d'abord, & qui, en crevant enſuite, leur fit pouſſer les cris les plus lamentables.

La plupart des Indiens qui ſe trouvoient dans cette maiſon furent tués ou bleſſés par la grenade, excepté deux ou trois, qui voulurent de nouveau ſortir par la porte, où ils furent reçus par le boſſeman, & par deux autres la baïonnette au bout du fuſil, & miſérablement maſſacrés. Il y avoit dans la maiſon un autre appar-

tement plus reculé où se trouvoit le roi, ou le capitaine général de cette ville, avec quelques autres. Nos gens les forcèrent d'y rester jusqu'à ce que la maison consumée par les flammes, leur tombât sur la tête, & les écrasât.

Pendant toute cette éxécution, ils ne tirèrent pas un seul coup de fusil, ne voulant éveiller le peuple qu'à mesure qu'ils étoient en état de le dépêcher; mais le feu fit sortir les Indiens du sommeil assez vîte; ce qui força les Anglois à se tenir ensemble en petit corps; l'incendie ne trouvant que des matières extrêmement combustibles, se répandit en moins de rien au long & au large, & rendit les rues entre les maisons presque impraticables. Il falloit pourtant suivre le feu, pour éxécuter cet affreux dessein, avec plus de sûreté, & dès que la flamme faisoit sortir les habitans hors de leurs maisons, ils étoient d'abord assommés par ces furieux, qui, pour tenir leur rage en haleine, ne faisoient que crier les uns aux autres de se souvenir du pauvre Jeffery.

Pendant tout ce tems-là j'étois dans de fort grandes inquiétudes; particulièrement quand je vis l'incendie, que l'obscurité de la nuit me faisoit paroître, comme s'il n'étoit qu'à quelques pas de moi.

D'un autre côté mon neveu, le capitaine, qui avoit été éveillé par ses gens, voyant ces flam-

mes, en fut dans une surprise extraordinaire ; il n'en pouvoit pas deviner la cause, & il craignit fort que je ne fusse dans quelque grand danger, aussi-bien que le *Super-Cargo.* Mille pensées lui rouloient dans l'esprit, & enfin, quoiqu'il ne pût qu'à peine tirer plus de monde du vaisseau, il résolut de se jeter dans l'autre chaloupe, & de venir à notre secours lui-même avec treize hommes.

Il fut fort étonné de me trouver avec le *Super-Cargo* dans la chaloupe, accompagnés seulement d'un seul matelot & du mousse. Quoiqu'il fût fort aise de nous voir sains & saufs, il étoit très-impatient de savoir ce qui se passoit à l'égard des autres. La flamme s'augmentoit de moment à autre, & nos gens ayant commencé à se servir de leurs armes à feu, les fréquens coups de fusil que nous entendions ne pouvoient que nous donner la plus grande curiosité pour une affaire où nous étions si fort intéressés.

Le capitaine ayant pris sa résolution, me dit qu'il vouloit aller donner du secours à ses gens, quelque chose qui en pût arriver. Je tâchai de l'en détourner par les mêmes raisons que j'avois employées contre les autres ; je lui alléguai le soin qu'il devoit avoir de son vaisseau, l'intérêt des propriétaires, la longueur du voyage, &c. & je m'offrois d'aller reconnoître avec les

L'incendie cependant alloit toujours en avant, & les cris suivoient le même chemin que le feu; ce qui nous mit dans la plus grande consternation; quand nous vîmes, à notre grand étonnement, trois femmes nues, poussant les cris les plus affreux, s'enfuir de notre côté, comme si elles avoient eu des ailes: seize ou dix-sept hommes du pays suivoient la même route, ayant à leurs trousses trois ou quatre de nos bouchers Anglois, qui ne pouvant pas les atteindre firent feu sur eux, & en renversèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis, & firent des hurlemens épouvantables; sur-tout les femmes, persuadées que nous allions les massacrer dans le moment.

Mon sang se glaça dans mes veines, quand je vis cet affreux spectacle, & je crois que si nos quatre matelots étoient venus jusqu'à nous, j'aurois fait tirer dessus. Cependant nous nous mîmes un peu à l'écart, pour faire comprendre aux pauvres Indiens qu'ils n'avoient rien à craindre de nous.

Là-dessus ils s'approchèrent, se jetèrent à terre, & en levant les yeux au ciel, ils sembloient nous demander, par les tons les plus lamentables, de vouloir bien leur sauver la vie.

Nous leur fîmes comprendre que c'étoit-là

notre dessein ; sur quoi ils se mirent tous dans un petit peloton derrière un retranchement. Dans ces entrefaites j'ordonnai à mes gens de se tenir tous ensemble, & de n'attaquer personne, mais de tâcher de saisir quelqu'un des Anglois, pour apprendre de quel diable ils étoient possédés, & quelle étoit leur intention. Je leur dis encore, que s'ils rencontroient leurs camarades engagés, ils tâchassent de les faire retirer, en les assurant que s'ils restoient là jusqu'au jour, ils se verroient environnés de cent mille Indiens. Là-dessus je les quittai, & suivi seulement de deux hommes, je me mis parmi les pauvres fuyards que nous avions sauvés. C'étoit la chose du monde la plus triste à voir ; quelques-uns avoient les pieds tout grillés à force de courir par le feu. Une des femmes étant tombée en passant par les flammes avoit le corps à moitié rôti, & deux ou trois hommes avoient plusieurs coups de sabre sur le dos & sur les cuisses ; un quatrième, percé de part en part d'un coup de fusil, rendit l'ame à mes yeux.

J'aurois fort souhaité d'apprendre les motifs de cet abominable massacre ; mais il me fut impossible d'entendre un mot de ce qu'ils me disoient ; tout ce que je pus comprendre par leurs signes, c'étoit qu'ils étoient aussi ignorans là-

dessus, que je l'étois moi-même. Cette horrible entreprise m'effraya tellement que je résolus à la fin de retourner vers mes gens, de pénétrer dans la ville au travers des flammes, & de mettre fin à cette boucherie, à quelque prix que ce fût.

Dans le tems que je communiquois ma résolution à mes gens, que je leur ordonnois de me suivre, nous vîmes quatre de nos Anglois, avec le bosseman à leur tête, courir comme des furieux par-dessus les corps de ceux qu'ils avoient tués. Ils étoient tout couverts de sang & de poussière; nous leur criâmes de toutes nos forces de venir à nous; ce qu'ils firent dans le moment.

Dès que le bosseman nous apperçut, il poussa un cri de triomphe, charmé de voir arriver du secours. Ah! mon brave capitaine, s'écria-t-il, je suis ravi de vous voir; nous n'avons pas encore à moitié fait avec ces diables, avec ces chiens d'enfer; j'en tuerai autant que le pauvre Jeffery avoit de cheveux à la tête; nous avons juré de n'en épargner pas un seul; nous voulons exterminer toute cette abominable nation. Là dessus il se remit à courir tout échauffé & tout hors d'haleine, sans nous donner le tems de lui dire un mot.

Enfin, criant de toutes mes forces; arrête,

barbare, lui dis-je; je te défends, sous peine de la vie, de toucher davantage à un seul de ces pauvres gens; si tu ne t'arrêtes, tu es mort dans le moment.

Comment donc! monsieur, répondit-il, savez-vous ce qu'ils ont fait? Si vous voulez voir la raison de notre conduite, vous n'avez qu'à approcher. Là-dessus il nous montra le malheureux Jeffery égorgé & pendu à un arbre.

J'avoue que ce spectacle étoit capable de me porter à approuver leur vengeance, s'ils ne l'avoient pas poussée si loin, & je me remis dans l'esprit ces paroles que Jacob adressa autrefois à ses fils Siméon & Lévi: maudite soit leur colère, car elle a été féroce; & leur vengeance, car elle a été cruelle.

Le triste objet que nous venions de voir me donna dans le moment de nouvelles affaires; car mon neveu & ceux qui me suivoient, en conçurent une rage aussi difficile à modérer que celle du bosseman & de ses camarades. Mon neveu me dit qu'il craignoit seulement que ses gens ne fussent pas les plus forts, & qu'au reste il croyoit qu'il ne falloit pas faire quartier à un seul de ces Indiens, qui tous avoient trempé dans un si abominable meurtre, & qui avoient mérité la mort, comme des assassins. Sur ce discours, huit des derniers venus

volèrent sur les pas du bosseman, pour mettre la dernière main à ce cruel attentat ; & moi, voyant inutile tout ce que je faisois pour les modérer, je m'en revins triste & pensif, ne pouvant plus soutenir la vue de ce meurtre, ni des malheureux qui tomboient entre les mains de nos barbares matelots.

J'en étois accompagné que du *Super-Cargo*, & de deux autres hommes, & j'avoue qu'il y avoit bien de l'imprudence à moi de retourner vers nos chaloupes avec si peu de monde. Le jour approchoit, & l'alarme qui s'étoit répandue par tout le pays, avoit rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances, d'arcs & de flèches. Heureusement j'évitai cet endroit en allant tout droit au rivage; quand nous y arrivâmes, il étoit déjà plein jour; nous nous mîmes aussi-tôt dans la pinasse ; &, après être venus à bord, nous la renvoyâmes, dans la pensée que nos gens pourroient bien en avoir besoin pour se sauver.

Je vis alors que le feu commençoit à s'éteindre & que le bruit cessoit ; mais une demi-heure après j'entendis une salve de fusils : j'appris dans la suite, que nos gens l'avoient faite sur les Indiens qui s'étoient attroupés près du petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept, &

mirent le feu à leurs cabanes; mais ils épargnèrent les femmes & les enfans. Lorsque mes gens s'approchoient du rivage avec la pinasse, ceux qui venoient de faire cette affreuse expédition commençoient à paroître, sans aucun ordre, répandus çà & là, en un mot dans une telle confusion, qu'ils auroient pu être défaits facilement par un très-petit nombre de gens déterminés.

Heureusement pour eux ils avoient jeté la terreur dans tout le pays, & les Indiens étoient si effrayés par une attaque si peu attendue, qu'une centaine de leurs braves gens n'auroient pas attendu de pied ferme six de nos matelots. Aussi, dans toute l'action, il n'y en avoit pas un seul qui se défendît. Ils étoient tellement étonnés du feu d'un côté, & de l'attaque de nos gens de l'autre, que dans l'obscurité de la nuit ils ne savoient de quel côté se tourner. S'ils fuyoient d'un côté, ils tomboient dans un de nos petits corps: & s'ils retournoient sur leurs pas, ils en rencontroient un autre; la mort se présentoit à eux de toutes parts. Aussi dans toute cette affaire aucun de nos gens ne reçut le moindre mal, excepté deux, dont l'un s'étoit brûlé la main, & dont l'autre s'étoit fait une entorse au pied.

J'étois fort en colère contre tout l'équipage,

mais sur-tout contre mon neveu le capitaine, qui avoit non-seulement négligé son devoir, en hasardant le succès de tout le voyage, dont le soin lui avoit été commis, mais encore en animant la fureur de ses gens plutôt que de la calmer. Il répondit à mes reproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jeffery égorgé d'une manière si cruelle, l'avoit furieusement passionné; qu'il n'auroit pas dû s'y laisser entraîner en qualité de commandant du vaisseau, mais qu'en qualité d'homme, il avoit été incapable de raisonner dans cette occasion. Pour les matelots, comme ils n'étoient pas soumis à mes ordres, ils se soucioient fort peu si leur expédition me déplaisoit ou non.

Le lendemain nous remîmes à la voile, & par conséquent nous ne sûmes rien de l'effet qu'avoit produit dans ce peuple l'action barbare de notre équipage. Nos gens différoient dans le calcul qu'ils faisoient de ceux qu'ils avoient tués; mais on pouvoit juger à-peu-près par leurs différens rapports, qu'ils avoient fait périr environ cinquante personnes, hommes, femmes & enfans. Pour ce qui regarde les maisons, il n'en étoit pas échappé une seule de l'incendie.

Ils avoient laissé-là le pauvre Jeffery, parce qu'il étoit inutile de l'emporter avec eux;

ils l'avoient seulement détaché de l'arbre, où il avoit été pendu par un bras.

Quoique nos gens crussent leur action fort juste, je n'étois rien moins que de leur sentiment, & je leur dis naturellement que Dieu ne béniroit point notre voyage, & qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu, comme d'un massacre exécrable; que véritablement les Indiens avoient tué Jeffery; mais qu'il avoit été l'aggresseur, qu'il avoit violé la paix, en abusant d'une fille qui étoit venue dans notre quartier sur la foi du traité.

Le bosseman défendit sa cause, en disant que, quoique les nôtres semblassent avoir violé la paix, il étoit pourtant certain que les Indiens avoient commencé la guerre, en tirant leurs flèches sur nous, & en tuant de nos gens, sans aucune cause raisonnable; que, trouvant l'occasion d'en tirer raison, il nous avoit été permis de le faire, & que les petites libertés que Jeffery avoit prises avec la jeune Indienne, n'avoient pas mérité qu'on l'égorgeât d'une si cruelle manière; que par conséquent ils n'avoient rien fait que punir des meurtriers; ce qui étoit permis par les loix divines & humaines.

Qui ne croiroit qu'une pareille aventure nous eût detournés de nous hasarder encore à terre parmi des payens & des barbares? Malheu-

reusement les hommes ne deviennent sages que par leurs propres disgraces, & jamais leur expérience ne leur est d'un si grand usage, que quand elle leur coûte cher.

Nous étions destinés pour le golfe de Perse, & de-là pour la côte de Coromandel ; & notre but n'étoit que d'aller en passant à Suratte.

Le principal dessein du *Super-Cargo* regardoit la baye de Bengale, & s'il ne trouvoit pas occasion d'y faire ses affaires, il devoit aller à la Chine & revenir à Bengale à son retour.

Le premier désastre qui nous arriva fut dans le golfe de Perse, où cinq de nos gens étant allés à terre sur la côte qui appartient à l'Arabie, furent tués ou emmenés comme esclaves par les gens du pays. Leurs compagnons ne furent point en état de les délivrer, ayant assez à faire eux-mêmes pour se sauver dans la chaloupe. Je leur dis naturellement, que je regardois ce malheur comme une punition du Ciel. Mais le bosseman me répondit avec chaleur, que j'aurois bien de la peine à justifier mes censures & mes reproches par des passages formels de l'écriture, & il m'allégua celui où il est dit, que ceux sur qui étoit tombée la tour de Silé, n'avoient pas été plus grands pécheurs que les autres Galiléens. Je confesse que je ne trouvai

rien de solide à lui répliquer, sur-tout parce que, parmi ceux que nous venions de perdre, il n'y en avoit pas un seul qui eût trempé dans le massacre de Madagascar, je me servois toujours de cette expression, quelque choquante qu'elle fût pour tout l'équipage.

Les sermons fréquens que je leur faisois sur ce sujet, eurent de plus mauvaises conséquences, pour moi que je n'avois cru. Le bosseman, qui avoit été le chef de cette entreprise, m'étant venu joindre un jour, me dit d'un ton fort résolu, que j'avois grand tort de remettre toujours cette affaire sur le tapis, & de m'étendre en reproches mal fondés & injurieux; que l'équipage en étoit fort mécontent, & lui sur-tout, sur lequel j'avois le plus tiré; qu'étant seulement un passager, sans aucun commandement dans le vaisseau, je ne devois pas m'imaginer que j'eusse le moindre droit de les insulter, comme je faisois continuellement. Que savons-nous, continua-t-il, si vous n'avez pas quelque dessein contre nous dans l'esprit, & si un jour, quand nous serons de retour en Angleterre, vous ne nous appelerez pas en justice pour cette action? Je vous prie, monsieur, plus de discours sur cette matière; si vous vous mêlez encore de ce qui ne vous regarde point, je quitte le

vaiſſeau, plutôt que de ſouffrir vos cenſures perpétuelles.

Après l'avoir écouté avec patience, je lui dis, qu'à la vérité le maſſacre de Madagaſcar, que je n'appelerois jamais autrement, m'avoit toujours ſouverainement déplu, & que j'en avois parlé librement, ſans pourtant appuyer davantage ſur lui que ſur un autre; qu'il étoit vrai que je n'avois aucun commandement dans le vaiſſeau, mais auſſi que je n'avois jamais prétendu y exercer la moindre autorité, & que je n'avois fait ſeulement que dire mon ſentiment avec franchiſe ſur les choſes qui nous concernoient tous également; que je voulois pourtant qu'il ſût que j'avois une part conſidérable dans la charge du navire, & qu'en cette qualité j'avois un droit inconteſtable de parler encore avec plus de liberté que je n'avois fait juſqu'alors, ſans être obligé de rendre compte de ma conduite, ni à lui, ni à qui que ce fût. Je lui tins ce diſcours avec aſſez de fermeté; & comme il n'y repliqua pas grand choſe, je crus que c'étoit une affaire finie.

Nous étions alors dans le port de Bengale; & ayant envie de voir le pays, je m'étois fait mettre à terre, quelques jours après notre arrivée, avec le *Super-Cargo*, pour nous divertir pendant

pendant quelques heures. Vers le soir, dans le tems que je me préparois à retourner à bord, un de nos mariniers vint me dire de ne pas prendre la peine d'aller jusqu'au rivage, puisque les gens de la chaloupe avoient ordre de ne point ramener.

Surpris de ce compliment insolent, comme d'un coup de foudre; je demandai à cet homme qui lui avoit donné ordre de me dire une pareille sottise? Et ayant appris que c'étoit le bosseman, je dis au messager qu'il n'avoit qu'à rapporter à celui qui l'avoit envoyé, qu'il s'étoit acquitté de sa commission, & que je n'y avois rien repondu.

J'allai d'abord trouver le *Super-Cargo*, & lui racontant toute l'histoire, je lui dis que je prévoyois quelque mutinerie dans le vaisseau, & je le priai de s'y transporter dans quelque barque indienne, pour informer le capitaine de ce qui venoit de m'arriver. J'aurois bien pu m'épargner cette peine; car l'affaire étoit déja faite à bord du navire. Le bosseman, le canonnier, & le charpentier, en un mot tous les officiers subalternes, dès qu'ils m'avoient vu dans la chaloupe, étoient montés sur le tillac, & avoient demandé à parler au capitaine. Comme le bosseman étoit un homme qui parloit fort-bien, c'étoit lui qu'on avoit chargé

du soin de faire la harangue. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble, il dit en peu de mots au capitaine, qu'ils étoient bien-aises que j'eusse pris, de mon propre mouvement, le parti d'aller à terre, puisque, sans cela, ils m'y auroient obligé; qu'ils s'étoient engagés à servir dans le vaisseau sous son commandement, & qu'ils étoient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus exacte fidélité; mais que, si je ne voulois pas quitter le vaisseau de bon gré, & si, en ce cas, il ne vouloit pas m'y forcer, ils n'étoient pas d'avis d'aller plus loin avec lui, & qu'ils abandonneroient tous le vaisseau.

En prononçant ce dernier mot, il se tourna du côté du grand mât, où tous les matelots étoient assemblés, qui se mirent aussi-tôt à crier d'une seule voix, oui tous, tous.

Mon neveu étoit un homme de courage, & d'une grande présence d'esprit; quoiqu'il fût très-surpris d'un discours si peu attendu, il répondit d'une manière calme, qu'il prendroit l'affaire en considération; mais qu'il ne pouvoit rien résoudre là-dessus, avant de m'avoir parlé.

Il se servit alors de plusieurs raisonnemens pour leur faire voir l'injustice de leur proposition, mais en vain; ils se donnèrent tous la main

en ſa préſence, en jurant qu'ils iroient tous à terre, à moins qu'il ne leur promît poſitivement qu'il ne ſouffriroit pas que je remiſſe le pied dans le vaiſſeau.

C'étoit quelque choſe de bien dur pour lui, qui m'avoit de ſi grandes obligations, & qui ignoroit de quelle manière je prendrois cette affaire-là. Il crut pouvoir détourner le coup d'une autre manière ; & le prenant ſur un ton fort haut, il leur dit, avec beaucoup de fermeté, que j'étois un des principaux intéreſſés dans le vaiſſeau, & qu'il étoit ridicule de vouloir me chaſſer, pour ainſi dire, de ma propre maiſon ; que s'ils quittoient le navire, ils payeroient cher cette déſertion, s'ils étoient jamais aſſez hardis pour remettre le pied en Angleterre ; que, pour lui, il aimeroit mieux riſquer tout le fruit du voyage, & perdre le vaiſſeau, que de me faire un pareil affront, & qu'ainſi ils n'avoient qu'à prendre le parti qu'ils jugeroient à propos. Il leur propoſa enſuite d'aller à terre lui-même avec le boſſeman, pour voir de quelle manière on pourroit accommoder toute cette affaire.

Ils rejetèrent unanimement cette propoſition, en diſant qu'ils ne vouloient plus avoir rien à faire avec moi, ni à terre, ni à bord du vaiſſeau, & que ſi j'y rentrois, ils étoient tous

résolus d'abandonner le navire. Eh bien! répliqua le capitaine, si vous êtes tous dans cette intention; j'irai parler à mon oncle tout seul. Il le fit, & il vint justement dans le tems qu'on venoit de me faire le compliment ridicule dont j'ai parlé.

J'étois ravi de le voir; car j'avois craint qu'ils ne l'emprisonnassent, & qu'ils ne s'en allassent avec le navire: ce qui m'auroit forcé à demeurer-là seul, sans argent, sans hardes, & dans une situation plus terrible que celle où je m'étois trouvé autrefois dans mon île. Heureusement ils n'avoient pas poussé leur insolence jusques-là & lorsque mon neveu me raconta qu'ils avoient juré de s'en aller tous si je rentrois dans le vaisseau, je lui dis de ne s'en point embarrasser, & que j'étois résolu de rester à terre; qu'il eût soin seulement de me faire apporter mes hardes & une bonne somme d'argent, & que je trouverois bien le moyen de revenir en Angleterre.

Quoique mon neveu fût au désespoir de me laisser-là, il vit bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Il retourna à bord & dit à ces gens, que son oncle avoit cédé à leur importunité, & qu'on n'avoit qu'à m'envoyer mes hardes. Ce discours calma tout cet orage; l'équipage se rangea à son devoir; il

n'y eut que moi d'embarrassé, ne sachant quel parti prendre.

Je me trouvois tout seul dans l'endroit le plus reculé du monde, étant éloigné de l'Angleterre de plus de trois mille lieues, que quand j'étois dans mon île. Il est vrai que je pouvois revenir par terre, en passant par le pays du Grand-Mogol jusqu'à Suratte ; de-la je pouvois aller par mer jusqu'à Balsora, dans le golfe persique, d'où je pouvois venir avec les caravanes par les déserts de l'Arabie, jusqu'à Alep & à Sanderon. De là il m'étoit facile de me transporter en France par l'Italie : toutes ces courses mises ensemble, faisoient le diamètre entier du globe, & peut-être davantage.

Il y avoit encore un autre parti à prendre, c'étoit d'attendre quelques vaisseaux anglois qui, venant d'Achin dans l'île de Sumatra, devoient passer à Bengale ; mais comme j'étois venu là sans avoir rien à démêler avec la compagnie angloise des Indes orientales, il m'auroit été difficile d'en sortir sans son consentement, qu'il m'étoit impossible d'obtenir, sinon par une grande faveur des capitaines de ses vaisseaux, ou des facteurs de la compagnie, & je n'avois pas la moindre relation, ni avec les uns, ni avec les autres.

Pendant que j'étois dans cet embarras, j'eus le plaisir charmant de voir partir le vaisseau sans moi; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé auparavant à un homme qui fût dans une situation comme la mienne, à moins que l'équipage ne se fût révolté, & n'eût mis à terre ceux qui ne vouloient pas consentir à leur mauvais dessein.

Ce qui me consoloit un peu, c'est que mon neveu m'avoit laissé deux domestiques, ou pour mieux dire, un domestique & un compagnon. Ce dernier étoit le clerc du boursier du vaisseau, & l'autre étoit le propre valet du capitaine. Je pris un bon appartement chez une femme Angloise, où logeoient plusieurs autres marchands Anglois, François & Juifs Italiens. J'y fus parfaitement bien accommodé; & pour qu'on ne pût pas dire que je prenois mon parti trop précipitamment, j'y restai pendant neuf mois pour considérer mûrement par quel moyen je pourrois m'en revenir chez moi le plus commodément, & avec le plus de sûreté.

J'avois avec moi des marchandises d'Angleterre d'une assez grande valeur; outre une bonne somme d'argent, mon neveu m'avoit laissé mille pièces de huit, & une lettre de crédit d'une somme beaucoup plus considérable, que j'étois le maître de tirer, si j'en avois besoin; en sorte

que je ne courois pas le moindre risque de manquer d'argent.

Je me défis d'abord de mes marchandises très-avantageusement, &, suivant l'intention que j'avois déjà eue en commençant le voyage, j'achetai une belle partie de diamans; ce qui réduisit mon bien dans un petit volume, qui ne pouvoit point m'embarrasser pendant le voyage.

Après avoir demeuré-là assez long-tems, sans goûter aucune des propositions qu'on m'avoit faites touchant les moyens de retourner en Angleterre, un marchand Anglois, qui logeoit dans la même maison, & avec qui j'avois lié une amitié étroite, vint un matin dans ma chambre. Mon cher pays, me dit-il, je viens vous communiquer un projet qui me plaît fort, & qui pourroit bien vous plaire aussi, quand vous l'aurez considéré avec attention. Nous sommes placés, continua-t-il, vous par accident, & moi par mon propre choix, dans un endroit du monde fort éloigné de notre patrie; mais c'est dans un pays où il y a beaucoup à gagner pour des gens comme vous & moi qui entendons le commerce. Si vous voulez joindre mille livres sterling à mille autres que je fournirai, nous louerons ici le premier vaisseau qui nous accommodera: vous serez capitaine & moi marchand, & nous ferons le voyage de la Chine. Pourquoi,

monſieur, reſterions-nous ici les bras croiſés ? Tout roule, tout s'agite dans le monde : tous les corps terreſtres & céleſtes ſont occupés ; par quelle raiſon demeurerions-nous dans une lâche oiſiveté ? Il n'y a, pour ainſi-dire, des fainéans que parmi les hommes, & je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire que nous ſoyons de cette mépriſable claſſe.

Je goûtai fort cette propoſition, d'autant plus qu'elle me fut faite avec beaucoup de marques d'amitié & de franchiſe. L'incertitude de ma ſituation contribua beaucoup à m'engager dans le commerce, qui n'étoit pas naturellement l'élément qui me fût le plus propre : en récompenſe, le projet de voyager touchoit la véritable corde de mes inclinations, & jamais une propoſition d'aller voir une partie du monde qui m'étoit inconnue, ne pouvoit m'être faite mal-à-propos.

Quelque tems s'écoula avant que nous puſſions trouver un navire qui nous agréât, & quand nous l'eûmes trouvé, il nous fut fort difficile d'avoir des matelots Anglois, autant qu'il nous en falloit pour diriger ceux du pays que nous pouvions trouver ſans peine. Bientôt pourtant nous engageâmes un contre-maître, un boſſeman & un canonnier, tous Anglois, un charpentier Hollandois, & trois matelots Portugais, qui ſuffiſoient pour avoir l'œil ſur nos mariniers Indiens.

Il y a tant de relations des voyages qui ont été faits de ce côté-là que ce seroit une chose fort ennuyeuse pour le lecteur, de trouver ici une déscription exacte des pays où nous relâchâmes, & des peuples qui les habitent. Il suffira de dire que nous allâmes d'abord à Achin, dans l'île de Sumatra, & de-là à Siam, où nous troquâmes quelques-unes de nos marchandises contre de l'opium & contre de l'arac; sachant que la premiere de ces marchandises sur-tout est d'un grand prix dans la Chine, particulièrement dans ce tems-là, où ce royaume en manquoit. En un mot, dans cette première course, nous fûmes jusqu'à Juskan; nous fîmes un très-bon voyage, où nous employâmes neuf mois, & nous retournâmes à Bengale, fort contens de ce coup d'essai.

J'ai observé que mes compatriotes sont fort surpris des fortunes prodigieuses que font dans ces pays-là les officiers que la compagnie y envoie, & qui y gagnent, en peu de tems, soixante, soixante-dix, & quelquefois jusqu'à cent mille livres sterling.

Mais la chose n'est pas surprenante pour ceux qui considèrent le grand nombre de ports où nous avons un libre commerce où les habitans cherchent, avec la plus grande ardeur, tout ce qui vient des pays étrangers, &, qui plus est,

où l'on peut acheter un si grand nombre de choses qu'on peut vendre ailleurs, en y faisant un profit très-considérable.

Quoi qu'il en soit, je gagnai beaucoup dans ce premier voyage; j'y acquis des lumières pour faire de plus gros gains; & si j'avois eu quelque vingtaine d'années de moins, j'y serois resté avec plaisir, bien sûr d'y faire ma fortune: mais j'étois plus que sexagenaire; j'avois des richesses suffisamment, & j'étois sorti de ma patrie moins pour acquérir des trésors, que pour satisfaire à un desir inquiet de roder par tout le monde. C'est avec bien de la justice que j'appelle ce desir *inquiet;* car quand j'étois chez moi, je n'avois point de repos que je ne fusse dans quelque course; & quand je courois j'étois impatient de revoir mon pays. Ainsi le gain me touchoit fort peu, puisque j'étois riche, & que naturellement je n'étois pas avare; je crus donc n'avoir guères profité par ma course, & rien ne pouvoit me déterminer à en entreprendre d'autres, que le desir de voir de nouveaux pays; mon œil étoit semblable à celui dont parle Salomon, qui n'étoit jamais rassasié de voir; & mes voyages, bien loin de me contenter, ne faisoient qu'animer ma curiosité pour d'autres voyages. J'étois venu dans une partie du monde, dont j'avois entendu parler beaucoup, & j'étois résolu d'y voir tout ce

qu'il y avoit de plus remarquable, pour pouvoir dire que j'avois vu tout ce qui méritoit d'être vu dans le monde.

Mon compagnon de voyage avoit des idées toutes différentes des miennes. Je ne le dis pas pour faire comprendre que les siennes étoient les moins raisonnables; au contraire, je conviens qu'elles étoient plus justes & mieux assorties aux vues d'un marchand, dont la sagesse consiste à s'attacher aux objets les plus lucratifs.

Cet honnête-homme ne songeoit qu'au solide, & il auroit été content d'aller & de venir toujours par les mêmes chemins & de loger dans les mêmes gîtes, comme un cheval de poste, pourvu qu'il y eût trouvé son compte, selon la phrase marchande; au lieu que j'étois un vrai aventurier, à qui une chose déplaisoit dès que je la voyois pour la seconde fois.

D'ailleurs, j'avois une impatience extraordinaire de me voir plus près de ma patrie, & je ne savois comment faire pour me procurer cette satisfaction. Dans le tems que mes délibérations ne faisoient que me rendre plus irrésolu, mon ami, qui cherchoit toujours des occupations nouvelles, me proposa un autre voyage vers les îles d'où l'on tire les épiceries, afin d'y charger une cargaison entière de clous de girofle. Son intention étoit d'aller aux îles Manilles, où les

Hollandois font le principal commerce, quoiqu'elles appartiennent en partie aux Espagnols.

Nous ne trouvâmes pas à propos cependant d'aller si loin, n'ayant pas grande envie de nous hasarder dans des endroits où les Hollandois ont un pouvoir absolu, comme dans l'île de Java, dans celle de Céylan, &c. Tout ce qui retarda le plus notre course, c'étoit mon irrésolution; mais, dès que mon ami m'eut gagné, les préparatifs furent bientôt faits. N'ayant rien de meilleur à faire, je trouvois dans le fond que courir çà & là, dans l'attente d'un profit aussi grand que sûr, donnoit plus de satisfaction que de rester dans l'inaction; qui étoit, selon mon penchant naturel, l'état le plus triste & le plus malheureux de la vie. Je m'y résolus donc; nous touchâmes à l'île de Bornéo, & à plusieurs autres dont j'ai oublié le nom; & notre voyage, qui ne réussit pas moins bien que le premier, ne dura en tout que cinq mois.

Nous vendîmes nos épiceries, qui consistoient principalement en clous de girofle, & en noix de muscade, à des marchands de Perse, qui vouloient les emporter avec eux dans le Golfe Persique; nous y gagnâmes cinq pour un, & par conséquent nous y fîmes un profit extraordinaire.

Quand nous fîmes nos comptes, mon ami me regarda avec un sourire: Eh bien! me dit-il, en insultant à mon indolence naturelle, ceci ne vaut-il pas mieux que d'aller courir de côté & d'autre, comme un fainéant, & d'ouvrir de grands yeux pour voir les extravagances des payens? « Pour dire la vérité, mon ami, lui » répondis-je, je commence à être un prosélite » du commerce; mais permettez-moi de vous » dire, continuai-je, que si un jour je puis me » rendre maître de mon indolence, tout vieux » que je suis, je vous lasserai, à force de vous » faire courir le monde avec moi; vous n'au- » rez pas un moment de repos, je vous en » réponds. »

Peu de tems après notre retour, un vaisseau Hollandois de deux cents tonneaux, à-peu-près, arriva à Bengale; il étoit destiné à aller visiter les côtes, & non pas à passer & repasser d'Europe en Asie, & d'Asie en Europe. On nous débita que tout l'équipage étant devenu malade, & le capitaine n'ayant pas assez de gens pour tenir la mer, le navire avoit été forcé de relâcher à Bengale; que le capitaine ayant gagné assez d'argent, avoit envie de retourner en Europe, & qu'il avoit fait connoître qu'il vouloit vendre son vaisseau.

J'eus le vent de cette affaire plutôt que mon

associé, & ayant grande envie de faire cet achat, je courus au logis pour l'en informer. Il y songea pendant quelque tems; car il n'étoit nullement homme à précipiter ses résolutions. Ce bâtiment est un peu trop gros, me dit-il; mais cependant il faut que nous l'ayons.

Là-dessus nous achetâmes le vaisseau, nous le payâmes, & nous en prîmes possession; nous nous résolûmes à en garder les matelots pour les joindre à ceux que nous avions déjà; mais tout d'un coup ayant reçu chacun, non leurs gages, mais leur portion de l'argent qui avoit été donné pour le navire, ils s'en allèrent. Nous ne sûmes pas, pendant quelque tems, ce qu'ils étoient devenus, & nous apprîmes à la fin qu'ils avoient pris tous la route d'Agra, lieu de la résidence du Grand-Mogol; que de-là ils avoient dessein d'aller à Suratte, afin de s'y embarquer pour le Golfe Persique.

Rien ne m'avoit si fort chagriné depuis long-tems, que de ne les avoir pas suivis; une telle course, dans une grande compagnie, qui m'auroit procuré en même tems & du divertissement & de la sûreté, auroit été mon vrai balot. D'ailleurs, j'aurois vu le monde, & en même tems j'aurois approché de ma patrie: mais ce chagrin passa peu de jours après, quand je sus quelle sorte de Messieurs c'étoient que ces Hol-

landois. L'homme qu'ils appeloient capitaine n'étoit que le canonnier. Ils avoient été attaqués à terre par des Indiens qui avoient tué le véritable commandant du vaisseau, avec trois matelots. Là-dessus ces drôles, au nombre de onze, avoient pris la résolution de s'en aller avec le vaisseau. Ils l'avoient fait, après avoir laissé en effet à terre le contre-maître & cinq hommes, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Quoi qu'il en soit, nous crûmes avoir un bon droit pour la possession du vaisseau, quoique nous sentissions bien que nous ne nous étions pas informés assez exactement du titre de ces malheureux, avant que de faire le marché. Si nous les avions questionnés comme il falloit, ils se seroient coupés, selon toutes les apparences; ils seroient tombés en contradiction les uns avec les autres, & peut-être chacun avec soi-même. Il est vrai qu'ils nous montrèrent un transport, où étoit nommé un Emmanuel Cloosterhooven; mais je m'imagine que tout cela étoit supposé: cependant, dans le tems que nous fîmes le marché, nous n'avions aucune raison de les soupçonner.

Nous voyant maîtres d'un si grand bâtiment, nous engageâmes un plus grand nombre de ma-

telots Anglois & Hollandois, & nous nous déterminâmes à un second voyage du côté du sud vers les îles Philippines & Molucques, pour chercher des clous de girofle.

Pour ne pas arrêter long-tems le lecteur sur des choses peu dignes d'attention, ayant encore tant de choses remarquables à lui raconter, je dirai en peu de mots que je passai six ans dans ce pays à négocier avec beaucoup de succès, & que la dernière année je pris, avec mon associé, le parti d'aller dans notre vaisseau faire un tour vers la Chine, après avoir acheté du riz dans le royaume de Siam.

Dans cette course, étant forcés par les vents contraires d'aller & de venir pendant quelque tems dans les détroits qui séparent les îles Molucques, nous ne nous en fûmes pas plutôt débarrassés; que nous apperçûmes que notre navire s'étoit fait une voie d'eau, & quelque peine que nous prissions, il nous fut impossible de découvrir où c'étoit. Cet inconvénient nous obligea de chercher quelque port, & mon associé, qui connoissoit ces pays mieux que moi, conseilla au capitaine d'entrer dans la rivière de Cambodia. Je dis le capitaine; car ne voulant pas me charger du commandement de deux vaisseaux, j'avois établi pour mon capitaine de

celui-ci

celui-ci notre contre-maître M. Thomson. La rivière dont je viens de parler est au Nord du golfe qui va du côté de Siam.

Pendant que nous étions là, & que nous allions tous les jours à terre pour avoir des rafraîchissemens, il arriva un matin qu'un homme vint me parler avec empressement. C'étoit un second canonnier d'un vaisseau des Indes anglois, qui étoit à l'ancre dans la même rivière, près de la ville de Cambodia. Il me parla anglois: monsieur, me dit-il, vous ne me connoissez pas, & cependant j'ai quelque chose à vous dire qui vous touche de près.

Le regardant attentivement, je crus d'abord le connoître; mais je me trompois. « Si cette » affaire me regarde de près, lui repondis-je, » sans que vous y soyez intéressé, qu'est-ce » qui vous porte à me la communiquer? » J'y suis porté, répartit-il, par le grand danger qui vous pend sur la tête, sans que vous en ayez la moindre connoissance.

» Tout le danger où je crois être, lui » répliquai-je, c'est que mon vaisseau a fait » une voie d'eau; mais j'ai dessein de le » mettre sur le côté pour tâcher de la découvrir ». Monsieur, monsieur me dit-il, si vous êtes sage, vous ne songerez point à tout cela, quand vous saurez ce que j'ai à vous dire. Savez-

vous que la ville de Cambodia n'est pas fort loin d'ici, & qu'il y a près de-là deux gros vaisseaux anglois & trois hollandois ? Eh bien ! « qu'est-ce que cela me fait, lui répondis je ? » Comment ! Monsieur, repartit-il, est-il de la prudence d'un homme qui cherche des aventures, comme vous, d'entrer dans un port sans examiner auparavant quels vaisseaux peuvent être à l'ancre, & s'il est en état de leur faire tête ? Vous savez bien, je m'imagine, que la partie n'est pas égale.

Ce discours ne m'étonna point du tout, parce que je n'y comprenois rien ; je dis à mon homme qu'il s'expliquât plus clairement ; & que je ne voyois aucune raison pour moi de craindre les vaisseaux des compagnies angloise & hollandoise, puisque je ne fraudois point les droits, & que je ne faisois aucun commerce défendu. Fort bien, monsieur, me dit-il, en souriant d'un petit air aigre-doux, si vous vous croyez en sûreté, vous n'avez qu'à rester ici ; je suis mortifié pourtant de voir que votre sécurité vous fait rejeter un avis salutaire. Soyez persuadé que, si vous ne levez l'ancre dans le moment, vous allez être attaqué par cinq chaloupes remplies de monde, & que si l'on vous prend, on commencera par vous pendre comme un pirate, quitte à vous faire votre procès après. J'aurois cru, monsieur,

qu'un avis de cette importance m'auroit procuré une meilleure réception que celle que vous me faites. « Je n'ai jamais été ingrat, lui dis-je,
» pour ceux qui m'ont rendu service ; mais il
» est absolument impossible de comprendre le
» motif du dessein que, selon-vous, on a
» pris contre moi. Cependant je veux profiter
» de vos conseils, & puisqu'on a formé un
» projet si abominable contre moi, je m'en
» vais dans le moment, & je donnerai
» ordre qu'on mette à la voile, si on a bouché
» la voie d'eau, ou si elle ne nous empêche
» pas de tenir la mer. Mais, monsieur, faudra-
» t-il que je prenne ce parti-là sans savoir cette
» affaire à fond, & ne pourriez-vous pas me
» donner quelques lumières là-dessus ?

Je n'en sais qu'une partie, me dit-il ; mais j'ai avec moi un marinier Hollandois, qui pourroit vous en instruire, si le tems le permettoit. Vous ne sauriez l'ignorer entièrement vous-même ; car voici ce dont il s'agit. Vous êtes allé avec le vaisseau à Sumatra, où le capitaine a été tué avec trois de ses gens par les insulaires, & vous vous en êtes allé avec le vaisseau pour exercer la piraterie. Voilà la base de toute cette affaire, & l'on vous exécutera en qualité de pirate, sans beaucoup de façon. Vous savez bien que les vaisseaux

marchands n'en font pas beaucoup avec les écumeurs de mer, quand ils les ont en leur pouvoir.

« Vous parlez bon anglois à présent, lui » dis-je, & je vous remercie. Quoique nous » n'ayons aucune part dans le crime dont vous » venez de parler, & que nous ayons acquis » la propriété du vaisseau par les voies les » plus légitimes, je veux pourtant prendre » mes précautions pour éviter le malheur dont » votre discours me menace. » Prendre vos précautions, monsieur, me répondit-il brusquement ! vous vous servez d'une expression bien foible. La meilleure précaution ici, est de se mettre au plus vîte à l'abri du danger. Si vous vous intéressez à votre propre vie, & à celle de tous vos gens, vous leverez l'ancre sans délai, dès que l'eau sera haute ; vous profiterez alors de toute la marée, & vous serez déja bien loin en mer, avant qu'ils puissent descendre jusqu'ici. Ils doivent se servir de la marée comme vous ; & comme ils sont à vingt milles d'ici, vous les devancerez de deux bonnes heures, & s'il fait un vent un peu gaillard, leurs chaloupes n'oseront pas vous donner la chasse en pleine mer.

« Monsieur, lui dis-je, vous me rendez » un service très-important ; que voulez-vous

» vous que je fasse pour vous en témoigner » ma reconnoissance » ? Vous n'êtes pas peut-être assez convaincu de la vérité de mon avis, me répondit-il, pour avoir réellement envie de m'en récompenser. Cependant, si vous parlez sérieusement, j'ai une proposition à vous faire. On me doit dix-neuf mois de paye dans le vaisseau, avec lequel je suis venu d'Angleterre, & il en est dû sept à mon camarade le Hollandois; si vous voulez nous les payer, nous suivrons votre fortune sans vous rien demander de plus, si rien ne s'offre qui soit capable de vous convaincre de la vérité de mon avis; & si le contraire arrive, nous vous laisserons le maître de nous récompenser comme vous le trouverez à propos.

J'y topai d'abord, & dans le moment même je me fis mener au vaisseau avec eux. A peine en étois-je approché que mon associé, qui étoit resté à bord, monta sur le tillac, & me cria que la voie d'eau venoit d'être bouchée. Dieu en soit loué, lui dis-je; mais qu'on lève l'ancre au plus vîte. « Et pourquoi » donc, me répondit-il ? que voulez-vous dire » par-là? » Point de questions, lui répliquai-je; que tout l'équipage mette la main à l'œuvre, & qu'on lève lancre dans le moment, sans perdre une seule minute.

Quoiqu'il fût extrêmement ſurpris de cet ordre, il ne laiſſa pas d'appeler le capitaine, & de le lui communiquer; & quoique la marée ne fût pas encore tout-à-fait haute, favoriſés d'un vent frais qui venoit de terre, nous ne laiſſâmes pas de mettre à la voile. Je fis venir enſuite mon aſſocié dans la hutte; je lui dis tout ce que je ſavois de cette hiſtoire, & les deux nouveaux venus en racontèrent le reſte.

Comme ce récit demandoit du tems, un des matelots vint dire, de la part du capitaine, que cinq chaloupes fort chargées de monde nous donnoient la chaſſe; ce qui nous fit voir évidemment que l'avis que nous avions reçu n'étoit que trop bien fondé. Là deſſus je fis aſſembler tout l'équipage, & je l'inſtruiſis du deſſein qu'on avoit formé de prendre notre vaiſſeau, & de nous traiter tous comme des pirates; & je leur demandai s'ils étoient réſolus à ſe défendre. Ils répondirent tous avec allégreſſe, qu'ils vouloient vivre & mourir avec nous.

Comme j'étois du ſentiment qu'il falloit ſe battre juſqu'à notre dernier ſoupir, je voulus ſavoir du capitaine ce qu'il falloit faire pour nous défendre avec ſuccès. Il me dit qu'il ſeroit bon de tenir les ennemis en reſpect avec notre artillerie, tant que nous pourrions; qu'enſuite il falloit leur donner des bonnes ſalves de mouſ-

queterie, & si, malgré tout cela, ils approchoient du vaisseau, le meilleur parti seroit de nous retirer sous le tillac, qu'il leur seroit peut-être impossible de mettre en pièces, faute d'outils nécessaires.

Nous donnâmes en même tems ordre au canonnier de placer près du gouvernail deux pièces chargées à cartouche, pour nettoyer le tillac en cas de besoin ; & dans cette posture nous attendîmes les chaloupes, gagnant toujours la haute mer à l'aide d'un vent favorable. Nous voyions distinctement les chaloupes à quelque distance de nous ; elles étoient extrêmement grandes, montées d'un nombre de gens, & elles faisoient force de voiles pour nous atteindre.

Il y en avoit deux, que, par nos lunettes d'approche, nous reconnûmes pour angloises, qui devançoient de beaucoup les autres, & gagnoient sur nous considérablement. Quand nous les vîmes sur le point de nous atteindre, nous tirâmes un coup de canon sans boulet pour leur donner le signal que nous voulions entrer en conférence avec eux, & en même tems nous mîmes pavillon blanc. Ils continuoient toujours à nous suivre, en mettant au vent toutes les voiles qu'ils avoient ; & quand nous les vîmes à portée, nous mîmes pavillon rouge, & leur tirâmes un coup de canon à boulet.

Ils ne laissèrent pas pour cela de pousser leur pointe, & les voyant assez près de nous pour leur parler avec une trompette parlante, nous les arraisonnâmes, en les avertissant qu'il leur en prendroit mal s'ils approchoient davantage.

C'étoit parler à des sourds; nous remarquâmes qu'ils faisoient tous leurs efforts pour venir sous notre poupe, & pour attaquer le vaisseau par là. Là-dessus, persuadé qu'ils se fioient sur les forces qui les suivoient, je fis pointer sur eux, & les voyant vis-à-vis de notre bord, je leur fis tirer cinq coups de canon, un desquels emporta toute la poupe de la chaloupe la plus éloignée, ce qui força les matelots à baisser toutes les voiles, & à se jeter tous du côté de la proue de peur d'aller à fond. Ce mauvais succès n'empêcha pas ceux de la chaloupe la plus avancée d'aller toujours leur chemin.

Dans le tems que nous nous préparions à donner à celle-là son fait à part, une des trois qui suivoient, s'en fut tout droit à celle qui venoit d'être mise dans un si pitoyable état, & en tira tous les hommes. Cependant nous arraisonnâmes pour la seconde fois la chaloupe la plus avancée, en lui offrant une trève pour parlementer & pour être informés de la raison de leur procédé. Point de réponse encore; elle tâcha seulement de gagner notre poupe; sur quoi notre

canonnier, qui entendoit ſon métier à merveille, lui tira encore deux coups de canon; ils manquèrent l'un & l'autre, ce qui porta ceux de la chaloupe à pouſſer un grand cri en tournant leurs bonnets à l'entour de la tête. Le canonnier s'étant préparé de nouveau, en moins de rien fit feu ſur eux avec plus de ſuccès, & quoiqu'il manquât le corps de la chaloupe, un des coups donna au beau milieu des matelots, & fit un effet terrible. Trois autres coups que nous leur tirâmes immédiatement après, mirent preſque tout en pièces, & leur emportèrent le gouvernail avec une pièce de l'arrière, ce qui les mit dans un grand déſordre. Pour les achever, notre canonnier fit encore feu ſur eux de deux autres pièces qui les accommodèrent ſi bien, que nous vîmes la chaloupe ſur le point d'aller à fond, & pluſieurs matelots déjà dans l'eau.

Là-deſſus je fis d'abord armer la pinaſſe que nous avions tenue, juſques-là, tout près du vaiſſeau, & je donnai ordre à nos gens d'empêcher nos ennemis de ſe noyer, d'en prendre autant qu'ils pourroient, & de revenir avec eux à bord dans le moment; car nous voyions déjà les autres chaloupes avancer ſur nous avec toute la vîteſſe poſſible.

Nos gens ſuivirent ponctuellement mes ordres. Ils en prirent trois, parmi leſquels il y en

avoit un ſûr le point de ſe noyer, que nous eûmes bien de la peine à faire revenir à lui. Dès que nous les eûmes à bord, nous fîmes force de voiles pour gagner la haute mer, & nous vîmes que, quand les trois dernières chaloupes avoient joint les deux autres, elles avoient trouvé à propos d'abandonner la chaſſe.

Délivré d'un ſi grand danger, où je n'avois pas le moindre lieu de m'attendre, je réſolus de changer de cours, & d'ôter par-là le moyen à qui que ce fût, de deviner où nous avions deſſein d'aller. Nous courûmes donc du côté de l'eſt, hors de la route de tous les vaiſſeaux européens.

N'ayant plus rien à craindre alors, nous queſtionâmes nos deux nouveaux venus ſur les motifs de toute cette entrepriſe qu'on avoit faite contre nous, & le Hollandois nous en découvrit tout le myſtère. Il nous dit que celui qui nous avoit vendu le vaiſſeau n'étoit qu'un ſcélérat qui s'en étoit emparé, après que le capitaine (dont il nous dit le nom, ſans que je m'en puiſſe ſouvenir à préſent) eut été tué par les inſulaires avec trois de ſes gens. Il avoit été lui-même de cet équipage-là & s'étoit échappé des mains des barbares, s'étant jeté dans un bois avec trois autres, & il avoit été obligé de s'y cacher quelque tems. Enſuite il s'étoit ſauvé lui ſeul d'une ma-

nière miraculeuse, en abordant à la nage la chaloupe d'un vaisseau hollandois qui revenoit de la Chine, & qui s'étoit mis à l'ancre sur cette côte pour faire aiguade.

Quand il eut été quelque tems à Batavia, il y arriva deux hommes de ce vaisseau qui avoient abandonné leurs compagnons pendant le voyage: ils avoient rapporté que le canonnier qui s'en étoit enfui avec le navire, l'avoit vendu à Bengale à une troupe de pirates qui, s'étant mis à croiser, avoient déjà pris un bâtiment anglois & deux hollandois très-richement chargés.

Cette dernière partie du discours nous embarrassa fort, quoique nous en connussions toute la fausseté; nous vîmes évidemment que, si nous étions tombés entre les mains de ceux qui venoient de nous donner la chasse si chaudement, c'auroit été fait de nous. Envain aurions-nous défendu notre innocence contre des gens si terriblement prévenus, qui auroient été nos accusateurs & en même tems nos juges, & dont nous n'aurions dû attendre que tout ce que la rage peut inspirer & faire exécuter à des hommes qui ne sont pas maîtres de leurs passions.

Cette considération fit croire à mon associé, que le meilleur parti pour nous étoit celui de retourner à Bengale, sans toucher à aucun port. Nous pouvions nous justifier là sans peine,

en faisant voir où nous avons été quand le navire en question y étoit entré, de qui nous l'avions, & de quelle manière; & si l'affaire avoit été débattue devant les juges, nous étions sûrs de n'être pas pendus sur le champ, & de recevoir ensuite notre sentence.

Je fus d'abord de l'opinion de mon associé, mais je la rejetai, après y avoir songé plus mûrement; puisque nous nous trouvions de l'autre côté du détroit de Malacca, nous ne pouvions retourner à Bengale, sans courir les plus grands dangers. Le bruit de notre crime prétendu & de la mauvaise réception que nous avions faite à nos aggresseurs, devoit avoir donné l'alarme par tout; & nous devions être guetés en chemin par tous les vaisseaux anglois & hollandois. D'ailleurs, notre retour auroit eu tout l'air d'une fuite, & il n'en falloit pas davantage pour nous condamner sur l'étiquette du sac. Je communiquai ces réflexions à l'Anglois qui nous avoit découvert la conspiration contre nous, & il ne les trouva que trop solides.

Là-dessus nous résolûmes d'aller chercher la côte de Tunquin, & de-là celle de la Chine, en poursuivant notre dessein de négocier, de vendre quelque part notre vaisseau, & de nous en retourner avec quelques bâtimens du pays. Ces mesures nous parurent les meilleures pour

notre sûreté, & nous fîmes cours nord nord-eſt, en nous mettant plus au large de cinquante lieues, que n'étoit la route ordinaire.

Ce parti nous jeta dans quelques inconvéniens. A cette hauteur nous trouvâmes les vents plus conſtamment contraires, venant d'ordinaire de l'eſt nord-eſt, ce qui devoit faire durer très-long-tems notre voyage; & malheureuſement nous étions aſſez mal pourvus de vivres. D'ailleurs il y avoit à craindre que quelques-uns des vaiſſeaux dont les chaloupes nous avoient attaqués, & qui étoient deſtinés pour les mêmes endroits, n'entraſſent dans ces ports avant nous, ou que quelqu'autre navire, informé de tout ce qui venoit de ſe paſſer, ne nous pourſuivît avec toute l'opiniâtreté poſſible.

J'avoue que j'étois dans une très-fâcheuſe ſituation, & que je me croyois dans les circonſtances les plus déſagréables où je me fuſſe trouvé. Je n'avois jamais commis le moindre acte frauduleux, bien loin de mériter le titre de voleur ou de pirate. Toute ma mauvaiſe conduite, depuis ma jeuneſſe, avoit conſiſté à être mon propre ennemi, & c'étoit la première fois de ma vie que j'avois couru riſque d'être traité comme un criminel du plus bas ordre. J'étois parfaitement innocent; mais il ne m'étoit pas poſſible

de donner des preuves convaincantes de mon innocence.

Mon associé me voyant abîmé dans une profonde mélancolie, quoiqu'il eût été d'abord aussi embarrassé que moi, commença à me donner courage; & me faisant une exacte description des différens ports de cette côte, il me dit qu'il étoit d'avis de chercher un asyle dans la Cochinchine, ou dans la baie de Tunquin, d'où nous pouvions gagner Macao, ville qui avoit autrefois appartenu aux Portugais, & où il y avoit encore un bon nombre de familles européennes, & sur-tout des missionnaires qui y étoient venus dans l'intention de se transporter de-là dans la Chine.

Nous nous en tînmes à cette résolution; & après un voyage fort ennuyeux, dans lequel nous souffrîmes beaucoup par la disette des vivres, nous découvrîmes la côte de Cochinchine, & nous prîmes le parti d'entrer dans une petite rivière où il y avoit pourtant assez d'eau pour notre bâtiment, résolus de nous informer ou par terre, ou par le moyen de notre pinasse, s'il y avoit quelques vaisseaux dans les ports d'alentour.

La précaution que nous avions prise d'entrer dans cette petite rivière, nous tira d'affaire fort

heureusement. Quoique nous ne vissions pas d'abord de vaisseaux dans la baie de Tunquin, cependant le lendemain matin nous y vîmes entrer deux vaisseaux hollandois, & un autre sans couleurs, que nous prîmes pourtant pour hollandois aussi, passa à deux lieues de nous, faisant cours vers la côte de la Chine. L'après-dînée nous apperçûmes encore deux bâtimens anglois qui prenoient la même route. Ainsi nous étions bien-heureux d'être cachés dans cet asyle, dans le tems que nous étions environnés de tous côtés, par un si grand nombre d'ennemis.

Nous n'étions pas pourtant tout-à-fait à notre aise; le pays où nous étions entrés, étoit habité par les gens les plus barbares qui étoient voleurs, non-seulement de naturel, mais encore de profession. Dans le fond, nous n'avions rien à faire avec eux, excepté le soin de chercher quelques provisions. Nous ne souhaitions pas d'avoir avec eux le moindre commerce; néanmoins nous eûmes bien de la peine à nous défendre de leurs insultes.

La rivière où nous étions, n'étoit distante que de quelques lieues des dernières bornes septentrionales de tout le pays, & en côtoyant avec notre chaloupe, nous découvrîmes la pointe de tout le royaume au nord-est, où s'ouvre la grande baie de Tunquin. C'est en suivant les côtes de

cette manière, que nous avions découvert les vaiſſeaux ennemis, dont nous étions environnés de tous côtés. Les habitans de l'endroit où nous nous trouvions, étoient préciſement, comme je l'ai déjà dit, les plus barbares de toute cette côte, n'ayant aucun commerce avec aucun autre peuple, & ne vivant que de poiſſon, d'huile & de vivres les plus groſſiers. Une marque évidente de leur barbarie exceſſive, étoit l'abominable coutume qu'ils avoient de réduire en eſclavage tous ceux qui avoient le malheur de faire naufrage ſur leur territoire, & nous en vîmes bientôt un échantillon de la manière ſuivante.

J'ai obſervé ci-deſſus que notre navire s'étoit fait une voie d'eau au milieu de la mer, ſans qu'il nous eût été poſſible de la découvrir. Quoiqu'elle eût été bouchée d'une manière auſſi peu attendue qu'heureuſe, dans l'inſtant même que nous allions être aſſaillis par les chaloupes angloiſes & hollandoiſes, cependant n'ayant pas trouvé le bâtiment auſſi ſain que nous l'aurions bien voulu, nous réſolûmes d'en tirer tout ce qu'il avoit de plus peſant, & de le mettre ſur le côté pour le nettoyer, & pour trouver la voie d'eau, s'il étoit poſſible.

Conformément à cette réſolution, ayant mis d'un ſeul côté les canons & tout ce qu'il y avoit

de

de plus pesant dans le vaisseau, nous fîmes de notre mieux pour le renverser, afin de pouvoir venir jusqu'à la quille.

Les habitans qui n'avoient jamais remarqué rien de pareil, descendirent aussi-tôt vers le rivage; & voyant le vaisseau renversé de ce côté-là, sans appercevoir nos gens qui travailloient dans les chaloupes & sur des échafaudages du côté qui leur étoit opposé, ils s'imaginèrent d'abord que le bâtiment avoit fait naufrage, & qu'en échouant, il étoit tombé sur le côté de cette manière.

Dans cette supposition, ils vinrent, environ trois heures après, ramer vers nous avec dix ou douze grandes barques montées chacune de huit hommes, résolus, selon toutes les apparences, de piller le vaisseau, & de mener ceux de l'équipage qu'ils trouveroient vers leur roi, ou capitaine; car nous n'avons pu rien apprendre de la forme de leur gouvernement: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce cas-là l'esclavage étoit une chose à laquelle nous devions nous attendre.

Etant avancés du côté du vaisseau, ils se mirent à ramer tout autour, & ils nous découvrirent travaillant de toutes nos forces à la quille & au côté du navire pour le nettoyer, pour le boucher & pour lui donner le suif.

Au commencement, ils ne firent que nous

contemplet avec attention, sans qu'il nous fût possible de deviner leur dessein. Cependant, à tout hasard, nous nous servîmes de cet intervalle pour faire entrer quelques-uns de nos gens dans le vaisseau, afin que de-là ils donnassent des armes & des munitions à ceux qui travailloient pour se défendre en cas de besoin.

Il fut bientôt tems de s'en servir; car après avoir consulté ensemble pendant un quart-heure, & conclu apparemment que le vaisseau devoit avoir échoué, & que nous ne travaillions que pour le sauver, ou pour nous sauver nous-mêmes, par le moyen de nos chaloupes, dans lesquelles ils nous voyoient porter nos armes, ils avancèrent sur nous comme sur une proie certaine.

Nos gens les voyant approcher en si grand nombre, commencèrent à s'effrayer; ils étoient dans une assez mauvaise posture pour se défendre, & ils nous crièrent de leur ordonner ce qu'ils devoient faire. Je commandai d'abord à ceux qui étoient sur l'échafaudage de tâcher de se mettre dans le vaisseau au plus vîte; & à ceux qui étoient dans les chaloupes, d'en faire le tour & d'y entrer aussi. Pour nous qui étions à bord, nous fîmes tous nos efforts pour redresser le bâtiment. Cependant ni ceux de l'échafaudage, ni ceux des chaloupes ne purent exécuter nos ordres, parce qu'un moment après, ils eurent les

barbares sur les bras : déja deux de leurs barques avoient abordé notre pinasse, & se saisissoient de nos gens comme de leurs prisonniers.

Le premier sur qui ils mirent la main étoit un Anglois, garçon aussi brave que robuste : il avoit un mousquet à la main; mais au lieu de s'en servir, il le jeta dans la chaloupe, ce que je pris d'abord pour une imprudence, qui alloit jusqu'à la stupidité : mais il me désabusa bientôt; car il prit le drôle qui l'avoit saisi, par les cheveux, & l'ayant tiré de sa barque dans la nôtre, il lui coigna la tête contre un des bords de la chaloupe, d'une telle force, qu'il lui en fit sortir la cervelle dans le moment.

En même tems un Hollandois, qui étoit à côté de lui, ayant pris le mousquet par le canon, en fit le moulinet de si bonne grace, qu'il terrassa cinq ou six des ennemis qui vouloient se jeter dans la chaloupe.

Ce n'en étoit pas assez pour repousser trente ou quarante hommes, qui se jetoient avec précipitation dans la pinasse, où ils ne s'attendoient à aucun danger, & où il n'y avoit que cinq hommes pour la défendre. Mais un accident des plus burlesques nous donna une victoire complette.

Notre charpentier se préparant à suivre (1) & à

(1) Enduire de suif.

goudronner le dehors du vaisseau: venoit de faire descendre dans la pinasse deux chaudrons, l'un plein de poix bouillante, & l'autre de poix-resine, de suif, d'huile, & d'autres matières semblables. L'aide du charpentier avoit encore dans la main une grande cuillier de fer, avec laquelle il fournissoit aux autres cette liqueur chaude, & voyant deux de nos Cochinchinois entrer du côté où il étoit, il les arrosa d'une cuillerée de cette matière, qui les força à se jeter à la mer, mugissant comme deux taureaux.

C'est bien fait, Jean, s'écria là-dessus le charpentier; ils trouvent la soupe bonne, donne-leur-en encore une écuellée: en même tems il court de ce côté-là avec un de ces torchons qu'on attache à un bâton pour laver le vaisseau, & le trempant dans la poix, il en jette une si grande quantité sur ces voleurs, dans le tems que Jean avec sa cuillier la leur prodigue libéralement, qu'il n'y eut pas un seul homme dans les trois barques ennemies, qui ne fût misérablement grillé. L'effet en étoit d'autant plus grand & plus prompt, que ces malheureux étoient presque tout nuds, & je puis dire que de mes jours je n'ai entendu de cris plus affreux, que ceux que poussèrent alors ces pauvres Cochinchinois.

C'est une chose digne de remarque, que,

quoique la douleur fasse pousser des cris à tous les peuples du monde, cependant ces cris sont tout aussi différens que leurs différens langages. Je ne saurois mieux nommer le son qui frappa pour lors nos oreilles, qu'un heurlement, & je n'ai jamais rien entendu qui en approchât davantage, que le bruit affreux que firent ces loups qui vinrent m'attaquer autrefois dans le Languedoc.

Jamais victoire ne me fit plus de plaisir; non-seulement parce qu'elle nous délivra d'un danger qui, sans cet expédient, auroit été très-grand; mais sur-tout parce qu'elle fut remportée sans répandre de sang, & sans tuer personne, excepté celui à qui notre Anglois avoit cassé la tête contre le bord de la chaloupe. J'aurois été au désespoir de faire périr ces malheureux, quoiqu'en défendant ma propre vie; parce que je savois qu'ils n'avoient pas la moindre notion de l'injustice qu'ils commettoient en nous attaquant. Je sais que la chose, étant nécessaire, auroit été juste, parce qu'il ne peut pas y avoir de crime à se défendre: mais je crois que la vie a bien de l'amertume, quand on s'est vengé en tuant son prochain, & j'aimerois mieux souffrir d'assez grandes insultes, que de faire périr mon aggresseur. Je pense même que tous ceux qui réfléchissent & qui connoissent le prix de l'huma-

nité, sont de mon sentiment. J'en reviens à mon histoire.

Pendant cette bataille comique, nous avions, mon associé & moi, si bien employé les gens que nous avions à bord, que le vaisseau fut enfin redressé. Les canons étoient déjà remis dans leurs places, & le canonnier me pria d'ordonner à ceux de nos chaloupes de se retirer, parce qu'il vouloit faire feu sur les ennemis.

Je lui dis de n'en rien faire, & que le charpentier nous en délivreroit bien sans le secours du canon; j'ordonnai seulement au cuisinier de faire chauffer une autre chaudronnée de poix. Mais heureusement nous n'en eûmes que faire; les pauvres diables étoient si mécontens de leur premier assaut, qu'ils n'avoient garde d'en tenter un second. D'ailleurs, ceux qui étoient le plus éloignés de nous, voyant le vaisseau redressé & à flot, commençoient apparemment à sentir leur méprise, &, par conséquent, ils ne trouvoient pas à propos de pousser plus loin leur dessein.

C'est ainsi que nous nous tirâmes d'affaire d'une manière divertissante, & ayant porté à bord, quelques jours auparavant, seize bons cochons gras, du riz, des racines, & du pain, nous résolûmes de remettre en mer à quelque prix que ce fût, persuadés que, le jour d'après, nous nous trouverions environnés d'un si grand

nombre de Cochinchinois, que nos chaudrons auroient de la peine à fournir à tous leurs besoins.

Le même soir donc nous reportâmes toutes nos affaires dans le vaisseau, & le lendemain matin nous fûmes en état de faire voile. Nous trouvâmes bon néamoins de nous tenir à l'ancre à quelque distance, ne craignant pas les ennemis, parce que nous étions en bonne posture pour les attendre. Le jour suivant, ayant achevé tout ce que nous avions à faire à bord, & voyant que nos voies d'eau étoient parfaitement bouchées, nous mîmes à la voile. Nous aurions fort souhaité d'entrer dans la baie de Tunquin, pour savoir ce qu'étoient devenus les vaisseaux hollandois qui y avoient été; mais nous y avions vu entrer plusieurs autres bâtimens depuis peu, & par conséquent nous n'osâmes pas nous y hasarder. Nous fîmes donc cours du côté du nord-est, vers l'île Formosa, ayant aussi grand peur de rencontrer quelque vaisseau anglois ou hollandois, qu'un vaisseau marchand européen voguant dans la Méditerranée, a peur de rencontrer un vaisseau de guerre d'Alger.

Nous fîmes d'abord cours nord-est, comme si nous voulions aller aux îles Manilles, ou aux îles Philippines, afin d'être hors de route des vaisseaux européens, & ensuite nous tournâmes

vers le nord jusqu'à ce que nous vinssions au vingt-deuxième degré trois minutes de latitude, & de cette manière nous arrivâmes à l'île Formosa. Nous y mîmes à l'ancre pour prendre de l'eau fraîche & d'autres provisions; nous en fûmes fournis abondamment par le peuple, qui nous fit voir beaucoup d'intégrité dans tout le commerce que nous fîmes avec lui. Peut être ces bonnes manières & cette probité sont-elles dues au christianisme qui a été autrefois planté dans cette île par des missionnaires Hollandois. Ce qui confirme une remarque que j'ai toujours faite, touchant la religion chrétienne, par-tout où elle est reçue; qu'elle y produise des effets sanctifians, ou non, elle civilise les nations, & du moins elle réforme leurs manières.

De là nous continuâmes à faire cours du côté du nord, en nous tenant toujours à une distance égale des côtes de la Chine; & de cette manière nous passâmes pardevant tous les ports où les vaisseaux européens sont accoutumés de relâcher, bien résolus de faire tous nos efforts pour ne pas tomber entre leurs mains. Il est sûr que si ce malheur nous étoit arrivé, sur-tout dans ce pays-là, nous étions perdus, & j'en avois tellement peur, en mon particulier, que j'aurois mieux aimé me trouver entre les griffes de l'inquisition.

Etant parvenus alors à la latitude de trente-trois degrés, nous résolûmes d'entrer dans le premier port que nous trouverions, & pour cet effet nous avançâmes du côté du rivage. Nous n'en étions qu'à deux lieues quand une barque vint à notre rencontre, avec un vieux pilote Portugais, qui voyant que notre vaisseau étoit européen, venoit pour nous offrir ses services. Cette offre nous fit plaisir, & nous le prîmes à bord. Sur quoi, sans demander où nous avions envie d'aller, il renvoya sa barque.

Nous étions alors les maîtres de nous faire mener où nous le trouvions bon, & je proposai au bon vieillard de nous conduire au golfe de Nanquin, qui est dans la partie la plus septentrionale de la côte de la Chine. Il nous répondit qu'il connoissoit fort bien ce golfe; mais qu'il étoit fort curieux de savoir ce que nous y voulions faire.

Je lui dis que nous avions envie d'y vendre notre cargaison, & d'acheter à la place des porcelaines, des toiles peintes, des soies crues & des soies travaillées, &c. Il nous répondit, qu'à ce compte, le meilleur port pour nous auroit été celui de Macao, où nous aurions pu nous défaire de notre opium très-avantageusement, & acheter des denrées de la Chine à aussi bon marché qu'à Nanquin.

Pour mettre fin au discours de notre pilote, qui étoit fort circonstancié, nous lui dîmes que nous n'étions pas seulement marchands, mais encore voyageurs ; & que notre but étoit d'aller voir la grande ville de Pekin, & la cour du fameux monarque de la Chine. Vous feriez donc fort bien, répondit-il, d'aller vers Ningpo, d'où par la rivière qui se jette là dans la mer, vous pouvez gagner en peu d'heures le grand canal. Ce canal qui est par-tout navigable, passe par le cœur de tout le vaste empire chinois ; croise toutes les rivières, & traverse plusieurs collines par le moyen de portes & d'échelles, & s'avance jusqu'à Pekin, parcourant une étendue de deux cent soixante-douze lieues.

« Voilà qui est fort bien, seigneur Portugais, » lui répondis-je ; mais ce n'est pas cela dont il » s'agit : nous vous demandons seulement si vous » pouvez nous conduire à Nanquin, d'où nous » puissions ensuite aller facilement à la cour du » roi de la Chine ». Il me dit qu'il le pourroit faire fort aisément, & que depuis peu un vaisseau hollandois avoit pris précisément la même route. Cette circonstance n'étoit guères propre à me plaire, & j'aurois autant aimé rencontrer le diable, pourvu qu'il ne fût pas venu dans une figure trop effrayante, que des vaisseaux hollandois qui, négociant dans ces pays, sont beau-

coup plus gros & mieux équipés que n'étoit le nôtre.

Le vieillard me trouvant consterné au seul nom d'un vaisseau hollandois, me dit que nous ne devions pas être alarmés de ce qu'il venoit de nous dire, puisque les Hollandois n'étoient point en guerre avec notre nation. « Il est vrai, » lui répondis-je ; mais on ne sait pas de quelle » manière ces gens-là nous traiteroient, dans » un pays où ils sont hors de la justice ». Il n'y a rien à craindre, répartit-il ; vous n'êtes point pirates, & ils n'attaqueront point des marchands qui ne cherchent qu'à faire paisiblement leurs affaires.

Si, à ce discours tout mon sang ne me monta pas au visage, c'est apparemment parce que la nature avoit ménagé quelque obstruction dans quelque vaisseau pour en arrêter le cours. J'étois dans un si grand désordre, qu'il n'étoit pas possible que notre Portugais ne s'en apperçût.

Monsieur, me dit-il, il semble que mon discours vous fait de la peine ; vous irez où vous le trouverez à propos, & soyez sûr que je vous rendrai tous les services dont je suis capable. « Il » est vrai, seigneur Portugais, lui répondis-je ; » je suis dans une assez grande irrésolution tou» chant la route qu'il faudra prendre, parce que » vous venez de parler de pirates ; je souhaite

» qu'il n'y en ait point dans ces mers-ci. Nous
» ne sommes guères en état de leur faire tête;
» vous voyez que notre navire n'est pas des
» plus gros, & que l'équipage en est assez
» foible ».

Vous pouvez dormir en repos là-dessus, me dit-il; aucun pirate n'a paru dans ces mers depuis quinze ans, excepté un seul qu'on a vu il y a environ un mois, dans la baie de Siam; mais il est sûr qu'il a tiré du côté du sud; d'ailleurs ce n'est point un vaisseau fort considérable & propre à ce métier. C'est un vaisseau marchand avec lequel l'équipage s'est enfui, après la mort du capitaine qui a été tué dans l'île de Sumatra.

« Comment, dis je, faisant semblant de ne
» rien savoir de cette affaire, ces coquins ont-ils
» tué leur propre capitaine? » Je ne peux pas dire, répondit-il, qu'ils l'ont massacré eux-mêmes: mais comme dans la suite ils se sont rendus maîtres du vaisseau, il y a beaucoup d'apparence qu'ils l'ont trahi, & qu'ils l'ont livré à la cruauté des Indiens. « A ce compte-là, dis-je,
» ils ont autant mérité la mort, que s'ils l'avoient
» massacré de leurs propres mains ». Sans doute, repartit le bon vieillard; aussi seront-ils punis selon leur mérite, s'ils sont rencontrés par les Anglois, ou par les Hollandois; car ils sont tous

convenus ensemble de ne leur point donner de quartier, s'ils tombent entre leurs mains.

Je lui demandai là-dessus comment ils pouvoient espérer de rencontrer ce pirate, puisqu'il n'étoit plus dans ces mers. On l'assure, reprit-il; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été dans la rivière de Cambodia, & qu'il y a été découvert par quelques Hollandois qu'il avoit laissés à terre en se rendant maître du vaisseau. Il est certain encore que quelques marchands Anglois & Hollandois qui se trouvoient alors dans la même rivière, ont été sur le point de le prendre. Si leurs premières chaloupes, continua-t-il, avoient été secondées comme il faut par les autres, il auroit été pris indubitablement; mais ne voyant que deux chaloupes à portée, il fit feu dessus, & les mit hors d'état, avant que les autres fussent à portée; il gagna ensuite la haute mer, & il ne fut pas possible aux chaloupes de continuer à le poursuivre. Mais on a une description si exacte de ce bâtiment, qu'on le reconnoîtra sans peine par-tout où on le trouvera, & l'on a résolu unanimement de faire pendre à la grande vergue, le capitaine, & l'équipage, si jamais on peut s'en rendre maître.

« Comment! dis-je, ils les exécuteront sans » aucune formalité? Ils commenceront par les » faire pendre, & ensuite ils leur feront leur

» procès » ? Bon ! Monsieur, me répondit-il ; de quelle formalité voulez-vous qu'on se serve avec de pareils scélérats ? Il suffit de les jeter dans la mer, pour s'épargner la peine de la pendaison : ces coquins-là n'auront que ce qu'ils méritent.

Voyant que le vieux Portugais ne pouvoit pas quitter notre bord, & nous faire le moindre mal, je lui dis vivement : « Voilà justement la » raison pourquoi je veux que vous nous meniez » à Nanquin, & non pas à Macao, ou à quelque » autre port fréquenté par les Anglois & par les » Hollandois. Sachez que ces capitaines dont » vous venez de parler, sont des insolens & des » étourdis qui ne savent pas ce que c'est que la » justice, & qui ne se conduisent, ni selon la » loi divine, ni selon la loi naturelle. Ils sont » assez inconsidérés pour se hasarder à devenir » meurtriers, sous prétexte de punir des vo» leurs, puisqu'ils veulent faire exécuter des » gens faussement accusés ; & pour les traiter » en criminels, sans se donner la peine de les » examiner & d'entendre leur défense. Dieu me » fera la grace peut-être de vivre assez long» tems pour en rencontrer quelques-uns dans » des endroits où l'on pourra leur apprendre » de quelle manière il faut administrer la jus» tice. »

Là-dessus je lui déclarai naturellement, que le vaisseau où il se trouvoit, étoit justement celui qu'ils avoient attaqué avec cinq chaloupes, d'une manière aussi lâche que mal conduite. Je lui contai en détail comment nous avions acheté notre navire de certains Hollandois, & comment nous avions appris dans la suite que c'étoient des coquins qui s'étoient enfuis avec le vaisseau, après que leur capitaine avoit été assassiné par les Indiens de Sumatra; mais je l'assurai que, de dire que cet équipage s'étoit mis à pirater, c'étoit débiter une fable inventée à plaisir; que nos ennemis auroient sagement fait de creuser cette affaire, avant que de nous attaquer; & qu'ils répondroient devant Dieu du sang qu'ils nous avoient forcés de répandre.

Le bon vieillard fut extrêmement surpris de ce récit, & nous dit que nous avions raison de ne pas vouloir aller du côté du nord. Il nous conseilla de vendre notre navire dans la Chine, & d'en acheter ou d'en bâtir un autre. Vous n'en trouverez pas un si bon que le vôtre, ajouta-t-il; mais il vous sera aisé d'en avoir un capable de vous ramener à Bengale avec vos gens & avec vos marchandises.

Je lui dis que je profiterois de son conseil de tout mon cœur, dès que je pourrois trouver un bâtiment à ma fantaisie, & un marchand pour

le mien. Il m'assura qu'il y auroit à Nanquin des gens de reste, qui seroient ravis d'acheter notre vaisseau; qu'une jonque chinoise suffiroit pour m'en retourner; & qu'il me trouveroit sans peine des gens qui m'acheteroient l'un, & qui me vendroient l'autre.

« Mais, lui dis-je, vous dites que notre vaisseau » sera indubitablement reconnu, & par conséquent si je prends les mesures que vous me » conseillez, je puis jeter par-là d'honnêtes gens » dans un terrible péril, & être la cause de leur » mort. Il suffira à ces capitaines de trouver le » vaisseau, pour qu'ils se mettent dans l'esprit » qu'ils ont trouvé aussi les criminels, & qu'ils » massacrent de sang-froid des gens qui n'ont » jamais songé à les offenser ».

Je sais le moyen de prévenir cet inconvénient, me répondit le bon vieillard; je connois les commandans de tous ces vaisseaux, & je les verrai quand ils passeront par ici; je ne manquerai pas de leur faire connoître leur erreur, & de leur dire que, quoiqu'il soit vrai que le premier équipage s'en est allé avec le navire, il est faux pourtant qu'il s'en soit jamais servi pour exercer la piraterie. Je leur apprendrai sur-tout, que ceux qu'ils ont attaqués dans la baie de Siam, ne sont pas les mêmes gens; mais que ce sont d'honnêtes marchands qui ont acheté le vaisseau de quelques scélérats,

scélérats, qu'ils en croyoient les propriétaires. Je suis persuadé que du moins ils s'en fieront assez à moi, pour agir avec plus de précaution qu'ils n'avoient d'abord projeté. Eh bien, lui dis-je, si vous les rencontrez, voulez-vous bien vous acquitter d'une commission que je vous donnerai pour eux ?

Oui-dà, me répondit-il, pourvu que vous me la donniez par écrit, afin qu'ils voient clairement qu'elle vient de vous, & que je ne l'ai pas forgée de mon chef. Là-dessus je me mis à leur écrire, & après avoir détaillé toute l'histoire de l'attaque des chaloupes que j'avois été obligé de soutenir, & développé la fausseté des raisons qui les avoient poussés à me faire cette insulte, dans le dessein de me traiter avec toute l'inhumanité possible, je finis en les assurant que, si j'avois le bonheur de les reconnoître jamais en Angleterre, je les en payerois avec usure, à moins que les loix de la patrie n'eussent perdu toute autorité pendant mon absence.

Le vieux pilote lut & relut cet écrit à différentes reprises, & me demanda si j'étois prêt à soutenir tout ce que j'y avançois. Je lui dis que je le soutiendrois tant qu'il me resteroit un sol de bien, & que j'étois très-sûr de trouver une occasion de faire repentir ces Messieurs de la précipitation de leur cruel dessein. Mais je n'eus

point occasion d'envoyer le Portugais avec cette lettre; car il ne nous quitta point, comme on le verra dans la suite.

Pendant ces conversations, nous avançions toujours du côté de Nankin, & après treize jours de navigation, nous mîmes à l'ancre au sud-ouest du grand golfe, où par hasard nous apprîmes que deux vaisseaux hollandois venoient de passer, & nous en conclûmes qu'en continuant notre route, nous tomberions infailliblement entre leurs mains.

Après avoir consulté sur ce terrible inconvénient avec mon associé, qui étoit aussi embarrassé que moi, & aussi résolu sur le parti qu'il falloit prendre, je m'adressai au vieux pilote pour lui demander s'il n'y avoit pas près de-là quelque baie ou quelque rade où nous pussions entrer, pour faire notre commerce particulier avec les Chinois, sans être en danger. Il me dit que si je voulois aller du côté du sud, l'espace d'environ quarante-deux lieues, j'y trouverois un petit port nommé Quinchang, où les missionnaires débarquoient d'ordinaire en venant de Macao, pour aller prêcher dans la Chine la religion chrétienne, & où jamais les vaisseaux européens n'entroient: qu'étant là, je pourrois prendre des mesures pour le reste du voyage; que dans le fond ce n'étoit pas un endroit fréquenté par les marchands,

excepté dans certains tems de l'année qu'il y avoit une foire, où les marchands Japonois venoient se pourvoir de denrées de la Chine.

Nous convînmes tous de faire cours vers ce port, dont peut-être j'orthographie mal le nom. Je l'avois écrit avec ceux de plusieurs autres endroits, dans un petit mémoire que l'eau a gâté malheureusement par un accident; je me souviens fort bien que les Chinois & les Japonois donnoient à ce petit port un nom tout différent de celui que lui donnoit notre pilote Portugais, & qu'il le prononçoit Quinchang.

Le jour après que nous fûmes fixés à cette résolution, nous levâmes l'ancre, n'ayant été que deux fois à terre pour prendre de l'eau fraiche, & des provisions, comme racines, thé, riz, quelques oiseaux, &c. Les gens du pays nous en avoient apporté en abondance, pour notre argent, d'une manière fort civile & fort intègre.

Les vents étant contraires, nous voguâmes cinq jours entiers avant que de surgir à ce port; nous y entrâmes avec toute la satisfaction imaginable. Pour moi, quand je me sentis sur terre, j'étois plein de joie & de reconnoissance envers le ciel, & je résolus, aussi-bien que mon associé, de ne jamais remettre le pied dans ce malheureux navire, s'il nous étoit possible de nous défaire

de nos marchandiſes, quand ce ſeroit d'une manière peu avantageuſe.

Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer ici que de toutes les conditions de la vie, il n'y en à aucune qui rende un homme ſi complettement miſérable, qu'une crainte continuelle. L'écriture ſainte nous dit, avec beaucoup de raiſon, que la peur ſert de piége à l'homme. C'eſt une mort perpétuelle, & elle accable tellement l'eſprit, qu'il eſt inacceſſible au moindre ſoulagement; elle étouffe nos eſprits animaux, & abat toute cette vigueur naturelle, qui nous ſoutient dans des afflictions d'une autre nature.

Mon imagination, qui en étoit ſaiſie d'une manière affreuſe, ne manquoit pas de me repréſenter le danger bien plus grand qu'il n'étoit réellement; elle me dépeignoit les capitaines Anglois & Hollandois comme des gens abſolument incapables d'entendre raiſon, & de diſtinguer entre des ſcélérats & d'honnêtes gens, entre une fable inventée pour les tromper, & entre l'hiſtoire véritable & ſuivie de nos voyages & de nos projets. Rien n'étoit plus facile pour nous, dans le fond, que de faire voir clairement à toute perſonne un peu ſenſée, que nous n'étions rien moins que des pirates. L'opium & les autres marchandiſes que nous avions à bord, prouvoient clairement que nous avions été à Bengale,

& les Hollandois qui, à ce qu'on disoit, avoient les noms de tous ceux de l'autre équipage, devoient remarquer, du premier coup-d'œil, que nous étions un mélange d'Anglois, de Portugais & d'Indiens, parmi lesquels il ne se trouvoit que deux Hollandois. En voilà plus qu'il ne me falloit pour convaincre le premier capitaine qui nous auroit rencontrés, de notre innocence & de son erreur.

Mais la peur, cette passion aussi aveugle qu'inutile, nous remplit le cerveau de trop de vapeurs, pour y laisser une place à la plus grande vraisemblance. Nous regardions toute cette affaire du mauvais côté; nous savions que les gens de mer Anglois & Hollandois, & particulièrement les derniers, étoient si animés au seul nom des pirates qui s'étoient échappés de leurs mains, en ruinant une partie des chaloupes qu'on avoit envoyées pour les prendre, que nous étions persuadés qu'ils ne voudroient pas seulement nous entendre parler, & qu'ils prendroient pour une preuve convaincante de notre crime prétendu, la figure du vaisseau qu'ils connoissoient parfaitement bien, & notre fuite de la rivière de Cambodia. Pour moi, j'étois assez ma propre dupe, pour m'imaginer que, si j'étois dans leur cas, j'agirois tout de même, & que je taillerois

tout l'équipage en pièces, sans daigner écouter sa défense.

Pendant que nous avions été dans ces inquiétudes, mon associé & moi, nous n'avions pas pu fermer l'œil sans rêver à des cordes & à des grandes vergues : une nuit, entr'autres, songeant qu'un vaisseau hollandois nous avoit abordés, je fus dans une telle fureur que, croyant assommer un matelot ennemi, je donnai un coup de poing contre un pilier de mon lit, d'une telle force, que je m'écrasai les jointures ; ce qui me fit courir risque de perdre deux de mes doigts. Une chose qui me confirma encore davantage dans l'idée que nous serions maltraités par les Hollandois, si nous étions dans leur pouvoir, c'est ce que j'avois entendu dire des cruautés qu'ils avoient fait essuyer à mes compatriotes à Amboine, en leur donnant la torture avec toute l'inhumanité possible : je craignois qu'en faisant souffrir les douleurs les plus cruelles à quelques-uns de nos gens, ils ne leur fissent confesser des crimes dont ils n'étoient pas coupables, & ne nous punissent comme pirates, avec quelqu'apparence de justice. La charge de notre vaisseau pouvoit leur fournir un puissant motif pour prendre des mesures si inhumaines, puisqu'elle valoit cinq mille livres sterling.

Pendant tout le tems que durèrent nos frayeurs, nous fûmes agités ſans relâche par de pareilles réflexions, ſans conſidérer ſeulement que les capitaines de vaiſſeaux n'ont pas l'autorité de faire de telles exécutions. Il eſt certain que, ſi nous nous étions rendus à quelqu'un d'entr'eux, & s'il avoit été aſſez hardi pour nous donner la torture, ou pour nous mettre à mort, il en auroit été puni rigoureuſement dans ſa patrie. Mais cette vérité n'étoit pas fort conſolante pour nous : un homme qu'on maſſacre, ne tire pas de grands avantages du ſupplice qu'on fera ſouffrir à ſon meurtrier.

Ces frayeurs ne pouvoient que me livrer à de mortifiantes réflexions ſur les différentes particularités de ma vie paſſée. Après avoir paſſé quarante ans dans des travaux & des dangers continuels, je m'étois vu dans le port vers lequel tous les hommes tendent, une opulente tranquillité; & j'avois été aſſez malheureux pour me plonger de nouveau, par mon propre choix, dans des inquiétudes plus grandes que celles dont je m'étois tiré d'une manière ſi peu attendue. Quel chagrin pour moi, qui, pendant ma jeuneſſe, avois échappé à tant de périls, de me voir dans ma vieilleſſe expoſé, par mon génie aventurier, à perdre la vie ſur une potence, pour un

crime pour lequel je n'avois jamais eu le moin-
penchant, bien loin d'en être coupable !

Quelquefois des pensées pieuses succédoient à ces considérations chagrinantes ; je me mettois dans l'esprit, que si je tombois dans ce malheur que je craignois si fort, je devois considérer ce désastre comme un effet de la Providence, qui, malgré mon innocence dans le cas présent, pouvoit me punir pour d'autres crimes, & que j'étois obligé de m'y soumettre avec humilité, de la même manière que si elle avoit trouvé à propos de me châtier par un naufrage, ou par quelqu'autre malheur qui eût du rapport avec ma vie errante.

Il m'arrivoit encore assez souvent d'être excité par ma crainte, à prendre des résolutions vigoureuses ; je ne songeois alors qu'à combattre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, plutôt que de me laisser prendre par des gens capables de me massacrer de sang froid.

Il vaudroit encore mieux pour moi, disois-je en moi-même, d'être pris par des sauvages, & leur servir de nourriture, que de tomber entre les mains de ces gens, qui peut-être seront ingénieux dans leur cruauté, & qui ne me feront mourir, qu'après m'avoir déchiré par la torture la plus violente. Quand j'ai été aux mains avec

les Anthropophages, c'étoit toujours dans le dessein de me battre jusqu'à mon dernier soupir; par quelle raison serois-je plus lâche, quand il s'agit d'éviter un malheur plus terrible?

Quand ces sortes de pensées avoient le dessus dans mon imagination, j'étois dans une espèce de fièvre, & dans une agitation, comme si j'étois réellement engagé dans un combat opiniâtre; mes yeux brilloient, & le sang me bouillonnoit dans les veines; je résolvois alors fermement, si j'étois obligé d'en venir là, de ne jamais demander quartier, & de faire sauter le vaisseau en l'air quand je ne pourrois plus résister, afin de laisser à mes persécuteurs si peu de butin, qu'ils n'auroient garde de s'en vanter.

Plus nos inquiétudes avoient été grandes pendant que nous étions encore en mer, & plus nous fûmes charmés quand nous nous vîmes à terre. A cette occasion mon associé me raconta, que la nuit d'auparavant, il avoit rêvé qu'il avoit un grand fardeau sur les épaules, & qu'il le devoit porter au haut d'une colline; mais que le pilote Portugais l'avoit levé de dessus son dos, & qu'en même tems, au lieu d'une colline, il n'avoit trouvé qu'un terrein uni & agréable. Ce songe-là étoit plus significatif que les rêves ne le sont d'ordinaire; nous étions véritablement comme

des gens qu'on venoit de décharger d'un pesant fardeau.

Dès que nous fûmes à terre, notre vieux pilote, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour nous, nous trouva un logement & un magasin, qui dans le fond ne faisoient ensemble que le même bâtiment. C'étoit une petite cabane jointe à une hutte spacieuse, le tout fait de cannes & environné d'une palissade de ces grandes cannes, appelées bambous dans les Indes. Cette palissade nous servoit beaucoup pour mettre nos marchandises à l'abri de la subtilité des voleurs, dont il y a une assez grande quantité dans ce pays-là. D'ailleurs, le magistrat du lieu nous accorda, pour plus grande sûreté, une sentinelle qui faisoit la garde devant notre magasin, avec une espèce de demi-pique à la main. Nous en étions quittes, en donnant à cette sentinelle un peu de riz & une petite pièce d'argent; ce qui ne montoit, tout ensemble, qu'à la valeur de trois sols par jour.

Il y avoit déjà du tems que la foire dont j'ai parlé étoit finie : cependant il y avoit encore dans la rivière trois ou quatre jonques chinoises, avec deux bâtimens japonois, chargés de denrées, qu'ils avoient achetées dans la Chine ; & ils n'avoient pas fait voile jusqu'alors, parce que les marchands étoient encore à terre.

Le premier ſervice que nous rendit notre pilote, ce fut de nous faire faire connoiſſance avec trois miſſionnaires, qui s'étoient arrêtés-là quelque tems pour convertir les habitans du lieu. Il eſt vrai qu'ils avoient fait de leurs proſélytes une aſſez plaiſante ſorte de chrétiens; mais c'étoit-là leur affaire, & non pas la nôtre. Parmi ces meſſieurs il y avoit un prêtre François, fort joli homme, de bonne humeur, d'une converſation fort aiſée. Il s'appeloit le père Simon, & ſes manières étoient bien éloignées de la gravité de ſes deux compagnons, qui étoient, l'un Portugais, & l'autre Génois. Ils étoient d'une grande auſtérité, & ſembloient prendre extrêmement à cœur l'ouvrage pour lequel on les avoit envoyés, occupés continuellement à s'inſinuer dans l'eſprit des habitans, & à trouver moyen de lier converſation avec eux.

Nous avions le plaiſir de manger ſouvent avec ces religieux, & d'apprendre par-là leur manière de prêcher l'évangile aux payens. Il eſt certain que ce qu'ils appeloient la converſion des Chinois, étoit fort éloigné de mériter un titre ſi magnifique; tout le chriſtianiſme de ces pauvres gens ne conſiſte guères qu'à ſavoir prononcer le nom de Jéſus-Chriſt, à dire quelques prières adreſſées à la Vierge & à ſon Fils, dans un langage qui leur eſt inconnu, & à faire le ſigne de la croix.

Cette craſſe ignorance de ces prétendus convertis, n'empêche pas les miſſionnaires de croire fermement que ces gens iront tout droit en paradis, & qu'ils ſont eux-mêmes les glorieux inſtrumens du ſalut de leurs proſélytes; c'eſt dans l'eſpérance d'un ſuccès ſi merveilleux, qu'ils haſardent de grands voyages, qu'ils ſubiſſent le triſte ſort de faire un long ſéjour parmi ces barbares, & qu'ils s'expoſent à une mort accompagnée des tourmens les plus cruels. Pour moi, quelque mauvaiſe opinion que j'aie de leur manière de convertir les payens, je croirois pourtant manquer de charité, ſi je n'avois pas une haute idée du zèle qui les porte à entreprendre un pareil ouvrage, au milieu de mille dangers & ſans la moindre vue d'un intérêt temporel.

Le religieux François nommé le père Simon, avoit ordre de s'en aller à Pékin, où réſide le grand empereur de la Chine, & il n'étoit dans cette petite ville que pour attendre un compagnon, qui devoit venir de Macao pour faire ce voyage avec lui. Je ne le rencontrois jamais qu'il ne me preſsât d'aller avec lui, en m'aſſurant qu'il me montreroit tout ce qu'il y a de grand & de beau dans tout ce fameux empire, & ſur-tout la plus grande ville de l'univers; une ville, ſelon lui, que Londres & Paris mis enſemble ne pourroient égaler.

Cette ville eſt effectivement grande, peuplée : mais comme je regarde ces ſortes de choſes d'un autre œil que ces gens qui ſe jettent d'abord à corps perdu dans l'admiration, je dirai dans la ſuite quelle eſt mon opinion de ce célèbre Pékin. Je reviens au père Simon.

Un jour que nous dînions enſemble ; & que nous étions tous de fort bonne humeur, je lui fis voir quelque penchant à l'accompagner dans ſon voyage, & il nous preſſa fort, mon aſſocié & moi, de prendre cette réſolution. D'où vient donc, père Simon, lui répondit mon aſſocié, que vous ſouhaitez ſi fort notre compagnie ? Vous ſavez que nous ſommes hérétiques, & par conſéquent vous ne ſauriez nous fréquenter ni trouver le moindre plaiſir dans notre commerce. « Bon, » répondit-il, vous pouvez devenir catholiques » avec le tems ; mon occupation ici eſt de convertir les payens ; que ſait-on ſi je ne réuſſirai » pas à vous convertir auſſi » ? Oui-dà, mon père, lui dis-je ! ainſi donc garre les ſermons pendant tout le chemin. « N'ayez pas peur, répliqua-t-il, je ne vous fatiguerai pas par mes » ſermons : notre religion n'eſt pas incompatible » avec la politeſſe : d'ailleurs, nous nous regardons, dans un pays ſi éloigné, comme compatriotes, quoique vous ſoyez Anglois & moi » Fançois ; pourquoi ne pourrions-nous pas nous

» considérer mutuellement comme chrétiens, » quoique vous soyez huguenots & moi catho- » lique? Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, nous » sommes tous honnêtes gens, & sur ce pied-là » nous pouvons parler ensemble, sans embarras- » ser nos conversations de disputes sur la reli- » gion ».

La fin de son discours me parut fort sensée; & me rappela dans l'esprit ce bon religieux duquel je m'étois séparé dans le Brésil.

Il est certain pourtant que le caractère du père Simon n'approchoit pas de celui de mon jeune prêtre. Il est vrai que dans ses manières il n'avoit rien qui deshonorât sa profession; mais on ne lui remarquoit pas ce fond de zèle, cette piété exacte, ni cette affection pour le christianisme, qui éclatoient si fort dans la conduite de l'autre.

Quelque pressantes que fussent ses sollicitations, il ne nous étoit pas possible de nous y laisser aller si-tôt; il falloit premièrement disposer de notre vaisseau & de nos marchandises; ce qui étoit assez difficile dans un endroit où il y avoit si peu de commerce: un jour même je fus tenté de faire voile pour la rivière de Kilam, & de monter jusqu'à la ville de Nanquin; mais j'en fus detourné par un coup inattendu de la providence, qui sembloit commencer à s'intéresser à nos affaires. J'en conclus que je pouvois espérer

de revenir un jour dans ma patrie, quoique je n'eusse pas la moindre idée des moyens dont je pouvois me servir pour l'entreprendre. Il me suffisoit, pour me promettre cette satisfaction, de remarquer que quelque lueur de la bonté divine se répandit sur nos entreprises. Voici ce que c'étoit.

Un jour notre vieux pilote nous amena un marchand Japonois, pour voir quelles sortes de marchandises nous avions. Il nous acheta d'abord notre *opium*, & le paya fort bien, & sur le champ, partie en or, que nous prenions selon le poids, partie en petites pièces monnoyées du coin de son pays, & partie en lingots d'argent de dix onces à peu près. Pendant que nous faisions ce négoce avec lui, il me vint dans l'esprit que ce même marchand pourroit bien encore nous acheter notre vaisseau, & j'ordonnai à notre interprète de lui en faire la proposition. Il ne la reçut qu'en haussant les épaules; mais il nous revint voir quelques jours après, amenant avec lui un des missionnaires, pour lui servir d'interprète, & pour nous communiquer la proposition qu'il avoit à nous faire. Il nous dit qu'il nous avoit payé une grande quantité de marchandises, avant que d'avoir la moindre pensée de nous acheter notre vaisseau, & qu'il ne lui restoit pas assez d'argent pour nous en donner le prix; que si je voulois y laisser les matelots, il le loueroit pour

un voyage du Japon; que là il le chargeroit de nouveau pour l'envoyer aux îles Philippines, après en avoir payé le fret, & qu'après le retour il l'acheteroit. Non-feulement je prêtai l'oreille à cette propofition, mais mon humeur aventurière me mit encore dans l'efprit d'être moi-même de la partie, de m'en aller aux îles Philippines, & de là vers la mer du fud. Là-deffus je demandai au marchand s'il avoit envie de louer le vaiffeau jufqu'aux îles Philippines & de le décharger là. Il me dit que la chofe n'étoit pas poffible, mais qu'il le déchargeroit dans le Japon, quand il feroit de retour avec fa cargaifon. J'y aurois topé, fi mon affocié, plus fage que moi, ne m'en avoit pas détourné, en me repréfentant les dangers de la mer, l'humeur perfide & traîtreffe des Japonois & celle des Efpagnols des îles Philippines, plus perfide & plus traîtreffe encore.

La première chofe qu'il falloit faire avant que de conclure notre marché avec le Japonois, c'étoit de demander au capitaine & à l'équipage, s'ils avoient envie d'entreprendre cette courfe. Dans le tems que nous en étions occupés, je reçus une vifite du jeune homme, que mon neveu m'avoit donné pour compagnon de voyage. Il me dit que cette courfe promettoit des avantages très-confidérables, & me confeilloit fort de l'entreprendre; mais que, fi je n'en avois pas envie, il

me

me prioit de le placer dans le vaisseau comme marchand, ou en telle autre qualité que je le trouverois à propos; que s'il me trouvoit encore en vie à son retour en Angleterre, il me rendroit un compte exact de son gain, & que je ne lui donnerois que la part que je voudrois.

Je n'avois pas grande envie de me séparer de lui, mais prévoyant le grand avantage où ce parti devoit conduire naturellement, & le connoissant pour un jeune homme aussi propre à y réussir, que qui que ce fût, j'avois du penchant à lui accorder sa demande. Je lui dis pourtant que je voulois consulter mon associé sur sa proposition, & que je lui donnerois une réponse positive le lendemain.

Mon associé, à qui j'en parlai d'abord, s'y prêta très-généreusement; il me dit que je savois bien que nous regardions tous deux notre navire comme acheté sous de mauvais auspices, & que nous n'avions pas envie de nous y rembarquer; que nous ferions bien de le céder au jeune homme, à condition que, si nous le revoyions en Angleterre, il nous donneroit la moitié des profits de ses voyages, & qu'il garderoit l'autre moitié pour lui.

Je n'avois garde d'être moins généreux que mon associé, qui n'étant pas, comme moi, in-

téressé dans la fortune de mon compagnon de voyage, n'étoit porté par aucun motif particulier à lui faire du bien, & voyant que tout l'équipage étoit résolu de faire cette nouvelle caravane, nous donnâmes à mon jeune homme la moitié du vaisseau en propriété, en tirant de lui une promesse écrite qu'il nous rendroit compte de la moitié des profits du voyage.

Le marchand Japonois, à ce que nous avons appris dans la suite, se montra un parfaitement honnête homme. Il protégea mon jeune homme dans le Japon, & lui obtint la permission de venir à terre, qui a été rarement accordée aux étrangers depuis plusieurs années. Il lui paya le fret avec beaucoup de ponctualité, & l'envoya aux îles Philippines, chargé de marchandises du Japon & de la Chine, avec un *Super-Cargo* du pays, qui trafiquant là avec les Espagnols, revint avec des marchandises de l'Europe, & avec une grande quantité d'épicerie. Le jeune homme fut parfaitement bien payé de tous ses voyages, & n'ayant point envie de se défaire du vaisseau, il le chargea de marchandises pour son propre compte, lesquelles il vendit d'une manière avantageuse aux Espagnols dans les îles Manilles. Par le moyen des amis qu'il s'y fit, il y eut le bonheur de faire déclarer son navire libre, & fut loué par le gouverneur, pour aller à Acapulco,

ſur la côte du Mexique, avec la permiſſion de débarquer là; d'aller à la ville du Mexique, & d'entrer dans un vaiſſeau eſpagnol avec tout ſon monde, pour s'en retourner en Europe.

Il fit ce voyage avec beaucoup de ſuccès; il vendit ſon vaiſſeau à Acapulco; & ayant obtenu là la permiſſion d'aller par terre juſqu'à Porto-Bello, il y trouva le moyen de paſſer, avec tout ce qu'il y avoit gagné, dans la Jamaïque, d'où il retourna en Angleterre huit ans après, avec des richeſſes immenſes. J'en dirai davantage dans ſon lieu. Il eſt tems d'en venir à mes propres affaires.

Le vaiſſeau étant prêt de mettre en mer, nous commençâmes à ſonger à récompenſer les deux hommes qui nous avoient rendu un ſervice ſi conſidérable, en nous avertiſſant à tems de la conſpiration qu'on avoit faite contre nous dans la rivière de Cambodia. Nous ſavions de reſte, dans le fond, que ce n'étoit pas pour l'amour de nous qu'ils nous avoient donné un avis ſi important; & qu'ils nous avoient plutôt obligés par ſcélérateſſe, que par charité. Ils nous croyoient réellement pirates, & cependant ils nous découvrirent un deſſein qu'ils avoient toutes les raiſons imaginables de croire parfaitement juſte, uniquement dans la vue d'écumer la mer avec nous, & d'avoir part au butin. Néanmoins, ils

nous avoient réellement sauvés d'un danger extrême, & je leur avois promis de leur en témoigner ma reconnoissance. Je commençai d'abord par leur faire payer les gages, qui, selon eux, leur étoient dûs dans les vaisseaux qu'ils avoient quittés pour nous suivre; c'est-à-dire, dix-neuf mois à l'Anglois, & sept au Hollandois. Je leur donnai encore à chacun une petite somme d'argent, en or, dont ils furent très-contens, & je fis l'Anglois canonnier de vaisseau, à la place du nôtre, qui en étoit devenu second contre-maître & boursier: je donnai au Hollandois l'emploi de bosseman. Ils se crurent par-là parfaitement bien récompensés, & ils rendirent de très-grands services dans le vaisseau, étant gens de courage, & fort entendus dans la marine.

Pour nous, nous restâmes à terre dans la Chine, & si je m'étois cru loin de ma patrie à Bengale, où pour mon argent il m'étoit facile de revenir chez moi, que ne devois-je pas penser alors, que j'étois de plus de mille lieues plus éloigné de l'Angleterre, sans savoir absolument comment y retourner?

Tout ce qui pouvoit en quelque sorte balancer ce chagrin, c'est que dans quelques mois de-là il devoit y avoir une autre foire dans la ville où nous étions, & que nous aurions l'occasion de nous fournir de toutes sortes de denrées du

pays ; ſans compter que peut-être y trouverions-nous quelque jonque chinoiſe, ou quelque bâtiment de Tunquin, pour nous ramener avec tout ce qui nous appartenoit. Charmé de cette nouvelle, je pris la réſolution d'y attendre cette occaſion, & comme j'étois sûr qu'on n'en vouloit point à nos perſonnes, qui ne pouvoient pas être ſuſpectes hors du vaiſſeau, nous pouvions eſpérer même de trouver là quelque vaiſſeau anglois ou hollandois, qui voudroit bien nous mener dans quelqu'autre endroit des Indes, plus proche de notre patrie.

En attendant, nous trouvâmes bon de nous divertir un peu, en faiſant trois ou quatre petits voyages dans le pays. Nous en fîmes un, entr'autres, long de dix journées, pour aller voir Nanquin ; c'eſt une ville qui mérite bien la peine d'être vue. On dit qu'il y a un million d'ames, ce que j'ai bien de la peine à croire. Elle eſt bâtie fort régulièrement, toutes les rues en ſont tirées au cordeau, & ſe croiſent les unes les autres, ce qui en augmente extrêmement la beauté.

Mais quand je compare les peuples de ce pays-là, leur manière de vivre, leur gouvernement, leur religion, leur magnificence, à ce qu'on voit de plus remarquable dans l'Europe, je dois avouer que tout cela ne vaut pas la peine d'en parler, bien loin de mériter les

pompeuſes deſcriptions que certaines relations nous en donnent.

Si nous admirons la grandeur des Chinois, leurs richeſſes, leurs cérémonies pompeuſes, leur commerce, leurs forces, ce n'eſt pas parce que ces choſes ſont admirables en elles-mêmes, mais parce que l'idée que nous avons des gens qui habitent cette partie du monde, ne nous permet pas de nous attendre à rien de grand & d'extraordinaire.

Sans cela, qu'eſt-ce que leurs bâtimens, en comparaiſon de tant de magnifiques palais qu'on admire dans l'Europe? Qu'eſt-ce que leur commerce à proportion de celui de l'Angleterre, de la Hollande, de la France & de l'Eſpagne? Leurs villes ne ſont rien au prix des nôtres, pour la magnificence, la force, la richeſſe, l'agrément & la variété. Rien n'eſt plus ridicule que de mettre en parallèle leurs ports, où ſe trouve un petit nombre de jonques & d'autres vils bâtimens, avec nos flottes marchandes & nos armées navales. On peut dire même avec vérité, qu'il y a plus de commerce dans notre ſeule ville de Londres, que dans tout ce vaſte Empire; & qu'un ſeul vaiſſeau de guerre du premier rang, anglois, hollandois ou françois, eſt capable de faire tête à toutes leurs forces de mer, & même de les abîmer: encore un coup, il n'y a que l'idée que

nous avons de la barbarie des peuples de ce pays, qui nous représente d'une manière si avantageuse tout ce qu'on rencontre de plus remarquable dans la Chine; tout nous y parut surprenant, parce que nous ne nous attendions à rien qui fût capable de donner de la surprise.

Ce que j'ai dit de leurs flottes peut être appliqué à leurs armées. Quand ils mettroient deux millions de soldats ensemble, une puissance si formidable en apparence ne feroit que ruiner le pays, & réduire les habitans à mourir de faim. S'il s'agissoit d'assiéger une ville forte, comme il s'en trouve quantité en Flandre, ou de se battre en bataille rangée, une seule ligne de cuirassiers Allemands ou de gendarmes François, renverseroit toute la cavalerie Chinoise. Un million de leurs fantassins ne viendroit pas à bout d'un seul corps de notre infanterie, placé à ne pouvoir pas être environné de tous côtés. Je crois même pouvoir dire, sans gasconnade, que trente mille fantassins Allemands ou Anglois, & dix mille cavaliers François, abîmeroient toutes les forces de la Chine. Il en est de même de l'art d'attaquer & de défendre les villes. Il n'y a pas une ville fortifiée dans toute la Chine, qui soutînt pendant un mois les efforts d'une armée européenne; toutes les armées chinoises ensemble attaqueroient en vain une place forte comme Dunker-

que, pourvu qu'elle ne fût pas réduite à se rendre par la famine. Ils ont des armes à feu, il est vrai; mais elles sont grossières, & sont sujettes à prendre un rat, comme on dit: ils ont de la poudre à canon, mais elle est sans force. Ils sont sans discipline, ignorans dans l'exercice, & dans la manière de se ranger en bataille, ne sachant ce que c'est que d'attaquer avec ordre, & de faire la retraite sans confusion. Toutes ces vérités, dont je suis très convaincu, me font rire de tout mon cœur, quand j'entends raconter de si belles choses de ces fameux Chinois, qui, dans le fond, ne sont que des ignorans & de vils esclaves, sujets à un gouvernement despotique, proportionné à leur génie & à leurs inclinations.

Si ce bel empire n'étoit pas si éloigné de la Moscovie, & si les Moscovites eux-mêmes n'étoient des esclaves aussi méprisables que les Chinois, rien ne seroit plus aisé pour un Empereur de Moscovie, que de le conquérir dans une seule campagne; & si le Czar Pierre, qui est, à ce qu'on dit, un jeune prince de grande espérance, & qui commence a se rendre formidable dans le monde, avoit poussé ses desseins ambitieux de ce côté-là, au lieu de les tourner du côté des belliqueux Suédois, il seroit peut-être, à l'heure qu'il est, empereur de la Chine, au lieu qu'il a été battu à Nerva par l'intrépide

Charles, quoique les Moſcovites fuſſent ſix contre un.

On a tort d'avoir meilleure opinion du ſavoir des Chinois, & de leurs progrès dans les ſciences. Ils ont des globes, des ſphères & quelques foibles notions de mathématiques : mais ſi vous creuſez un peu avant dans leur habileté, vous en voyez d'abord le foible ; ils ne connoiſſent rien dans le mouvement des corps céleſtes, & leur ignorance va juſqu'à un tel degré de ridicule, que, lorſque le ſoleil eſt éclipſé, ils s'imaginent qu'il eſt attaqué par un grand dragon qui veut le dévorer, & ils font un bruit terrible en frappant ſur des tambours & ſur des timbales, pour faire peur au monſtre, & pour le détourner de ſa proie.

Voilà la ſeule digreſſion de cette nature qu'on trouvera dans mon hiſtoire ; je ne m'attacherai déſormais qu'aux aventures de ma vie errante, ſans parler des villes que j'ai vues, ni des vaſtes déſerts que j'ai traverſés, qu'autant qu'il le faudra pour répandre du jour ſur ce qui m'eſt arrivé de remarquable dans mes courſes.

Etant de retour à Nanquin, j'étois, ſelon mon calcul, dans le cœur de la Chine, puiſque ce petit port eſt ſitué au trentième degré de latitude ſeptentrionale. J'avois grande envie de voir la ville de Pékin, & de me rendre aux

importunités du Père Simon. Son compagnon étoit arrivé de Macao, le tems de son départ étoit fixé, & par conséquent il falloit prendre ma résolution. Je m'en rapportai entièrement à mon associé, qui à la fin se détermina; & nous préparâmes tout pour le voyage. Nous trouvâmes une heureuse occasion de faire ce chemin d'une manière sûre & commode, en obtenant d'un mandarin la permission de voyager en sa compagnie, & comme ses domestiques. Ces mandarins sont comme une espèce de viceroís ou gouverneurs de provinces, qui font une grosse figure, & qui sont extrêmement respectés par les peuples, auxquels, en récompense, ils sont fort à charge, puisqu'ils sont défrayés par le chemin avec toute leur suite, & tout leur équipage.

Les vivres & le fourrage ne nous manquèrent pas dans le voyage, parce que les Chinois étoient obligés de nous les fournir *gratis*; ce qui étoit fort commode pour nous, quoique nous n'y profitassions de rien. Nous étions forcés à les payer au prix courant, & l'intendant ou maître d'hôtel du mandarin venoit nous en demander le paiement avec beaucoup d'exactitude. Ainsi la permission que le seigneur nous avoit donnée de voyager à sa suite étoit très-commode pour nous, sans qu'elle dût passer pour une grande faveur. Il y gagnoit beaucoup au contraire; car

il y avoit une trentaine de gens qui le suivoient de cette manière, & qui lui payoient tout ce que le peuple lui fournissoit pour rien.

Nous fûmes vingt-cinq jours en chemin avant que d'arriver à Pékin. Le pays que nous traversâmes est à la vérité extrêmement peuplé, quoiqu'assez mal cultivé. L'économie de ces gens est fort peu de chose, & leur manière de vivre misérable, comparée à la nôtre. Il est vrai que ces malheureux, dont on vante tant l'industrie, ne sentent pas leur misère, & se croient assez heureux, parce qu'ils n'ont pas seulement l'idée du bonheur dont jouissent les sujets chez les nations bien policées de notre Europe. L'orgueil des Chinois est extraordinaire, & n'est surpassé que par leur pauvreté, à laquelle ils mettent le comble. A mon avis, les sauvages de l'Amérique sont plus heureux que ces gens-ci. Ils n'ont rien, mais ils ne desirent rien, au lieu que les Chinois sont superbes & insolens au milieu de leur gueuserie. Il n'est pas possible d'exprimer leur ostentation, qu'on remarque sur-tout dans leurs habits, dans leurs bâtimens, dans le nombre de leurs esclaves; & ce qu'il y a de plus ridicule, dans le mépris qu'ils affectent pour toutes les autres nations.

J'avoue que dans la suite j'ai voyagé avec plus d'agrément dans les affreux déserts de la grande

Tartarie, que je ne faisois dans la Chine, malgré la bonté des chemins, qui y sont parfaitement bien entretenus. Rien ne me choquoit davantage, que de voir ce peuple hautain, impérieux, insolent, au milieu de la misère, & de la plus grossière ignorance, que ceux qui n'en jugent que superficiellement, traitent d'esprit & d'industrie. Quoique leurs manières me rebutassent au suprême degré, je ne laissois pas de m'en divertir souvent avec le père Simon. Un jour en approchant du château prétendu d'une espèce de gentilhomme campagnard, nous eûmes d'abord l'honneur d'être en compagnie du maître, pendant une grande demi-lieue. Son équipage étoit un don-Quichotisme parfait, un vrai mélange de pompe & de pauvreté : l'habillement de ce don-Chinois auroit convenu à merveille à un Trivelin, ou à un Jean Potage. C'étoit une toile des Indes, richement brodée de graisse ; on y voyoit briller tout l'ornement nécessaire pour le rendre ridicule ; de grandes machines pendantes, des falbalas, &c. Cette robe magnifique couvroit une veste de taffetas noir, aussi grasse que celle d'un boucher, preuve convaincante que celui qui la portoit étoit un salop insigne.

Son cheval étoit une noble copie du fameux Rossinante. Il étoit vieux, maigre, & à moitié mort de faim : on en acheteroit un meilleur en

Angleterre pour la ſomme d'une guinée & demie; auſſi n'auroit-il pas pris la peine de marcher, ſi deux eſclaves qui ſuivoient le chevalier à pied, armés de bons fouets, n'avoient donné courage à cette aridelle. Il avoit encore un fouet à la main lui-même, qui ne lui étoit pas inutile, & il travailloit du côté de la tête & des épaules du noble animal, dans le tems que ces palfreniers exerçoient leurs forces ſur les parties poſtérieures.

Pour comble de pompe, il étoit encore accompagné de dix ou douze eſclaves; on peut juger de la magnificence de leur livrée, par la deſcription que j'ai faite de l'habit du maître. Nous apprîmes qu'il venoit de la ville pour aller ſe promener à ſa terre, qui étoit à-peu-près à une demi-lieue de nous. Nous marchâmes au petit pas, pour jouir plus long-tems de la brillante figure de ce chevalier; mais enfin il prit les devants, parce que nous trouvâmes à propos de nous arrêter à un village pour nous y rafraîchir. Peu de tems après, étant arrivé à ſon château, nous l'y trouvâmes qui dînoit dans une petite cour devant ſa porte. C'étoit par un pur orgueil qu'il avoit choiſi cet endroit expoſé aux yeux des paſſans, & l'on nous dit que plus nous le regarderions & plus nous flatterions ſa vanité.

Il étoit aſſis à l'ombre d'un arbre ſemblable à un palmier-nain, ſous lequel, pour ſe défen-

dre encore mieux des rayons du soleil, il avoit fait placer un grand parasol, qui ne représentoit pas mal un dais, & par conséquent qui contribuoit beaucoup à rendre ce spectacle pompeux. Il étoit renversé dans un grand fauteuil qui avoit de la peine à contenir le volume de sa grosse corpulence, & il étoit servi par deux esclaves femelles, qui apportoient les plats. Il y en avoit encore deux autres du même sexe, qui s'acquittoient d'un emploi que peu de gentilshommes Européens voudroient exiger de leurs domestiques. L'une lui mettoit la soupe dans la bouche avec une cuillier, pendant que l'autre tenoit l'assiette, & ramassoit les bribes qui tomboient de la barbe & de la veste de taffetas de sa seigneurie. Ce noble cochon croyoit au-dessous de lui de se servir de ses propres mains, dont nos Rois font usage dans de pareilles occasions, plutôt que de se laisser approcher par les doigts de leurs domestiques.

Je ne pouvois m'empêcher de refléchir sur les peines ridicules où l'orgueil des hommes les jette, & sur l'embarras où un homme qui a le sens commun, se doit trouver quand il se sent un penchant malheureux pour la vanité. Fatigués enfin de voir la fatuité de ce pauvre animal qui s'imaginoit que nous étions extasiés d'admiration, dans le tems que nous le regardions d'un

œil de pitié & de mépris, nous continuâmes notre voyage : le seul père Simon s'arrêta-là encore quelques momens, curieux de voir de près les mets dont ce gentilhomme se bourroit la bedaine avec tant d'ostentation. Il nous rapporta qu'il y avoit goûté, & que c'étoient des ragoûts dont un dogue anglois voudroit à peine appaiser sa faim. C'étoit un plat de riz bouilli, dans lequel il y avoit une grosse gousse d'ail & un petit sachet rempli de poivre verd, & d'une autre plante qui ressemble à du gingembre, qui a l'odeur du musc & le goût de moutarde : tout cela étoit étuvé avec une petite pièce de mouton fort maigre. Voilà tout le dîner que cet animal offroit en spectacle aux passans, dans le tems qu'outre les quatre servantes, on voyoit encore à une certaine distance de la table, quatre ou cinq esclaves mâles, tout prêts à exécuter les ordres de son excellence. Si leur table étoit plus mauvaise que celle de leur maître, il est certain qu'ils n'étoient pas trop bien nourris.

Pour notre mandarin, il faut avouer qu'il y avoit plus de réalité dans la magnificence dont il faisoit parade. Il étoit respecté comme un roi, & toujours tellement entouré de ses gentilshommes & de ses officiers, que je ne pus jamais le voir qu'à une certaine distance.

Il est vrai que dans tout son équipage il n'y

avoit pas un ſeul cheval qui me parût meilleur que nos chevaux de ſomme; mais ils étoient ſi bien cachés de couvertures & de harnois, qu'il ne me fut pas poſſible de remarquer s'ils étoient gras ou maigres. Tout ce qu'on en voyoit, c'étoit les pieds & la tête.

Débarraſſé alors de toutes les inquiétudes qui m'avoient ſi fort agité, je fis gaiement tout ce voyage, & ce qui augmenta ma belle humeur, c'eſt que je l'achevai ſans eſſuyer la moindre cataſtrophe, excepté qu'au paſſage d'une petite rivière, mon cheval tomba & me jeta au beau milieu de l'eau. Elle n'étoit pas fort profonde, mais je ne laiſſai pas de me mouiller depuis les pids juſqu'à la tête, ce qui gâta abſolument le petit livre ſur lequel j'avois écrit les noms des peuples & des villes dont je voulois me ſouvenir.

Nous arrivâmes à la fin à Pekin; je n'avois d'autre domeſtique que le valet que mon neveu m'avoit donné, & qui étoit un fort bon garçon. Toute la ſuite de mon aſſocié conſiſtoit auſſi dans un ſeul garçon qui étoit notre compatriote. Nous avions encore avec nous le vieux pilote Portugais qui avoit envie de voir la cour chinoiſe, & que nous défrayâmes pendant le voyage, pour nous en ſervir en qualité d'interprête. Il entendoit fort bien la langue du pays, parloit

bon

bon françois, & même il ſavoit aſſez d'anglois pour ſe faire entendre.

Ce bon vieillard nous fut d'une grande utilité, & il nous donna mille marques de ſon affection. A peine avions-nous paſſé une ſemaine à Pékin, qu'il nous vint parler en riant de tout ſon cœur. Ah! ſeigneur Anglois, me dit-il, j'ai la meilleure nouvelle du monde à vous donner. Je lui répondis que dans ce pays-là, je ne m'attendois pas à des nouvelles fort bonnes ni fort mauvaiſes. Je vous aſſure, reprit-il, qu'elle eſt fort bonne pour vous, quoiqu'elle ſoit bien mauvaiſe pour moi. Vous m'avez défrayé dans un voyage de vingt-cinq journées, & vous me laiſſerez retourner tout ſeul, ſans vaiſſeau, ſans cheval & ſans argent?

Pour abréger, il nous dit qu'il y avoit dans la ville une grande caravane de marchands Moſcovites & Polonois; qu'ils ſe préparoient à retourner chez eux par la grande Ruſſie; qu'ils avoient réſolu de partir dans cinq ou ſix ſemaines de-là, & qu'il ne doutoit point que nous ne nous ſerviſſions d'une occaſion ſi favorable.

J'avoue que cette nouvelle me fit un ſenſible plaiſir. Une joie inexprimable ſe répandit dans mon ame, & m'empêcha, pendant quelques momens, de répondre un mot au bon vieillard: Enfin étant revenu de cette extaſe, je lui demandai

comment il favoit ce qu'il venoit de rapporter, s'il en étoit bien sûr. Très-sûr, me répondit-il; j'ai rencontré dans la rue, ce matin, une de mes vieilles connoiffances; c'eft un Arménien qui eft venu d'Aftracan, dans le deffein de s'en aller à Tunquin où je l'ai vu autrefois; mais ayant changé de fentiment, il veut aller avec cette caravane jufqu'à Mofcou, & de-là il a envie de defcendre le Volga pour retourner à Aftracan. « J'en fuis charmé, lui dis-je; mais je » vous prie de ne vous point affliger d'une chofe » que je regarde comme un grand bonheur pour » moi. Si vous vous en retournez tout feul à » Macao, ce fera votre propre faute ».

Là-deffus je confultai mon affocié fur l'ouverture qu'il venoit de nous donner, & je lui demandai fi ce parti l'accommoderoit. Il me dit qu'il feroit tout ce que je trouverois bon; qu'il avoit fi bien établi fes affaires à Bengale, & laiffé fes effets en fi bonnes mains, que, s'il pouvoit mettre ce qu'il venoit de gagner dans ce fecond voyage, en foies de la Chine, crues & travaillées, il fe feroit un plaifir d'aller en Angleterre, d'où il pourroit retourner aifement à Bengale avec les vaiffeaux de la compagnie.

Etant demeurés d'accord là-deffus, nous réfolûmes de prendre le vieux pilote avec nous, s'il vouloit, & de le défrayer jufqu'à Mofcou, où

jusqu'en Angleterre. Si nous n'avions pas eu envie de lui donner quelqu'autre récompense, nous n'aurions pas mérité par-là de passer pour généreux. Il nous avoit rendu des services considérables, non-seulement sur mer, mais encore à terre, où il s'étoit intéressé dans nos affaires avec toute l'affection imaginable. Le seul plaisir qu'il nous avoit fait, en nous amenant le marchand Japonnois, nous avoit valu un profit de plusieurs centaines de livres sterling. Ainsi, lui faire du bien, n'étoit que lui rendre justice. Nous résolûmes donc de lui faire présent d'une petite somme en or monnoyé, montant, à-peu-près, à la valeur de soixante-quinze livres sterling, & de le défrayer, lui & son cheval, s'il vouloit nous accompagner: nous le souhaitions de tout notre cœur, parce qu'il pouvoit nous être très-nécessaire en plusieurs occasions.

Nous le fîmes venir pour lui communiquer notre résolution. Je lui dis qu'il s'étoit plaint de la nécessité de s'en retourner tout seul, mais que j'étois d'avis qu'il ne retournât point du tout, que nous avions résolu d'aller en Europe avec la caravane, & de le prendre avec nous, s'il avoit envie de nous suivre. Le bon homme secoua la tête à cette proposition; il nous dit que ce voyage étoit bien long, qu'il n'avoit point d'argent pour en soutenir les frais, ni pour subsister dans l'en-

droit où nous le ménerions. Je lui répondis que je le croyois bien, & que c'étoit pour cela même que nous avions résolu de faire quelque chose pour lui, afin de lui faire connoître que nous étions sensibles aux services qu'il nous avoit rendus, & que sa compagnie nous étoit agréable. Là-dessus je l'informai du présent que nous avions dessein de lui faire, & je lui dis que, par rapport aux frais du voyage, nous l'en déchargerions entièrement, & que nous le conduirions à nos dépens, ou en Moscovie ou en Angleterre, selon qu'il le trouveroit bon; à condition seulement que, s'il mettoit l'argent que nous lui donnerions en marchandises, il les transporteroit à ses propres frais.

Il reçut ma proposition avec des transports de joie, & répondit qu'il nous suivroit au bout du monde, si nous voulions; & là-dessus nous préparâmes tout pour le voyage, ce qui nous coûta plus de tems que nous ne l'avions d'abord cru. Heureusement la même chose arriva aux autres marchands de la caravane, qui, au lieu d'être prêts en cinq ou six semaines, eurent besoin de plus de quatre mois, avant que d'être en état de partir.

Ce fut au commencement de Février, vieux style, que nous sortîmes de Pékin. Mon associé & le vieux pilote étoient allé faire un tour en-

ſemble, vers le petit port où nous étions entrés, pour diſpoſer de quelques marchandiſes que nous y avions laiſſées; &, dans cet intervalle, j'allai avec un marchand Chinois que j'avois connu à Nanquin, acheter dans cette ville quatre-vingt-dix pièces de beau damas, avec environ deux cens autres pièces d'étoffes de ſoie, parmi leſquelles il y en avoit qui étoient rayées d'or; une aſſez grande quantité de ſoies crues, & d'autres denrées du pays. Tout cela étoit déjà arrivé à Pékin avant le retour de mon aſſocié, & cet achat nous coûtoit la ſomme de trois mille cinq cens livres ſterling. Pour charger toutes ces marchandiſes, jointes à une aſſez grande quantité de thé & de belles toiles peintes, il nous falloit dix-huit chameaux, outre ceux qui devoient nous porter; nous avions deux chevaux de main, & trois pour porter nos proviſions; de manière que notre équipage conſiſtoit en vingt-ſix, tant chameaux que chevaux.

La caravane étoit grande; elle étoit compoſée, ſi je m'en ſouviens bien, d'à-peu-près trois cens bêtes de charge, & d'environ cent vingt hommes parfaitement bien armés & préparés à tout événement: car comme les caravanes orientales ſont ſujettes aux attaques des Arabes, celles-ci le ſont aux inſultes des Tartares, qui ne ſont pas pourtant

si dangereux que les autres, ni si cruels, quand ils ont le dessus.

Nous étions de plusieurs nations différentes : mais les Moscovites faisoient le plus grand nombre. Il y avoit du moins soixante habitans de la ville de Moscow, parmi lesquels il se trouvoit quelques Livoniens ; &, ce qui nous faisoit grand plaisir, cinq Ecossois, gens riches & très-versés dans les affaires qui regardent le commerce & les voyages.

Après que nous eûmes fait la première journée, nos guides, qui étoient au nombre de cinq, appelèrent tous les marchands & tous les passagers, excepté les valets, pour tenir un grand conseil, selon la coutume de toutes les caravanes de ce pays. Dans cette assemblée, chacun donna une petite somme pour en faire une bourse commune, afin de payer le fourrage & d'autres choses dont on pouvoit journellement avoir besoin. On y régla tout le voyage ; on nomma des capitaines & d'autres officiers pour nous commander, en cas que nous fussions attaqués, & tous ces réglemens ne se firent pas par autorité, mais par un consentement unanime de tous les voyageurs, qui étoient tous également intéressés dans le bien commun de la caravane.

La route de ce côté-là est un pays extrême-

ment peuplé : il y a ſurtout un grand nombre de potiers habiles, qui préparent la belle terre, dont on fait ces vaſes ſi eſtimés dans tout le monde. Au milieu de la marche, notre vieux Portugais, qui avoit toujours quelque choſe à dire pour nous divertir, vint me joindre, en me promettant de me faire voir la plus grande curioſité de toute la Chine, qui me convaincroit, malgré tout le mal que je diſois tous les jours de ce pays, qu'on y voyoit ce qu'il étoit impoſſible de voir dans tout le reſte de l'univers. Après s'être long-tems laiſſé tirer l'oreille pour s'expliquer plus clairement, il me dit que c'étoit une maiſon de campagne toute faite de terre de Chine. « A d'autres, lui dis-je :
» la choſe eſt aiſée à comprendre; toutes les
» briques qu'on fait dans ce pays-ci, ſont de terre
» de Chine, & ce n'eſt pas un grand miracle.
» Vous n'y êtes pas, répondit-il : de terre de
» Chine, de véritable porcelaine. Cela ſe peut,
» répliquai-je : de quelle grandeur eſt-elle, cette
» maiſon-là? Si nous pouvons l'emporter avec
» nous dans une boîte, ſur un chameau, nous
» l'acheterons volontiers, ſi l'on veut s'en dé-
» faire. Sur un chameau ! répartit le vieux pilote,
» en levant les mains vers le ciel : c'eſt une maiſon
» où demeure une famille de trente perſonnes.

Voyant qu'il parloit ſérieuſement, je fus fort

curieux d'aller voir cette merveille, & voici ce que c'étoit. Tout le bâtiment étoit fait de charpente & de plâtre; mais le plâtre étoit réellement de cette même terre dont on fait la porcelaine. Le dehors, qui étoit exposé à la chaleur du soleil, étoit vernissé, d'une blancheur éclatante, peint de figures bleues, comme les grands vases qui viennent de ce pays-là, & aussi dur que si le tout avoit été cuit au four. En dedans, toutes les murailles étoient composées de carreaux durcis au four, & peints, à-peu-près de la même grandeur que ceux qu'on trouve en Angleterre & en Hollande, & ils étoient tous de la plus belle porcelaine qu'on puisse voir; la peinture en étoit charmante, variée par différentes couleurs mêlées d'or; plusieurs de ces carreaux ne faisoient qu'une même figure; mais ils étoient joints ensemble par du mortier de la même terre, avec tant d'art, qu'il étoit difficile de ne les pas prendre pour une seule & même pièce. Les pavés étoient de la même matière, & aussi drus que les pavés de pierre qu'on trouve en plusieurs provinces d'Angleterre, sur-tout en Lincolnshire, Nottinghamshire & Leicestershire; cependant ils n'étoient ni peints, ni durcis au four, excepté dans quelques cabinets, où ils étoient de ces mêmes petits carreaux qui couvroient les murailles. Les caves,

en un mot toute la maison étoit faite de la même terre; & le toît étoit couvert de carreaux de porcelaine d'un noir fort lustré & brillant.

C'étoit à la lettre une maison de porcelaine, & si je n'avois pas été en marche; j'étois homme à m'arrêter là plusieurs jours, pour en examiner toutes les particularités. On me dit que dans le jardin il y avoit des viviers dont le fond & les côtés étoient couverts de la même sorte de carreaux; & que, dans les allées, il y avoit de parfaitement belles statues de porcelaine.

On feroit une grande injustice aux Chinois, si on n'avouoit pas qu'ils excellent dans ces sortes d'ouvrages; mais il est sûr, en même tems, qu'ils excellent dans les contes borgnes qu'ils débitent sur leur industrie à cet égard. Ils m'en ont dit des choses si peu vraisemblables, que je ne veux pas me donner la peine de les rapporter. J'en donnerai pourtant ici un échantillon. Ils m'ont assuré qu'un de leurs artisans avoit fait tout un vaisseau de porcelaine, avec tous ses agrès, mâts, voiles, cordages, & que ce navire fragile étoit assez grand pour contenir cinquante personnes. Pour rendre la chose plus touchante, ils n'avoient qu'à ajouter qu'on avoit fait le voyage du Japon avec ce vaisseau; j'y aurois ajouté foi tout de même qu'au reste; car, je crois fort qu'ils en ont menti bien serré.

Ce ſpectacle extraordinaire me retint là, deux heures après que la caravane étoit déjà paſſée ; ce qui porta celui qui commandoit ce jour-là, à me condamner à une amende de trois ſchellings à-peu-près ; & il me dit que, ſi la même choſe m'étoit arrivée à trois journées au-delà de la muraille, au lieu que nous étions à trois journées en deçà, il m'en auroit coûté quatre fois autant, & que j'aurois été obligé d'en demander pardon le premier jour de conſeil général. Je promis d'être déſormais plus exact, & j'eus lieu dans la ſuite d'obſerver que l'ordre de ne ſe pas éloigner les uns des autres, eſt d'une néceſſité abſolue pour les caravanes.

Deux jours après, nous vîmes la fameuſe muraille qu'on a faite pour ſervir de boulevart aux Chinois, contre les irruptions des Tartares. C'eſt aſſurément un ouvrage d'un travail immenſe ; cette muraille va même, ſans aucune néceſſité, par-deſſus des montagnes & des rochers qui ſont impraticables d'eux-mêmes, & beaucoup plus difficiles à forcer que la muraille même, dans les autres endroits.

Elle a un millier de milles d'Angleterre d'étendue, à ce qu'on prétend ; mais le pays qu'elle couvre n'en a que cinq cens, à le compter ſans les détours qu'on a été obligé de faire en bâtiſſant la muraille ; elle a vingt-quatre pieds de hau-

teur, & autant d'épaisseur en quelques endroits.

Pendant que la caravane passoit par une des portes de cette espèce de fortification, je pouvois examiner ce monument si fameux pendant une bonne heure, sans pécher contre nos réglemens; j'eus le loisir, par conséquent, de le contempler de tous côtés, autant que pouvoit porter ma vue. Notre guide Chinois, qui nous en avoit parlé comme d'un des prodiges de l'univers, marqua beaucoup de curiosité pour savoir mon opinion. Je lui dis que c'étoit la meilleure chose du monde contre les Tartares. Il n'y entendit point de malice, & prit cette expression pour un compliment fort gracieux; mais notre vieux pilote n'étoit pas si simple. Il y a du caméléon dans vos discours, me dit-il. « Du caméléon! lui répondis-je; qu'en» tendez-vous par-là? » Je veux dire, reprit-il, que le discours que vous venez de tenir au guide paroit blanc quand on le considère d'ici, & noir quand on le considère de-là : que c'est un compliment d'une manière, & une satyre d'une autre. Vous dites que cette muraille est bonne contre les Tartares; vous me dites par-là à moi, qu'elle n'est bonne que contre les Tartares seuls. Le seigneur Chinois vous entend à sa manière, & il est content; & moi je vous entends à la mienne, & je suis content aussi. « Mais ai-je grand tort, dans » votre sens, lui dis-je? Croyez-vous que cette

» belle muraille ſoutiendroit les attaques d'une
» bonne artillerie, & de bons ingénieurs ? N'y
» feroit-elle pas, en dix jours de tems, une
» brèche aſſez grande pour y entrer en bataille
» rangée, ou bien ne la feroit-elle pas ſauter en
» l'air avec ſes fondemens, d'une manière à faire
» douter qu'il y eût jamais eu une muraille dans
» cet endroit » ?

Nos Chinois étoient fort curieux de ſavoir ce que j'avois dit au pilote, & je lui permis de les en inſtruire quatre ou cinq jours après, étant alors, à-peu-près, hors de leurs frontières, & ſur le point de nous ſéparer de nos guides. Dès qu'ils furent informés de l'opinion que j'avois de leur belle muraille, ils furent muets pendant tout le reſte du chemin qu'ils avoient encore à faire avec nous, & nous fûmes quittes de toutes leurs belles hiſtoires touchant la grandeur & la puiſſance chinoiſe.

Après avoir paſſé ce magnifique rien, appelé la muraille de la Chine, ſemblable à-peu-près à celle que les Romains ont faite autrefois dans le Northumberland, contre les invaſions des Pictes, nous commençâmes à trouver le pays aſſez mal peuplé; on peut dire même que les habitans y ſont en quelque ſorte empriſonnés dans les places fortes, parce qu'ils n'en oſent ſortir qu'à peine, de peur de devenir la proie des Tartares qui

volent ſur les grands chemins à main armée, & à qui les habitans ne pourroient réſiſter en raſe campagne.

Je commençai alors à remarquer parfaitement bien la néceſſité qu'il y avoit à ne ſe pas éloigner des caravanes, en voyant des troupes entières de Tartares roder autour de nous. Ils approchoient aſſez de nous pour que je puſſe les examiner à mon aiſe, & j'avoue que je ſuis ſurpris qu'un empire comme celui de la Chine, ait pu être conquis par des faquins auſſi miſérables que l'étoient ceux qui s'offroient à mes yeux; ce n'étoit que des bandes confuſes, ſans ordre, ſans diſcipline, & preſque ſans armes.

Leurs chevaux ſont maigres, & à moitié morts de faim, mal dreſſés; en un mot, ils ne ſont bons à rien. J'eus l'occaſion de remarquer ce que je viens de dire, le premier jour, après avoir paſſé la muraille. Celui qui nous commandoit alors nous permit, au nombre de ſeize, d'aller à la chaſſe de certains moutons ſauvages qui ſont aſſurément les plus vifs & les plus alertes de toute leur eſpèce. Ils courent avec une vîteſſe étonnante; mais ils ſe fatiguent aiſément; & quand on en voit, on eſt sûr de ne les pas courir en vain: ils paroiſſent d'ordinaire une quarantaine à la fois; & comme de véritables moutons, ils ſe ſuivent toujours les uns les autres.

Au milieu de cette chasse burlesque nous rencontrâmes plus de quarante Tartares. Si leur but étoit d'aller à la chasse des moutons, comme nous, ou s'ils cherchoient quelque proie, c'est ce que j'ignore ; mais dès qu'ils nous découvrirent, un d'entr'eux se mit à sonner d'une espèce de cor, dont le son étoit affreux. Nous supposâmes tous que c'étoit pour donner le signal à leurs amis de venir à eux, & cette supposition ne se trouva pas fausse ; car, en moins d'un demi-quart d'heure, nous vîmes une autre troupe, tout aussi forte, paroître à un demi-mille de nous.

Heureusement il y avoit parmi nous un marchand Ecossois, habitant de Moscow, qui, dès qu'il entendit le cor, nous dit qu'il n'y avoit autre chose à faire que de charger brusquement cette canaille sans aucun délai, & nous rangeant tous sur une même ligne, il nous demanda si nous étions prêts à donner. Comme il vit que nous étions résolus de le suivre, il se mit à notre tête, & s'en fut droit à eux.

Les Tartares nous regardoient d'un œil hagard, ne se mettant point du tout en peine de se ranger dans quelqu'ordre ; mais dès qu'ils nous virent avancer, ils nous lâchèrent une volée de leurs flèches, dont heureusement aucune ne nous toucha. Ce n'est pas qu'ils eussent mal visé ; mais ils avoient tiré d'une trop grande distance ; leurs

flèches tombèrent justement devant nous, & si nous avions été plus près d'eux, d'une vingtaine de verges, plusieurs de nous auroient été tués, ou du moins blessés.

Nous fîmes d'abord halte; & quoique nous fussions assez éloignés de cette canaille, nous fîmes feu sur eux, & nous leur envoyâmes des balles de plomb, pour leurs flèches de bois. Nous suivîmes notre décharge au grand galop, pour tomber sur nos ennemis le sabre à la main, selon les ordres de notre courageux Ecossois. Ce n'étoit qu'un marchand, mais il se conduisit dans cette occasion avec tant de bravoure, & avec une valeur si tranquille, qu'il paroissoit être fait pour les exploits militaires.

Dès que nous fûmes à portée de ces misérables, nous leur lâchâmes nos pistolets dans la moustache, & immédiatement après nous mîmes flamberge au vent; mais nous aurions pu nous épargner cette peine, puisque nos faquins s'enfuirent avec toute la confusion imaginable.

C'est ainsi que finit notre combat, où nous n'eûmes d'autre désavantage, que la perte des moutons que nous avions pris à la chasse; nous n'eûmes ni morts ni blessés; mais du côté des Tartares, il y en eut cinq de tués; pour le nombre des blessés je n'en puis parler; ce qu'il y a de certain, c'est que la seconde troupe qui étoit venue

au bruit du cor, effrayée de nos armes à feu, ne fut nullement d'humeur à tenter quelque chose contre nous.

Il faut remarquer que cette action se passa dans le territoire des Chinois ; ce qui empêcha sans doute les Tartares de pousser leur pointe avec la même opiniâtreté que nous leur avons remarquée dans la suite. Cinq jours après, nous entrâmes dans un grand désert que nous traversâmes en trois marches. Nous fûmes obligés de porter notre eau avec nous dans des outres, & de camper pendant les nuits, comme j'ai entendu dire qu'on le fait dans les déserts de l'Arabie.

Je demandai à qui appartenoit ce pays-là, & l'on m'apprit que c'étoit une espèce de lisière qui n'étoit proprement à personne, étant une partie de la Karakathie ou grande Tartarie ; mais que cependant, on la rangeoit en quelque sorte sous les domaines de la Chine ; que les Chinois pourtant ne prenoient pas le moindre soin pour la garantir contre les brigandages, & que par conséquent c'étoit le plus dangereux désert du monde, quoiqu'il y en ait de bien plus étendus.

En le traversant, nous vîmes, à plusieurs reprises, de petites troupes de Tartares ; mais ils sembloient ne songer qu'à leurs propres affaires, sans vouloir se mêler des nôtres ; & pour nous, nous trouvâmes bon d'imiter cet homme qui, rencontrant

rencontrant le diable en son chemin, dit que, si Satan n'avoit rien à lui dire, il n'avoit rien à lui dire non plus.

Un jour, néanmoins, une de ces bandes assez forte nous ayant approchés de fort près, nous examina avec beaucoup d'attention, en délibérant apparemment si elle nous attaqueroit ou non. Là-dessus nous fîmes une arrière-garde d'environ quarante hommes tout prêts à étriller ces coquins de la belle manière, & nous nous y arrêtâmes jusqu'à ce que la caravane eût gagné le devant d'une demi-lieue. Mais nous voyant si résolus, ils firent la retraite, se contentant de nous saluer de cinq flèches, une desquelles estropia un de nos chevaux d'une telle manière, que nous fûmes obligés de l'abandonner.

Nous marchâmes ensuite pendant un mois par des routes qui n'étoient pas si dangereuses, & par un pays qui est censé être encore du territoire de la Chine. On n'y voit presque que des villages, excepté quelques petits bourgs fortifiés contre les invasions des Tartares. En arrivant à un de ces bourgs, situé à-peu-près à deux journées de la ville de Naum, j'avois besoin d'un chameau. Il y en a quantité dans cet endroit, aussi-bien que des chevaux, & on les y amène, parce que les caravanes qui passent par-là fréquemment, en achètent d'ordinaire. La personne à qui je m'a-

dressai pour trouver un bon chameau, s'offrit à me l'aller chercher; mais, comme un vieux fou, je voulus lui tenir compagnie. Il fallut faire deux lieues pour arriver à cet endroit, où ces animaux sont à l'abri des Tartares, parce qu'on y a mis une bonne garnison. Je fis ce chemin à pied, avec mon pilote Portugais, étant bien aise de me divertir par cette petite promenade, & de me délasser de la fatigue d'aller tous les jours à cheval. Nous trouvâmes la petite ville en question située dans un terrein bas & marécageux, environnée d'un rempart de pierres mises les unes sur les autres, sans être jointes par du mortier, comme les murailles de nos parcs en Angleterre: elle étoit défendue par une garnison Chinoise, qui faisoit la garde à la porte.

Après y avoir acheté un chameau qui m'agréoit, nous nous en revînmes avec le Chinois qui conduisoit la bête; c'étoit celui qui l'avoit vendue. Mais bientôt nous vîmes venir à nous cinq Tartares à cheval, deux desquels attaquèrent notre Chinois, & lui ôtèrent mon chameau, dans le tems que les trois autres nous tombèrent sur le corps à mon pilote & à moi, nous voyant pour ainsi dire sans armes; puisque nous n'avions que nos épées qui ne pouvoient pas nous servir beaucoup contre des cavaliers.

Un de ces gens, comme un vrai poltron,

arrêta son cheval tout court, dès qu'il me vit tirer mon épée; mais, en même tems, un second m'attaquant du côté gauche, me porta un coup sur la tête, dont je ne sentis rien du tout, sinon lorsqu'étant revenu à moi, & me trouvant à terre tout étendu, je me trouvai extrêmement étourdi, sans en comprendre la cause. Dès que mon brave Portugais me vit tomber, il tira de sa poche un pistolet dont il s'étoit muni à tout hasard, sans que j'en susse rien, non plus que les Tartares, qui nous auroient laissés en repos s'ils avoient pu le soupçonner. Il s'avança hardiment sur ces marauts, & saisissant le bras de celui qui m'avoit porté le coup, il le fit pancher de son côté & lui fit sauter la cervelle. Dans le même moment tirant un cimeterre qu'il avoit toujours à son côté, il joignit l'autre qui s'étoit arrêté d'abord devant moi, & lui porta un coup de toutes ses forces: il manqua l'homme, mais il blessa le cheval à la tête, & la pauvre bête devenue furieuse par la douleur, emporta à travers champs son maître qui ne pouvoit plus le gouverner, mais qui étoit trop bon cavalier pour ne s'y pas tenir. A la fin pourtant le cheval s'étant cabré, le fit tomber, & se renversa sur lui.

Sur ces entrefaites, le Chinois à qui on avoit attaché le chameau, & qui n'avoit point d'armes, courut de ce côté-là, & voyant que le Tartare

renversé avoit à son côté un vilain instrument qui ressembloit assez à une hache d'armes, il s'en saisit, & lui en cassa la tête. Mon brave vieillard cependant avoit encore sur les bras un troisième Tartare, & voyant qu'il ne fuyoit pas, comme il avoit espéré, & qu'il ne l'attaquoit pas non plus, comme il avoit craint, mais qu'il se tenoit immobile à une certaine distance, il se servit de cet intervalle, pour recharger son pistolet. Dès que le brigand apperçut cet instrument, qu'il prit peut-être pour un second pistolet tout chargé, il crut qu'il ne faisoit pas bon là pour lui, s'enfuit au grand galop, & laissa à mon champion une victoire complette.

Dans ce tems-là, je commençai à revenir un peu à moi, & je me trouvai précisément dans l'état d'un homme qui sort d'un profond sommeil, sans pouvoir comprendre pourquoi j'étois à terre, ni qui m'y avoit mis : quelques momens après je sentis des douleurs, mais d'une manière peu distincte ; je portai la main à mon front, & je l'en tirai toute sanglante : ensuite j'eus une grande douleur de tête, & enfin ma mémoire se rétablit, & mon esprit fut dans le même état qu'auparavant.

Je me relevai d'abord avec précipitation, & je me saisis de mon épée, mais je ne trouvai plus d'ennemis : je ne vis qu'un Tartare mort

près de moi, & son cheval qui s'arrêtoit tranquillement auprès du cadavre de son maître; & plus loin j'apperçus mon libérateur, qui, après avoir examiné ce que le Chinois avoit fait avec le Tartare renversé sous son cheval, revenoit vers moi, ayant encore le sabre à la main.

Le bon vieillard me voyant sur pied, courut à moi, & m'embrassa avec des transports de joie; il m'avoit cru mort; mais voyant que j'étois seulement blessé, il voulut examiner la plaie, pour voir si elle n'étoit pas dangereuse. Ce n'étoit pas grand'chose heureusement, & je n'en ai jamais senti la moindre suite, après que le coup fut guéri, ce qui se fit en deux ou trois jours de tems.

Nous ne tirâmes pas un gros butin par cette victoire, nous y perdîmes un chameau en y gagnant un cheval; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que, quand nous fûmes revenus à la caravane, le Chinois qui m'avoit vendu le chameau, prétendit recevoir le paiement. Je n'en voulus rien faire, & il m'appela devant le juge du village, où la caravane s'étoit arrêtée. C'étoit comme un de nos juges de paix; & pour lui rendre justice, je dois avouer qu'il agit, avec nous, avec beaucoup de prudence & d'impartialité. Après nous avoir écoutés l'un & l'autre, il demanda gravement au Chinois, qui avoit amené

le chameau, & de qui il étoit le valet? « Je ne
» suis valet de personne; dit-il, & je n'ai fait
» qu'accompagner l'étranger qui a acheté le cha-
» meau. Qui vous en a prié? répliqua le Juge,
» C'est cet étranger lui-même, répartit le Chi-
» nois ». Eh bien! dit-il, vous étiez en ce tems-
là le valet de l'étranger, & puisque le chameau
à été livré à son valet, il doit être censé avoir
été livré au maître, & il est juste qu'il le
paye.

Il n'y avoit pas un mot à répondre à cette
décision: charmé de voir cet homme établir
l'état de la question avec tant de justesse, &
raisonner si conséquemment, je payai le cha-
meau sans contester, & j'en fis chercher un
autre: on peut bien croire que je m'épargnai la
peine d'y aller moi-même; mon argent perdu &
ma tête cassée, étoient deux leçons suffisantes
pour m'inspirer plus de précaution.

La ville de Naum couvre les frontières de la
Chine; on l'appelle une fortification, & c'en est
une effectivement, selon la manière de fortifier
les places dans ce pays-là. J'ose assurer même que
plusieurs millions de Tartares qu'on peut ramasser
de la grande Tartarie, ne seroient jamais en état
d'en abattre les murailles à coups de flèches. Mais
appeler cette ville fortifiée, par rapport à notre
manière d'attaquer les places, ce seroit se rendre

ridicule pour ceux qui entendent un peu le métier.

Nous étions encore à deux journées de cette place, comme j'ai dit, quand nous fûmes joints par des couriers qui étoient envoyés de tous côtés sur les routes, pour avertir tous les voyageurs & toutes les caravanes de s'arrêter, jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé des escortes, parce qu'un corps de Tartares de dix mille hommes s'étoit fait voir à trente milles de l'autre côté de la ville.

C'étoit une fort mauvaise nouvelle pour nous; il faut avouer pourtant que le gouverneur qui nous la fit donner, agissoit noblement, & que nous lui avions de très-grandes obligations, d'autant plus qu'il tint parfaitement bien sa promesse. Deux jours après nous reçumes de lui trois cens soldats de la ville de Naum, & deux cens d'une autre garnison chinoise, ce qui nous fit pousser hardiment notre voyage. Les trois cens soldats de Naum faisoient notre front, & les deux cens autres l'arrière-garde: pour nous, nous nous mîmes sur les aîles, & tout le bagage de la caravane marchoit dans le centre. Dans cet ordre, prêts à nous battre comme il faut, nous crûmes être en état de partager le péril avec les dix mille Tartares; mais quand nous les vîmes paroître le lendemain, les affaires changèrent de face d'une étrange manière.

Au sortir d'une petite ville nommée Changu ; nous fûmes obligés de très-grand matin de passer une petite rivière, & si les Tartares avoient eu le sens commun, ils auroient eu bon marché de nous, en nous attaquant dans le même tems que la caravane étoit passée, & que l'arrière-garde étoit encore de l'autre côté ; mais nous ne les vîmes pas seulement paroître.

Environ trois heures après, étant entrés dans un désert de quinze ou seize milles d'étendue, nous apperçûmes par un grand nuage de poussière que l'ennemi n'étoit pas loin, & un moment après nous les vîmes venir à nous au grand galop. Là-dessus les Chinois qui faisoient notre avant-garde, & qui, le jour auparavant, avoient fait extrêmement les braves, firent voir une fort mauvaise contenance, en regardant à tout moment derrière eux : ce qui est un signe certain que le soldat branle dans le manche. Mon vieux pilote en avoit fort mauvaise opinion aussi-bien que moi. Seigneur Anglois, il faut encourager ces drôles-là, me dit-il, ou nous sommes perdus; ils s'enfuiront dès que nous aurons les Tartares sur les bras.

» Je le crois comme vous, lui répondis-je, » mais que faire pour empêcher ce malheur » ? Mon avis seroit, répliqua-t-il, qu'on plaçât cinquante de nos gens sur chaque aile de ce corps

de Chinois; ce renfort leur donnera du courage, & ils feront braves en compagnie de braves gens. Sans me donner le tems de lui répondre, je fus joindre au grand galop notre commandant du jour, pour lui communiquer ce conseil. Il le goûta fort, & dans le moment même il l'exécuta, & il fit un corps de réserve du reste de nos gens. Dans cette posture, nous continuâmes notre marche, en laissant les deux cens autres Chinois faire un corps à part, pour garder nos chameaux, avec ordre de détacher la moitié de leurs soldats, pour nous donner du secours, s'il étoit nécessaire.

Un moment après, les Tartares furent assez proches de nous pour donner. Ils étoient en très-grand nombre, & je n'outre point, en disant qu'ils étoient dix mille tout au moins. Ils commencèrent par détacher un parti pour nous reconnoître & pour examiner notre contenance. Les voyant passer pardevant notre front, à la portée du fusil, notre commandant ordonna à nos deux aîles d'avancer tout d'un coup avec toute la vitesse possible, & de faire feu dessus. On le fit, sur quoi ces Tartares se retirèrent pour rendre compte apparemment de la réception que nous venions de leur faire, à laquelle le reste devoit s'attendre.

Nous vîmes bien que la manière dont nous les avions salués, n'étoit pas de leur goût. Ils firent

halte dans le moment, & après nous avoir considérés attentivement pendant quelques minutes, ils firent demi-tour à gauche, & ils nous quittèrent sans faire la moindre tentative. Nous en fûmes charmés; car s'ils avoient poussé leur pointe avec vigueur, il nous auroit été impossible de résister long-tems à toute cette armée.

Etant arrivé deux jours après à la ville de Naum ou Naun, nous remerciâmes le gouverneur du soin qu'il avoit eu la bonté de prendre de nous, & nous fîmes, à nous tous, une somme de deux cens écus, pour en faire présent à notre escorte Chinoise. Nous nous reposâmes là un jour entier.

On peut dire qu'il y a une garnison en forme dans cette ville. Elle est du moins de neuf cens soldats, & on l'y a placée parce qu'autrefois les frontières de l'empire moscovite en étoient beaucoup plus proches; mais depuis, le Czar a trouvé bon d'abandonner plus de deux cens lieues de pays, comme absolument inutile & indigne d'être conservé, sur-tout à cause de la grande distance où Naum est du cœur du pays, & de la difficulté qu'il y a à y envoyer des troupes. Cette distance est en effet très-grande, puisque nous avions encore du moins six cens-soixante-dix lieues à faire, avant que de venir sur les frontières de la Moscovie.

Après avoir quitté Naum, nous eûmes à passer plusieurs grandes rivières, & deux terribles déserts, dont l'un nous coûta seize jours de marche. C'est un pays abandonné, comme j'ai dit, & qui n'appartient à personne. Le vingt-trois Mars, nous arrivâmes sur les terres de la Moscovie, & si je m'en souviens bien, la première ville que nous rencontrâmes de jurisdiction du czar, est appelée *Argum*: elle est située à l'ouest d'une rivière du même nom.

Je me vis arrivé avec toute la satisfaction possible, en si peu de tems, dans un pays chrétien, ou du moins de la domination d'un prince chrétien; je n'étois pas le maître de mes transports de joie. Il est vrai, selon mon opinion, que si les Moscovites méritent le titre de chrétiens, c'est tout au plus; mais du moins, ils se font une gloire de porter ce nom, & ils sont même fort dévots, à leur manière.

Je suis persuadé que tout homme qui voyage par le monde, comme moi, & qui seroit capable de quelques réflexions, sentiroit avec force, que c'est une grande bénédiction du ciel, d'être né dans un pays où le nom de Dieu & du Sauveur est connu, & non pas parmi des peuples livrés par malheur aux plus grossières illusions, des peuples qui rendent un culte religieux aux démons, qui se prosternent devant le bois & devant la pierre,

& qui adorent les élémens, les monſtres & les plus vils animaux, ou du moins, qui en adorent les images. Juſqu'ici nous n'avions paſſé par aucune ville qui n'eût ſes pagodes & ſes idoles, & où le peuple inſenſé ne profanât l'honneur dû à la divinité, en le rendant à l'ouvrage de ſes propres mains.

Nous étions arrivés, du moins alors, dans un pays, où l'on voyoit le culte extérieur de la religion chrétienne, où l'on fléchiſſoit les genoux au nom de Jéſus-Chriſt, & où le chriſtianiſme paſſoit pour la véritable religion, quoiqu'elle y fût déshonorée par la plus craſſe ignorance. J'étois charmé d'en remarquer au moins quelques traces, & dans l'extaſe de ma joie, je fus trouver ce brave marchand Ecoſſois, & dont j'ai fait pluſieurs fois mention, pour mêler ma ſatisfaction avec la ſienne; & le prenant par la main : « le ciel en ſoit béni, lui dis-je : nous » avons le bonheur de nous trouver parmi des » chrétiens ». Ne vous réjouiſſez pas ſi vîte, me répondit-il en ſouriant : ces Moſcovites-ci, ſont d'aſſez étranges chrétiens; ils en ont le nom tout au plus, & vous n'en trouverez guères la réalité, qu'après un bon mois de marche.

« Tout au moins, repris-je, leur religion vaut » mieux que le paganiſme, & que le culte qu'on » adreſſe au diable ». Il eſt vrai, me dit-il, mais

vous saurez, qu'excepté les soldats Russiens qui sont dans les garnisons, tout le reste du pays, jusqu'à plus de trois cens lieues d'ici, est habité par les payens les plus ignorans & les plus détestables de l'univers. Il avoit raison, & j'en fus bientôt témoin oculaire.

Nous étions alors dans le plus grand continent qu'il y ait dans le monde entier, si j'ai la moindre idée du globe : du côté de l'est, nous étions éloignés de la mer de plus de douze cens milles ; du côté de l'ouest, il y en avoit plus de deux mille jusqu'à la mer Baltique, & plus de trois mille jusqu'au canal qui est entre la France & la Grande-Bretagne. Vers le sud, la mer de Perse & des Indes étoit distante de nous de plus de cinq milles ; & vers le nord, il y avoit bien huit cens milles jusqu'à la mer Glaciale. Si l'on veut en croire quelques géographes, il n'y a aucune mer du côté du nord-est, & ce continent s'étend jusques dans l'Amérique ; cependant je crois être en état de faire voir par de fortes raisons, que leur opinion manque du vraisemblable.

Quand nous fûmes entrés dans l'empire moscovite, nous n'eûmes, avant que d'arriver à quelque ville considérable, qu'une observation à faire ; savoir que toutes les rivières qui courent vers l'est, se jettent dans le grand fleuve *Jamour* ou *Gamour*, qui, selon le cours naturel, doit

porter ses eaux dans la mer Orientale ou Océan chinois. On nous débite que l'embouchure de ce fleuve est fermée par une espèce de joncs d'une grandeur terrible, ayant trois pieds de circonférence, & plus de vingt de hauteur. Pour dire mon sentiment là-dessus avec franchise, je crois que c'est-là une fable inventée à plaisir. La navigation de ce côté-là est absolument inutile, puisqu'il n'y a pas le moindre commerce; tout le pays par où passe ce fleuve est habité par des Tartares, qui ne se mêlent que d'élever du bétail; il n'est pas apparent par conséquent, que la simple curiosité ait jamais porté quelqu'un à descendre ce fleuve, ou à monter par son embouchure, pour pouvoir nous en apprendre des nouvelles. Il reste donc évident, que courant vers l'est, & entraînant avec lui tant d'autres rivières, il doit se répandre de ce côté-là dans l'Océan.

A quelques lieues du côté du nord de ce fleuve, il y a plusieurs rivières considérables, dont le cours est aussi directement septentrional, que celui de *Jamour* est oriental. Elles vont toutes porter leurs eaux dans le grand fleuve nommé *Tartar*, qui a donné son nom aux Tartares les plus septentrionaux, qu'on appelle *Tartares Mongul*, qui, au sentiment des Chinois, sont les plus anciens de tous les différens peuples qui

portent le même nom ; & qui, selon nos géographes, sont les *Gogs* & *Magogs* dont il est parlé dans l'écriture sainte.

Toutes ces rivières prenant leur cours du côté du nord, comme j'ai dit, prouvent évidemment que le pays dont je parle, doit encore être borné au nord par l'Océan septentrional, de manière qu'il n'est nullement probable que ce continent puisse s'étendre de ce côté-là jusques dans l'Amérique, & qu'il n'y ait point de communication entre l'Océan du Septentrion, & de l'Orient. Je ne me suis si fort étendu là-dessus, que parce que j'eus alors l'occasion de faire cette observation, qui est trop curieuse pour être passée sous silence.

De la rivière Arguna, nous avançâmes à petites journées vers le cœur de la Moscovie, très-obligés à sa majesté Czarienne du soin qu'elle a pris de faire bâtir dans ces pays autant de villes qu'il a été possible d'y en placer, & d'y mettre des garnisons qu'on peut comparer à ces soldats stationnaires, que les romains postoient autrefois dans les endroits les plus reculés de leur empire, pour la sûreté du commerce, & pour la commodité des voyageurs. Dans toutes ces villes, que nous rencontrâmes en grand nombre sur notre route, nous trouvâmes les gouverneurs & les soldats tous Russiens & chrétiens. Les habitans du

pays au contraire étoient des payens qui sacrifioient aux idoles, & qui adoroient le soleil, la lune, les étoiles, & toutes les armées du ciel, comme s'exprime l'écriture-sainte. Je puis dire même, que c'étoient les plus barbares de tous les payens que j'ai rencontrés dans mes voyages, excepté seulement qu'ils ne se nourrissoient point de chair humaine, comme les sauvages de l'Amérique.

Nous vîmes quelques exemples de leur barbarie, entre *Arguna* & une ville habitée par des Tartares & des Moscovites mêlés ensemble, & nommée *Nortsinskoi*. Elle est située au milieu d'un vaste désert, que nous ne pûmes traverser qu'en vingt jours de marche. Arrivé à un village voisin de cette ville, j'eus la curiosité d'y entrer : la manière de vivre de ces gens, est d'une brutalité affreuse. Ils devoient faire ce jour-là un grand sacrifice; il y avoit sur le tronc d'un vieux arbre une idole de bois, de la figure la plus terrible ; & si l'on vouloit dépeindre le diable de la manière la plus effrayante & la plus hideuse, on ne pourroit jamais se régler sur un meilleur modèle. La tête de cette belle divinité ne ressembloit à celle d'aucun animal que j'aie jamais vu, ou dont j'aie la moindre idée. Elle avoit des oreilles aussi grandes que des cornes de bouc, des yeux de la grandeur d'un écu, un nez semblable à une corne

de

de bélier, & une gueule comme celle d'un lion, avec des dents crochues, les plus affreuses qu'on puisse s'imaginer. Elle étoit habillée d'une manière proportionnée à son abominable figure. Son corps étoit couvert de peaux de mouton, avec la laine en dehors ; & elle avoit sur la tête un bonnet à la Tartare, armé de deux grandes cornes ; sa hauteur étoit environ de huit pieds ; enfin ce n'étoit qu'un buste sans bras & sans jambes.

Cette statue monsttueuse étoit érigée hors du village, & quand j'en approchai, je vis devant elle seize ou dix-sept créatures humaines : je ne pouvois dire si c'étoient des hommes ou des femmes ; car ils ne distinguent point du tout les sexes par l'habillement. Ils étoient tous étendus le visage contre terre, pour rendre leurs hommages à cette hideuse divinité ; & ils étoient tellement immobiles, que je les crus d'abord de la même matière, que l'idole. Pour m'en éclaircir, je voulus en approcher davantage ; mais je les vis tout d'un coup se lever avec la plus grande précipitation du monde, en poussant les hurlemens les plus épouvantables, semblables à ceux d'un dogue ; & ils s'en allèrent tous, comme s'ils étoient au désespoir d'avoir été troublés dans leur dévotion.

A une petite distance de l'idole, je vis une espèce de hutte toute faite de peaux de vaches

& de moutons deséchées, à la porte de laquelle j'apperçus trois hommes que je ne pouvois prendre que pour des bouchers. Ils avoient de grands coûteaux à la main, & je vis au milieu de cette tente trois moutons & un jeune taureau égorgés. Il y a de l'apparence que c'étoient des victimes immolées à ces monstres de bois, que ces trois barbares étoient les prêtres & les sacrificateurs, & que les dix-sept que j'avois interrompus dans leur enthousiasme dévot, étoient ceux qui avoient apporté les victimes, pour se rendre leur Dieu favorable.

J'avoue que la grossièreté de leur idolâtrie me choqua plus qu'aucune autre chose de cette nature que j'aie vue de ma vie. J'étois mortifié au suprême degré, de voir la plus excellente créature de Dieu, à qui, par la création, il a donné de si grands avantages sur les autres animaux, à qui il a donné une ame raisonnable, capable d'adorer son créateur, & de s'en attirer les faveurs les plus glorieuses, s'abâtardir assez pour se prosterner devant un rien, qu'il a rendu lui-même terrible. J'étois accablé de douleur en considérant ce culte indigne, comme un pur effet d'ignorance, changé par le démon lui-même en une dévotion infernale, pour s'approprier un hommage, & une adoration qu'il envie à la divinité, à qui seule elle appartient.

Quoique l'illusion de ces pauvres gens fût si basse & si brutale, que la nature même paroît devoir en avoir de l'horreur, elle n'étoit pas moins réelle; j'en voyois des preuves incontestables de mes propres yeux, & il ne m'étoit pas possible d'en douter en aucune manière. Dans cette situation d'esprit, mon étonnement se tourna en une espèce d'indignation & de rage. Je poussai mon cheval de ce côté-là, & d'un coup de sabre, je coupai en deux le bonnet du monstre, dans le tems qu'un de nos gens saisit la peau de mouton, & l'arracha du corps de cette effroyable idole.

Cet effet de notre zèle fit, dans le moment même, pousser des cris affreux par-tout le village, & bien-tôt je me vis environné de deux ou trois cens de ces habitans, du milieu desquels je me tirai au grand galop, les voyant armés d'arcs & de flèches; bien résolu pourtant de rendre une seconde visite à l'objet diabolique de leur honteuse adoration.

Notre caravane resta trois jours dans la ville, qui n'étoit éloignée du village en question que de quatre milles. Elle avoit dessein de s'y pourvoir de quelques chevaux, à la place de ceux qui étoient morts, & qui avoient été estropiés par les mauvais chemins, & par les grandes & longues marches que nous avions faites dans le dernier désert.

Ce retardement me donna le loisir d'exécuter mon projet, que je communiquai au marchand Ecossois de Moscow, qui m'avoit donné des preuves si convaincantes de son intrépidité. Après l'avoir instruit de ce que j'avois vu, & de l'indignation avec laquelle j'avois considéré un effet si horrible de l'abâtardissement où pouvoit tomber la nature humaine, je lui dis que, si je pouvois seulement trouver quatre ou cinq hommes résolus & bien armés, j'avois dessein d'aller détruire cette abominable idole, pour faire voir clairement à ses adorateurs, qu'incapable de se secourir elle-même, il lui étoit impossible de donner la moindre assistance à ceux qui lui adressoient leurs prières & qui s'en vouloient attirer la protection par leurs sacrifices.

Il se moqua de moi, en me disant, que mon zèle pouvoit venir d'un bon principe; mais que je n'en pouvois pas attendre raisonnablement de fruit, & qu'il ne pouvoit pas comprendre mon but. « Mon but, lui répondis-je, » est de venger l'honneur de Dieu, qui est » insulté, pour ainsi dire, par cette idolâtrie » infernale ». Mais, répartit-il comment vengerez-vous par-là l'honneur de la divinité, si ces malheureux sont incapables de comprendre votre intention, & si vous n'êtes pas en état de la leur expliquer, faute d'entendre leur langage; &

quand même vous feriez capable de leur en donner quelque idée, vous n'y gagneriez que des coups ; car ce sont des gens déterminés, sur-tout quand il s'agit de défendre les objets de leur superstition.

« Nous pourrions le faire de nuit, lui dis-je, » & leur laisser par écrit les raisons de notre » procédé ». C'est bien dit, me répliqua-t-il ; sachez, mon cher ami, que, parmi cinq peuples entiers de ces Tartares, il n'y a personne qui sache ce que c'est qu'une lettre, ni qui puisse lire un mot dans sa propre langue.

« J'ai pitié de leur ignorance, repris-je ; » mais j'ai pourtant très-grande envie de mettre » mon projet à exécution ; peut-être la nature » elle-même, quelque dégénérée qu'elle soit en » eux, leur en fera tirer des conséquences, & » leur fera voir jusqu'à quel point ils sont extra-» vagans, en adressant leur culte à un objet si » méprisable ».

Ecoutez donc, monsieur, me dit-il : si votre zèle vous porte à cette entreprise avec tant d'ardeur, je crois que vous êtes obligé en conscience de l'exécuter : je vous prie pourtant de considérer, que ces nations sauvages ont été assujetties, par la force des armes, à l'empire du Czar de Moscovie. Si vous réussissez dans votre projet, ils ne manqueront point de venir par

milliers s'en plaindre au gouverneur de Nortſinskoi, & demander ſatisfaction. S'il n'eſt pas en état de la leur donner, il y a à parier deux contre'un, qu'ils exciteront une révolte générale, & qu'ainſi vous ſerez la cauſe d'une guerre ſanglante, que ſa majeſté Czarienne ſera obligée de ſoutenir contre tous les Tartares.

Cette conſidération calma pendant quelques momens le tranſport de mon zèle; mais bien-tôt après elle m'anima avec la même force à la deſtruction de cette idole, &, pendant tout le jour, cette idée me roula dans l'eſprit.

Sur le ſoir, le marchand Ecoſſois me rencontra par haſard, en me promenant hors de la ville; & m'ayant tiré à l'écart pour me parler : Je ne doute pas, me dit-il, que je ne vous aie détourné de votre pieux deſſein; j'avoue pourtant que je n'ai pas pu m'empêcher d'y rêver, & que je n'ai pas moins d'horreur que vous, pour cette infâme idolâtrie. « A vous parler naturellement, lui » répondis-je, vous avez réuſſi à me détourner » mais je l'ai toujours dans l'eſprit, & je crois » de l'exécution précipitée de mon projet; » fort que, s'il m'eſt poſſible; je le mettrai » en œuvre, avant que de quitter cet endroit, » quand je devrois être livré à ces barbares, » pour appaiſer leur fureur ». Non, non, me répliqua-t-il, il n'y a rien à craindre de ce côté-là;

le gouverneur n'auroit garde de vous livrer à leur rage; ce feroit en quelque forte être lui-même votre meurtrier. « Eh! comment croyez-vous que » ces malheureux me traiteroient, lui dis-je »? Je vous dirai, répartit-il, comment ils ont traité un pauvre Ruffien qui les avoit infultés dans leur culte honteux, comme vous avez envie de faire. Après l'avoir eftropié avec une flèche, pour le rendre incapable de s'enfuir, ils le mirent nud comme ma main, le posèrent fur leur idole; & l'ayant environné de toutes parts, ils tirèrent tant de flèches dans fon corps qu'il en fut tout hériflé; enfuite ils mirent le feu au bois de toutes ces flèches, & de cette manière ils l'offrirent comme un facrifice à leur divinité. « Etoit-ce la » même idole, lui dis-je »? Oui, me répondit-il, c'étoit juftement la même. Là-deffus je lui fis l'hiftoire de ce qui étoit arrivé à mes Anglois à Madagafcar, qui, pour punir le meurtre d'un de leurs compagnons, avoient faccagé toute une ville & exterminé tous les habitans, & je lui dis qu'il feroit jufte qu'on fît de même à ceux de cet abominable village, pour venger la mort de ce pauvre chrétien.

Il écouta mon récit fort attentivement: mais quand il entendit parler de traiter de même les gens de ce village, il me dit que je me trompois fort en croyant que le fait fût arrivé là; que

c'étoit à plus de cent milles de ce village, & que les gens du pays étoient accoutumés à porter leur idole par toute la nation. Eh bien! « lui » répondis-je, il faut donc que l'idole soit punie » elle-même de ce meurtre, & elle le sera, si le » ciel me laisse vivre seulement jusqu'à demain » matin ».

Me voyant absolument déterminé à suivre ma résolution, il me dit que je ne l'exécuterois pas seul, qu'il me suivroit, & qu'il prendroit pour troisième un de ses compatriotes, fort brave homme; il se nommoit le capitaine Ricardson, & m'assuroit qu'il n'avoit pas moins d'horreur que moi, pour des coutumes aussi diaboliques que celles des Tartares. Il l'amena, & je lui fis un détail de ce que j'avois vu, & de mon projet. Là-dessus nous résolûmes d'y aller seulement nous trois, puisque mon associé, à qui j'en avois fait la proposition, n'avoit pas trouvé à propos d'être de la partie. Il m'avoit dit qu'il seroit toujours prêt à me seconder, quand il s'agiroit de défendre ma vie; mais qu'une pareille aventure n'étoit nullement de son goût. Nous ne devions donc être que nous trois, & mon valet; & nous prîmes la résolution de n'exécuter notre entreprise qu'à minuit, & de nous y prendre avec toute la précaution & avec tout le secret imaginables.

Cependant, en y pensant plus mûrement, nous trouvâmes bon d'attendre jusqu'à la nuit suivante, parce que dans ce cas la caravane devoit partir le matin même après l'action : ce qui empêcheroit le gouverneur de donner satisfaction à ces barbares à nos dépens, puisque nous serions déjà hors de son pouvoir.

Le marchand Ecossois, qui étoit aussi ferme dans sa résolution, qu'il se montra dans la suite brave en l'exécutant, m'apporta un habit de Tartare, fait de peaux de mouton : avec un bonnet, un arc & des flèches. Il s'en pourvut aussi, de même que son compagnon, afin que ceux qui nous verroient, ne pussent jamais savoir quelle sorte de gens nous étions.

Nous passâmes toute cette nuit à faire plusieurs compositions de matières combustibles, de poudre à canon, d'esprit-de vin & d'autres drogues de cette nature. Nous nous en munîmes pour la nuit destinée à l'entreprise; nous prîmes avec nous un pot rempli de poix-résine, & nous sortîmes de la ville environ une heure après le soleil couché.

Il étoit à-peu-près onze heures, quand nous arrivâmes à l'endroit en question, sans que nous pussions remarquer que le peuple eût la moindre appréhension touchant leur idole. Le ciel étoit couvert de nuages, néanmoins la lune nous

donnoit assez de lumière pour nous faire remarquer que l'idole étoit précisément dans le même endroit, & dans la même posture où je l'avois vue auparavant. Les gens du village dormoient tous, excepté dans la tente où j'avois apperçu les trois prêtres, que j'avois pris d'abord pour des bouchers : nous entendîmes cinq ou six personnes parler ensemble; nous jugeâmes par-là, que, si nous mettions le feu à cette divinité de bois, on ne manqueroit pas de courir sur nous pour en empêcher la destruction; ce qui ne pourroit que nous embarrasser extrêmement. Enfin nous prîmes le parti de l'emporter, & de la brûler autre part : mais quand nous commencâmes à vouloir y mettre la main, nous la trouvâmes d'une si grande pesanteur, que force nous fut de songer à un autre expédient.

Le capitaine Ricardson étoit d'avis de mettre le feu à la hutte, & de tuer les Tartares, à mesure qu'ils en sortiroient; mais je n'en tombai pas d'accord, & j'étois du sentiment qu'il ne falloit tuer personne, si nous pouvions l'éviter. Eh bien! dit là-dessus le marchand Écossois, je vous dirai ce qu'il faut faire; nous tâcherons de les faire prisonniers, de leur lier les mains sur le dos, & de les forcer à être spectateurs de la destruction de leur infâme Dieu.

Heureusement nous avions sur nous une assez

bonne quantité de la même corde, qui nous avoit servi à lier nos feux d'artifice; ce qui nous détermina à attaquer d'abord les gens de la cabane, avec aussi peu de bruit qu'il nous seroit possible. Nous commençames par frapper à la porte, ce qui réussit précisément, comme nous l'avions espéré. Un de leurs prêtres venant pour ouvrir, nous nous en saisîmes d'abord, lui mîmes un bâillon à la bouche, afin qu'il n'appelât point au secours; nous lui liâmes les mains & le menâmes devant l'idole où nous le couchâmes à terre, après lui avoir encore lié les pieds.

Deux de nous se mirent ensuite à côté de la porte, en attendant que quelqu'autre sortît, pour savoir ce qu'étoit devenu le premier; & quand ils se virent trompés dans cette attente, ils frappèrent de nouveau tout doucement; ce qui en fit venir deux autres à la même porte; & nous les traitâmes précisément de la même manière que leur compagnon; nous les accompagnâmes tous trois jusqu'auprès de l'idole, où nous les plaçâmes à terre à quelque distance l'un de l'autre.

Quand nous revînmes sur nos pas, nous en vîmes deux autres venir hors de la tente, & un troisième qui s'arrêtoit à la porte; nous mîmes la main au collet aux deux premiers, sur quoi le troisième s'étant retiré en poussant de grands

cris, le marchand Ecossois le suivit de près, & prenant une des compositions que nous avions faites, propre à ne répandre que de la fumée, & de la puanteur, il y mit le feu, & la jeta au milieu de ceux qui y restoient encore. En même tems l'autre Ecossois & mon valet ayant déjà lié les deux Tartares l'un à l'autre, les conduisirent vers l'idole pour voir si elle leur apporteroit du secours, & ils nous vinrent rejoindre à toutes jambes.

Lorsque l'espèce de fusée que nous avions jetée dans la cabane l'eut tellement remplie de fumée, qu'elle avoit presque suffoqué ces pauvres malheureux; nous y en jetâmes une d'une nature très-différente, qui donnoit de la lumière, comme une chandelle; nous la suivîmes, & nous n'apperçûmes que quatre personnes, deux hommes, à ce que nous crûmes, & autant de femmes, qui apparemment s'étoient occupés aux préparatifs de quelqu'un de leurs sacrifices diaboliques. Ils nous parurent mortellement effrayés; ils trembloient comme la feuille, & la fumée les avoit tellement étourdis, qu'ils n'étoient point en état de dire le moindre mot.

Nous les prîmes & les liâmes comme les autres, avec le moins de bruit qu'il fut possible, & nous nous hâtâmes de les faire sortir de la tente, parce qu'il ne nous étoit pas possible de souffrir davan-

tage cette fumée épaisse & puante; en un mot nous les plaçâmes auprès de leurs camarades, devant leur divinité, & tout aussi-tôt nous mîmes la main à l'œuvre; nous commençâmes par répandre sur l'idole, & sur ses magnifiques vêtemens, un bonne quantité de poix-résine, & de suif mêlé de soufre; ensuite nous lui remplîmes la gueule, les yeux & les oreilles de poudre à canon; nous lui mîmes des fusées dans son bonnet, & nous la couvrîmes toute, pour ainsi dire, de feux d'artifice. Pour faciliter encore davantage notre dessein, mon valet se souvint d'avoir vu auprès de la tente un grand tas de foin & de paille; il s'en fut de ce côté-là avec le marchand Ecossois, & ils en apportèrent autant qu'il leur fut possible. Tout étant préparé de cette manière, nous déliâmes nos prisonniers, leur ôtâmes les bâillons de la bouche, les plaçâmes vis-à-vis de leur dieu monstrueux, & ensuite nous y mîmes le feu.

Un quart-d'heure se passa à-peu-près avant que le feu prit à la poudre que nous lui avions mise dans la bouche, dans les yeux & dans les oreilles; en s'allumant elle fendit presque toute la statue, la défigura tellement, que ce n'étoit plus qu'une masse informe. Peu contens encore de tout ce succès, nous l'entourâmes de notre paille, &

persuadés qu'elle seroit absolument consumée en moins de rien, nous commençâmes à songer à nous retirer; mais le marchand Ecossois nous en détourna, en nous assurant que, si nous nous en allions, tous ces pauvres idolâtres se jeteroient dans le feu, pour y être consumés avec leur idole. Nous résolûmes donc de nous arrêter, jusqu'à ce que la paille fût toute brûlée.

Le lendemain nous fîmes fort les occupés, parmi nos compagnons de voyage, à tout préparer pour la marche, & personne ne pouvoit soupçonner que nous eussions été autre part que dans nos lits, puisqu'il n'est rien moins que naturel de courir la nuit quand on prévoit une journée fatigante.

Mais l'affaire n'en resta pas là; le jour après une grande multitude de gens vint, non-seulement du village, mais encore de tous les lieux d'alentour aux portes de la ville, pour demander au gouverneur Russien satisfaction de l'outrage qui avoit été fait à leurs prêtres, & au grand Cham-Chi-Thaungu; c'est-là le terrible nom qu'ils donnoient à la plus difforme divinité qu'on puisse trouver dans tout le paganisme. Le peuple de Nortsinskoi fut d'abord dans une grande consternation d'une visite si peu attendue, qui leur étoit faite par plus de trente mille per-

ſonnes, qu'ils prévoyoient devoir s'augmenter en peu de jours juſqu'au nombre de cent mille ames.

Le gouverneur Ruſſien leur envoya des gens pour tâcher de les appaiſer, & leur donna les meilleures paroles imaginables; il les aſſura qu'il ignoroit abſolument toute cette affaire, & qu'il étoit ſûr qu'aucun ſoldat de la garniſon n'avoit été hors de la ville pendant toute la nuit; que certainement cette violence n'avoit pas été commiſe par ſes gens, & qu'il puniroit exemplairement les coupables, s'ils pouvoient les lui indiquer. Ils répondirent avec hauteur que tout le pays d'alentour avoit trop de vénération pour le grand Cham-Chi-Thaungu, qui demeure dans le ſoleil, pour détruire ſa ſtatue; que perſonne ne pouvoit avoir commis ce crime, que quelque mécréant de chrétien, & que pour en tirer raiſon ils lui annonçoient la guerre auſſi-bien qu'à tous les Ruſſiens, qui n'étoient tous que des chrétiens & des mécréans.

Le gouverneur diſſimula l'indignation que lui donnoit un diſcours ſi inſolent, pour n'être pas la cauſe d'une rupture avec ce peuple conquis, que le Czar lui avoit ordonné de traiter avec douceur & avec honnêteté. Il continua à les traiter d'une maniere très-civile; & pour détourner leur reſſentiment de deſſus ſa garniſon,

il leur dit que ce matin là même une caravane étoit sortie de la ville pour s'en aller dans la Russie ; que c'étoit peut-être quelqu'un de ces voyageurs, qui leur avoit fait cet affront, & qu'il enverroit des gens, pour tâcher de le découvrir s'ils vouloient se contenter de ce procédé.

Cette proposition sembla les calmer un peu, & pour leur tenir parole, le gouverneur nous envoya quelques-uns de ses gens, qui nous instruisirent en détail de tout ce qui venoit d'arriver, en nous insinuant que, si quelqu'un de la caravane avoit donné occasion à cette émeute, il feroit bien de s'échapper au plutôt ; & que, coupables ou non, nous agirions prudemment, en poussant notre marche avec toute la vitesse possible, pendant qu'il ne négligeroit rien pour amuser ces barbares, jusqu'à ce que nous fussions hors d'insulte.

Cette conduite du gouverneur étoit certainement des plus obligeantes ; mais quand on en instruisit toute la caravane, il n'y eut personne qui ne fût parfaitement ignorant de toute l'affaire ; & nous fûmes précisément ceux qu'on soupçonna le moins. On ne nous fit pas seulement la moindre question là-dessus. Néanmoins celui qui commandoit alors la caravane profita de l'avis du gouverneur, & nous marchâmes pendant deux jours & deux nuits, sans nous arrêter presque,

presque, afin de gagner Jaravena, une autre colonie du Czar de Moscovie, où nous serions en sûreté. Je dois observer que la troisième marche devoit nous faire entrer dans un grand désert, qui n'a point de nom, & dont je parlerai plus au long dans son lieu. Si dans cette circonstance nous nous y étions trouvés, il est vraisemblable, comme on va le voir, que nous aurions été tous détruits.

La seconde journée après la destruction de l'idole, un nuage de poussière, qui paroissoit à une grande distance derrière nous, fit croire à quelques-uns de la caravane, que nous étions poursuivis. Ils ne se trompoient pas. Nous n'étions pas loin du désert & nous avions passé par un grand lac, appelé Schaks-Oser, quand nous apperçumes un grand corps de cavalerie de l'autre côté du lac, qui tiroit vers le nord, pendant que nous marchions vers l'ouest. Nous étions ravis qu'ils eussent pris un côté du lac, au lieu que nous avions pris l'autre, fort heureusement pour nous. Deux jours après nous ne les vîmes plus; car s'imaginant qu'ils nous suivoient toujours comme à la piste, ils avoient poussé jusqu'au fleuve Udda. Il est fort large & fort profond, quand il s'étend plus vers le nord; mais dans l'endroit où nous le vîmes, il est fort étroit & guéable.

Le troisième ils virent leur méprise, ou bien

on les instruisit du véritable chemin que nous avions pris, & ils nous poursuivirent avec toute la rapidité imaginable. Nous les découvrîmes environ au coucher du soleil, & nous avions, par hasard, choisi un endroit pour camper, fort propre à nous y défendre. Nous étions à l'entrée d'un désert de cinq cents milles de longueur, & nous ne pouvions pas nous attendre à trouver d'autre ville pour nous servir d'asyle, que Jaravena qui étoit encore à deux journées de nous : nous avions dans le lieu où nous étions plusieurs petits bois, & notre camp étoit par bonheur dans un passage assez étroit, entre deux bocages peu étendus, mais extrêmement épais, ce qui diminuoit un peu la crainte que nous avions d'être attaqués cette même nuit. Il n'y avoit que nous quatre qui savions au juste pourquoi nous étions poursuivis; mais comme les Tartares Monguls ont la coutume de parcourir le désert en grandes troupes; les caravanes se fortifient toujours contre des camps volans de voleurs de grands chemins, & ainsi nos gens ne furent pas surpris de se voir poursuivis par cette cavalerie.

Non-seulement nous étions campés entre deux bois, mais notre front étoit encore couvert par un petit ruisseau, de manière que nous ne pouvions être attaqués qu'à notre arrière-garde. Peu

contens encore de tous ces avantages naturels de notre poste, nous nous fîmes un rempart devant nous de tout notre bagage, derrière lequel nous rangeâmes sur une même ligne nos chameaux & nos chevaux, & par derrière, nous nous couvrîmes d'un abattis d'arbres.

Nous n'avions pas encore fini cette espèce de fortification, que nous eûmes les Tartares sur les bras. Ils ne nous attaquèrent pas brusquement comme nous l'avions cru, ni en voleurs de grand chemin. Ils commencèrent par nous envoyer trois députés pour nous dire de leur livrer les coupables qui avoient insulté leurs prêtres & détruit par le feu leur dieu Cham-Chi-Thaungu, afin qu'ils fussent brûlés, pour expier leur crime; & ils nous dirent que, si on leur accordoit leur juste demande, ils se retireroient sans faire le moindre mal au reste de la caravane, sinon qu'ils nous brûleroient tous tant que nous étions.

Nos gens furent fort étourdis de ce compliment; ils se regardèrent les uns les autres pour examiner si quelqu'un ne découvriroit pas, par sa contenance, qu'il étoit particulièrement intéressé dans cette affaire. Mais celui qui avoit fait le coup s'appeloit Personne. Là-dessus le commandant de la caravane fit assurer aux députés qu'il étoit très persuadé que les coupables n'étoient

pas dans notre camp, que nous étions tous des marchands d'une humeur paisible, & que nous ne voyagions que pour les affaires de notre commerce; que nous n'avions pas songé à leur faire le moindre chagrin; que par conséquent, ils feroient bien de chercher leurs ennemis autre part, & de ne nous pas troubler dans notre marche, ou bien que nous ferions tous nos efforts pour nous défendre & pour les faire repentir de leur entreprise.

Ils furent si éloignés de croire cette réponse satisfaisante, que le lendemain, au lever du soleil, ils approchèrent de notre camp pour le forcer; mais quand ils en virent l'assiette, ils n'osèrent pas nous venir voir de plus près, que de l'autre côté du petit ruisseau qui couvroit notre front. Las ils s'arrêtèrent en nous étalant une si terrible multitude, que le plus brave de nous en fut effrayé. Ceux qui en jugèrent le plus modestement, crurent qu'ils étoient dix mille tout au moins. Après nous avoir considérés pendant quelques momens, ils poussèrent des hurlemens épouvantables, en couvrant l'air d'un nuage de flèches. Nous nous étions heureusement assez bien précautionnés contre un pareil orage; nous nous cachâmes derrière nos balots, & si je m'en souviens bien, aucun de nous ne fut blessé.

Quelque tems après nous les vîmes faire un mouvement du côté droit, & nous nous attendîmes à être attaqués par derrière, quand un Cosaque de Jaravena, qui étoit dans le service moscovite, & qui étoit un fin drôle, s'approchant du commandant de la caravane, lui dit que s'il vouloit il se faisoit fort d'envoyer toute cette canaille vers Siheilka ; c'étoit une ville éloignée de nous de plus de cinq journées, du côté du sud. Voyant que le commandant ne demandoit pas mieux, il prend son arc & ses flèches & se met à cheval. S'étant séparé de nous, du côté de notre arrière-garde, il prend un grand détour, & joignant les Tartares en qualité d'exprès, qui leur venoit donner des lumières sur ce qu'ils cherchoient à découvrir, il leur dit que ceux qui avoient détruit Cham-Chi-Thaungu, s'en étoient allés du côté de Siheilka, avec une caravane de mécréans, dans la résolution de brûler encore Schal-Isar, le dieu des Tartares Tonguois.

Comme ce garçon étoit une espèce de Tartare lui-même, & qu'il parloit parfaitement bien leur langage, il ménagea si bien son histoire, qu'ils y ajoutèrent foi, sans la moindre difficulté. Dans le moment même, ils s'en allèrent à toute bride, & trois heures après nous n'en vîmes plus un seul, nous n'en entendîmes plus parler,

& nous n'avons jamais su s'ils poussèrent jusqu'à Siheilka, ou non.

Après nous être tirés de ce danger, nous marchâmes en sûreté jusqu'à la ville de Jaravena, où il y a une garnison moscovite, & nous y restâmes pendant cinq jours pour nous refaire de la fatigue que nous avions essuyée dans nos dernières marches, pendant lesquelles nous n'avions pas eu le loisir de fermer l'œil.

De-là nous entrâmes encore dans un affreux désert, que nous ne pûmes traverser qu'en vingt-trois jours. Nous nous étions fournis de quelques tentes, pour passer les nuits plus commodément, & de seize charriots du pays, pour porter notre eau & nos provisions. Nous en tirions encore un grand service; pendant la nuit ils nous tenoient lieu de retranchement, étant arrangés tout autour de notre camp; en sorte que, si les Tartares nous avoient attaqués, sans une supériorité excessive du nombre, nous aurions pu les repousser sans peine.

Dans ce désert, nous vîmes un grand nombre de ces chasseurs qui fournissent tout le monde de ces belles fourrures de sables & d'hermines. Ils sont, pour la plupart Tartares Monguls, & bien souvent ils attaquent de petites caravanes; mais la nôtre n'étoit pas de leur gibier; aussi n'en avons-nous jamais vu de troupes entières.

J'aurois été fort curieux de voir les animaux dont ils tirent ces peaux précieuses; mais il me fut impossible de parvenir à mon but; car ces messieurs n'osèrent pas approcher de nous, & c'auroit été une grande imprudence à moi de me séparer de la caravane pour les aller voir.

Au sortir de ce désert, nous entrâmes dans un pays assez bien peuplé, & rempli, pour ainsi-dire, de villes & de châteaux, où la Cour a établi des garnisons pour la sûreté des caravanes, & pour défendre le pays contre les courses des Tartares, qui, sans cela, rendroient les chemins fort dangereux. Sa majesté Czarienne a donné des ordres fort précis aux gouverneurs de ces places, de ne rien négliger pour mettre les marchands & les voyageurs hors d'insulte, & de leur donner des escortes d'une forteresse à l'autre, au moindre bruit qui se répandroit de quelque invasion des Tartares.

Conformément à ces ordres, le gouverneur d'Adinskoy, à qui j'eus l'honneur de rendre mes devoirs, avec le marchand Écossois qui le connoissoit, nous offrit une escorte de cinquante hommes jusqu'à la garnison prochaine, si nous croyions qu'il y eût le moindre danger dans la route.

Je m'étois imaginé pendant tout le voyage, que plus nous approcherions de l'Europe, & plus

nous trouverions les gens polis, & les pays peuplés ; mais je m'étois fort trompé à ces deux égards, puisque nous avions encore à traverser le pays des Tartares Tonquois, où nous vîmes les mêmes marques d'un paganisme barbare, & même des marques encore plus grossières que celles qui nous avoient si fort choqués auparavant. Il est vrai qu'étant entièrement assujettis par les Moscovites, & mieux tenus en bride que les autres, ils n'étoient ni si insolens, ni si dangereux que les Monguls ; mais, en récompense, nous vîmes très-clairement qu'ils ne le cédoient à aucun peuple barbare de l'univers, en grossièreté de manières, en idolâtrie, & en nombre de divinités. Ils sont tous couverts de peaux de bêtes sauvages, aussi-bien que leurs maisons ; & il n'est pas possible de distinguer un homme d'une femme, par l'habit, ni par l'air. En tems d'hiver, quand toute la terre est couverte de neige, ils vivent dans des souterreins distingués en plusieurs différentes cavernes.

Si les Monguls avoient leur Cham-Chi-Thaungu pour toute la nation, ceux-ci avoient des idoles en chaque tente & en chaque cave. D'ailleurs ils adoroient le soleil, les étoiles, la neige, l'eau, en un mot tout ce qui offroit à leur esprit quelque chose de merveilleux ; & comme leur crasse ignorance leur fait trouver du surprenant par-tout,

il n'y a presque rien qui ne soit honoré de leurs sacrifices.

Il ne m'arriva rien de particulier dans toute cette étendue de pays, dont les bornes étoient éloignées du désert dont j'ai parlé en dernier lieu, de plus de quatre cens milles. La moitié de ce terrein peut bien passer pour un désert aussi, & nous fûmes obligés de voyager pendant douze jours, sans rencontrer ni maison, ni arbre, & de porter avec nous notre eau, & nos autres provisions.

Après nous être tirés de cette solitude, nous parvînmes en deux jours de marche à la ville de Janezay, située près d'un grand fleuve du même nom. On nous dit-là, que ce fleuve sépare l'Europe de l'Asie; de quoi nos faiseurs de cartes géographiques ne tombent pas d'accord. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il borne vers l'orient l'ancienne Sibérie, qui ne fait qu'une province du vaste empire des Moscovites, quoiqu'elle soit plus grande que toute l'Allemagne.

Je remarquai que dans cette province même, le paganisme & l'ignorance la plus brutale ont partout le dessus, excepté dans les garnisons russiennes. Toute l'étendue de terrein entre le fleuve Oby & le fleuve Janezay, est peuplée de payens, & de payens aussi barbares que les Tartares les

plus reculés, & même que les sauvages les plus brutaux de l'Asie & de l'Amérique.

Je pris la liberté de dire à tous les gouverneurs Moscovites, que j'eus l'honneur d'entretenir, que ces pauvres payens, pour être sous le gouvernement d'une nation chrétienne, n'en sont pas plus prêts à embrasser le christianisme. Ils me répondirent presque tous, que je n'avois pas tort ; mais que c'étoit une affaire qui ne les regardoit pas. Si le Czar, disoient-ils, avoit envie de convertir ses sujets Sibériens, Tonguois & Monguls, il devroit envoyer pour cet effet des ecclésiastiques, & non pas des soldats ; & puisqu'il s'y prend d'une autre manière, il est naturel de croire que notre monarque songe plus à rendre ses peuples soumis à son empire, qu'à en faire des chrétiens.

Depuis le fleuve Janezay, jusqu'à l'Oby, il nous fallut traverser un pays abandonné en quelque sorte : ce n'est pas que le terrein soit ingrat, & incapable d'être cultivé ; il n'y manque que des habitans & de l'industrie. A le considérer en lui-même, c'est un pays très-agréable, & très-fertile ; le peu d'habitans qu'il contient consiste entièrement en payens, si vous en exceptez ceux qu'on y envoie de la Russie. Je dois observer en passant, que c'est justement dans ce pays

situé de l'un & de l'autre côté de l'Oby, que sont envoyés en exil les criminels Moscovites, qui ne sont point condamnés à mort ; & il leur est presque impossible de s'en échapper jamais.

Il ne m'arriva rien qui soit digne d'être rapporté jusqu'à mon arrivée à Tobolski, capitale de la Sibérie, où je demeurai pendant un tems considérable, par la raison que voici.

Nous avions mis à-peu-près sept mois à faire notre voyage, & l'hiver approchoit à grands pas. La caravane devoit aller à Moscow ; mais nous n'y avions aucunes affaires, mon associé & moi ; c'étoit notre patrie que nous avions uniquement en vue, & cette considération méritoit bien que nous tinssions un peu conseil à part. Il est vrai qu'on nous disoit merveille des traîneaux tirés par des rennes, qui rendent si faciles & si rapides les voyages qu'on entreprend en tems d'hiver: je sais bien que ce qu'on nous rapportoit, quelque surprenant qu'il fût, étoit la vérité toute pure. Les Russiens aiment mieux voyager en hiver qu'en été, parce que dans leurs traîneaux ils passent les jours & les nuits avec toute la commodité imaginable, tandis qu'ils parcourent un espace extraordinaire. Tout le pays est couvert de neige durcie par le grand froid, qui fait une seule surface douce & égale, des plaines, des rivières, des montagnes & des lacs.

Mais je ne pouvois rien gagner par un voyage de cette nature. Pour aller en Angleterre je ne devois prendre que deux chemins. Je pouvois aller avec la caravane jusqu'à Jareslaw, & de-là tourner vers l'ouest, pour gagner Nerva & le golfe de Finlande. Il m'étoit facile de passer de-là, par mer, ou par terre, à Dantzick, où peut-être je pouvois trouver l'occasion de me défaire avantageusement de mes marchandises des Indes. Ou bien je devois quitter la caravane à une petite ville située sur la Dwina, d'où, en six jours de tems, je pouvois venir par eau à Archangel, & passer de-là par mer à Hambourg, en Hollande ou en Angleterre.

Or il étoit également extravagant de songer à l'un & à l'autre de ces voyages, pendant l'hiver. Il étoit impossible d'aller à Dantzick par mer, parce que la mer Baltique est toujours gelée dans cette saison; & de vouloir voyager par terre dans ce pays-là, c'étoit aussi dangereux que de marcher mal accompagné au travers des Tartares Monguls. D'un autre côté, si j'étois arrivé à Archangel au mois d'Octobre, j'aurois trouvé tous les vaisseaux partis, & la ville presque déserte, puisque les marchands, qui y font leur séjour pendant l'été, ont coutume de se retirer pendant l'hiver à Moscow. Ainsi, j'aurois pu y essuyer un froid extrême, & peut-être une grande disette de vivres, sans

compter une vie triste & désagréable, faute de compagnie.

Il valoit mieux, par conséquent, laisser là la caravane, & faire tous les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver dans la capitale de la Sibérie, où je pouvois faire fond sur trois choses très-essentielles; savoir, l'abondance des vivres, une maison bonne & chaude avec du bois en quantité, & enfin très-bonne compagnie.

Je me trouvois alors dans un climat bien différent de mon paradis terrestre, ma chère île, où je ne sentis jamais le froid que pendant les frissons de ma fièvre; au contraire, j'avois bien de la peine à y souffrir des habits sur mon corps, & je n'y faisois du feu que hors de la maison, uniquement pour me préparer quelques mets. Ici je commençai par me fournir de trois bonnes camisoles & de quelques grandes robes qui me pendoient jusqu'aux pieds, & dont les manches étoient boutonnées jusqu'aux poignets. Il faut remarquer même, que toutes ces différentes sortes d'habits étoient doublées de bonnes fourrures.

Pour chauffer ma maison, je m'y pris d'une autre manière que celle dont on se sert en Angleterre; où l'on fait du feu dans des cheminées ouvertes, qui sont placées dans chaque chambre, ce qui laisse un air aussi froid qu'il étoit auparavant

vant, dès que le feu est éteint. Je fis placer une cheminée semblable à une fournaise, dans un endroit qui étoit le centre de six chambres différentes; le tuyau par où devoit sortir la fumée, alloit d'un côté, & l'ouverture par où sortoit la chaleur étoit justement du côté opposé : par-là toutes les chambres étoient entretenues dans une chaleur égale, sans qu'on découvrît le feu nulle part, de la même manière que dans les bains d'Angleterre.

C'est ainsi que mes appartemens étoient toujours chauds, quelque froid qu'il fît au dehors, & je n'étois jamais incommodé de la fumée.

Ce qui doit paroître d'abord fort incroyable, c'est ce que j'ai insinué touchant la bonne compagnie que je trouvai dans un pays de barbares, dans une des provinces les plus septentrionales de la Moscovie, un pays situé dans le voisinage de la mer Glaciale, & seulement éloigné de quelques degrés de la nouvelle Zemble.

Mais on y ajoutera foi sans peine, quand on voudra bien se souvenir que j'ai dit que la Sibérie est le séjour des criminels d'état de la Moscovie. La ville capitale doit être par conséquent remplie de noblesse, de généraux, de grands seigneurs & de princes même. J'y trouvai le célèbre prince Galitzin, le vieux général Robostiski, & plu-

ſieurs autres perſonnes du premier rang, parmi leſquelles il y avoit pluſieurs dames de diſtinction.

Par le moyen du marchand Ecoſſois, qui fut obligé de ſe ſéparer ici pour moi, je fis connoiſſance avec pluſieurs de ces ſeigneurs, & même avec quelques-uns du premier ordre : j'en reçus pluſieurs agréables viſites, qui contribuèrent beaucoup à me faire trouver courtes les triſtes ſoirées de l'hiver. Ayant lié converſation un jour avec le prince .... qui avoit été autrefois un des miniſtres d'état de ſa majeſté Czarienne, je lui entendis raconter les choſes les plus merveilleuſes de la grandeur, de la magnificence, de la domination étendue, & du pouvoir abſolu de ſon maître, l'empereur de la grande Ruſſie. Je l'interrompis, pour lui dire que je m'étois vu autrefois un monarque plus abſolu que le Czar de Moſcovie, quoique mes ſujets ne fuſſent pas ſi nombreux, ni mon empire tout à fait ſi grand que celui de cet empereur. Ce diſcours donna une grande ſurpriſe au prince Ruſſien, qui, me regardant avec une attention extraordinaire, me pria très-ſérieuſement de lui dire s'il y avoit quelque réalité dans ce que je venois de lui débiter ſi gravement.

Je lui promis que ſon étonnement ceſſeroit, dès que j'aurois eu le loiſir de m'expliquer, & là-

dessus je lui dis que j'avois eu le pouvoir de disposer absolument de la fortune & de la vie de mes sujets, & que, malgré mon despotisme, il n'y avoit eu personne, dans tous mes états, dont je n'eusse été aimé avec une tendresse filiale.

Il me répondit, en branlant la tête, qu'effectivement, de ce côté-là, j'avois surpassé de beaucoup le Czar son maître. Ce n'est pas tout, monseigneur, repris-je, toutes les terres de mon royaume m'appartiennent en propre, tous mes sujets n'étoient que mes fermiers, sans y être contraints; & tous tant qu'ils étoient, ils auroient hasardé leur vie pour sauver la mienne, & jamais prince ne fut plus tendrement aimé, & en même tems si fort respecté & si craint de son peuple.

Après l'avoir encore amusé pendant quelque tems de ces magnifiques chimères, fondées pourtant sur des réalités, mais très-minces, je lui fis voir clair dans le fond de cette affaire, & je lui donnai un détail de tout ce qui m'étoit arrivé dans l'île, & de la manière que j'y avois gouverné mes sujets; en un mot, je lui fis là-dessus précisément le même récit que j'ai communiqué au public.

Toute la compagnie fut ravie de cette relation, & sur-tout le prince, qui me dit, en poussant un grand soupir, que la véritable grandeur de l'homme consistoit à être son propre maître, &

à

à s'acquérir un empire despotique sur ses propres passions ; qu'il n'auroit pas changé une monarchie comme la mienne, contre toute la domination de son auguste maître ; qu'il trouvoit une félicité plus véritable dans la retraite à laquelle il avoit été condamné, que dans la grande autorité dont il avoit autrefois joui à la cour de son empereur, & que, selon lui, le plus haut degré de la sagesse humaine, consistoit à proportionner nos desirs & nos passions à la situation où la providence trouvoit bon de nous ménager un calme intérieur, au milieu des tempêtes & des orages qui nous environnent extérieurement.

Pendant les premiers jours que je passai ici, continua-t-il, j'étois accablé de mon prétendu malheur ; je m'arrachois les cheveux, je déchirois mes habits, en un mot, je m'emportois à toutes les extravagances ordinaires à ceux qui se croient accablés par leurs infortunes ; mais un peu de tems, & quelques réflexions, me portèrent à me considérer moi-même d'une manière tranquille, aussi-bien que les objets qui m'environnoient. Je trouvai bientôt que la raison humaine, dès qu'elle a l'occasion d'examiner à loisir tout le détail de la vie, & la nature des secours qu'elle peut emprunter de l'industrie pour la rendre heureuse, est parfaitement capable de se procurer une féli-

cité réelle, indépendante des coups du sort, & entièrement convenable à nos desirs les plus naturels, & au grand but pour lequel nous sommes créés. Je compris, en peu de jours, qu'un bon air à respirer, des alimens simples pour soutenir notre vie, des habits propres à nous défendre des injures de l'air, & la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour la conservation de la santé, sont tout ce qui peut contribuer aux besoins véritables de l'homme. J'avoue que la grandeur, l'autorité, la richesse, & les plaisirs qu'elle nous procure, & dont j'ai eu autrefois ma bonne part, sont capables de nous procurer mille agrémens; mais d'un autre côté, toutes ces sortes de plaisirs influent terriblement sur les plus mauvaises de nos passions. Elles fertilisent, pour ainsi dire, notre ambition, notre orgueil, notre avarice, & notre sensualité. Ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les semences de tous nos autres crimes. Elles n'ont pas la moindre relation avec ces talens qui font l'homme sage, ni avec ces vertus qui constituent le caractère du chrétien. Privé à présent de tout ce bonheur extérieur, source ordinaire des vices, éloigné du faux brillant, je ne le regarde que de son côté ténébreux; je n'y trouve que de la difformité, & je suis pleinement con-

vaincu que la vertu ſeule rend l'homme véritablement ſage, grand, riche, & qu'elle ſeule le prépare à la jouiſſance d'une félicité éternelle. Dans cette penſée, ajouta-t-il, je me trouve plus heureux au milieu de ce déſert, que tous mes ennemis, qui ſont en pleine poſſeſſion des richeſſes & de l'autorité qu'ils m'ont fait perdre, & dont je me ſens déchargé, comme d'un fardeau peſant.

Vous penſerez peut-être, monſieur, me dit-il encore, que je ſuis uniquement forcé à entrer dans ces vues par la néceſſité, & que, par une eſpèce de politique, je fais de pareilles réflexions pour adoucir un état que d'autres pourroient nommer miſérable; mais vous vous tromperiez. S'il eſt poſſible à l'homme de connoître quelque choſe de ſes propres ſentimens, je puis vous aſſurer que je ne voudrois pas retourner à la cour, quand le Czar, mon maître, auroit envie de me rétablir dans toute ma grandeur. Si jamais j'en ſuis capable, j'avoue que mon extravagance approchera de celle d'un homme qui, délivré de la priſon de cette chair, & ayant déjà un goût de la félicité céleſte, voudroit revenir ſur la terre, & ſe livrer de nouveau aux foibleſſes honteuſes & aux misères de la vie humaine.

Il prononça ce diſcours avec tant de chaleur,

& avec une action si pathétique, qu'on pouvoit lire dans tout son air, qu'il exprimoit les véritables sentimens de son cœur.

Je lui dis que je m'étois cru autrefois une espèce de monarque dans l'état que je lui avois dépeint ; mais que pour lui, il n'étoit pas seulement un souverain despotique, mais encore un grand conquérant, puisque celui qui remporte la victoire sur ses desirs rebelles, qui s'assujettit soi-même, & qui rend sa volonté absolument dépendante de sa raison, mérite mieux ce titre glorieux, que celui qui renverse les murailles de la plus forte place. « Je vous conjure pourtant, mon» seigneur, ajoutai-je, de m'accorder la liberté » de vous faire une seule question. S'il vous étoit » entièrement libre de sortir de cette solitude, » & de mettre fin à votre exil, vous en serviriez» vous » ?

Monsieur, me répondit-il, votre question est subtile, & il faut faire quelque distinction très-exacte pour y répondre juste. Je vais pourtant vous satisfaire, avec toute la candeur dont je suis capable. Rien au monde ne seroit assez fort pour me tirer de mon exil, que les deux motifs suivans ; la satisfaction de voir mes parens, & le plaisir de vivre dans un climat un peu plus modéré. Mais je puis vous protester que si mon sou-

verain vouloit me remettre dans la pompe de sa cour, & dans l'embarras qui accompagne l'autorité d'un ministre, je n'abandonnerois pas ces lieux sauvages, ces déserts, ces lacs glacés, pour le faux brillant de la gloire & de la richesse, ni pour les plaisirs, ou pour mieux dire, les folies du courtisan le plus favorisé du prince.

« Mais, monseigneur, repris-je, peut-être » n'êtes-vous pas seulement banni des plaisirs de » la cour, de l'autorité & des richesses dont vous » avez joui autrefois, il se peut que vos biens » soient confisqués, que vous soyez privé de » quelques-unes des commodités de la vie, & » que vous n'ayez pas assez largement de quoi » subvenir aux besoins d'un état médiocre ».

Vous ne dévinez pas mal, me répliqua-t-il, si vous me considérez en qualité de prince, comme je le suis réellement : mais si vous me regardez simplement comme une créature humaine, confondue avec le reste des hommes, vous comprendrez facilement que je ne saurois tomber dans la disette, à moins que d'être attaqué par quelque maladie durable. Vous voyez notre manière de vivre; nous sommes ici cinq personnes de qualité; nous vivons dans la retraite, & d'une manière convenable à des exilés: nous avons sauvé tous quelque chose des débris

de notre fortune, ce qui nous exempte de la fatigue de notre ſubſiſtance par la chaſſe. Cependant les pauvres ſoldats qui ſe trouvent ici, & qui courent les bois pour prendre des renards & des ſables, ſont au large autant que nous. Le travail d'un mois leur fournit tout ce qui leur eſt néceſſaire pour une année entière. Comme nous dépenſons peu, nos beſoins ſont petits, & il nous eſt aiſé d'y ſubvenir abondamment.

Je m'étendrois trop ſi je voulois rapporter toutes les particularités de l'entretien que j'eus avec cet homme véritablement grand. Il y fit voir un génie ſupérieur, une grande connoiſſance de la véritable valeur des choſes, & une ſageſſe ſoutenue par une noble piété. Il n'étoit pas difficile de ſe perſuader que le mépris qu'il avoit pour le monde étoit ſincère, & l'on verra dans la ſuite de mon hiſtoire, que ces apparences n'étoient pas trompeuſes.

J'avois déjà été là pendant huit mois dans un hiver extrêmement obſcur, & d'un froid ſi exceſſif, que je n'oſois pas me haſarder dans les rues ſans être enfoncé dans les fourrures, & ſans même avoir devant le viſage un maſque qui en fût doublé. Il n'y avoit qu'un trou pour la reſpiration, & deux autres pour me donner la liberté de voir & de diſtinguer les objets. Pendant

trois mois, nous n'eûmes que cinq heures de jour, ou tout au plus six, & le reste du tems il auroit fait une obscurité absolue, si la terre n'avoit pas été couverte de neige. Nos chevaux étoient conservés sous terre, & les trois valets que nous avions loués pour avoir soin de nous & de nos bêtes, souffrirent si fort de la saison, que, de tems en tems, il fallut leur couper quelque doigt, ou quelque orteil, de peur que la gangrène ne s'y mît.

Il est vrai que nous étions fort chaudement dans la maison, nos murailles étoient épaisses, les fenêtres petites & doubles. Les vivres ne nous manquoient pas; ils consistoient principalement en viande de renne séchée, en biscuit fort bon, en poisson sec, en mouton, & en chair de buffle, qui est un fort bon manger, à peu près du goût du bœuf. Notre boisson étoit de l'eau mêlée d'esprit-de-vin, au lieu d'eau-de-vie : quand nous voulions nous régaler, nous avions, au lieu de vin, de l'hydromel qui étoit admirable. D'ailleurs, les chasseurs qui ne laissoient pas de battre les bois, quelque tems qu'il fît, nous apportoient, de tems en tems, du gibier fort gras & d'un goût excellent; ils nous fournissoient aussi quelquefois de grandes pièces d'ours, qu'on mange là comme une venaison excellente; mais nous n'y

trouvions pas grande délicatesse nous autres Anglois. Ce qui nous venoit fort à propos, c'est que nous avions avec nous une grande provision de thé parfaitement bon, dont nous pouvions régaler nos amis. En un mot, à tout prendre, il ne nous manquoit rien pour vivre agréablement.

Nous étions entrés dans le mois de Mars; les jours commençoient à s'allonger, & le froid à devenir supportable : plusieurs voyageurs faisoient déjà les préparatifs nécessaires pour partir en traîneau; mais pour moi, qui avois pris une résolution d'aller à Archangel, & non pas vers la Moscovie & vers la mer Baltique, je ne fis pas le moindre mouvement, persuadé que les vaisseaux qui viennent du Sud ne partent guères pour cette partie du monde qu'au mois de Mai, ou au commencement de Juin, & que par conséquent, *si j'y* arrivois au commencement d'Août, j'y serois avant qu'aucun vaisseau fût prêt pour le retour.

Ainsi je vis partir devant moi tous les voyageurs & tous les marchands qui avoient, dans le fond, raison de me dévancer. Il arrive, toutes les années, qu'ils quittent la Sibérie pour aller en partie à Moscow, & en partie à Archangel, pour y débiter leurs fourrures, & pour acheter, à la place, tout ce qui leur est nécessaire pour assortir leurs magasins : ils ont huit cens milles à faire pour

revenir chez eux, & par conséquent il faut qu'ils se dépêchent.

Je ne commençai à emballer mes hardes & mes marchandises qu'à la fin de Mai, & pendant que j'étois dans cette occupation, je me mis à penser à tous ces exilés qu'on laisse en liberté dès qu'ils sont arrivés en Sibérie. Ils peuvent aller par-tout où ils veulent, & j'étois fort surpris de ce qu'ils ne songeoient pas à gagner quelqu'autre partie du monde, où ils pourroient vivre plus à leur aise, & dans un meilleur climat.

Mon étonnement cessa dès que j'eus proposé ma difficulté au prince dont j'ai fait déjà plusieurs fois mention. Voici ce qu'il me répondit: Il faut considérer d'abord, monsieur, l'endroit dans lequel nous sommes, & en second lieu, la situation où nous nous trouvons. Nous sommes environnés ici, nous autres exilés, de barrières plus fortes que des grilles & des verroux. Du côté du nord, nous avons une mer innavigable, où jamais vaisseau ni chaloupe ne trouva passage; & quand nous aurions quelque navire en notre possession, nous ne saurions de quel côté faire voile. De toute autre part nous ne saurions nous sauver qu'à travers une étendue de terrein appartenant à sa majesté Czarienne, d'environ trois cent quarante lieues. Il est absolument nécessaire de suivre

les grandes routes frayées par les gouverneurs des provinces, & de passer par des villes où il y a garnison russienne; en suivant les chemins ordinaires, nous serions découverts indubitablement; & en prenant des routes détournées, nous ne saurions manquer de mourir de faim. Par conséquent il est certain qu'on ne sauroit former une pareille entreprise, sans se rendre coupable de la plus haute extravagance.

Cette seule réponse me réduisit au silence, & me satisfit pleinement. Elle me fit parfaitement bien comprendre que ces exilés étoient aussi-bien emprisonnés dans les vastes campagnes de la Sibérie, que s'ils étoient resserrés dans la citadelle de Moscow. Cette conviction ne m'empêcha pas de me mettre dans l'esprit que j'étois en état de tirer ce grand homme de sa triste solitude, ni d'en former le dessein, quelque dangereux qu'il pût être pour moi-même. Un soir, je trouvai l'occasion de lui expliquer mes pensées là-dessus, & de lui en faire la proposition. Je lui représentai qu'il m'étoit fort aisé de l'emmener avec moi, puisqu'il n'étoit gardé de personne, & que j'avois résolu de m'en aller à Archangel & non à Moscow: que, dans cette route, je pouvois marcher avec mon train, en guise d'une petite caravane, & qu'ainsi je ne serois pas obligé de chercher des

gîtes dans les garnifons ruffiennes; mais que je pourrois camper toutes les nuits où je voudrois; que, de cette manière, je pouvois facilement le conduire à Archangel, le mettre en sûreté à bord d'un vaiffeau anglois ou hollandois, & le mener avec moi dans des pays où perfonne ne fongeroit à le pourfuivre. Je l'affurai, en même tems, que j'aurois foin de lui fournir, pendant tout le voyage, tout ce dont il auroit befoin, jufqu'à ce qu'il fût en état de fubfifter par lui-même.

Il m'écouta avec grande attention, & pendant tout le tems que je parlois, il me regarda fixement; je pus voir même par fon air, que ce que je lui difois le mettoit dans la plus violente agitation. Sa couleur changeoit à tout moment, fes yeux paroiffoient tantôt vifs, tantôt éteints, & fon cœur fembloit flotter entre plufieurs paffions oppofées. Il ne fut pas d'abord en état de me répondre. S'étant enfin un peu remis; état malheureux, s'écria-t-il, que celui des pauvres mortels, quand ils ne fe précautionnent pas, avec toute l'attention poffible, contre tous les dangers qui menacent leur foible vertu! Les actes de l'amitié la plus fincère peuvent devenir pour eux des pièges, & avec la meilleure intention du monde, ils deviennent les tentateurs les uns des autres. Mon cher ami, continua-t-il, d'un air plus calme, il

y a tant de désintéressement dans l'offre que vous me faites, que je connoîtrois fort peu le monde si je ne m'en étonnois pas, & que je serois le plus ingrat des hommes, si je n'en avois toute la reconnoissance possible. Mais parlez-moi naturellement, avez-vous cru que le mépris que je vous ai fait voir pour le monde étoit sincère, & que je vous ai découvert le fond de mon ame, en vous assurant que, dans mon exil, je m'étois procuré une félicité supérieure à tous les avantages qu'on peut emprunter de la grandeur & des richesses ? M'avez-vous cru vrai, quand je vous ai protesté que je refuserois de rentrer dans la condition brillante où je me suis vu autrefois à la cour de mon maître ? M'avez-vous cru honnête-homme, ou m'avez-vous pris pour un de ces hypocrites qui se dédommagent de leur mauvaise fortune, par une fausse ostentation de piété & de sagesse ?

Il s'arrêta-là, non pas pour attendre ma réponse, mais parce que l'agitation de son cœur l'empêchoit de poursuivre. J'étois plein d'admiration pour les sentimens de ce grand homme, & cependant je ne négligeai rien pour l'y faire renoncer. Je me servis de quelques argumens pour le porter au dessein de se retirer de sa triste situation; je tâchai de lui faire considérer ma

proposition, comme une porte que le ciel ouvroit à sa liberté, & comme un ordre qu'il recevoit de la Providence, de se mettre dans un état plus agréable, & de se rendre utile aux autres hommes.

Que savez-vous, me répondit-il, si au lieu d'un ordre de la Providence, ce n'est pas plutôt une ruse du démon, qui, dans ma délivrance, offre à mon ame l'idée d'une grande félicité, uniquement pour me faire tomber dans un piège, & pour me porter à courir moi-même à ma ruine? Dans mon exil, je suis libre de toute tentation, de retourner à ma misérable grandeur; & si j'étois libre, peut-être l'orgueil, l'ambition, l'avarice & la sensualité, dont la source n'est jamais entièrement tarie dans la nature humaine, m'entraîneroient de nouveau avec impétuosité. Alors cet heureux prisonnier redeviendroit, au milieu des douceurs d'une liberté extérieure, l'esclave de ses sens & de ses passions. Non, non, mon cher monsieur, il vaut bien mieux que je reste dans mon exil, banni de la cour, & exempt de crimes, que de me délivrer de cette vaste solitude, aux dépens de la liberté de ma raison, aux dépens d'une félicité éternelle, sur laquelle je fixe à présent mes yeux, & que je pourrois perdre si j'acceptois vos offres obligeantes. Je suis

un homme foible, naturellement sujet à la tyrannie des passions : ne me tirez pas de mon heureuse défiance ; ne soyez pas en même tems mon ami & mon tentateur.

Si j'étois surpris de son discours précédent, celui là me rendit absolument muet. Son ame luttoit d'une telle force contre ses desirs, & contre ce penchant naturel à tout homme, de chercher ses commodités, que, quoiqu'il fît un tems extraordinairement froid, il étoit tout en eau. Voyant qu'il avoit grand besoin de se tranquilliser, je lui dis, en peu de mots, qu'il feroit bien de considérer cette affaire à loisir, & d'une manière calme, & là-dessus je m'en retournai chez moi.

Environ deux heures après, j'entendis quelqu'un à la porte de ma chambre, & lorsque je me levois pour l'ouvrir, il m'en épargna la peine ; c'étoit le prince lui-même. Mon cher ami, me dit-il, vous m'aviez presque persuadé ; mais la réflexion est venue à mon secours, & je me raffermis absolument dans mon opinion, ne le trouvez pas mauvais, je vous en prie. Si je n'accepte pas une offre aussi obligeante & aussi désintéressée que la vôtre, si je la refuse, ce n'est pas faute de reconnoissance ; j'en ai toute la gratitude possible, soyez-en sûr. Mais vous ne voudriez pas que je

me rendiſſe malheureux; vous avez trop de bon ſens, pour ne vous pas réjouir de la victoire que j'ai remportée ſur moi-même.

« J'eſpère, monſeigneur, lui répartis-je, que » vous êtes pleinement convaincu qu'en rejetant » le parti que je vous propoſe, vous ne déſo- » béiſſez pas à la voix du ciel ». Monſieur, me dit-il, ſi cette propoſition m'avoit été faite par une direction particulière de la Providence, une direction toute pareille m'auroit forcé à l'accepter, & par conſéquent, j'ai lieu de croire que c'eſt par ſoumiſſion à la voix du ciel que je refuſe un parti ſi avantageux en apparence. Vous allez vous ſéparer de moi, & ſi vous ne me laiſſez pas entièrement libre, du moins vous me laiſſerez homme de bien & armé contre mes deſirs, d'une ſage précaution & d'une timidité prudente.

Je ne pouvois que tomber d'accord de la ſageſſe de ſa réſolution, en lui proteſtant néanmoins que mon but avoit été uniquement de lui rendre ſervice. Il m'embraſſa là-deſſus avec une action tendre & paſſionnée, & m'aſſura qu'il étoit convaincu de la pureté de mes intentions, & qu'il ſeroit charmé de m'en pouvoir témoigner ſa reconnoiſſance. Pour me faire voir que ſes proteſtations étoient ſincères, il m'offrit un magnifique préſent de ſables, & d'autres fourrures de

prix. J'avois de la peine à me résoudre à les accepter d'un homme qui étoit dans une malheureuse situation; mais il ne voulut point être refusé, & pour ne le pas désobliger, force me fut de prendre un présent si magnifique.

Le jour après, je lui envoyai mon valet avec un présent de thé, à quoi j'avois joint deux pièces de damas de la Chine, & quelques petites pièces d'or du Japon, qui ne pesoient pas six onces en tout; par conséquent, il s'en falloit bien que mon présent n'égalât le sien, qu'à mon retour en Angleterre je trouvai de la valeur de plus de 200 l. sterling.

Il accepta le thé, une pièce de damas, & une seule petite pièce d'or marquée du coin du Japon, qu'il ne prit sans doute que comme une curiosité; & me renvoyant le reste, il me fit dire qu'il seroit bien aise d'avoir une conversation avec moi.

M'étant venu voir là-dessus, il me dit que je savois ce qui s'étoit passé entre nous, & qu'il me conjuroit de ne lui en plus parler; mais qu'il seroit bien aise de savoir si, lui ayant fait une offre si généreuse, je serois d'humeur à rendre le même service à une personne qu'il me nommeroit, & pour laquelle il s'intéressoit de la manière la plus tendre. Je lui répondis naturellement, que je parlerois contre ma conscience si je disois que j'étois

j'étois prêt à faire autant pour un autre que pour lui, pour qui je sentois un profond respect & la plus parfaite estime. Cependant, continuai-je, si vous voulez bien me nommer la personne en question, je vous répondrai avec franchise; & si ma réponse vous déplaît, j'ose espérer que vous ne m'en voudrez point de mal. Il me dit qu'il s'agissoit de son fils unique que je n'avois jamais vu, & qui se trouvoit dans la même condition que lui, éloigné de Tobolski de plus de deux cens milles; mais qu'il trouveroit le moyen de le faire venir, si j'étois disposé à lui accorder cette grace.

Je n'hésitai pas un moment; je lui dis que j'y consentois de bon cœur, & que ne pouvant pas lui montrer à lui-même jusqu'à quel point je le considérois, je serois charmé de lui en donner des marques dans la personne de son fils. Le lendemain il envoya des gens pour aller chercher le jeune prince, & il arriva trois semaines après, amenant avec lui six ou sept chevaux chargés des plus riches fourrures, dont la valeur montoit à une somme très-considérable.

Ses valets conduisirent les chevaux dans la ville, en laissant leur jeune seigneur à quelque distance de-là; mais il entra la nuit *incognitò* dans la maison, & son père me le présenta. Dans

le même moment nous concertâmes tout pour notre voyage, & nous en réglâmes les préparatifs.

J'avois troqué, dans cette ville, une partie de mes marchandises des Indes contre une bonne quantité de sables, d'hermines, de renards noirs, & d'autres fourrures de prix. Ce que j'avois donné en échange, consistoit sur-tout en noix muscades, & en cloux de girofle, & dans la suite je me défis de ce qui m'en restoit à Archangel, où j'en tirai un meilleur parti que je n'aurois pu faire à Londres. Ce commerce plut fort à mon associé, qui étoit plus àvide de gain que moi, & dont le négoce étoit plus le fait, qu'il n'étoit le mien. Il se félicitoit fort du parti que nous avions pris de rester si long-tems dans la Sibérie, à cause des profits considérables que nous y avions faits.

C'étoit au commencement de Juin que je partis de cette ville si éloignée des routes ordinaires du commerce, qu'elle ne doit pas faire grand bruit dans le monde. Notre caravane étoit extrêmement petite, puisqu'elle ne consistoit qu'en trente chameaux en tout. Tout cela passoit sous mon nom, quoiqu'il y en eût onze dont le jeune prince étoit propriétaire.

Ayant un si gros équipage, je devois avoir naturellement un bon nombre de domestiques; par

conséquent, ceux du prince pouvoient bien passer pour les miens. Ce seigneur, lui-même, prit le titre de mon maître-d'hôtel, ce qui apparemment me fit prendre pour un homme d'importance : mais cette vanité me chatouilla fort peu.

Nous fûmes obligés d'abord de passer le plus grand & le plus désagréable désert que j'aie rencontré dans tout le voyage. Je l'appelle le désert le plus désagréable, parce qu'en plusieurs endroits, le terrein est marécageux, & fort inégal en plusieurs autres. Tout ce qui nous en consoloit, c'étoit la pensée que nous n'avions rien à craindre de ces brigands de Tartares qui ne passent jamais l'Oby, ou du moins très-rarement. Cependant nous fûmes fort trompés dans ce calcul-là.

Le jeune prince avoit avec lui un très-fidèle domestique Moscovite, ou plutôt Sibérien, qui, connoissant parfaitement bien tout ce pays, nous conduisit par des routes particulières, pour éviter les villes qui sont sur les grands chemins, comme Tumen, Soly-Kamskoy, & plusieurs autres : il savoit que les garnisons Russiennes qui s'y trouvent, observent avec une exactitude très-scrupuleuse, l'ordre qu'elles ont d'examiner les voyageurs, pour voir si quelque exilé de marque ne s'aviseroit pas de se glisser dans le cœur de la Moscovie.

Les mesures que nous prîmes ne nous exposoient pas à de pareilles recherches ; mais d'un autre côté, elles nous forçoient à faire tout notre voyage par le désert, & à camper toutes les nuits sous nos tentes; au lieu qu'en passant par les villes, nous aurions pu jouir de toutes les commodités imaginables. Le jeune prince sentoit si bien les désagrémens où ma bonté pour lui m'engageoit, qu'il ne vouloit pas consentir de camper toutes les fois que nous nous trouvions près de quelque ville. Il se contentoit de coucher lui-même dans les bois avec son fidèle valet, & il savoit nous rejoindre dans les endroits où nous étions convenus de l'attendre.

Nous entrâmes dans l'Europe en passant la rivière appelée Kama, qui, dans cet endroit, sépare l'Europe de l'Asie. La première ville européenne qu'on rencontre de ce côté-là, s'appelle Soly-Kamskoy, c'est-à-dire, la grande ville sur le fleuve Kama. Nous crûmes voir là le peuple mieux poli dans sa manière de vivre, dans ses habillemens, & dans sa religion ; mais nous nous trompâmes. Dans le désert que nous avions à traverser, & qui, de ce côté-là, n'a que deux cens milles d'étendue, quoiqu'il en ait sept cens dans d'autres endroits, nous trouvâmes les habitans peu différens des Tartares Monguls. Ils donnent

dans un paganiſme tout auſſi groſſier que les ſauvages de l'Amérique. Leurs bourgs & leurs maiſons ſont pleines d'idoles, & leur manière de vivre eſt entièrement barbare, excepté dans les villes & dans les villages qui en ſont proches, où l'on trouve des chrétiens qui ſe diſent de l'égliſe grecque, mais qui ont mêlé leur religion de tant de cérémonies ſuperſtitieuſes qui leur reſtent de leur ancienne idolâtrie, qu'on prendroit leur culte plutôt pour un ſortilège que pour un culte chrétien.

En traverſant cette vaſte ſolitude, après avoir banni toute idée de danger de mon eſprit, comme je l'ai déjà inſinué, je courus riſque d'être maſſacré, avec toute ma ſuite, par une troupe de brigands; je n'ai jamais pu ſavoir quelles gens c'étoient, ſi c'étoit une bande d'une eſpèce de Tartares appelés Oſtiachi, ou ſi c'étoient des Monguls répandus au delà des bords de l'Oby, ou bien ſi c'étoit une troupe de chaſſeurs de la Sibérie, qui s'étoient aſſemblés pour prendre une autre proie que des ſables & des renards. Ce que je ſais parfaitement bien, c'eſt qu'ils étoient tous à cheval, qu'ils étoient armés d'arcs & de flèches, & que quand nous les rencontrâmes pour la première fois, ils étoient à peu près au nombre de quarante-cinq. Ils approchèrent de nous juſ-

qu'à deux différentes reprises, & nous environnant de tous côtés, ils nous examinèrent avec une très-grande attention. Ensuite ils se postèrent justement dans notre chemin, comme s'ils avoient eu envie de nous couper le passage.

Là-dessus, n'étant en tout que seize personnes, nous plaçâmes devant nous nos chameaux, tous sur une même ligne, afin d'être plus en état de repousser cette canaille; &, ayant fait halte, nous envoyâmes le valet Sibérien du prince pour les reconnoître. Son maître y consentit de bon cœur, d'autant plus qu'il craignoit que ce ne fût une troupe de Sibériens, détachée exprès pour l'attraper dans sa fuite, & pour le ramener par force.

Ce brave domestique s'avança de leur côté; & se tenant à une certaine distance, il leur parla dans tous les différens dialectes de la langue Sibérienne, sans pouvoir entendre un seul mot de ce qu'ils lui répondoient. Cependant il comprit, par leur action, & par plusieurs signes qu'ils lui faisoient, qu'ils tireroient sur lui s'il avoit la hardiesse d'approcher davantage. Il retourna là-dessus sur ses pas, pour venir faire son rapport, sans avoir grand'chose à nous dire, sinon qu'il les croyoit Kalmucks ou Circassiens par leurs habits; & que, selon toutes les apparences, il

devoit y en avoir là plus grande quantité répandue dans le désert, quoiqu'il n'eût jamais entendu dire auparavant que ces barbares se fussent si fort avancés du côté du nord. C'étoit une triste consolation pour nous; mais il n'y avoit point de remède.

Il y avoit à notre gauche, à un quart de mille de nous, & tout près de la route, un petit bosquet, où les arbres étoient extrêmement serrés, & je considérai d'abord qu'il falloit nous avancer jusques-là, & nous y fortifier le mieux qu'il nous seroit possible. Nous devions nécessairement gagner par-là un double avantage: les branches épaisses & entrelacées nous mettroient à couvert des flèches de nos ennemis, & ils ne pourroient jamais nous attaquer en corps. A parler franchement, c'étoit le vieux pilote Portugais qui m'en fit d'abord venir la pensée. Ce bon-homme avoit cette excellente qualité qu'il conservoit toujours son sang-froid dans le péril; &, par-là, il étoit toujours le plus propre à nous donner de bons conseils & à nous inspirer du courage.

Nous exécutâmes d'abord ce projet avec toute la diligence possible, & nous gagnâmes le petit bois en question, sans que les Tartares ou les brigands fissent le moindre mouvement pour nous en empêcher. Quand nous y fûmes arrivés,

nous trouvâmes, à notre grande ſatisfaction, que c'étoit un terrein marécageux, & qu'il y avoit d'un côté une grande ſource d'eau qui ſe répandoit dans une eſpèce de petit lac, & qui, à quelque diſtance de-là, étoit jointe par une autre ſource de la même grandeur. En un mot, nous nous vîmes juſtement auprès de la ſource d'une rivière conſidérable qu'on appelle Writska.

Les arbres qui croiſſoient à l'entour de cette ſource, n'étoient qu'environ au nombre de deux cens; mais ils étoient fort ſerrés, comme j'ai déjà dit, & revêtus d'un branchage extrêmement touffu; enſorte que, dès que nous nous vîmes les maîtres de ce bocage, nous nous crûmes hors de danger, à moins que nos ennemis ne miſſent pied à terre pour nous attaquer.

Pour nous rendre encore cette entrepriſe plus difficile, notre vieux Portugais s'aviſa de couper de grandes branches & de les laiſſer pendre dans les arbres, ce qui nous environna comme d'une fortification ſuivie.

Nous nous tînmes-là en repos, pour voir ce que les ennemis entreprendroient contre nous : mais ils ne firent pas le moindre mouvement pendant un eſpace de tems conſidérable. Enfin à peu-près deux heures avant la nuit, ils vinrent directement à nous, & quoique nous ne nous en

fussions pas apperçus, nous trouvâmes que leur nombre étoit fort augmenté, & qu'ils étoient du moins quatre-vingt cavaliers, parmi lesquels nous crûmes remarquer quelques femmes.

Ils n'étoient éloignés de nous que d'une demi-portée de fusil, quand nous tirâmes un seul coup sans balle, en leur criant en même tems, en langue russienne, ce qu'ils vouloient, & qu'ils eussent à se retirer. Comme ils ne nous entendoient pas, ce coup ne fit que redoubler leur fureur. Ils avancèrent à toute bride du côté du bois, sans s'imaginer que nous nous y fussions si bien barricadés, qu'il étoit absolument impossible de s'y faire un passage. Notre Portugais, qui avoit été notre ingénieur, étoit aussi notre capitaine. Il nous pria de ne faire feu, que lorsque nous verrions l'ennemi à la demi-portée du pistolet, afin que nous fussions sûrs de nos coups. Nous lui dîmes de nous en donner le signal, & il tarda si long-tems, que quelques-uns des ennemis n'étoient éloignés de nous que de la longueur de deux piques quand nous fimes notre décharge.

Nous visâmes si juste, ou pour mieux dire, la providence dirigea si bien nos coups, que nous en tuâmes quatorze, sans compter les chevaux, & ceux qui n'étoient que blessés ; car nous avions tous chargé nos armes de deux ou trois balles tout au moins.

Ils furent terriblement étonnés d'une décharge si peu attendue, & se retirèrent à plus de deux cens verges de nous. Nous eûmes, dans cet intervalle, non-seulement le tems de recharger nos fusils, mais encore de faire une sortie & de saisir cinq ou six chevaux, dont les maîtres avoient apparemment perdu la vie. Nous vîmes facilement que nos ennemis étoient Tartares; mais il ne nous fut pas possible de voir de quel pays ils étoient, ni par quel motif extraordinaire ils s'étoient avancés jusques-là.

Environ une heure après ils firent un second mouvement pour nous attaquer, & ils furent reconnoître notre petit bois de toutes parts, pour voir s'ils n'y pouvoient pas trouver un autre passage; mais remarquant que nous étions prêts à leur tenir tête de tous côtés, ils se retirèrent de nouveau, & pour nous, nous prîmes la résolution de nous tenir là clos & couverts pendant toute la nuit.

Nous dormîmes fort peu, comme on le croira sans peine, & nous passâmes presque toute la nuit à nous fortifier davantage, & à barricader tous les endroits par lesquels les ennemis pouvoient le plus facilement venir à nous, sans négliger de poser par-tout des sentinelles, & de faire une garde exacte.

Dans cette posture nous attendîmes le jour.

avec impatience; mais il nous fit faire une découverte fort désagréable. Les ennemis, que nous croyions découragés par la réception qu'ils avoient reçue, s'étoient augmentés jusqu'au nombre de plus de trois cens, & ils avoient dressé dix ou douze tentes ou huttes, comme s'ils avoient pris la résolution de nous assiéger. Ils avoient placé ce petit camp dans la plaine, à un quart de lieue de nous. Nous fûmes tous fort consternés de cette vue, & j'avoue que, pour moi, je me crus perdu, avec tout ce que j'avois de richesses avec moi. Quoique cette dernière perte eût été considérable, ce n'étoit pas celle-là qui me touchoit le plus; ce qui m'effrayoit davantage, c'étoit la pensée de tomber entre les mains de ces barbares, à la fin d'un si long voyage, après avoir échappé à tant de dangers, & surmonté des difficultés si grandes & si nombreuses; de périr à la vue du port, pour ainsi dire, & dans le moment même que je m'étois cru dans une entière sûreté. Pour mon associé, sa douleur alloit jusqu'à la rage; il protesta que la perte de ses biens, & celle de sa vie, lui étoient égales; qu'il aimoit mieux périr en combattant, que de mourir de faim, & qu'il se défendroit jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le jeune prince, qui étoit aussi brave que le

plus vaillant guerrier de l'univers, étoit auſſi du ſentiment qu'il falloit ſe battre juſqu'au dernier ſouffle de vie, & le vieux pilote croyoit que, de la manière que nous étions poſtés, nous pouvions faire tête à nos ennemis & les repouſſer. Tout le jour ſe paſſa de cette manière, ſans que nous puſſions parvenir à une réſolution fixe. Vers le ſoir, nous apperçûmes qu'un nouveau renfort étoit venu aux Tartares : ce qui nous fit croire qu'ils s'étoient ſéparés en différentes bandes, pour roder par-tout, & pour chercher quelque proie, & que les premiers avoient détaché quelques-uns des leurs, pour donner avis aux autres du butin qu'ils avoient découvert.

Craignant que le lendemain ils ne fuſſent encore plus forts, je me mis à queſtionner les gens que nous avions amenés avec nous de Tobolski, pour ſavoir d'eux, s'il n'y avoit pas quelque route détournée par laquelle nous pouvions échapper à ces canailles pendant la nuit, & nous retirer vers quelque ville, ou bien trouver quelque part une eſcorte pour nous conduire à travers le déſert.

Le Sibérien, domeſtique du prince, nous dit que, ſi nous aimions mieux leur échapper que les combattre, il ſe faiſoit fort de nous tirer de là pendant la nuit, par un chemin qui alloit du

côté du nord vers Petrou, & de tromper indubitablement les Tartares, qui nous tenoient comme assiégés. Il ajouta que, malheureusement, son seigneur lui avoit protesté qu'il vouloit se battre, & non pas se retirer.

Je lui répondis, qu'il avoit mal pris les expressions de son maître, qui étoit trop sage, pour vouloir se battre simplement pour avoir le plaisir de se battre, & qui, quoiqu'il eût déjà donné de grandes marques de son intrépidité, ne voudroit pas résister avec dix-sept ou dix-huit hommes, à cinq ou six cens Tartares, sans y être contraint par une nécessité inévitable. Si vous savez réellement, ajoutai-je, un sûr moyen de nous tirer d'ici sains & saufs, c'est l'unique parti qu'il y a à prendre. Il me répliqua, que si son seigneur vouloit le lui ordonner, il consentoit à perdre la tête s'il n'exécutoit pas le projet dont il s'agissoit.

Il ne fut pas difficile de porter le jeune prince à une résolution si sensée; il donna à son domestique les ordres nécessaires, & dans le moment même, nous préparâmes tout pour faire réussir cette entreprise salutaire.

Dès qu'il commença à faire obscur, nous allumâmes du feu dans notre petit camp; en prenant nos mesures pour le faire durer pendant

toute la nuit, afin de faire croire aux Tartares que nous y étions encore; & aussi-tôt que nous vîmes paroître les étoiles que le Sibérien avoit marquées pour notre départ, nos bêtes de charge étant déjà en état de marcher, nous suivîmes notre guide qui ne consultoit que l'étoile polaire, pour nous mener par ce pays, dont une grande partie ne consistoit qu'en plaines.

Après avoir marché vigoureusement pendant deux heures, nous vîmes que l'obscurité commençoit à disparoître, & qu'il faisoit plus clair qu'il n'étoit nécessaire pour notre dessein : la lune se levoit, ce qui nous auroit été fort désavantageux, si les Tartares s'étoient apperçus de notre retraite. Heureusement ils en furent les dupes, & nous arrivâmes le matin à six heures, après avoir fait quarante milles de chemin, & estropié plusieurs de nos bêtes, à un village appelé *Kermazinskoy*, où nous nous reposâmes, sans entendre dire la moindre chose de nos ennemis, pendant tout le jour.

Environ deux heures avant la nuit, nous nous remîmes en marche & nous restâmes en chemin jusqu'au lendemain huit heures du matin. Il nous fallut passer une petite rivière appelée *Kirza*, pour arriver à un grand bourg bien peuplé,

habité par des Ruſſiens, & nommé *Ozomois*. C'eſt-là que nous nous délaſsâmes pendant quelque tems ; nous y apprîmes que pluſieurs hordes de Tartares Kalmucs s'étoient répandues dans le déſert, mais que nous n'en avions plus rien à craindre, ce qui nous donna une très-grande ſatisfaction.

Nous reſtâmes-là cinq jours entiers, tant pour goûter quelque repos, après des marches ſi fatigantes, que pour nous y fournir de quelques chevaux, dont nous avions grand beſoin. Nous avions les obligations les plus eſſentielles au brave Sibérien, qui nous avoit conduits juſques-là ; & mon aſſocié & moi, nous lui donnâmes la valeur de dix piſtoles, pour le récompenſer de cet important ſervice.

Une autre marche de cinq jours nous mena à Veuſſima, ſur la rivière de Witzogda, qui ſe jette dans la Dwina, & de là nous vînmes à Lawrenskoy, le 3 de Juillet. Nous goutions-là le plaiſir de voir la fin de notre voyage par terre, puiſque nous étions ſur le bord de la Dwina, fleuve navigable, qui nous pouvoit conduire en ſept jours à Archangel. Nous y louâmes deux grandes chaloupes pour notre bagage, & une eſpèce de barge fort commode pour nous-mêmes; nous nous embarquâmes le 7, & nous arrivâmes

tous sains & saufs à Archangel le 18, ayant été en chemin dans tout notre voyage par terre, y compris notre séjour à Tobolski, un an, cinq mois & trois jours.

Nous fûmes obligés de rester dans cette ville six semaines, pour attendre l'arrivée des vaisseaux : nous aurions été forcés d'y rester bien plus long-tems, si un Hambourgeois n'étoit entré dans le port un mois avant le tems ordinaire qu'arrivent les vaisseaux anglois.

Après avoir mûrement délibéré sur le parti que nous devions prendre, nous considérâmes que nous pourrions nous défaire de nos marchandises aussi avantageusement à Hambourg qu'à Londres, & nous résolûmes de nous embarquer tous dans ce navire; nous convînmes du fret, & dans le moment, je fis embarquer toutes mes denrées. Il étoit fort naturel de faire aller à bord mon maître d'hôtel en même tems pour en avoir soin, & par-là le jeune prince eut toute la commodité imaginable de se tenir à l'écart pendant tout le tems qu'il nous falloit pour faire nos préparatifs. Il ne quitta pas le bord pendant tout ce tems-là, de peur d'être reconnu dans la ville par quelques marchands Moscovites.

Nous partîmes d'Archangel le 20 Août, & sans avoir de grands malheurs dans notre voyage,

nous

nous entrâmes dans l'Elbe le 12 de Septembre; nous trouvâmes à Hambourg, mon associé & moi, des occasions très-favorables, de vendre nos marchandises, tant celles des Indiens, que les fournitures que nous avions apportées de la Sibérie; en partageant avec lui le produit de tous nos effets, j'eus pour ma part 3475 liv. sterling... 17 schelings & 3 sols, malgré plusieurs pertes que nous avions été obligés de soutenir. Il est vrai que je comprends dans ma portion une partie de diamans que j'avois achetés à Bengale pour mon compte particulier, & qui valoient bien 600 liv. sterling.

Ce fut là que le jeune prince prit congé de nous; il monta l'Elbe, dans le dessein d'aller à la Cour de Vienne, où il espéroit trouver de la protection, & d'où il pouvoit entretenir correspondance avec ceux des amis de son père qui étoient encore en vie. Il ne se sépara pas de moi, sans me témoigner, de la manière la plus forte, la reconnoissance qu'il sentiroit toute sa vie, pour le service que je lui avois rendu, & pour les tendres marques d'amitié que j'avois données au prince son père.

Après être resté quatre mois à Hambourg, je passai par terre en Hollande, où m'étant embarqué dans le paquebot, j'arrivai à Londres le 20

de Janvier 1705, dix ans & neuf mois après mon départ d'Angleterre.

Je me trouve à présent dans ma patrie, bien résolu de ne plus me fatiguer, en cherchant des aventures par le monde; il est tems que je me prépare à un voyage plus long que tous ceux que je viens de décrire. Pendant une vie de soixante-douze ans, variée par un si grand nombre de différentes révolutions, j'ai appris suffisamment à connoître le prix de la retraite & le bonheur inestimable qu'un homme sage doit trouver à finir ses jours en paix.

Fin du second Volume.

TABLE
DES
VOYAGES IMAGINAIRES.

TOME SECOND.

ROBINSON CRUSOÉ.

Fin de la Table.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

